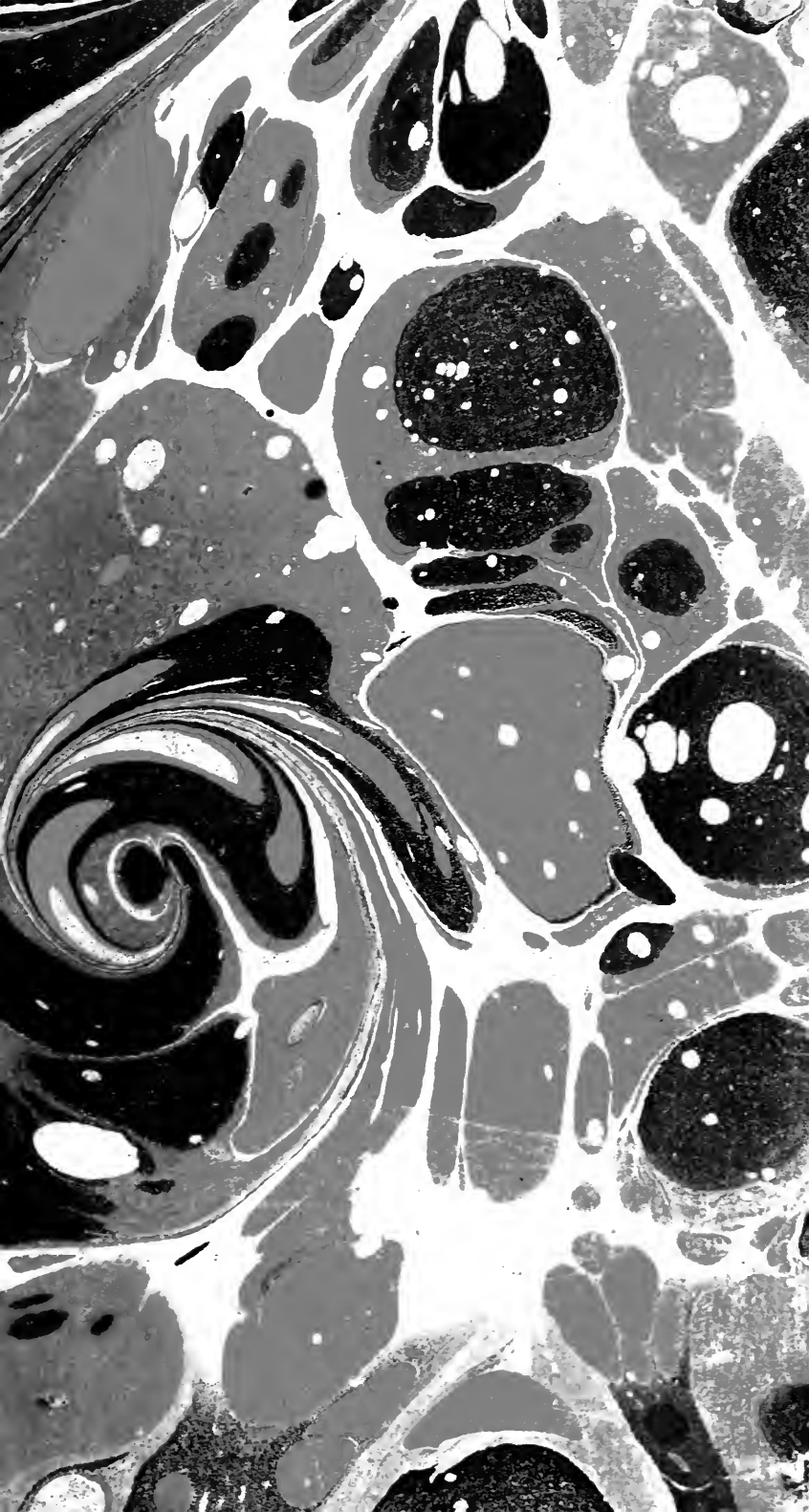






Univ. of
BIBLIOTHECA
Meyers





CE
Coll spec.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

*L'un des Quarante de l'Académie
Françoise.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente
du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



DE V R E

DE V R E

DE V R E

DE V R E



PQ

1993

L46

1754

v. 3

Coll. spec.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome troisiéme.

R EFLEXIONS sur la Critique , pag. 1	
Discours sur l'Eglogue.	281
Eglogue I. Mæris , Amintas.	327
——II. Sur la naissance d'un fils d'Adé- laïde.	331
——III. Philis , Daphné.	335
——IV. Licas , Alis.	340
——V. Tircis , Lysis.	345
——VI. Daphné , Licidas.	350
——VII. Menalcas , Tircis , Lycoris.	353
——VIII. Themire , Cloris , Tircis.	361
——IX. L'Oiseau , Tircis , Climene.	366
——X. Licas , Silvanire.	372
——XI. Les Satyres , Ardene.	376
——XII. Ismene , Licidas.	379
——XIII. Licas , Ismene.	385
——XIV. Clarice , Daphné.	388
——XV. Aminte , Cloris.	391
——XVI.	404
——XVII. Picus.	405

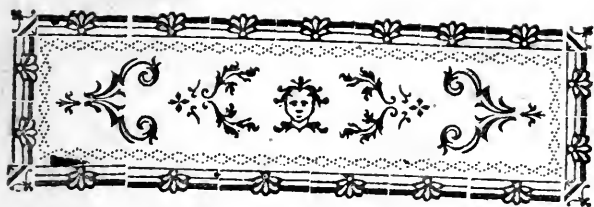
Eglogue XVIII. Mæris , Corite ; Imitation de Virgile. 411

——XIX. Tircis , Silvanire ; Imitation de Théocrite. 413

——XX. Damete , Eglogue allégorique. 421

Mémorial de l'Histoire Romaine. 427

Mémorial de l'Histoire de France. 433

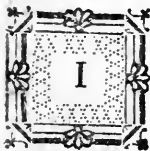


REFLEXIONS

SUR

LA CRITIQUE.

PREMIERE PARTIE.

 L y a deux fortes de Public qui s'intéressent aux disputes des Gens de Lettres. Le premier n'y cherche que le plaisir malin de voir des Auteurs se dégrader les uns les autres , s'attaquer & se défendre par des railleries ingénieuses , & relever avec un mépris réciproque jusqu'aux moindres défauts de leurs Ouvrages.

C'est un spectacle agréable pour l'amour propre des uns , que l'avilissement des autres ; & comme l'envie des honneurs & des

Tome III.

A

richesses fait qu'on se réjouit quelquefois de la chute des Grands, quelque éloigné qu'on soit de leur succéder; l'envie de l'estime des hommes fait aussi qu'on aime à voir les Auteurs estimés déchoir d'une réputation qui incommode jusqu'à ceux qui sont le moins à portée d'y prétendre.

L'autre espèce de Public, qui par son petit nombre à peine en mérite le nom, ne cherche dans les contestations littéraires quel éclaircissement de la vérité. Il est bien aisé de voir s'élever sur les mêmes matières des sentimens différens; parce qu'alors les Auteurs intéressés à défendre leur opinion, rassemblent avec tout l'art dont ils sont capables, les diverses raisons qui l'appuyent, les exposent dans leur plus grand jour, découvrent & font sentir le foible de leurs adversaires; & qu'enfin par ces discussions exactes, ils mettent le Lecteur en état de juger sainement des choses.

Ce ne sont point les tours ingénieux; ni le sel piquant de l'Ironie qui charment ces sortes de Lecteurs. Ils ne font attention qu'à la solidité des raisonnemens: ils les pesent à part, & dépouillés de tous les ornemens étrangers à la cause; & contents d'avoir évité l'erreur, ils ne connoissent point la joye maligne d'en voir convaincre les autres.

A ces deux sortes de Public répondent aussi

deux genres d'Auteurs. La plûpart ne se proposent, en disputant, que le frivole honneur de vaincre, à quelque prix que ce puisse être. Dès qu'ils ont avancé une opinion, il ne leur est plus possible de convenir qu'elle soit fausse : ils se croiroient même deshonorés d'en rien rabattre ; & moitié illusion, moitié mauvaise foi, ils font armes de tout pour la défendre. Plus les raisons contraires les frappent, plus elles les irritent : ils tournent toute la sagacité de leur esprit à imaginer des détours pour échaper à la vérité qui les presse ; & raffermissant le mieux qu'ils peuvent leurs préjugés ébranlés, ils payent de subtilités, de hauteurs, & d'injures même, quand ils ne sçauroient payer de raison. Plutôt que de ne pas triompher, ils se forgent des chimères, & les attaquent. Ils imputent à leur adversaire ce qu'il n'a pas dit ; & s'obstinent à donner à toutes ses propositions des sens détachés, sans vouloir, ou peut-être, sans pouvoir comprendre qu'elles se modifient les unes les autres, & qu'il en résulte un sens général qui fait précisément la question. Quelquefois même, pour dernière ressource, ne pouvant décréditer les raisons, ils essayent de décréditer l'Auteur qui les allègue, en lui reprochant d'autres fautes indifférentes au fait présent : ce qui n'est, à parler juste, que se venger lâchement de son propre tort.

Quelques Auteurs au contraire n'ont d'autre vûe dans la dispute que d'entendre & de faire entendre la raison. Le vrai leur est aussi bon de la main des autres que de la leur. Ils étudient dans ce qu'on leur propose ce qu'il peut y avoir de raisonnable ; aussi contents quelquefois , en avouant qu'ils se sont trompés , que le peuvent être ceux qui les réduisent à en convenir.

Ce caractère me paroît si estimable , que je me le proposerai toujours pour modèle dans la dispute où je suis obligé d'entrer. J'examinerai les objections de M^e. Dacier, comme si je me les étois faites à moi-même. Je comparerai ses raisons & les miennes , comme si elles étoient également mes propres idées , & qu'il s'agît de me déterminer entr'elles par la seule force de l'évidence. C'est un engagement que je prends exprès à la face de l'Académie , pour m'animer à rendre ma réponse plus digne de ce Public judicieux , pour qui seul on devoit écrire.

Le Livre de M^e. Dacier annoncé depuis long-temps , parut quelques jours après que j'eus recité cette espèce de Préface dans l'Académie. Je le lûs avec attention pour y chercher mes erreurs ; & comme j'avois promis de pardonner les injures à qui me détromperoit , je m'accoutumai aisément à

celles dont il est plein , dans l'espérance qu'on rempliroit la condition : mais après avoir achevé tout le livre , je trouvai qu'il n'y avoit que la moitié de l'ouvrage fait. J'ai déjà eu les injures , il ne reste plus qu'à me détromper.

Dans l'engagement où je suis de répondre, j'ai songé, comme M^e. Dacier, à faire un Livre qui pût être utile indépendamment de notre dispute. Elle a choisi les Causes de la Corruption du Goût, qui sont plutôt chez elle le prétexte, que le dessein de l'ouvrage. Pour moi, je me suis laissé conduire à ma matière : il m'a paru qu'elle me donnoit lieu à des Réflexions judicieuses sur la Critique. Je tâcherai donc d'en faire le fonds de ma réponse ; de semer par tout des principes de raisonnement , dont les endroits que j'ai à refuter ne seront que l'application ; & je prendrai garde surtout à ne dire contre M^e. Dacier que ce qu'entraîne la nécessité de ma défense.

Je lui ai rendu dans mes Odes un hommage public que je confirme encore avec plaisir. Le compliment que je lui ai fait, étoit fondé sur une estime très-réelle : l'érudition estimable dans les hommes, l'est encore plus dans une femme, par sa rareté. Il faut avouer que M^e. Dacier l'a portée à un haut point : elle en a servi utilement son siècle par un grand nombre de

Traductions fidèles; & puisque je ne sçai pas le Grec, je suis du nombre de ceux qui lui ont là-dessus le plus d'obligation.

Je ne rabats donc rien des sentimens qui lui sont dûs : mais enfin, comme les meilleurs amis disputent tous les jours sans s'aliéner, j'espère que M^e. Dacier ne trouvera pas mauvais que je me défende, & qu'elle souffrira même que j'aye raison en bien des choses. Nous n'avons en vûe l'un & l'autre que la vérité, & l'avantage du Public.

DE L'ODE INTITULÉE

L'OMBRE D'HOMERE.

CETTE Ode renferme l'idée générale de mon discours & de mon Poëme. Il est naturel de commencer par la justifier, d'autant plus que M^e. Dacier en prend occasion de me reprocher un vice odieux, ce qui m'intéresse bien plus qu'une simple erreur. Je suis coupable à son compte *d'envie & de malignité*, & elle m'en fait honte par l'autorité de Plutarque; comme si nous n'avions pas elle & moi des maîtres de vertu infiniment plus respectables, & que je ne pusse apprendre toute l'injustice d'un orgueil jaloux & malin, que de la bouche des Philosophes Payens.

Voyons cependant ce qui peut avoir don-

né lieu à cette accusation. J'évoque l'Ombre d'Homere , avec tout le respect que lui doit un Poète , pour apprendre de lui-même comment je dois l'imiter pour plaire à mon siècle. Il me donne des leçons , dont la première est de ne point l'adorer : il m'avertit ensuite d'éviter certains défauts de son ouvrage ; & enfin je me crois en état d'exécuter mon entreprise , comme Homere l'eût fait lui même , s'il eût été à ma place.

Il y a là sans doute, pour M^e. Dacier quelque apparence de présomption. Un Poète de deux jours interroger Homere consacré par une réputation de trois mille ans ; le forcer à m'avouer ses foiblesses ; & me flatter de les corriger ! cela est violent ; & je ne suis point surpris que le zèle d'une Interprète d'Homere s'en soit d'abord scandalisé. Ajoutez qu'elle a vû à la tête de mon Livre une Estampe où Homere lui-même conduit par Mercure , me met sa lyre entre les mains. La profanation est encore plus sensible : car , sans vouloir citer Horace , la représentation des choses frappe bien plus que le simple récit. Sur cette apparence M^e. Dacier s'est hâtée de conclure que j'étois coupable de cet orgueil plein d'envie & de malignité , qu'elle déteste sur la parole d'un fort honnête Ancien.

Mais si elle avoit observé la première règle de la Critique , & qu'elle eût suspendu

son jugement pour approfondir le véritable sens de l'Ode en question , elle ne m'auroit pas cité si légèrement devant Plutarque.

Je vais dépouiller mon Ode de tous les ornemens poétiques , & en réduire exactement le sens dans un langage sérieux & littéral : après quoi j'ose appeler à M^e. Dacier même du jugement précipité qu'elle en porte.

Voici donc ce que mon Ode signifie. L'Iliade d'Homere que bien des gens connoissent plus de réputation que par elle-même , m'a paru mériter d'être mise en Vers François , pour amuser la curiosité de ceux qui ne sçavent pas la langue originale. Pour cela j'interroge Homere ; c'est-à-dire que je lis son Ouvrage avec attention ; & persuadé en le lisant que rien n'est parfait , & que les fautes sont inséparables de l'humanité , je suis en garde contre la prévention , afin de ne pas confondre les beautés & les fautes. Je crois sentir ensuite que les Dieux & les Heros , tels qu'ils sont dans le Poëme Grec , ne seroient pas de notre gout ; que beaucoup d'Episodes paroîtroient trop longs ; que les Harangues des combattans seroient jugées hors d'œuvre , & que le Bouclier d'Achille paroîtroit confus , & déraisonnablement merveilleux. Plus je médite ces sentimens , plus je m'y confirme ; & après y avoir pensé autant

que l'exige le respect qu'on doit au Public, je me propose de changer, de retrancher, d'inventer même dans le besoin; de faire enfin selon ma portée, tout ce que je m'imagine qu'Homere eût fait, s'il avoit eu affaire à mon siècle. Je finis de plus, après m'être déterminé, en soupçonnant encore que mon orgueil pourroit bien m'abuser.

Si j'avois simplement dit cela dans une Préface, ma conduite auroit-elle paru malignement orgueilleuse? Je crois que M^{me}. Dacier même se feroit contentée de me plaindre de mon erreur, sans m'accuser ni d'envie, ni de présomption. Cependant qu'elle examine l'Ode; elle trouvera que je n'ai ajouté à ce fonds, que des images & des expressions poétiques, & la fiction d'évoquer Homere, pour me faire dire par lui-même ce que son Ouvrage m'a fait penser. M^{me}. Dacier voudra bien prendre ce raisonnement pour la justification de l'estampe qui n'est que la représentation de l'Ode.

Voilà l'inconvenient de ceder trop légèrement à l'apparence : on fait par précipitation des injures que l'on n'a pas quelquefois le courage de réparer; au lieu que si l'on se donnoit le tems d'approfondir les choses, si l'on se défioit des premiers jugemens qu'on porte, à proportion qu'on a intérêt de les porter tels, on prévienendroit bien des erreurs que l'on reproche gratui-

tement aux autres. Je ne crois pas ces réflexions moins raisonnables, ni moins vraies que si je les avois lûes dans Plutarque.

A l'égard du style de cette Ode, M^e. Dacier me reproche plusieurs fautes. Je conviens de bonne foi avec elle, que je ne me suis pas expliqué clairement dans les quatre premiers vers, & je m'attends bien à reconnoître encore d'autres fautes, quand il s'agira de ma Poësie, que je réserve pour la troisième partie de mon Ouvrage.

Mais j'avoue que j'étois impatient de me laver du reproche d'orgueil, non pas que je m'en croye absolument exempt; où est l'homme irréprochable de ce côté-là? M^e. Dacier même n'en soupçonne-t-elle pas un peu dans son Livre, quelque imperceptible qu'il y puisse être?

Ce que je puis dire, c'est que je sens tout le ridicule de cette haute opinion de soi-même, où la plupart des Poëtes s'abandonnent; qui semble par un long usage être devenuë une bienséance de leur art, & comme une beauté poëtique qu'ils ont copiée fidèlement les uns des autres. (a) Je n'ai pas crû que le mérite l'autorisât ni dans Pindare, ni dans Horace, ni dans Malherbe; & j'ai osé dire qu'ils avoient tort de s'être mis eux-mêmes au nombre de leurs admirateurs.

(a). Dans mon Discours sur l'Ode.

Si cependant j'ai suivi quelquefois leur exemple, c'est par pure déférence au goût établi qui fait regarder ces faillies puériles comme un entoufiasme sublime, & comme une noble confiance inféparable du génie. M^e. Dacier peut-être ne m'en croira pas; mais j'ai souvent ri tout seul de cet orgueil lyrique dans le tems même que je m'y prêtois, & j'en demande encore pardon aux gens raisonnables.

Et d'ailleurs, de quoi un Poète s'enorgueilliroit-il! d'un Art plus pénible qu'important! d'exprimer quelquefois avec grace ou avec force, des choses communes que d'autres pensent & sentent sans en être vains! de quelque facilité à peindre des images, & à rendre des sentimens! Tout cela bien apprétié, n'est qu'une imagination heureuse, mais qui pour l'ordinaire nuit au jugement, à mesure qu'elle est forte & dominante. Voilà ce que je pense d'un art où je me crois encore bien loin d'exceller. Il n'y a pas là grande matière d'orgueil, mais il seroit à souhaiter que chacun se fît aussi bonne justice.

Si, par exemple, un homme qui sçait plusieurs Langues, qui entend les Auteurs Grecs & Latins, qui s'élève même jusqu'à la dignité de Scholiaste, si cet homme venoit à peser son véritable mérite, il trouveroit souvent qu'il se réduit à avoir eu des

yeux & de la mémoire ; il se garderoit bien de donner le nom respectable de science à une érudition sans lumière. Il y a une grande différence entre se souvenir & juger, entre s'enrichir de mots ou de choses, entre alléguer des autorités ou des raisons. Si un homme pouvoit se surprendre à n'avoir que cette sorte de mérite, il en rougiroit plutôt que d'en être vain.

D E L' E S T I M E D E S A N C I E N S.

CEs sortes de Sçavans reprochent à cinq ou six ignorans de notre siècle d'avoir méprisé les Anciens : mais ces cinq ou six ignorans n'ont point méprisé les Anciens ; ils ont seulement condamné l'estime outrée & l'espèce d'idolatrie, où l'on tombe à leur égard. Ils ont voulu qu'on rendît justice à tous les tems ; que l'on sentît le beau par tout où il est, sans acception de siècles, & qu'on ne fît pas les Modernes d'une autre espèce que les Anciens.

Mais ce n'est pas assez pour les Commentateurs. Si l'on n'adore pas, on méprise : point de milieu. M^r. Dacier par exemple, veut qu'*Homere ait inventé l'Art, & l'ait perfectionné tout à la fois ; que son Ouvrage soit le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes.* Si on lui arrache l'aveu

vague qu'il a pû faire quelques fautes, elle n'a garde d'appliquer cet aveu à rien en particulier; au contraire, elle justifie tout en détail; & c'est peu de justifier, elle se récrie toujours : *cela est inimitable, cela est divin!* d'où vient donc ce prodige? comment se peut-il faire qu'un homme invente un grand Art, & le porte d'abord à la perfection? M^e. Dacier s'en étonne elle-même, & elle se demande : *Comment donc Homere a-t-il pû être exempt de la loi générale, qui n'a peut-être jamais souffert que cette exception?* Et voici la raison qu'elle s'en rend après y avoir un peu rêvé. *Il y a des Nations si heureusement situées, & que le Soleil regarde si favorablement, qu'elles ont été capables d'imaginer & d'inventer elles-mêmes, & d'arriver à la perfection. Et il y en a d'autres qui ensevelies dans un air plus épais, n'ont jamais pû, que par le secours de l'imitation, se tirer de la grossièreté & de la barbarie où leur naissance les a plongées; & telles sont toutes les Nations Occidentales, par comparaison à celles qui sont à l'Orient.* Voilà donc, selon cette idée, les Poèmes d'Homere qui sont l'effet d'un coup de Soleil; encore n'ont-ils dû naître que dans la Grèce, comme s'il y avoit un Orient fixe aussi bien que les Poles, & que tous les climats que le Soleil parcourt, ne fussent pas Orient & Occident tout à la fois les uns par rap-

port aux autres. Cette inattention auroit été qualifiée autrement , si M^e. Dacier avoit eu à me la reprocher.

Mais ce n'est véritablement qu'une inattention ; elle n'a prétendu parler que de notre Orient qui lui paroît plus favorable à l'imagination ; & c'est pourquoi , selon elle , les Egyptiens peu de temps après le déluge , avoient déjà poussé fort loin plusieurs sciences , & sur tout la Divination : folie que M^e. Dacier leur compte pour une profonde découverte , & bien digne en effet d'un climat chaud ! nos broüillards n'auroient pas opéré de si grands prodiges.

Quoiqu'il en soit , dès que je ne conviens pas qu'Homere ait perfectionné l'Art qu'il a inventé , M^e. Dacier conclut que je le méprise , moi qui ai avancé formellement que par une supériorité de génie il avoit saisi les premières idées de l'Eloquence dans tous les genres ; qu'il avoit parlé le langage de toutes les passions ; qu'il avoit ouvert aux Ecrivains qui devoient le suivre , une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir ; & qu'enfin ceux mêmes qui le surpasseroient , devroient encore le regarder comme leur maître. J'ay beau le redire , & protester de ma sincérité ; M^e. Dacier n'y verra peut-être encore qu'un mépris caché d'Homere , & qui ne tend pas à moins qu'à renverser la République des Lettres. Pour moi , j'ose

dire que cette délicatesse outrée de ne pouvoir se contenter pour Homere, d'un éloge aussi sérieux & aussi étendu, ne peut naître que d'une prévention très-dangereuse; & encore plus capable de corrompre le goût que toutes les causes qu'on me cite de Quintilien.

En effet, cette prévention tient le jugement en servitude; on n'ose sentir ce qu'on sent; on se passionne de commande pour ce qui ne mérite qu'une approbation tranquille; on résiste aux premières impressions du défectueux; & à force d'y résister, on parvient enfin à le voir avec d'autres yeux; on le souffre d'abord; ensuite on le justifie; bientôt on l'admire; & quelquefois on l'imité sans remords.

Ce que je dis ici à l'occasion d'Homere, je l'étends à tous les anciens, & je prie M^e. Dacier, s'il est possible, de ne voir dans ce que je dis que ce que je dis. Les Grecs & les Latins ont eu de Grands Hommes dans tous les genres; & nous avons en eux, à les comprendre tous ensemble, des modèles de toutes les beautés, c'est-à-dire que l'un excelle par un endroit, & l'autre par un autre; mais je crois aussi que nous avons en eux des exemples de toutes les fautes: & c'est même par cette double leçon, que l'étude des bons Ecrivains de l'Antiquité, peut être pour nous une éducation complète.

Nous serions encore dans la barbarie ; si nous ne les avions retrouvés. Il eût fallu de nouveau défricher tout , passer par les commencemens les plus foibles ; acquérir , pour ainsi dire , les Arts pièce à pièce , & perfectionner nos vûes par l'expérience de nos propres fautes , au lieu que les Anciens ont fait tout ce chemin pour nous. Ils ont été nos guides & nos maîtres , il faut les estimer & les étudier : mais non pas comme des maîtres tyranniques , sur la parole de qui nous devons jurer toujours , & qu'il ne soit jamais permis d'examiner.

La question n'est pas , comme bien des gens se l'imaginent , & comme les Partisans outrés de l'Antiquité semblent l'entendre , s'il faut mépriser ou estimer les Anciens , les abandonner ou les conserver. Il est hors de doute qu'il faut les estimer & les lire ; il s'agit seulement de sçavoir s'il ne les faut pas peser au même poids que les Modernes : Si , quand les idées du beau dans tous les genres sont une fois connues , il ne faut pas mesurer tout indistinctement à cette règle , & effacer des ouvrages , pour ainsi dire , le nom de leurs Auteurs , pour ne les juger qu'en eux-mêmes. Voilà précisément la Question ; du moins je déclare que je ne vais pas plus loin ; ce n'est point un pas que je fasse en arrière , je n'ai jamais passé ces bornes.

Je trouve seulement que l'on fait sonner trop haut les noms des Ecrivains de l'Antiquité. Ils sont pour les gens prévenus, comme ces Geants dont parle M^e. Dacier qui croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur, & de deux en hauteur. (a) A mesure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente : nous ne nous accoutumons pas assez à les entendre nommer, comme les Ecrivains de notre siècle : nous y attachons une idée de grandeur devant qui les noms modernes ne tiennent point. Pour moi qui soupçonne que ces Grands Hommes pouvoient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains ; qui vois parmi nous, que ceux qui ont le plus de talens, n'ont pas souvent des lumières bien sûres, & que nos meilleurs esprits se trompent quelquefois ; je pense qu'il en a toujours été de même ; qu'Horace n'imposoit pas plus de son temps, que Malherbe du sien ; ni Longin & Denys d'Halicarnasse, que des Rhéteurs de nos jours.

(a) Madame Dacier avoit dit dans son Errata, qu'elle s'étoit trompée d'une ou de deux coudées, il faut les suppléer à proportion dans ma comparaison.

*DE LA MANIERE DE CRITIQUER
LES AUTEURS.*

LA Critique est sans doute permise dans la République des Lettres. Elle est légitime, puisque c'est un droit naturel du Public, de juger des écrits qu'on lui expose ; & elle est utile, puisqu'elle ne tend qu'à faire voir par un raisonnement sérieux & détaillé, les défauts & les beautés des Ouvrages. Mais autant que la Critique est légitime & utile, autant la Satyre est-elle injuste & pernicieuse : elle est injuste, en ce qu'elle essaye de tourner les Auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne sçauroit être le droit de personne ; & elle est pernicieuse, en ce qu'elle songe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugemens vagues & malins, d'autant plus contagieux, que leur généralité accommode notre paresse, & que leur malice ne flate que trop notre penchant à mépriser les autres.

Il faudroit donc dans la République des Lettres traiter les Satyriques superficiels comme des séditieux qui ne cherchent qu'à broüiller ; & les Critiques sages au contraire, comme de bons citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raison & les talens.

C'est à eux sans doute qu'il appartient

de juger les Ouvrages anciens & modernes : mais il seroit bon , ce me semble , d'établir la-dessus une différence entre les Auteurs des siècles passés & les Auteurs vivans. On examine d'ordinaire ceux-là avec un respect timide & des ménagemens superstitieux , tandis qu'on réserve pour les contemporains toute la sévérité & toute la hardiesse de ses jugemens. J'ose dire cependant , que ce devroit être tout le contraire. Tous les égards sont dûs à ceux avec qui nous vivons , & nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudroit donc , pour l'instruction de nos contemporains , mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre sur les Auteurs qui ne sont plus. Que notre propre conduite nous serve en cela de leçon : nous ne faisons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autorise les expériences sur les personnes obscures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choses qui ne regardent que l'esprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos Ecrivains ? Pourquoi au lieu de leur reprocher aigrement des fautes , n'en choisissons-nous pas de pareilles dans les Anciens , dont nous faisons sentir le défaut , & , si l'on veut , tout le ridicule qui ne les intéresse plus ? Nous satisferions par là au

double devoir d'éclairer les autres , & de ne blesser personne.

M^e. Dacier n'est pas de mon avis ; elle a cru que c'étoit me faire grace de ne m'accorder que les égards que j'ai eus pour Homere ; elle n'a fait attention en cela qu'à la supériorité de l'un , & à la médiocrité de l'autre ; & elle me traite sans scrupule comme mort , & Homere comme vivant , parce qu'elle l'a fait revivre dans sa traduction.

Qu'elle l'avoue ingenuëment ; elle s'est cruë attaquée dans la personne de son Auteur favori ; elle a compté pour rien la justice flateuse que je lui rends avec plaisir en tant d'endroits de mon discours , & elle n'y a vu que les censures que j'ai osé faire du Pere de la Poësie ; encore sa passion pour ce grand Poëte les lui a-t-elle grossies ; elles lui ont paru des injures , & pour ces injures prétendues , elle m'en a rendu de très-réelles.

Il y a deux fortes d'injures usitées dans les contestations des Gens de Lettres : les unes toutes cruës , & telles que la passion les suggère d'abord , les expressions les plus naturelles du mépris & de la colère , des démentis en forme , des reproches directs d'impertinence & d'absurdité , & mille autres formules aussi polies. La plupart des Sçavans des derniers siècles n'en

étoient point avarés, dès qu'ils étoient en dispute, & je soupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homère, qui les met harmonieusement dans la bouche de presque tous ses Héros. M^e. Dacier a pris apparemment cet usage pour un privilège de l'érudition ; elle ne m'épargne pas ces sortes d'injures, & souvent elle ne m'a pas jugé digne qu'elle se donnât la peine de les assaisonner du moindre tour. En voici quelques-unes dont le Lecteur jugera.

C'est-là véritablement parler sans sçavoir ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on dit, c'est parler comme les Visionnaires de Desmaretz. (M^e. Dacier, pag. 105.)

M. de la Motte a cru que c'étoit une fausse modestie, & il s'est livré sans aucun scrupule à un orgueil très sincère. (401.)

Personne n'a jamais été assez fou pour tirer cette conclusion. (187.)

Alors, outre la vanité qu'on y condamne, on y déteste encore l'envie & la malignité. Telle est ordinairement la vanité des Poëtes, & voilà le véritable caractère de celle de M. de la M. (376.)

Voilà des injures bien positives, & qui ont toute la simplicité des temps héroïques,

L'orgueilleuse ingratitude de l'Imitateur l'a emporté sur la modeste reconnaissance du

Traducteur. (35) Il faut avoüer que celle-ci le dispute pour l'harmonie aux plus belles d'Homere.

Que M. de la Motte n'entende ni le Grec, ni le Latin, cela est pardonnable ! Mais il devoit au moins entendre le François. (123.) Cela est emprunté presque mot pour mot de M. Despréaux : l'injure avoit été inventée par un autre ; il n'auroit pas été mal d'en faire honneur à l'inventeur.

Il est si naturel à M. de la Motte d'être dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s'est fait, & il y rentre le plutôt qu'il est possible. (18.) M^e. Dacier venoit de promettre dix lignes auparavant de ménager ses expressions. Il faut donc qu'elle ait cru ce tour fort honnête, & je n'ai qu'à l'en remercier.

M. de la Motte a un art admirable pour rendre froids & plats les discours les plus forts & les plus nobles. (417.)

On diroit que M. de la Motte a fait serment de gâter les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne lui peut échaper. (418.) Quelques gens prétendent que c'est-là la fine Ironie de Platon. Il n'y a rien à dire, puisqu'elle a le sceau de l'Antiquité.

Un homme pieux comme M. de la Motte ne sçauroit mentir. (109.) Cette Ironie a pourtant bien de l'air d'un démenti.

Alcibiade donna un grand soufflet à un

Rhétteur qui n'avoit rien d'Homere. Que feroit-il aujourd'hui à un Rhétteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la Motte. (165.) Heureusement quand je récitai un de mes Livres à M^e. Dacier, elle ne se souvint pas de ce dernier trait.

Ridicule, impertinence, témérité aveugle, bévues grossières, folie, ignorances entassées. Ces beaux mots sont semés dans le Livre de M^e. Dacier, comme ces charman-tes particules Grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir & d'orner les Vers d'Homere.

M^e. Dacier est peut-être surprise de m'en avoir tant dit ; car puisqu'elle avoit promis d'abord de ne me point dire d'injures, (*pag. 10.*) il y a apparence que toutes ces phrases lui sont échappées comme un style polémique, sans qu'elle y fît assez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en est pas là la trentième partie ; & que quand elles ne choqueroient pas par le défaut de bienséance, elles ennuyeroient encore beaucoup par la répétition.

Ces sortes d'injures partent d'ordinaire d'une passion imprudente, & qui n'entend pas ses propres intérêts : car elles ne font aucun plaisir au Lecteur ; elles ne font pas grand tort à l'Auteur à qui elles s'adressent, & elles avilissent sûrement celui qui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuses,

qui, quoique également injustes, ne laissent pas d'égayer la matière, & de faire passer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques-unes de ce genre dans M^e. Dacier. Elles m'ont réjoui moi-même, quoique ce fût à mes dépens; je renonce pour tant à l'honneur d'en rendre de pareilles, je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuste, & je ne veux ni me faire lire, ni avoir raison à ce prix.

Une autre injustice en matière de dispute, c'est de reprocher à l'Auteur que l'on combat, des choses étrangères à la question, & cette injustice est presque toujours une marque de foiblesse: car si on se sentoît assez fort du fait même, on ne chercheroit pas de secours ailleurs. M^e. Dacier, par exemple, n'auroit-elle pas dû se passer d'un pareil artifice.

J'ai fait des Opera, me reproche-t-elle, & j'ai lû des Romans; & par le titre de Pieux, qu'elle me donne ensuite ironiquement, elle paroît insinuer que je suis tout le contraire. J'ai là-dessus une compensation à lui proposer. Qu'elle me passe les Opera que j'ai faits, pour les Traductions qu'elle a faites de l'Eunuque & de l'Amphitrion; de quelques Comédies Grecques d'aussi mauvais exemple, & des Odes d'Anacréon, qui ne respirent qu'une volupté dont la nature même n'est pas toujours d'accord.

Soyons

Soyons raisonnables ; il me semble que cela vaut bien quelques Opera , qui sont des ouvrages très-modestes , & presque moraux , en comparaison de ceux que je cite.

A l'égard des Romans qu'elle suppose que j'ai lûs , mettons-les pour les deux cens fois (*a*) qu'elle a lû avec plaisir quelques Pièces du Cynique Aristophane. Mes lectures frivoles ne montent pas à beaucoup près si haut ; mais je ne veux point chicaner , & je consens que l'un aille pour l'autre.

On concluera sans doute que nous pouvions mieux employer notre tems , M^e. Dacier & moi ; je passe condamnation , pourvû qu'on n'en induise rien contre le fond de nos sentimens. Je suis sûr qu'elle n'a fait attention dans les endroits licentieux qu'à l'esprit du Poète , & à la force ou à l'harmonie des mots Grecs ; & la même justice demande aussi qu'elle croye que je n'ai été touché dans les Romans , que de l'art ingénieux qui y régné , sans en adopter les mauvaises maximes. Je suis ravi pour elle que mon Apologie soit la sienne.

D'ailleurs le dessein de M^e. Dacier dans le reproche qu'elle me fait , est de donner une idée basse de notre galanterie , de faire regarder l'amour comme une source de petits sentimens indignes de l'homme , & de faire entendre que les esprits accoutumés à

(*a*) Préface d'Aristophane.

ces puérilités , ne sont plus capables de sentir le sublime & les grands sentimens d'Homere. Mais qu'est-ce au fond que ces grands sentimens pour lesquels on voudroit nous inspirer tant d'estime ? des faillies extravagantes d'ambition & de vengeance, des transports ridicules d'un courage aveugle. Si l'on examineroit bien toutes ces passions , on verroit qu'elles n'ont rien à se reprocher du côté du puérile ; qu'elles avilissent également l'homme ; & qu'enfin ce n'est point par raison qu'on les préfère les unes aux autres , mais seulement selon le degré d'orgueil ou de tendresse qu'on a soi-même dans l'esprit & dans le cœur.

DU PARALLELE D'HOMERE ET DE L'ECRITURE SAINTE.

VOICI un Article plus sérieux & plus important que tous les autres. M^e. D. employe souvent dans son Livre l'exemple de l'Ecriture Sainte pour justifier la conduite d'Homere en plusieurs choses. J'avois osé trouver ce parallele scandaleux , sans néanmoins appliquer ce terme à M^e. D. mais , *elle est très-contente* , dit-elle , *de scandaliser avec Eustathe , Archevêque de Thessalonique* ; comme si ce Commentateur d'Homere étoit un Pere de l'Eglise , &

qu'il fût de la docilité chrétienne de souscrire là-dessus à ses sentimens. M^e. Dacier appuyée de ce témoignage donne hardiment à plusieurs de mes remarques sur Homere, la note capitale d'impiété ; je ne sçaurois , à l'entendre , condamner quelques comparaisons , ni les répétitions mêmes de l'Iliade , sans me rendre suspect d'hérésie. Heureusement je suis bien rassuré de ce côté-là. Beaucoup de Théologiens , des Archévêques mêmes , puisqu'il en faut , ont lû mon Ouvrage ; & ils m'ont félicité positivement de ce que j'ai dit là-dessus.

Je vais donc une fois pour toutes faire ma déclaration sur l'Ecriture, afin de ne la plus mêler dans une dispute prophane , & où l'on est scandalisé , je le répète , de la voir entrer.

L'Ecriture ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans , encore moins pour amuser notre imagination. Je n'y cherche point à devenir Physicien , ni Astronome , ni Poëte , ni Orateur. J'ai donc lû tous les Livres Saints , quoique M^e. Dacier se plaise à croire que je les ignore : je les ai étudiés comme la science de l'unique nécessaire , comme la source divine de la doctrine & des mœurs , mais nullement comme une poétique , aliment frivole de l'imagination des hommes. J'avouë que je lis Homere avec des sentimens bien opposés ; & quoique

quelques Ecrivains que M^e D. adopte, veüillent qu'on le lise comme les Prophètes, en cherchant les grandes vérités cachées sous ses fables, je le regarde au contraire, comme un organe du pere du mensonge, dont il s'est servi, non pas pour établir le Paganisme, ainsi que M^e D. me le fait dire, mais pour en fortifier l'extravagance & l'absurdité,

Un sçavant Théologien avoit déjà reproché à M^r Dacier, le dessein apparent de *christianiser* quelques Philosophes Payens; d'avoir voulu faire des œuvres de Marc Antonin, *un livre de piété*; d'avoir dit, *que quand on juge de Socrate par les vérités qu'il a connües, on ne se contente pas de dire qu'il étoit grand Philosophe; mais qu'on est presque tenté d'assurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu lui avoit révélé les Mysteres qui devoient être accomplis.* D'avoir ajoûté sur les Stoïciens, *qu'il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes; & qu'après l'Ecriture Sainte, rien ne méritoit davantage d'être mis entre les mains des hommes.* Sans douter l'amour de M^r D. pour la vérité & la vertu, lui en ont grossi les apparences dans les Philosophes Payens, où il a pris l'ombre pour le corps. Mais que diroit ce Théologien critique, s'il avoit vü dans M^e D. qu'Homere avoit trouvé le *dénoüement de la Prédestination & de la liberté de l'homme*? Voilà une preuve bien sensi-

ble des excès où nous jettent de fausses conformités. Jugeons plus simplement des choses ; ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement , & n'érigions point des fictions & des bagatelles en réalités importantes & respectables : il ne faut point mettre l'Arche auprès de Dagon , l'idole se brisera infailliblement.

Si l'on se contentoit de trouver entre l'ouvrage Divin & l'ouvrage Payen quelque rapport de style, comme une preuve historique du génie commun des Orientaux ; si l'on n'y cherchoit qu'à vérifier des usages & des mœurs , rien ne seroit plus raisonnable : mais d'aller jusqu'à vouloir faire respecter les plus grandes folies d'Homere par les miracles de l'Ecriture , & par quelques figures des Prophètes , par exemple , le cheval parlant d'Achille , par l'ânesse de Balaan , les Hommes combattans contre les Dieux , par Jacob luttant contre l'Ange , le songe d'Agamemnon , par celui d'Achab , &c. j'avoue que c'est ce que j'ai trouvé scandaleux , & j'ai dit sur cela un mot dans mon Discours auquel M^e D. n'a pas répondu. Les vrais caractères de la Divinité sont posés en principes en tant d'endroits de l'Ecriture Sainte , que quand les Auteurs sacrés viennent à employer les figures , on les reconnoît d'abord pour ce qu'elles sont , & on ne les aprétie que ce qu'elles valent ; au lieu que

dans Homere ces prétenduës figures sont elles-mêmes les principes, & qu'il n'y a rien qui avertisse l'esprit de ne les pas prendre à la lettre. Si je disois là dessus, comme M^e D. le fait souvent à mon égard, qu'après ma remarque, je suis surpris qu'elle ait osé revenir à son parallele; elle trouveroit sans doute que j'aurois mauvaise grace; j'en conviens, cela ne sied bien qu'à elle.

Je pense donc avec M^r l'Archévêque de Cambray, que les Dieux de l'Iliade ne valent pas nos contes de Fées. C'est pourtant de ce merveilleux puérile que nous disputons M^e D. & moi. Cette question dont on fait tant de bruit, est peut-être la plus frivole qui puisse occuper des gens raisonnables, & j'ai grande peur qu'elle ne soit mise un jour au rang des paroles oiseuses.

DE L'IGNORANCE DU GREC.

MAis, me dit M^e D. vous ne sçavez pas le Grec; comment avez-vous l'audace de juger d'un Auteur dont vous ignorez la langue? c'est l'objection qui régné le plus dans son Ouvrage, celle qui a séduit le plus de gens, & sur laquelle on me croit fort embarrassé: peut-être sera-t-on surpris de voir combien elle est frivole dans la question dont il s'agit.

Je ne fais point vanité d'ignorer le Grec;

il feroit mieux que je le ſcuſſe ; cette connoiſſance a ſans doute ſes utilités ; mais elle ne m'auroit ſervi de rien dans ce que j'ai fait.

Je ſuppoſe toujours dans mon Ouvrage que l'expreſſion d'Homere eſt élégante ; qu'il a fait par tout de ſa Langue un uſage ingénieux , propre à faire valoir ſes fables ; & ainſi , ſans jamais prononcer contre le choix de ſes termes , je m'en ſuis tenu précifément à l'ordre de ſon Poëme , au caractère de ſes Dieux & de ſes Héros , au choix des actions , à la convenance des ſentimens , en un mot , au gros des choſes. Dira-t-on que dans les traductions littérales , faites en Latin par des Sçavans à qui perſonne n'a conteſté l'intelligence des deux Langues , je n'aye pû m'aſſurer ſuffiſamment de ce qui fait l'objet de ma Critique ?

Je demande à M^e D. même , pourquoi elle a traduit l'Iliade , ſi elle n'a pas cru que ſa traduction pût donner , à l'élégance près , une idée ſuivie de ce Poëme ? Elle auroit beau me dire avec ſa modeltie ordinaire , que ſa traduction eſt foible , languiffante & platte même en comparaifon de l'Original ; je pourrois vous le conteſter , lui répondrois-je , comme j'ai déjà fait , mais je vous le paſſe. Quand vous dites qu'un des Héros de ce Poëme croyoit avoir *la mort à ſes trouſſes* ; qu'un autre dans une lutte *donne le croc en*

jambe à son rival , au lieu de ces expressions trop familières, Homere employe là les plus beaux termes du monde : je le veux bien ; mais qu'en pouvez-vous conclure , puisque je me restreins à ne juger que du sentiment & de l'action , que certainement vous n'avez pas prêtés à Homere.

Comment M^e Dacier peut-elle parler souvent de l'Ancien Testament sans sçavoir l'Hebreu ? C'est que nous en avons une Traduction canoniquement approuvée. C'est ainsi qu'à proportion je parle d'Homere , sans sçavoir le Grec , sur la foi des Traducteurs autorisés parmi les Sçavans.

En un mot , ou M^e Dacier n'a pas rendu Homere , ou je l'entends comme elle , eu égard au fond des choses ; & quand même elle ne l'auroit pas rendu , mes remarques auroient encore un objet réel , puisqu'elles tomberoient du moins sur sa Traduction dont je m'appuye toujours.

Il ne faudroit donc plus crier , il ne sçait pas le Grec , & il juge Homere , & prétend l'imiter ; si ce Sophisme séduit bien des gens , c'est qu'on se laisse étourdir du faux Paradoxe qu'il présente d'abord. On croit que je juge du Grec , tandis que je ne juge que du François de M^e Dacier. On croit que j'imité en détail les tours & les expressions d'Homere , au lieu que j'imité seulement le fond des choses que les Traductions lit-

térales m'ont suffisamment appris : la témérité de l'entreprise s'évanoüit , dès qu'on la réduit ainsi à ses véritables termes.

DE LA NOUVEAUTE' DE MON PROJET.

MA D A M E Dacier m'apprend que Desmarêts, l'Auteur du Clovis & de la Madelaine, avoit eu comme moi l'audace de juger d'Homere ; que sa Dissertation fut oubliée dès sa naissance ; & que ce n'est même que par hazard qu'elle l'a eüe d'un de ses amis, qui l'a déterrée dans la poussière d'un cabinet. Je n'ai jamais lû cette Dissertation ; Je n'aurois pas manqué de la citer , si je m'en étois servi , quoique ce ne soit pas trop l'usage des Auteurs de Remarques, qui ne font pas toujours honneur à ceux qu'ils copient. Il est vrai qu'elle ne conclut pas d'abord que j'aye copié l'ouvrage de Desmarêts ; car comme elle l'ignoroit , elle n'a pû se défendre de penser que je pouvois l'ignorer aussi. Elle se contente donc de dire d'abord, que soit que je l'aye suivi, soit que la conformité des vûës m'ait fait rencontrer avec lui, je ne fais presque que répéter les mêmes Critiques : mais perdant bientôt de vûë cette alternative si judicieuse, elle n'en adopte plus dans la suite de son Livre que le membre injurieux qui me fait regarder comme un servile copiste.

Je ne me défends pas de ce reproche , pour m'attribuer là dessus la gloire frivole de la nouveauté. Je n'ai prétendu remarquer dans Homère que les défauts les plus apparens ; dès-là il étoit impossible que je disse des choses bien nouvelles. Ce seroit un grand préjugé d'erreur contre moi , si j'avois blâmé des choses qui n'auroient blessé personne : au lieu que c'est un préjugé de raison de m'être rencontré avec les censeurs d'Homère sans les avoir lûs.

La plupart des subtilités avec lesquelles on justifie Homère , ne sont pas de la même nature ; il faut aller interroger Eustathe & Denys d'Halicarnasse , & ce n'est point dans le fond d'une raison commune qu'on les trouve.

J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit sur mon Ouvrage : *j'avois déjà senti tout ce que vous me dites d'Homère , & vos idées ne m'étoient point nouvelles.* Ce discours reprimoit bien la petite vanité que m'auroit pu donner ma pénétration ; mais il m'en dédommageoit, en me faisant croire d'autant plus que je ne m'étois pas trompé ; & le plaisir d'être raisonnable me consolait de n'être pas singulier.

Cela me fait sentir combien il est utile qu'en matière d'Ouvrages d'esprit , quelques Ecrivains aient la hardiesse de dire ce qu'ils pensent. On éclaire par-là bien des

soupçons qui ne demandent qu'à se découvrir ; on détermine bien des gens à penser ce qu'ils sentoient déjà ; au lieu que par la lâcheté de suivre toujours le torrent , on prête des armes à l'erreur ; on donne occasion à ses partisans de crier : *Toute la terre est de notre avis ; tous les hommes sont d'accord la-dessus.* Vous qui le prétendez , recueillez les voix ; l'Univers déposera de son ennui sur bien des choses que vous soutenez qui le charment.

Il est donc important de faire sentir le foible de ces autorités prétendues qui ne sçauroient prescrire contre la raison. Il faut du moins sauver les jeunes gens du préjugé dangereux où les jette une admiration aveugle d'Homere. Il faut purger leur éducation de la contradiction ordinaire qui y regne. On leur crie d'un côté : Cela est divin , & de l'autre on les reprend quand ils viennent à l'imiter. Ne vaudroit-il pas mieux leur donner du beau , des idées fixes & uniformes , sur lesquelles ils pussent régler également leur estime & leur travail ?

M^e Dacier déclare qu'elle n'écrit que pour eux ; elle les regarde d'après Socrate comme la portion la plus sacrée de la République qu'il est nécessaire d'élever dans de bons principes. Je déclare aussi que je n'écris que pour eux , & par les mêmes raisons que M^e Dacier,

Car on travailleroit en vain pour défabuser de vieux Sçavans de l'espece de culte où ils sont accoutumés pour Homere ; tout notre espoir est dans une génération nouvelle , dans une génération qui n'ait point encore fléchi sous les autorités , qui n'ait pas crié pendant trente ou quarante ans au miracle ; & qui par la longue habitude de se passionner ainsi , n'ait pas pris une espece d'engagement contre la raison.

DU SILENCE DE L'ACADEMIE.

LE zèle de M^e D. s'échauffe en un endroit de son Ouvrage ; elle veut faire honte à l'Académie de ce que par un bon Arrêt elle ne condamne pas tous les Critiques d'Homere à une amende honorable publique. *Par quelle fatalité*, s'écrie-t-elle , *faut-il que ce soit de l'Académie Françoisse , de ce Corps si célèbre , qui doit être le Rempart de la Langue , des Lettres & du bon goût , que sont sorties depuis cinquante ans toutes les méchantes Critiques qu'on a faites contre Homere ? Jusqu'ici M^r Despreaux & M^r Dacier se sont élevés contre ces égaremens de la raison , & en ont fait voir tout le ridicule ; de sorte que l'Académie a été assez bien justifiée à cet égard*

Je réponds, déjà que cette fatalité dont

on aime tant à s'étonner , est fondée sur une raison bien naturelle. C'est que parmi les meilleurs esprits , tels que sont les Membres de l'Académie Française , il s'en trouvera toujours qui sentiront les fautes d'Homere , & qui auront le courage de les relever. C'est même parce que l'Académie doit être le Rempart des Lettres & du bon goût, que ces Ecrivains ont cru de leur devoir d'examiner un Ouvrage qu'on donnoit indistinctement pour règle , & d'y faire sentir ce qui devoit être excepté de l'estime & de l'imitation. Il est bon de remarquer en passant que mille Eloges vagues & généraux ne contrepésent pas une Censure bien détaillée : les uns ne sont qu'un hommage rendu sans examen à la réputation établie : l'autre est un fruit de la reflexion , où l'on expose les raisons du jugement qu'on porte , & auxquelles il faut se rendre dès qu'on ne les détruit pas par de plus fortes. Je regarde donc ces Critiques comme une suite naturelle de l'établissement de l'Académie Française , & comme le signal de la liberté Académique, si nécessaire aux progrès de la raison & du bon goût. M^r Despreaux & M^r Dacier ont justifié, dit-on , l'Académie de cet excès ; je les respecte tous deux, comme je le dois ; l'un par son génie & ses talents , l'autre par son érudition & son travail. Mais ne diroit-

on pas que ce fussent des Arbitres nommés exprès pour cette affaire, & que le Corps leur eût remis son autorité pour la décision? Ce n'est point cela; ils ont seulement usé du droit commun à tous les Membres; ils ont dit ce qu'ils pensoient; & c'est au Public, Juge de l'Académie même, à prononcer.

Aujourd'hui, poursuit M^e D. avec un zèle qui s'allume toujours de plus en plus, voici une témérité bien plus grande, & une licence qui va ouvrir la porte à des désordres plus dangereux pour les Lettres & pour la Poésie, & l'Académie se tait! Elle ne s'élève pas contre cet excès si injurieux pour elle. Je sçai bien qu'il y en a qui gémissent de cet attentat, & je suis témoin de l'indignation que quelques-uns en ont conçue. Mais cette indignation d'une partie ne suffit pas pour justifier tout le Corps, & le Public attendoit quelque chose de plus de cette Compagnie. Je n'ai garde de vouloir susciter à M^r de la Motte des ennemis si dangereux. La charité me le défend.

Cet endroit fait rire par ces termes graves & pathétiques de témérité, de licence, de désordres, d'attentat injurieux & d'indignation, appliqués à une matiere si frivole; mais il fait peine aussi par le tour extraordinaire qui y regne. Je prie M^e D. de le qualifier elle-meme en conscience. Elle dit tout ce qu'elle peut pour soulever l'A-

cadémie contre moi, & elle s'arrête après avoir tout dit, parce que la charité lui défend de me nuire. Que n'effaçoit-elle donc ce qu'elle avoit dit ? ou si elle le vouloit laisser, que ne supprimoit-elle sa propre condamnation ? Voilà en effet une charité bien patiente, qui attend pour parler, que la passion n'ait plus rien à faire.

J'avertis ici M^e D. qu'elle a une idée fautive de l'Académie Française. Elle la regarde apparemment comme un Tribunal tyrannique qui ne laisse pas la liberté des jugemens en matière d'Ouvrages d'esprit ; elle croit que l'admiration religieuse des Anciens, en est une loi fondamentale, & qu'en y entrant on lui prête serment de fidélité à cet égard. Ce n'est point là l'esprit d'une assemblée de Gens de Lettres, & l'Académie ne tend à l'uniformité que par voye d'éclaircissement, & non pas par voye de contrainte. Elle a souffert dès son établissement que l'Abbé de Bois-Robert comparât le Chantre Grec à nos chanteurs de carrefours, qui ne débitent leurs chansons qu'à la canaille. Notre Fondateur qui savoit bien les vuës de sa propre institution, ne s'en est pas scandalisé. Elle a souffert depuis que Desmarets fit contre Homere cette Dissertation dont on me croit le copiste. Elle ne s'est point élevée contre M^r Perault, quand il a entrepris de faire voir la

supériorité de nos Ecrivains sur les Auteurs de Rome & d'Athenes. Elle a permis à Mr de Fontenelle de trouver des fautes dans Théocrite & dans Virgile , & de se faire dans leur propre genre une route qu'ils n'avoient pas connue. En un mot , elle ne condamne dans ces sortes de disputes que les manieres injurieuses dont les différens partis appuyent quelquefois leurs raisons. A cela près , que peut-elle désirer de mieux que cette diversité de sentimens , qui donne lieu d'approfondir les matieres ? Toutes nos Assemblées ne se passent que dans ces contradictions utiles d'où resulte la vérité. Et en effet , il seroit impossible que , toute bienséance observée , il ne sortît de ces discussions exactes , une lumiere qui éclairât enfin le Public. Quand tout s'est dit de part & d'autre , la raison fait insensiblement son effet ; le goût se perfectionne & il s'affermir alors , parce qu'il est fondé en principes.

DES AUTORITES.

AVANT que de finir cette première Partie, je crois devoir dire un mot sur les Autorités Poétiques dont M^e D. m'accable. Il y a plusieurs distinctions à faire pour les réduire à leur juste prix. Quand les bons Auteurs d'un siècle dépo-

sent de la pureté & de la beauté du style d'un de leurs contemporains, nous ne sçaurions nous dispenser de les en croire sur leur parole, nous qui à beaucoup près, ne sentons pas comme eux les fineses de leurs Langues. J'ai toujours senti la force de ce témoignage, & c'est pourquoi je suppose toujours l'Elégance Grecque dans l'Iliade. M^e Dacier peut-elle exiger plus ? Si ce témoignage au contraire tombe sur les choses, il faut encore distinguer. Les Auteurs les plus voisins du temps d'Homere disent-ils qu'il a bien peint les mœurs de son siecle ? leur autorité demeure encore dans toute sa force & j'y souscris, puisque nous ne le pouvons sçavoir que par eux. Il n'en est pas de même, quand leur jugement s'étend au delà des faits, & qu'ils prononcent sur des choses dont la raison commune est l'arbitre. J'avoue que le nom d'un Auteur estimé, est un préjugé avantageux pour ce qu'il va dire ; mais dès qu'il l'a dit une fois, son nom ne me fait plus rien ; je n'ai plus qu'à pèsér ses raisons indépendamment de la réputation de l'Auteur, & si je vois clairement qu'il se trompe, je l'abandonne aussi-tôt sans scrupule ; car quoiqu'ait dit un Ancien, il ne faut point errer avec Platon même. Ainsi l'on auroit beau me citer Platon, Aristote, Horace, Eustathe, Denys d'Halicarnasse, Démé-

trius, Longin, & y ajouter encore le Pere le Bossu & M^r Dacier, comme naturalisés Grecs ou Latins; tous ces Messieurs ne me feroient pas croire qu'il soit décent à Jupiter de battre sa femme, & j'aimerois mieux en être blessé avec le seul Auteur du Clovis. Il n'y a point d'autorité pour me faire trouver des mœurs héroïques, quand je les sens grossieres & brutales, ni le vrai caractère des passions dans les endroits où je les sens démenties.

C'est encore un abus de ces Autorités, que de les entasser les unes sur les autres sans distinction, & seulement pour faire montre; on mêle indifféremment les Auteurs qui ont fait des éloges vagues d'Homere, avec ceux qui en ont fait des éloges de détail, & fondés sur le raisonnement. Il ne faudroit m'opposer que ceux qui ont examiné à fond l'Illiade, encore me passerois-je bien de leur nom; il me suffiroit de ce qu'ils disent; tout le monde en jugeroit comme moi, & se détermineroit par les choses mêmes; au lieu que bien des gens n'ont pas le courage de balancer entre vingt noms anciens & un nom moderne.

Car, selon M^e Dacier, il ne faut point prétendre à avoir aucune autorité de son temps. En vain le Journal de Paris, celui de Trevoux, & celui de Hollande ont fait honneur à mon Ouvrage; en vain ils en

ont adopté presque tous les sentimens. Qu'est-ce que des hommes qui vivent aujourd'hui ? M^e Dacier soutient qu'ils ne m'ont approuvé qu'à la grande honte de leur jugement. Je me repose sur eux du soin de le défendre, si elle ne les a pas démentés plus que moi. Qu'ils rabattent ce que l'honnêteté, ce que l'indulgence leur ont fait dire de trop favorable ; mais qu'ils prêtent au reste un secours plus fort que le mien ; & que la vérité, me fût-elle contraire, trouve en eux des défenseurs dignes d'elle.

Il falloit satisfaire à ces reproches généraux, pour débarasser l'apologie de mon discours de ce qui l'auroit renduë confuse : mais elle est déjà bien avancée, si j'ai ruiné, comme il me le paroît, presque tous les fondemens sur lesquels M^e Dacier établit sa Critique. Qu'on ne se hâte point de se plaindre de ce que je ne touche pas encore au détail. On aura incessamment satisfaction là dessus. Si je donne cette première Partie séparée, c'est pour profiter de la curiosité du Public sur cette matiere, & aussi parce qu'il me revient qu'on n'aime pas les gros Livres. Je continuërai en justifiant mon discours avec le moins de préoccupation qu'il me sera possible ; & je finirai enfin par une déclaration naïve de ce que je pense en bien & en mal de mon Poëme, en ex-

posant les raisons que j'ai eûes de mettre ce pauvre Homere dans l'état pitoyable qui a presque tiré des larmes à M^e Dacier , & de réduire les seize mille Vers de son Poëme , à quatre mille cinq ou six cent ; car elle en a fait le calcul , & je ne compte pas après elle.

Fin de la premiere Partie.



A V I S.

LES Lettres que j'ajoute ici, ne paroîtront pas déplacées ; elles sont remplies de Réflexions Critiques, qui roulent même sur la matière présente. Elles sont encore (j'entens celles de M. l'Archêvêque de Cambray) le modèle d'une dispute honnête. Il y combat quelquefois mes sentimens ; mais loin de le faire avec ce ton décisif qu'il auroit pourtant pu prendre avec moi, ce n'est que par la défiance où il paroît être de ses meilleures raisons, qu'il m'apprend à me défier des miennes. J'avoue de plus ingénument, qu'en imprimant ces Lettres, j'aime à me faire honneur devant le Public, de l'amitié d'un homme si respectable. Qu'on pardonne à cette amitié dont il m'honoreroit, les louanges qu'il me donne. Je crois sentir à peu près combien je suis loin de les mériter.

MONSEIGNEUR,

Je viens de voir entre les mains de M. l'Abbé Dubois, un extrait d'une de vos Lettres où vous daignez vous souvenir de moi : elle m'a donné une joye excessive ; & je vous avoue franchement qu'elle a été jusqu'à l'orgueil. Le moyen de s'en défendre, quand on reçoit quelque louange d'un homme aussi louable, & autant loué que vous l'êtes ? Je n'en suis revenu, MONSEIGNEUR, qu'en me disant à moi-même que vous aviez voulu me donner des leçons sous l'apparence d'éloges, & qu'il n'y avoit là que de quoi m'encourager. C'en est encore trop de votre part, MONSEIGNEUR, & je vous en remercie avec autant de reconnaissance que d'envie d'en profiter. Je me proposerai toujours votre suffrage dans ma conduite & dans mes écrits, comme la plus précieuse récompense où je puisse aspirer. J'ai grand regret à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que je n'ai pas reçûë ; je ne puis cependant m'en tenir malheureux, puisque cet accident m'a attiré de votre part une nouvelle attention dont je connois tout le prix.

De grace , MONSEIGNEUR , continuez-moi des bontés qui me sont devenuës nécessaires depuis que je les éprouve.

Je suis , MONSEIGNEUR , avec le plus profond respect , & le plus parfait dévouement ,

Votre très-humble &c.

A Paris ce 18.

Août 1713.

LE s paroles qu'on vous a lûës , Monsieur , ne sont point des complimens. C'est mon cœur qui a parlé. Il s'ouvreroit encore davantage avec un grand plaisir , si j'étois à portée de vous entretenir librement. Vous pouvez faire de plus en plus honneur à la Poësie Françoisse par vos Ouvrages ; mais cette Poësie , si je ne me trompe , auroit encore besoin de certaines choses , faute desquelles elle est un peu gênée , & elle n'a pas toute l'harmonie des Vers Grecs & Latins. Je n'oserois décider là dessus ; mais je m'imagine que si je vous propoisois

mes doutes dans une conversation ; vous développeriez ce que je ne pourrois démêler qu'à demi. On m'a dit que vous allez donner au Public une Traduction d'Homere en Vers François. Je ferai charmé de voir un si grand Poëte parler notre Langue. Je ne doute point ni de la fidélité de la version , ni de la magnificence des Vers. Notre siecle vous aura obligation de lui faire connoître la simplicité des mœurs antiques , & la naïveté avec laquelle les passions sont exprimées dans cette espece de Tableau. Cette entreprise est digne de vous : mais comme vous êtes capable d'atteindre à ce qui est original , j'aurois souhaité que vous eussiez fait un Poëme nouveau , où vous auriez mêlé de grandes leçons avec de fortes peintures. J'aimerois mieux vous voir un nouvel Homere que la postérité traduiroit , que de vous voir le Traducteur d'Homere même. Vous voyez bien que je pense hautement pour vous , c'est ce qui vous convient. Jugez par-là , s'il vous plaît , de la grande estime , du goût , & de l'inclination très forte avec laquelle je veux être parfaitement tout à vous , M O N S I E U R , pour toute ma vie ,

F R. A R. D U C D E C A M B R A Y.

A Cambray ce 9.

Septembre 1713.

MONSEIGNEUR,

M O N S E I G N E U R ,

C'en est fait, je compte sur votre bienveillance ; & je l'ai sentie parfaitement dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ainsi, Monseigneur, vous effuyerez, s'il vous plaît, toute ma sincérité. Je ferois scrupule de vous déguiser le moins du monde mes sentimens. On vous a dit que j'allois donner une Traduction de l'Iliade en Vers François, & vous vous attendiez, ce me semble, à beaucoup de fidélité : mais, je vous l'avoue ingenuëment, je n'ai pas cru qu'une traduction fidelle de l'Iliade, pût être agréable en François. J'ai trouvé par tout, du moins par rapport à notre temps, de grands défauts joints à de grandes beautés ; ainsi je m'en suis tenu à une imitation très-libre ; & j'ai osé même quelquefois être tout à fait Original. Je ne crois pas cependant avoir altéré le sens du Poëme ; & quoique je l'aye fort abrégé, j'ai prétendu rendre toute l'action, tous les sentimens, tous les caractères. Sans vouloir vous prévenir, Monseigneur, il y a un préjugé assez favorable pour moi : c'est qu'aux Assemblées publiques de l'Académie François, j'en ai déjà récité cinq ou six livres, dont quelques-uns de ceux qui connoissent le mieux

le Poëme original, m'ont félicité d'un air bien sincère: ils m'ont loué même de fidélité dans mes imitations les plus hardies; soit que n'ayant pas présent le détail de l'Illiade, ils crussent le retrouver dans mes Vers; soit qu'ils comptassent pour fidélité les licences mêmes que j'ai prises, pour tâcher de rendre ce Poëme aussi agréable en François, qu'il peut l'être en Grec. Je ne m'étends pas davantage, Monseigneur, parce qu'on imprime actuellement l'Ouvrage. Vous jugerez bien-tôt de la conduite que j'y ai tenuë, & de mes raisons bonnes ou mauvaises, dont je rends compte dans une assez longue Préface. Condamnez, approuvez, Monseigneur: tout m'est égal, puisque je suis sûr de la bienveillance. Permettez-moi de vous demander vos vûës sur la Poësie Françoisë; j'y sens bien quelques défauts, & sur tout dans nos Vers Alexandrins, une monotonie un peu fatigante; mais je n'en entrevois pas les remèdes, & je vous serai très obligé, si vous daignez me communiquer là dessus quelques unes de vos lumières. Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 14,

Décembre 1713,

JE viens de vous lire, Monsieur, avec un vrai plaisir. L'inclination très-forte dont je suis prevenu pour l'Auteur de la nouvelle Iliade, m'a mis en défiance contre moi-même. J'ai craint d'être partial en votre faveur, & je me suis livré à une critique scrupuleuse contre vous : mais j'ai été contraint de vous reconnoître tout entier dans un genre de Poësie presque nouveau à votre égard. Je ne puis néanmoins vous dissimuler ce que j'ai senti. Ma remarque tombe sur notre versification ; & nullement sur votre personne. C'est que les Vers de nos Odes, où les rimes sont entrelacées, ont une variété, une grace & une harmonie que nos Vers Héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. Le Latin a une infinité d'inversions & de cadences. Au contraire le François n'admet presque aucune inversion de Phrase ; il procède toujours méthodiquement par un nominatif, par un Verbe, & par son régime. La Rime gêne plus qu'elle n'orne les Vers. Elle les charge d'Epithètes ; elle rend souvent la Diction forcée, & pleine d'une vaine parure. En allongeant les discours, elle les affoiblit. Souvent on a recours à un Vers inutile, pour en amener un bon. Il faut avouer que

la sévérité de nos regles a rendu notre Versification presque impossible. Les grands Vers sont presque toujours ou languissans ou raboteux. J'avoue ma mauvaise délicatesse, ce que je fais ici, est plutôt ma confession, que la censure des Vers François. Je dois me condamner quand je critique ce qu'il y a de meilleur.

La Poësie Lyrique est, ce me semble, celle qui a le plus de grace dans notre Langue. Vous devez approuver qu'on la vante, car elle vous fait grand honneur.

Totum muneris hoc tui est,

Quod monstror digito pretereuntium,

Romana fidicen Lyra :

Quod spiro, & placeo, si placeo, tuum est.

Mais passons de la Versification Française à votre nouveau Poëme. On vous reproche d'avoir trop d'esprit. On dit qu'Homere en montrait beaucoup moins. On vous accuse de briller sans cesse par des traits vifs & ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'Auteurs vous envieront; ne l'a pas qui veut. Votre parti conclut de cette accusation, que vous avez surpassé le Poëte Grec. *Nescio quid majus nascitur Iliade.* On dit que vous avez corrigé les endroits, où il sommeille. Pour moi qui entends de loin les cris des combattans, je me borne à dire,

Non nostrum inter vos tantas componere lites ;

Et vitula tu dignus , & hic.

Cette guerre civile du Parnasse ne m'allarme point. L'émulation peut produire d'heureux efforts, pourvû qu'on n'aille point jusqu'à mépriser le goût des Anciens sur l'imitation de la simple nature, sur l'observation inviolable des divers caractères, sur l'harmonie & sur le sentiment, qui est l'ame de la parole. Quoiqu'il arrive entre les Anciens & les Modernes, votre rang est réglé dans le parti des derniers.

Vitis ut arboribus est , ut vitibus uva :

Ut gregibus tauri : segetes ut pinguibus arvis ;

Tu decus omne tuis.

Au reste je prens part à la juste marque d'estime que le Roi vient de vous donner. C'est plus pour lui que pour vous que j'en ai de la joye. En pensant à vos besoins, il vous met dans l'obligation de travailler à sa gloire. Je souhaite que vous égaliez les Anciens dans ce travail, & que vous soyez à portée de dire comme Horace,

Nec si plura velim , tu dare deneges.

C'est avec une sincère & grande estime que je serai le reste de ma vie, MONSIEUR, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FR. AR, DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 26

Janvier 1714.

C iij

MONSIEUR,

Quoi , vous avez craint d'être partial en ma faveur , & vous voulez bien que je le croye ! Je suis encore plus sensible à ce sentiment qu'à votre approbation meme. Je ne desirerois plus , ce que je n'espere gueres , que l'honneur & le plaisir de vous voir & de vous entendre. Qu'il me seroit doux de vous exposer tous mes sentimens , d'écouter avidement les vôtres , & d'apprendre sous vos yeux à bien penser ! Je sens même , tant vos bontés me mettent à l'aise avec vous , que je disputerois quelquefois , & qu'à demi persuadé , je vous donnerois encore par mes instances le plaisir de me convaincre tout à fait. Je ne sçai pourquoi je m'imagine ce plaisir , car je déferé absolument à tout ce que vous alléguiez contre la Versification Françoisse. J'avoue que la Latine a de grands avantages sur elle : la liberté de ses inversions , ses mesures différentes , l'absence même de la rime lui donne une variété qui manque à la nôtre. Le malheur est qu'il n'y a point de remède , & qu'il ne nous

reste plus qu'à vaincre, à force de travail ; l'obstacle que la sévérité de nos règles met à la justesse & à la précision. il me semble cependant que de cette difficulté même, quand elle est surmontée, naît un plaisir très-sensible pour le Lecteur. Quand il sent que la rime n'a point gêné le Poète : que la mesure tyrannique du Vers n'a point amené d'Epithètes inutiles : qu'un Vers n'est pas fait pour l'autre : qu'en un mot, tout est utile & naturel, il se mêle alors au plaisir que cause la beauté de la pensée, un étonnement agréable de ce que la contrainte ne lui a rien fait perdre. C'est presque en cela seul, à mon sens, que consiste tout le charme des Vers, & je crois par conséquent que les Poètes ne peuvent être bien goûtés que par ceux qui ont comme eux le génie Poétique. Comme ils sentent les difficultés mieux que les autres, ils font plus de grace aux imperfections qu'elles entraînent, & sont aussi plus sensibles à l'art qui les surmonte. Quant à la versification des Odes, je conviens encore avec vous, qu'elle est plus agréable & plus variée, mais je ne crois pas qu'elle fût propre pour la narration. Comme chaque Strophe doit finir par quelque chose de vif & d'ingénieux, cela entraineroit infailliblement de l'affectation en plusieurs rencontres ; & d'ailleurs dans un long Poème ces

especes de couplets toujours cadencés & partagés également dégénéreroient à la fin en une Monotonie du moins aussi fatigante que celle de nos grands Vers. Je m'en rapporte à vous, Monseigneur, car vous ferez toujours mon Juge, & je n'en veux pas d'autre dans la dispute que j'aurai peut-être à soutenir sur mon Ouvrage. Cette guerre que vous prévoyez ne vous allarme point, pourvû, dites vous, que l'on n'aille pas jusqu'à mépriser le goût des Anciens. Peut-on jamais le mépriser, Monseigneur ! Quoique nous fassions, ils seront toujours nos Maîtres. C'est par l'exemple fréquent qu'ils nous ont donné du beau, que nous sommes à portée de reconnoître leurs défauts, & de les éviter : à peu près comme les nouveaux Philosophes doivent à la methode de Descartes l'art de le combattre lui-même. Qu'on nous permette un examen respectueux, une émulation modeste, nous n'en demandons pas davantage. Je passe sur les loüanges que vous daignez me donner. Je me contente d'y admirer l'usage que vous faites des traits des Anciens, plus ingénieux que les traits mêmes : c'est encore un nouveau motif d'émulation pour moi, & si je fais dans la suite quelque chose qui vous plaise, soyez sûr, Monseigneur, que ce motif y aura eu bonne part. Je suis pour toute ma vie

avec un attachement très - respectueux,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 15
Février 1714.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu par la personne que j'avois osé vous recommander, de nouveaux témoignages de votre bienveillance. J'y suis toujours aussi sensible, quoique j'en sois moins surpris, car je sçai que la constance des sentimens est le propre d'une ame comme la vôtre; & puisque vous avez commencé de me vouloir du bien, vous ne sçauriez discontinuer, à moins que je ne m'en rende indigne, ce qui me paroît impossible, si je n'ai à le craindre que par les fautes du cœur. Je vous dois un compte naïf du succès de mon Iliade. L'opinion invétérée du mérite infailible d'Homere, a soulevé contre moi quelques Commentateurs que je respecte toujours par leurs bons endroits. Ils ne sçauroient digérer les moindres re-

marques , où l'on ne se récrie pas comme eux , à la merveille ; & parce que je ne conviens pas qu'Homere soit toujours sensé, ils en concluent brusquement que je ne suis jamais raisonnable. Franchement, Monseigneur , vous les avez un peu gâtés. Un de vos Ouvrages , où ils entrevoyent quelque imitation d'Homere , fournit de nouvelles armes à leur préjugé. Ils croient que tout l'agrément , toute la perfection de cet Ouvrage , viennent de quelques traits de ressemblance qu'il a avec le poëme Grec ; au lieu que ces traits mêmes tirent leur perfection du choix que vous en faites , de la place où vous les employés , & de cette foule de beautés originales dont vous les accompagnés toujours. La preuve de ma pensée , Monseigneur , car je crois qu'il est à propos de vous prouver à vous-même votre supériorité , c'est que malgré les mœurs anciennes qu'on allégué toujours comme la cause de nos dégoûts injustes , votre prétenduë imitation est luë tous les jours avec un nouveau plaisir par toutes sortes de personnes ; au lieu que l'Iliade de M^e Dacier quoiqu'élégante , tombe des mains, malgré qu'on en ait , à moins qu'une espece d'Idolâtrie pour Homere ne ranime le zele du Lecteur. Je vais même jusqu'à croire que vous-même , avec ce style enchanteur qui n'a été donné qu'à vous,

ne réussiriez à faire lire une traduction de ce Poëme, qu'en lui prêtant beaucoup du vôtre. J'ai aussi mes Partisans, Monseigneur; vous sçavez peut-être que le Pere Sanadon dans sa harangue m'a fait l'honneur outré de m'associer à vos louanges. Le Pere Porée, son Collegue, souscrit à son approbation; & je vous nommerois encore bien d'autres Sçavans, si je ne craignois que ma prétendue naïveté ne vous parût orgueil, comme en effet, elle pourroit bien l'être. Mes Critiques n'ont encore que parlé. Ce qui m'est revenu de leurs discours ne m'a point paru solide. Je ne sçai s'ils me feront l'honneur d'écrire contre mes sentimens: mais je les attends sans crainte, bien résolu de me rendre avec plaisir à la raison, & de défendre aussi la vérité de toutes mes forces. N'est-ce pas grand dommage, Monseigneur, qu'il n'y ait presque ni fermeté, ni candeur parmi les Gens de Lettres? ils prennent servilement le ton les uns des autres; & plus amoureux de leur réputation que de la vérité, ils sont bien moins occupés de ce qu'ils devraient dire, que de ce qu'on dira d'eux. Si quelquefois ils osent prendre des sentimens contraires, c'est encore pis. On dispute, mais ce n'est pas pour rien éclaircir, c'est pour vaincre; & presque personne n'a le courage de céder aux bonnes raisons d'un autre. Pour

moi , Monseigneur , qui ne suis rien dans les Lettres , je me flate d'avoir de meilleures intentions qui seroient bien mieux placées avec plus de capacité. Je me fais une loi de dire , sur tout , ce que je pense , après l'avoir médité sérieusement ; & je me dédommagerai toujours de m'être mépris , par l'honneur de convenir de mon tort , qui que ce soit qui me le montre. Voilà bien de la morale , Monseigneur. Je vous en demande pardon , mais je ne la débite ici que pour m'en faire devant vous un engagement plus étroit de la suivre dans l'occasion. Je suis avec le plus profond respect , & un attachement égal ,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble , &c.

A Paris ce 15.

Avril 1714.

LA Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire , Monsieur , est très-obligeante ; mais elle flate trop mon amour propre . & je vous conjure de m'épargner. De mon côté je vais vous répondre sur l'affaire du temps présent d'une

maniere qui vous montrera, si je ne me trompe, ma sincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des Anciens. Je les trouve fort inégaux entr'eux. Il y en a d'excellens. Ceux mêmes qui le sont, ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que si nous avions été de leur temps, la connoissance exacte des mœurs, des idées des divers siècles, & des dernières finesses de leurs langues, nous auroient fait sentir des fautes, que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce parmi tant d'Auteurs qui ont leurs beautés, ne nous montre au-dessus des autres, qu'un Homere, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome qui a eu tant d'Ecrivains très-estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Terence, qu'un Catulle, qu'un Ciceron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homere même se néglige un peu en quelques endroits.

Je ne sçaurois douter que la Religion & les mœurs des Héros d'Homere n'eussent de grands défauts. Il est naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce Poëte. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant, Cette simplici-

cité des mœurs , si éloignée de notre luxe , n'est point un défaut , & c'est notre luxe qui en est un très-grand. D'ailleurs un Poëte est un Peintre , qui doit peindre d'après nature , & observer tous les caracteres.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit , & les mêmes talens , comme les plantes ont eu le même suc & la même vertu. Mais je crois que les Siciliens , par exemple , sont plus propres à être Poètes que les Lapons. De plus , il y a eu des Païs , où les mœurs , la forme du Gouvernement , & les études ont été plus convenables que celles des autres Païs , pour faciliter le progrès de la Poësie. Par exemple , les mœurs des Grecs formoient bien mieux des Poètes , que celle des Cymbres & des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie : au contraire les Grecs avoient une très-longue tradition de politesse , & d'étude des Régles , tant sur les Ouvrages d'esprit , que sur les beaux Arts.

Les Anciens ont évité l'écueil du bel Esprit , où les Italiens modernes sont tombés & dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos Ecrivains , d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les Anciens , qui ont excellé , ont peint avec force & grace , la simple nature. Ils ont gardé les

caractères, ils ont attrapé l'harmonie. Ils ont sçû employer à propos le sentiment & la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'Auteurs a donnés à notre Poësie ; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face. Je croirois Monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre Langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'effort, & que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long Ouvrage.

En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre, ni contredire personne. Je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, & je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse & la discrétion nécessaires pour le repos de la société, demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions, où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine : à plus forte raison, doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très-peu à la sûreté du

genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux Admirateurs passionnés & des Anciens & des Modernes ; mais sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres , je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les Modernes qui font de grands efforts pour surpasser les Anciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paroîtroit dangereuse, si elle alloit jusqu'à mépriser, & à cesser d'étudier ces grands Originaux : mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime & de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté que Virgile a suivi Homere.

Je suis, MONSIEUR, avec l'estime la plus sincere & la plus forte, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce

4 May 1714.

M

ONSEIGNEUR,

C'est me priver trop long temps de l'honneur de vous entretenir ; donnez-moi, je vous prie, un moment d'audience. J'ai lû plusieurs de vos Ouvrages, & vous souffrirez, s'il vous plaît, que je vous rende compte de la maniere dont j'en ai été touché. M. Destouches m'a lû quantité de vos Lettres, où j'ai senti combien il est doux d'être aimé de vous : le cœur y parle à chaque ligne : l'esprit s'y confond toujours avec la naïveté & le sentiment : les conseils y sont rians sans rien perdre de leur force ; ils plaisent autant qu'ils convainquent ; & je donnerois volontiers les loüanges les plus délicates pour des censures ainsi assaisonnées par l'amitié. M. Destouches a dû vous dire combien nous vous aimions en lisant vos Lettres, & combien je l'aimois lui-même d'avoir mérité tant de part dans votre cœur..... Je passe au discours que vous avez envoyé à l'Académie Françoisé. Tout le monde fut également charmé des idées justes que vous y donnez de chaque chose. Il n'appartient qu'à vous d'unir tant de solidité à tant de

graces : mais je vous dirai que sur Homère, les deux partis se flatoient de vous avoir chacun de leur côté. Vous faites Homère un grand Peintre ; mais vous passez condamnation sur ses Dieux, & sur ses Héros. En vérité, si de votre aveu, les uns ne valent pas nos Fées, & les autres nos honnêtes gens, que devient un Poëme rempli de ces deux sortes de Personnages ? Malgré le talent de peindre que je trouve avec vous dans Homère, la raison n'est-elle pas revoltée à chaque instant par des idées qu'elle ne sçauroit avouer, & qui du côté de l'esprit & du cœur, trouvent un double obstacle à l'approbation ? Je ne vous demande pas pardon de ma franchise, j'en ai fait vœu avec vous pour le reste de ma vie, & je suis sûr que vous m'en aimez mieux. Je vous envoie le Discours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la distribution des Prix ; j'étois Directeur. J'ai cru devoir traiter une matiere dont il semble qu'on auroit dû parler dès la première distribution ; on me l'avoit pourtant laissée depuis cinquante ans ; je m'en suis saisi comme d'un bien abandonné, & qui appartenoit à la place où j'étois. Le Discours me parut généralement approuvé, mais j'en appelle à votre jugement : c'est à vous de me marquer les fautes qui m'y peuvent être échappées.

Je suis avec le respect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 3.
Novembre 1714.

C Hacun se peint sans y penser, Monsieur, dans ce qu'il écrit. La Lettre que j'ai reçüe au retour d'un voyage ressemble à tout ce que j'entends dire de votre personne. Aussi ce portrait est-il fait de bonne main. Il me donneroit un vrai desir de voir celui qu'il représente. Votre conversation doit être encore plus aimable que vos écrits : mais Paris vous retient. Vos amis disputent à qui vous aura, & ils ont raison. Je ne pourrois vous espérer à mon tour, que par un enlèvement de la main de M. Destouches

Omitte mirari beata

Fumum, & opes, strepitumque Roma:

Plerumque grata divitibus vices.

Nous vous retiendrions ici, comme les preux Chevaliers étoient retenus par enchantement dans les vieux Châteaux. Ce qui est de réel, est que vous seriez céans

libre comme chez vous, & aussi aimé que vous l'êtes par vos anciens amis. Je serois charmé de vous entendre raisonner avec autant de justesse sur les questions les plus épineuses de la Théologie, que sur les ornemens les plus fleuris de la Poësie. Vous sçavez, j'en ai la preuve en main, transformer le Poëte en Théologien. D'un côté, vous avez réveillé l'émulation pour les Prix de l'Académie, par un discours d'une très-judicieuse Critique, & d'un tour très-élégant. De l'autre, vous refusez en peu de mots dans la Lettre que je garde, une très-fausse & très-dangereuse notion du libre arbitre, qui impose en nos jours à un grand nombre de Gens d'esprit.

Au reste, Monsieur, je me trouve plus heureux que je ne l'espérois. Est-il possible que je contente les deux partis des Anciens & des Modernes, moi qui craignois tant de les fâcher tous deux? Me voilà tenté de croire que je ne suis pas loin du juste milieu, puisque chacun des deux partis me fait l'honneur de supposer que j'entre dans son véritable sentiment. C'est ce que je puis désirer de mieux, étant fort éloigné de l'esprit de critique & de partialité. Encore une fois je vous abandonne sans peine les Dieux & les Heros d'Homere : mais ce Poëte ne les a pas faits. Il a bien fallu qu'il les prît tels qu'il les trou-

voit. Leurs défauts ne sont pas les siens. Le monde idolâtre & sans Philosophie ne lui fournissoit que des Dieux qui deshonoroient la Divinité, & que des Héros qui n'étoient gueres honnêtes gens. C'est ce défaut de Religion solide & de pure morale qui a fait dire à St Augustin sur ce Poëte, *Dulcissime vanus est . . . humana ad Deos transferebat*, Mais enfin la Poësie est comme la Peinture, une imitation. Ainsi Homere atteint au vrai but de l'Art, quand il représente les objets avec grace, force & vivacité. Le sage & sçavant Poussin auroit peint le Guesclin & Boucicaut simples & couverts de fer, pendant que Mignard auroit peint les Courtisans du dernier siecle avec des fraises, ou des colets montés, ou avec des canons, des plumes, de la broderie & des cheveux frisés. Il faut observer le vrai, & peindre d'après nature. Les Fables mêmes qui ressembloient aux contes de Fées, ont je ne sçai quoi qui plaît aux hommes les plus sérieux : on redevient volontiers enfant, pour lire les aventures de Baucis & de Philémon, d'Orphée & d'Euridice. J'avoue qu'Agamemnon a une arrogance grossiere, & Achille un naturel féroce ; mais ces caracteres ne sont que trop vrais & trop fréquens. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaisir à les voir peints

.

fortement par des traits hardis. Mais pour les Héros des Romans, ils n'ont rien de naturel : ils sont faux, doucereux & fades. Que ne dirions-nous point là-dessus, si jamais Cambray pouvoit vous posséder ? une douce dispute animeroit la conversation.

*O noctes, coenaeque Divum, quibus ipse meique
Ante larem proprium vescor*

Sermo oritur non de villis, domibus-ve alienis . . .

. Sed quod magis ad nos

*Pertinet, & nescire malum est, agitamus, utrum-ne
Divitiis homines, an sint virtute beati.*

Vous chanteriez quelquefois, Monsieur, ce qu'Apollon vous inspireroit.

*Tum verò in numerum faunos, ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.*

A Cambray ce 22 Novembre 1714.

MONSEIGNEUR,

Le parti en est pris, je me ferai enlever par M. Destouches, dès qu'il voudra bien se charger de moi ; & j'irai me livrer aux enchantemens de Cambray. Vous voulez bien m'y promettre de la liberté & de

l'amitié. Je profiterai si bien de l'une & de l'autre que je vous en ferai peut-être incommode. Je vous engagerai à parler de toutes les choses que j'ai intérêt d'apprendre ; & je ne rougirai point de vous découvrir toute mon ignorance , puisque l'amitié vous interesse à m'instruire. Pour l'affaire d'Homere, il me semble, Monseigneur , qu'elle est presque vidée entre vous & moi. J'ai prétendu seulement que l'absurdité du Paganisme, la grossiereté de son siecle , & le défaut de Philosophie, lui avoient fait faire bien des fautes : vous en convenez , & je conviens aussi avec vous que ces fautes sont celles de son temps , & non pas les siennes. Vous adoptez encore le jugement que Saint Augustin porte d'Homere : il dit de ce Poëte qu'il est très-agréablement frivole. Le frivole tombe sur les choses , l'agréable tombe en partie sur l'expression ; & puisque mes censures ne s'étendent jamais qu'aux choses, me voilà d'accord avec S. Augustin & avec vous : mais, Monseigneur, comme une douce dispute est l'ame de la conversation, je m'attends bien quand j'aurai l'honneur de m'entretenir avec vous à reveiller là-dessus de petites querelles. Je vous dirai, par exemple, qu'Homere a eu tort de donner à un homme aussi vicieux qu'Achille, des qualités si brillantes ; qu'on l'admire plus

qu'on ne le hait. C'est, à mon avis, tendre un piège à la vertu de ses Lecteurs que de les intéresser pour des méchans. Vous me répondrez : j'insisterai. Les choses s'éclairciront ; & je prévois avec plaisir que je finirai toujours par me rendre. Nous passerons de là aux matieres plus importantes. La raison me parlera par votre bouche , & vous connoîtrez à mon attention si je l'aime. Voilà l'enchantement que je me promets , & malheur à qui me viendra defenchanter. Je suis , &c.

A Paris ce 18. Décembre 1713.

Fin de la premiere Partie.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

S U R

LA CRITIQUE.

SECONDE PARTIE.

SI le public prenoit autant d'interêt que M^e Dacier & moi à la dispute présente, je me serois épargné le travail d'une réponse. Je m'en tiendrois à ce que nous avons déjà écrit l'un & l'autre ; j'ai exposé mes raisons, elle a exposé les siennes ; & il suffiroit de les comparer exactement ensemble, pour juger de quel côté est la bonne cause.

Mais il s'en faut bien que le Public soit aussi vif que nous sur cette manière. Chacun a des affaires plus sérieuses, que de nous examiner scrupuleusement. Le malheur est que n'examinant point, chacun veut pourtant prononcer. On nous juge donc sans rien approfondir, & seulement par conversation. L'un me condamne, parce qu'il entend dire que je trouve des dé-

fauts dans un Poëte admiré depuis trois mille ans : l'autre condamne M^e D. sans se donner la peine de la lire , parce qu'il lui revient qu'elle me combat avec des injures ; & il en conclut qu'avec cela , elle ne sçauroit avoir raison. Voilà de fort mauvaises conséquences ; & c'est pourtant en vertu de ces beaux raisonnemens que nous avons l'un & l'autre des Partisans & des Censeurs.

Les plus équitables de nos Juges nous lisent , il est vrai ; mais la plûpart n'en sont gueres mieux instruits. Ils cedent tour à tour aux premières lûeurs du pour & du contre. Ils n'ont point assez médité le sens total ni de ma Dissertation ni de l'Ouvrage de M^e D. Les premières impressions s'effacent par les secondes ; & ils ne sont point en état de juger du détail des objections , parce que ce jugement dépend de la vûe entiere de nos principes.

Quand M^e D. par exemple , essaye de me tourner en ridicule , de ce qu'ayant traduit & imité Homere , j'ose me dispenser , contre l'usage , d'en faire un Panegyrique en forme , on est presque tenté de souscrire à ce reproche ; au lieu que si l'on se souvenoit du jugement que j'ai porté de l'Iliade , où je trouve les grandes beautés presque toujours confondues avec les fautes , on verroit évidemment que mon imita-

tion compatit fort bien avec des censures.

Un Traducteur n'est pas même obligé de louer son original. Il peut le choisir seulement pour l'utilité des faits, ou comme une époque de l'état & des progrès de l'esprit dans certains siècles. C'est comme une relation de voyage, où l'on ne garantit ni la bonté des mœurs, ni celle des idées des peuples qu'on décrit; & comme on n'exige point du Voyageur qu'il loue la religion, le gouvernement ni la morale des Nations dont il rend compte, on ne doit pas non plus exiger du Traducteur, qu'il loue les Auteurs qu'il veut faire connoître, & qui peuvent avoir des utilités curieuses, indépendamment de la perfection de leur esprit.

On ne doit point donner Aristophane comme le modèle de la Comédie, mais seulement comme une preuve historique de l'état encore informe où elle étoit chez les Grecs. M^e D. même n'étoit pas obligée de louer tout Homère; elle auroit pu ne le donner que comme un monument curieux des mœurs de son siècle, & comme la plus féconde source de la fable; & au lieu de réimprimer dans ses Remarques, Eustathe & Denis d'Halicarnasse, pour justifier tout, elle auroit dû s'en fier à son bon sens naturel, qui peut-être lui auroit fait remarquer plus de fautes que je n'en ai senties.

Mais on ne fait pas toutes ces distinctions ; on se laisse entraîner à des principes vagues & dénués d'application ; & dès que M^e D. a dit que c'est un usage très-juste de louer les originaux que l'on traduit, si on les a bien choisis, on conclut sans se souvenir de mes raisons, que j'ai tort de n'avoir pas fait le panégyrique d'Homere.

C'est cette inattention des Lecteurs qui multiplie les livres Polémiques. Chacun des disputans croit avoir intérêt de leur parler le dernier ; non pas tant pour leur dire des choses nouvelles, que pour leur faire relire celles qu'on craint qu'ils n'aient oubliées. Et c'est ainsi que M^e D. a fait un gros livre de ce qu'elle avoit déjà semé dans sa Préface de l'Iliade, & dans ses Remarques. J'avois étudié ses raisons ; je ne les ai même combattues, que parce que je les ai étudiées.

On me les allegue encore avec un air victorieux, comme si elles devoient avoir une nouvelle force dans la répétition. Je vais essayer de les détruire par quelques nouveaux raisonnemens ; mais peut-être que M^e D. ralliera encore les anciennes raisons déconcertées, & qu'elle reviendra à la charge avec cette Phalange d'autorités qu'elle croit invincible. En ce cas, je lui laisserai finir le combat ; & je connois trop bien le peu d'importance de la matiere, pour en fatiguer davantage le Public.

Je vais donc m'attacher , sans perdre de vûe mon titre de Reflexions Critiques , aux articles essentiels de la dispute , & je négligerai mille petits torts épisodiques dont il me seroit facile de convaincre M^e D. mais qui par leur grand nombre , grossiroient désagréablement l'ouvrage.

Bien des gens se méprennent sur le fonds de la question. La plupart s'imaginent qu'il s'agit en général de l'estime qu'on doit faire des anciens. Ce n'est point cela. Il ne s'agit que du seul Homere. D'autres pensent que le fonds est de sçavoir si Homere , à tout prendre , est digne d'admiration ou de mépris ; ce n'est point encore cela. Pourquoi chercher la question au delà des faits ? J'ai trouvé plusieurs défauts dans Homere ; M^e D. prétend que ce sont autant de beautés ; le Lecteur n'a autre chose à faire que de juger entre ses apologies & mes censures , sans s'inquiéter des conséquences que je lui laisse tirer à lui-même. Entrons en matiere.

Je passe d'abord à M^e D. un grand étalage d'érudition , dont elle fait un prétexte bien leger , comme si elle avoit craint de n'en pas retrouver une meilleure occasion. J'expose un sentiment de M. Perrault & de quelques autres , que peut-être n'y a-t-il point eu d'Homere. Je le rejette expressément , en disant même les raisons que j'en

ai ; mais , parce que je ne m'abandonne pas à traiter cette opinion d'extravagante, & que je me contente de n'y pas trouver de vraisemblance , M^e D. s'amuse à prouver scavamment ma propre pensée, en me faisant un crime de ma modération ; & elle me déclare que *sous peine de renoncer au sens commun*, il falloit franchir sans scrupule les termes durs d'insensée & d'extravagante. Je lui demande pardon, si je ne me sens pas assez de zèle pour des vérités aussi indifférentes ; mais le parti en est pris : je ne traiterai rien d'insensé sur cette matière, quelque occasion qu'on m'en puisse fournir, & je la supplie de le trouver bon.

DES DEUX PORTRAITS D'HOMERE.

J'ai fait deux portraits opposés d'Homere, sur des Mémoires bien différens ; & sans rien garantir de ce qu'ils contiennent, je ne me suis donné en cela que comme un simple Historien. Pourquoi donc M^e D. me rend-elle comptable de ce qu'on a dit d'excessif à l'avantage ou au désavantage d'Homere ? Où avez-vous vû, me demande-t-elle, qu'il y ait eû des gens assez fous pour croire Homere pere du Paganisme ? Un de ces fous, c'est Herodote,

qui déclare qu'Homere est le premier avec Hesiodé, qui ait donné aux Dieux leurs noms, & qui leur ait assigné leurs honneurs. N'en est-ce pas assez pour les appeler les peres du Paganisme, par la forme qu'ils lui ont donnée?

Là dessus je demande en grace à M^e D. de ne me pas nier légèrement les faits. Je ne les avance que sur de bons témoignages; mais dans l'impuissance où je suis de lire, ce n'est qu'avec une peine infinie que je les retrouve. Elle devroit donc s'aider de sa propre érudition, pour me justifier, au lieu de me réduire à lui prouver que l'érudition même est fautive, & qu'elle est souvent trop hardie à traiter de faux ce qui lui est échapé. Qui le croiroit, qu'il y eut plus de fonds à faire sur ce que nous citons, nous autres ignorans, que sur ce que les plus sçavans assurent? Ils s'en fient à leur memoire qui les trompe assez souvent; au lieu qu'avec le témoignage que nous nous rendons de notre ignorance, nous ne nous en rapportons qu'à nos yeux, ou du moins à des suretés équivalentes.

Qui en croiroit M^e D. on s'imagineroit que des deux portraits que je fais d'Homere, le portrait flateur est l'ouvrage des plus grands Hommes de l'Antiquité; & que j'ai emprunté les traits du portrait critique, seulement de Desmarets & de M.

Perrault. On se méprendroit fort ; voici à peu près la liste de ceux qui m'ont fourni la matiere de mon Tableau critique. Platon , Pitagore , Joseph , Philostrate , Denis d'Halicarnasse , Lucien , Metrodorus de Lampsaque , Plutarque , Dion Chrysostome , Ciceron , Horace , des sectes entieres de Philosophes & les anciens Peres de l'Eglise ; & parmi les modernes , Erasme , Jules Cesar Scaliger , S. Evremont , M. Bayle & le P. Rapin , sans compter ceux dont on se plaît un peu trop à décréditer les noms.

J'ai tout l'air d'un sçavant , & je m'enorgueillis presque de cet assemblage d'autorités ; mais il ne faut point se donner pour ce qu'on n'est pas. Je ne les ai recueillies que pour le besoin présent ; & ce n'est qu'une doctrine de passage , qui apparemment m'échappera bien - tôt.

Qu'on me pardonne donc quelques citations ; car il faut bien combattre mes adversaires avec leurs propres armes. Ils traiteroient toujours mon apologie d'ouvrage frivole , s'il n'y avoit que des raisons.

A U T O R I T E' S.

Suidas rapporte que Corinnus , Disciple de Palamede avoit écrit en Vers une Iliade , du temps même de la prise de

Troye; qu'un autre Poëte contemporain d'Homere, nommé Siagre, avoit aussi traité le même sujet; mais que ces Ouvrages furent supprimés par les soins d'Homere qui voulut passer seul à la postérité avec la gloire de l'invention. Je veux croire pour l'honneur d'Homere, que ce n'est là qu'une calomnie; & que deviendrait l'éloge que M. D. lui donne d'avoir inventé l'art, & de l'avoir porté d'abord à la perfection? ce ne seroit plus qu'un imposteur qui n'auroit fait ni l'un ni l'autre.

Platon qui se connoissoit bien en morale, bannit Homere de sa République, & il fait entendre que quelque bon tour qu'on donne à sa Poësie, elle ne peut que nuire aux gens de bien. Voilà le divin Platon qui proscriit le divin Homere; c'est Autel contre Autel.

Pitagore, je l'ai appris de M. Dacier, croyoit Homere éternellement puni dans le Tartare, pour avoir parlé indignement des Dieux. Ce jugement si sévère du Philosophe suppose que le Poëte avoit dégradé les Dieux avec connoissance de cause; & il revient assez à l'avis de M. Despreaux, qu'Homere peut religieusement leur avoir fait jouer la Comédie, pour égayer ses Poëmes.

Joseph, l'Historien des Juifs, a recueilli bien des absurdités d'Homere, & il félicite Platon de l'avoir banni de sa Républi-

que ; en vain diroit-on que Joseph étoit Juif , & que les idées qu'il avoit de Dieu augmentoient à ses yeux l'extravagance des Fables d'Homere. Qu'est-ce que cela dit ? sinon que plus on a de saines idées des choses , plus on est choqué de celles qu'Homere en donne.

Longin dit qu'il semble qu'Homere ait voulu faire des hommes de ses Dieux , & des Dieux de ses hommes. Ciceron souhaiteroit qu'il eût fait tout le contraire. M^c D. a mieux aimé dissimuler ces jugemens , que d'y repondre. Longin & Ciceron ont beau contredire Homere ; elle veut pour l'honneur de l'Antiquité qu'ils ayent tous trois raison.

Denis d'Halicarnasse est fâché que les Poësies d'Homere ne puissent être utiles qu'à peu de personnes , & que le sens naturel de ses Fables ne soit propre qu'à prêter des armes à la licence & au désordre. Y a-t-il jamais eû un dessein plus bizarre que celui de ne vouloir instruire que ceux qui sçavent deviner , sans s'embarrasser de corrompre le plus grand nombre qui n'est pas si habile ? Un sens mystérieux & reculé pour la vertu ; un sens littéral & présent pour le vice : avec cette belle ressource on érigeroit en ouvrage de morale , les contes cyniques de Bocace.

Lucien raille Homere non seulement sur

ses Dieux , mais encore sur les Héros , sur les prodiges puériles , sur les harangues des combatans , & même sur l'ignorance des Arts. On croit de plus , qu'il n'a composé son Histoire véritable , que dans le dessein de tourner en ridicule toutes les absurdités d'Homere. Personne ne sçauroit disputer à Lucien la finesse ni la sûreté de la Critique ; & c'est de quoi embarrasser ces esprits timorés , qui en matiere de goût , ne veulent rien sentir que conformément à l'autorité.

Caius Caligula avoit un souverain mépris pour les Ouvrages d'Homere : on dira que c'étoit un méchant homme , & l'on voudra que son goût paye pour ses mœurs. Mais on ne sçauroit faire le même reproche à Adrien , qui d'ailleurs avoit le goût fort délicat , & cependant il avoit le même mépris pour Homere ; il faut que le méchant homme ait bien jugé , ou que l'honnête homme ait jugé mal.

Plutarque , si grand Panégyriste d'Homere , ne trouve pourtant pas à son gré la maniere dont il peint Agamemnon. Voici la Traduction d'Amiot. » Homere ne com-
 » posa pas bien ni comme il falloit , la beau-
 » té d'Agamemnon , comme celle d'un par-
 » fait Prince.

» Du chef semblable il étoit à des yeux

» A Jupiter le haut tonnant des cieux ,

» Des reins à Mars , & de large poitrine ,
 » Au souverain Seigneur de la Marine.

» Mais le naturel d'Alexandre , si Dieu
 » qui le fit naître , le forma & composa de
 » plusieurs vertus , ne pouvons-nous pas à
 » la vérité dire qu'il lui donna le courage
 » de Cyrus , la tempérance d'Agésilas ,
 » l'entendement aigu de Thémistocles ,
 » l'expérience de Philippus , la hardiesse de
 » Brasidas , & la suffisance de Péricles en
 » matiere d'Etat & de gouvernement. Il
 » étoit plus continent qu'Agamemnon ,
 » qui préfera une prisonniere captive à sa
 » femme légitime ; plus magnanime qu'A-
 » chille , qui pour un peu de finance , ven-
 » dit le corps mort d'Hector ; & qui pour
 » appaiser sa colere , prit comme un mer-
 » cenaire pour son loyer des présens de ses
 » amis. Il étoit plus religieux que Diome-
 » de , qui étoit prêt de combattre contre
 » les Dieux même , &c. « Plutarque , selon
 ce passage , ne croyoit pas qu'Homere eût
 des idées bien saines de la vertu. Il trouve
 des défauts avilissans dans les Héros de l'I-
 liade : contraires même au dessein du Poë-
 te ; & il autorise assez le peu de respect que
 j'ai marqué pour eux.

Dion Chrysostome , contemporain de
 Plutarque , appelle Homere le plus grand
 imposteur du monde. Même dans les cho-

ses les plus incroyables , il ne ménage point son lecteur.

Horace dit que le bon Homere s'endort quelquefois ; & il blâme ceux qui ne reprennent rien dans ce grand Poète. M^e D. est dans le cas.

Quintilien qui fait presque un Dieu d'Homere , adopte pourtant le sentiment d'Horace ; & il remarque à cette occasion, qu'il est dangereux de tourner en règles tout ce que les grands Hommes ont fait. Je m'en suis bien gardé à l'égard d'Homere , quoique j'aye conservé d'ailleurs la modération que Quintilien recommande.

Parmi les Modernes , Erasme ne trouve pas assez de gravité dans les Poèmes d'Homere.

Jules Cesar Scaliger traite le Prince des Poètes avec le dernier mépris ; il lui fait son procès sur tout ; & dans l'arrêt qu'il prononce contre lui , il le qualifie hardiment de fou achevé. On dit que Scaliger étoit un fort mauvais Critique ; & si vous en demandez la preuve , on vous alleguera l'Ouvrage même en Question. Prenez garde à la force de ce raisonnement. Il ne faut point avoir d'égard au jugement que Scaliger a porté d'Homere , parce que c'étoit un mauvais critique , & il étoit mauvais critique , parce qu'il a porté ce jugement d'Homere. Logique de Commentateur,

M. Bayle qui a tant de réputation dans les Lettres , n'est guères plus modéré que Scaliger. Voici quelques unes de ses réflexions.

Après une longue remarque sur le discours de Phœnix : „ finissons , dit il , par
 „ un mot qui paroîtra bien hardi ; je ne
 „ sçaurois qu'y faire ; j'ose avancer qu'il ne
 „ faut que lire le discours de Phœnix , au
 „ 9^e liv. de l'Iliade pour admirer ceux qui
 „ admirent encore ce Poème. Car sont-ce
 „ là des choses dignes de la majesté du
 „ Poème épique ? Et Horace avoit sans
 „ doute oublié cette harangue , chargée de
 „ mille inutilités , lorsqu'il a donné à l'Au-
 „ teur de l'Iliade cet éloge , qu'il court
 „ toujours à son but , qu'il va vite à sa
 „ conclusion. Si cela étoit , amuseroit-il un
 „ député de l'armée Grecque , chargé d'une
 „ commission très-importante & très-pres-
 „ sante , l'amuseroit-il , dis-je , à de pe-
 „ tits contes de nourrice , & au récit de
 „ ses vieilles aventures ? „

Il adopte la comparaison que Sarrafin a fait d'Achille à un enfant qui pleure pour sa poupée. „ Cette comparaison , dit-il ,
 „ a son fondement dans l'Iliade , où nous
 „ voyons qu'Achille , après avoir perdu sa
 „ concubine Briseïs , court fondant en lar-
 „ mes , faire ses plaintes à sa mere , & que
 „ sa bonne femme de mere le console , com-
 „ me si ç'eût été un petit garçon.

» Le traitement du cadavre d'Hector, dit-
 » il en un autre endroit ; le discours qu'A-
 » chille tient à Hector prêt à expirer ; la
 » liberté qu'il accorda à qui voulut insult-
 » ter & frapper ce corps mort ; cette ame
 » vénale qui se laisse enfin fléchir , à for-
 » ce de riches présens , de rendre à Priam
 » le corps de son fils , sont des choses si
 » éloignées , je ne dirai pas de la vertu hé-
 » roïque , mais de la générosité la plus com-
 » mune , qu'il faut nécessairement juger ou
 » qu'Homere n'avoit aucune idée de l'hé-
 » roïsme , ou qu'il n'a eu dessein que de
 » peindre le caractère d'un brutal. Il nous
 » représente Achille qui souhaite avoir as-
 » sez de brutalité pour manger crüe la chair
 » d'Hector. Il n'a pas même compris que
 » pour faire honneur à son Héros , il ne
 » falloit pas donner à son ennemi autant
 » de lâcheté & de foiblesse qu'il lui en
 » donne.

» Voilà, ajoute-t-il, à l'occasion d'un dis-
 » cours d'Andromaque , le défaut d'Home-
 » re. Il est trop grand parleur & trop naïf.
 » Grand génie d'ailleurs , & si fécond en
 » belles choses , que s'il vivoit aujourd'hui ,
 » il feroit un Poëme épique où il ne man-
 » queroit rien. Il n'est pas question si les
 » esprits sont meilleurs dans notre siècle
 » qu'anciennement ; mais si notre siècle pos-
 » sède mieux les idées de la perfection. »

Je voudrois que ces dernieres paroles de M. Bayle fussent toujours présentes au Lecteur : car on s'efforce de nous rendre odieux en nous imputant un orgueil malin qui ne cherche qu'à rabaisser le mérite personnel des anciens pour nous élever sur leurs ruines. Mais en quoi méritons-nous ce reproche ? Ne pouvons-nous pas soutenir modestement que les hommes de siècle en siècle ont acquis de nouvelles connoissances , que les richesses amassées par nos ayeux ont été accrues par nos peres , & qu'ayant hérité de leurs lumieres & de leurs travaux , nous serions en état , même avec un génie inférieur au leur , de faire mieux qu'ils n'ont fait ? Ce sentiment , loin d'être orgueil & malice , est plutôt une reconnoissance modeste des secours que nous avons reçus , & une émulation raisonnable de nous rendre aussi utiles à la postérité , que l'Antiquité l'est pour nous.

Le Pere Rabin qui a examiné à fonds Homere & Virgile , prétend que le Poëte Grec a déshonoré son Pays , par le choix d'une action diamétralement opposée à l'Héroïsme.

Que l'Iliade manque d'unité , soit qu'on la prenne pour la guerre de Troye , soit qu'on la prenne pour la colere d'Achille.

Que les bienséances ne sont point ménagées dans les Poëmes d'Homere, Les Peres

y sont durs & cruels, les Héros foibles & passionnés, les Dieux misérables, inquiets & querelleurs.

Que par un amour déréglé du merveilleux, Homere met ses Dieux à tous les jours, & que ce sont autant de forçats qu'il employe à tout.

Qu'il s'abandonne à l'empportement & à l'intempérance de son imagination sans aucun discernement, & qu'il sort presque toujours de son sujet, par la multiplicité & l'attirail de ses épisodes.

Qu'il ne prend pas tant de soin de bien penser que de bien dire, & qu'on ne finiroit jamais si l'on vouloit remarquer toutes les fautes d'Homere en matiere de sentimens.

J'en allegue point tous ces jugemens comme des autorités ; c'est seulement pour faire voir que mon opinion n'est pas aussi hasardée qu'on le pense. Pourquoi donc paroisse-je si téméraire ? Pourquoi m'oppose-t-on toujours trois mille ans d'admiration non interrompue, tandis qu'il y a de siècle en siècle, les protestations nécessaires pour empêcher la prescription ? On se fait fort de ces trois mille ans de suffrages. J'ai beau dire des raisons aux Partisans outrés de l'Antiquité ; leur refrain éternel, ce sont ces trois mille ans dont nous faisons voir la nullité par tant de jugemens qui interrompent la tradition.

Mais d'où vient que malgré tant de témoignages, M^e D. n'allegue presque jamais d'autre censeur d'Homere, que Desmarets & M. Perrault ? Ignoroit-elle ces faits ? Ce feroit faire injure à son sçavoir. Craignoit-elle d'affoiblir sa cause ? Elle la croit victorieuse par elle-même. Méprise-t-elle ces autorités ? Les Auteurs que je cite sçavoient fort bien le Grec. Dira-t-elle que ces sortes de Sçavans sont sujets à raisonner peu solidement ? Voudroit-elle jeter des soupçons sur sa propre Logique ?

Découvrons ici quelques artifices ordinaires à ceux qui disputent. L'interêt qu'ils prennent à leur opinion, leur fait employer sans scrupule tous les detours qui la favorisent. Ils entassent avec soin, ils allèguent avec hauteur les témoignages qui sont pour eux ; & ils affoiblissent, où ils dissimulent ceux qui leur sont contraires. Ils donnent pour approbation totale de leur sentiment, ce qui ne l'est qu'en partie. Ils cherchent entre ceux qui ont soutenu la même cause que leurs adversaires, quelque Auteur dont le nom ne soit pas révérend du public ; & ils le citent dédaigneusement en preuve que la cause n'est pas bonne ; comme si l'on ne pouvoit pas défendre mal une bonne cause ; & que dès qu'un homme, faute de prudence ou de lumiere, n'y a pas réussi, il n'étoit plus permis de

la reprendre avec de meilleures raisons. Ils font plus. Ils abusent des bons ou des mauvais succès qu'un Auteur a eus dans un genre, pour relever ou pour décrier ce qu'il a fait dans un autre. Ils donnent, par exemple, un médiocre Poëte, pour un mauvais Critique, & un bon Poëte pour un raisonneur exact, comme si l'un suivoit toujours de l'autre. Le préjugé s'y prend ainsi. Il juge de l'ouvrage par l'Auteur; au lieu que la raison juge de l'ouvrage par l'ouvrage même. M^e D. n'a-t-elle pas compté sur le préjugé, en ne citant de Censeurs d'Homere, que Desmarets & M. Perrault? Et pourquoi a-t-elle pris garde à n'en point nommer de plus accrédités? parce qu'elle sçait que la plûpart des Lecteurs s'arrêtent aux noms, & qu'elle a voulu les prendre par leur foible.

DU DROIT D'EXAMINER.

C'est ce partage de sentimens qui, selon moi, nous fait rentrer dans tous les droits de l'examen. M^e D. prétend qu'il n'en est pas ainsi; *que l'affaire est vuidée, & qu'il n'y a plus qu'à soumettre son jugement à l'approbation de tous les siècles.* Mais en supposant même cette approbation universelle, aussi vraie qu'elle est fausse, je demande à M^e D. quelle est sa pensée. Veut-elle que

nous admirions aveuglément Homere sur la foi de nos ancêtres ? & que sans aucun égard aux repugnances de notre raison , nous nous refusions jusqu'à la liberté d'y sentir quelques fautes ? Si c'est-là la prétention , & que les hommes y souscrivent qu'arrivera-t-il ? Homere aura acquis dans trois mille ans d'ici , un nouveau nombre de Panégyristes , sans que le moindre Critique les interrompe. Ne feroit-on pas valoir alors les six mille ans d'approbation , comme aujourd'hui l'on fait valoir les trois mille ? Vous voyez bien pourtant qu'il en faudroit retrancher la moitié , puisque les derniers trois mille ans seroient le fruit de la soumission aveugle aux premiers suffrages , & nullement celui de l'examen.

Ce qu'on pourroit dire des trois mille ans que je suppose , ne peut-on pas l'appliquer aux trois mille ans déjà écoulés ? Qui nous assure que les hommes n'ont pas fait de bonne heure le raisonnement de M^e D. car il est bien digne des premiers âges ? Qui nous a dit que les Grecs , cent ans après Licurgue , n'ont pas crû l'affaire vuidée , & qu'ils ne se sont pas fait un devoir de conserver à Homere ses premiers honneurs ? Qu'on nous marque donc au juste , combien il faut de siècles pour ôter aux hommes la liberté de juger d'un ouvrage d'esprit.

Mais j'aime mieux croire que les Anciens ont examiné ; & je prétends seulement que ce droit n'est pas éteint pour nous. Nous pouvons prononcer sur les ouvrages d'esprit de tous les temps ; on pourroit même mépriser Homere (ce que je ne fais pourtant pas) en toute sûreté de conscience ; & il n'y a rien qui captive notre jugement sur son mérite.

Soyons encore plus hardis, & allons jusqu'où la raison nous mene. Quand il n'y auroit point de partage sur Homere , un homme pourroit reclamer lui seul contre tous les siècles ; & si ses raisons étoient évidentes , les trois mille ans d'opinion contraire n'auroient pas plus de force qu'un seul jour. A la vue des premières expériences de la pesanteur de l'air , qu'a servi le long regne de l'horreur du vuide ?

Nous ne devons le sacrifice de notre jugement qu'à l'autorité divine ; & c'est une espece d'idolatrie , que d'accorder à des décisions humaines ce sacrifice que Dieu s'est réservé pour lui seul. Du reste , notre jugement est libre ; & si la raison ne nous a pas été donnée en vain , elle doit nous servir à chercher le vrai en toutes choses , à nous débarrasser des préjugés qui nous le cachent , & à nous y soumettre avec plaisir , dès qu'il nous éclaire. La question du mérite d'Homere est peut-être celle de toutes

sur laquelle il est plus permis de parler. Peut-être aussi en vaut-elle si peu la peine, qu'il seroit encore plus prudent de s'en taire.

On allegue comme un frein suffisant en cette matiere, l'approbation de la plûpart des hommes. *Il n'y a*, dit M^e D. *qu'une loi divine qui soit plus forte que celle-là.* Cette proposition est fausse; la raison tient le milieu entre ces deux loix; elle cede à l'une, & elle corrige l'autre; mais quand j'en conviendrois, il n'y en a pas moins une différence infinie entre ces deux loix qu'on rapproche sans milieu. Dire qu'il n'y a que l'une au dessus de l'autre, c'est dire qu'il n'y a que la science au dessus du doute, & la lumiere au dessus des ténébres. Le doute en renferme-t-il pour cela plus de certitude, & les ténébres en éclairent-elles davantage?

Je fais encore une autre instance, & je prie M^e D. de nous dire si le jugement qu'elle porte de l'Iliade est le sien même, ou si ce n'est que l'écho respectueux des jugemens qu'on en a portés. Si c'est le sien même, elle ne scauroit me contester un droit dont elle s'est servie; & si ce n'est que l'écho des autres, qu'elle le déclare, afin que je ne la compte plus elle-même au nombre des autorités que j'ai à combattre.

Je sçai bien que quand on est d'un sen-

timent contraire au plus grand nombre des gens d'esprit , il faut se défier d'autant plus de ses vûes particulieres ; mais il ne faut pas pour cela les dissimuler ; parce que sans se flater d'une raison supérieure à celle des autres, on peut avoir découvert en quelque chose la vérité qu'ils n'ont pas apperçue , faute peut-être de l'avoir aussi soigneusement cherchée.

Cette conduite n'est pas si hardie qu'elle le paroît. Car souvent en matiere d'ouvrages d'esprit , ce n'est pas attaquer un grand nombre de jugemens , que de combattre une opinion publique. Il ne faut quelquefois qu'un homme accrédité pour entraîner tout un peuple ; peut-être que sur Homere Licurgue seul donna le ton à toute la Grece ; mais quand une fois l'opinion publique s'est formée d'après le jugement de quelques particuliers ; les particuliers à leur tour se laissent entraîner au public ; tout tentés qu'ils feroient d'abord de démentir l'opinion vulgaire , ils aiment mieux s'y accommoder , que de s'exposer aux contradictions ; ils font davantage ; ils tournent leur esprit à la justifier ; & ils ajoutent au sentiment aveugle de la multitude , des raisons séduisantes qui affermissent le préjugé. Le grand nombre de ceux qui admirent Homere sans l'avoir lû , force un homme qui l'examine , à parler comme eux. Le public

s'appuye alors sur ce jugement ; & ce jugement lui-même n'étoit appuyé que sur l'admiration publique. C'est ainsi que l'illusion devient générale. Chacun prononce sur la parole des autres , en supposant qu'ils ont examiné ; mais peut-être n'y a-t-il dans toute cette suite d'admirateurs que trois ou quatre Juges légitimes.

D U D E S S E I N D' H O M E R E.

Ce qu'il doit y avoir de plus clair dans un ouvrage , c'est le dessein , & sur-tout dans un ouvrage où l'on se propose l'instruction générale , comme dans un Poëme épique. L'art de l'Auteur est d'écarter tout ce qui peut rendre son dessein équivoque ; autrement il ne sçauroit faire ce plaisir d'unité , qui vient de ce qu'on rapporte naturellement toutes les parties à un tout , qu'on en approuve les proportions , & qu'on admire l'intelligence de l'ouvrier , qui n'a rien fait au hasard , & qui semble avoir conçu son ouvrage tout à la fois. Il faut donc que le dessein soit frappant , qu'un esprit même médiocre ne puisse s'y méprendre , & que tout le monde s'accorde à sentir là-dessus la même chose.

Tout ouvrage qui a besoin de commentateurs pour en déterminer le dessein , est par cela même défectueux ; encore plus

si les commentateurs ne s'accordent pas entr'eux ; autant de différences de sentimens , autant de preuves du défaut de l'ouvrage. Voilà Homere. Les Auteurs ont été partagés sur son dessein ; il a fallu des Aristotes pour l'expliquer , & des Peres le Bossu pour expliquer encore les explications d'Aristote.

M^e D. combat encore ici quelques sentimens que je rapporte des autres ; elle multiplie ainsi mes erreurs prétendues , m'imputant jusqu'à celles que je rejette. Plusieurs ont crû qu'Homere n'avoit voulu qu'écrire la guerre de Troye , & Horace, qui l'en appelle l'Historien , est lui-même de cet avis , si l'on en veut croire le Pere Rabin. M^e D. traite cette opinion de folle ; & usant à peu près du stratagème qu'elle me reproche d'appeler cinq ou six ignorans qui m'applaudissent , de véritables sçavans, pour pouvoir m'enorgueillir ensuite de leurs suffrages , elle traite au contraire de malheureux critiques ceux qui ne pensent pas comme elle ; & ces Messieurs ainsi qualifiés , la voilà aussi tôt qui triomphe.

Ceux qui ont crû qu'Homere avoit voulu faire l'éloge d'Achille , ne sont pas mieux traités. C'est à ce qu'on dit , l'éclat que le Poëte donne à la valeur de son Héros qui les a trompés ; mais en ce cas , leur erreur est en partie la faute du Poëte. Il ne de-

voit pas donner à un homme qu'il falloit détester, des qualités si brillantes, qu'à tout prendre, les lecteurs séduits ne fussent pas fâchés de lui ressembler. Quoiqu'en dise Aristote, il ne faut point faire les hommes plus beaux qu'ils ne sont, quand cela va à diminuer l'horreur utile d'un mauvais caractère. Il ne faut point faire du vice & de la vertu un alliage qui les fasse confondre, & qui surprenne pour l'un, l'admiration qu'on ne doit qu'à l'autre.

Venons à la troisième opinion, la plus respectable de toutes, puisque c'est celle d'Aristote, du Pere le Bossu, & de M. Dacier. L'Iliade n'est, selon eux, qu'une fable, semblable au fonds à celles d'Esopé, pour faire entendre que le grand intérêt d'un parti est la bonne intelligence. Je n'ai point prétendu qu'on ne pût tirer cette vérité de l'Iliade, quand on en a bien envie; & je me suis contenté de dire qu'elle y étoit noyée dans la quantité & dans la longueur des épisodes. Je n'employerai pour me justifier que les propres paroles avec lesquelles M^e D. excuse Platon, qui regardoit les Poëmes d'Homere comme des pièges tendus à la vertu, & je la remercie de m'avoir fourni elle-même une apologie si judicieuse.

Pour excuser Platon, on peut dire qu'il n'a pas regardé l'Iliade comme Aristote en tant

qu'une fable , ou une instruction déguisée sous l'allegorie d'une action , il ne l'a considérée que par parties ; & il a crû qu'avant que la plupart des gens eussent démêlé cette fable dans l'étendue de son Poème , ces parties plus frappantes pourroient reveiller des passions que la Philosophie , & sur-tout la sienne , travailloit à détruire.

J'ai donc pensé là-dessus comme Platon , & je me fais honneur d'avoir rencontré la vérité avec un homme dont Cicéron auroit fait gloire de partager les erreurs. Mais il en faut encore tirer plus de fruit , en prouvant que c'est un principe assez frivole , de faire de la fable le fonds essentiel du Poème épique.

Premièrement cette Fable prétendue est très-vicieuse , dès qu'elle ne frappe pas sensiblement tous les hommes , dès que l'inconvenient des parties épisodiques est plus grand que le fruit du dessein principal , & que ce dessein principal ne peut être démêlé qu'à peine par la plupart des gens. Pourquoi nous faire une longue énigme d'une vérité simple ? en avons-nous si peu à apprendre , qu'il faille inventer un art pour nous en instruire avec de si grands circuits ?

Il n'en est pas de même des Fables d'Esopé ; l'action en est courte & débarrassée d'épisodès , & la vérité morale en est claire.

E ij



C'est vouloir perdre tout le fruit de ces allegories, que de les transplanter de cette briéveté également agréable & instructive, dans une longueur ordinairement confuse & ennuyeuse.

En second lieu, la Fable, dès qu'elle ne consiste que dans une réflexion qui naît d'une action, se trouvera toujours dans quelque événement qu'on raconte; car toute action est l'effet d'une vertu, ou d'un vice. Si c'est l'effet d'une vertu, c'est cette vertu qu'on propose à suivre. Si c'est l'effet d'un vice, c'est ce vice qu'on veut faire éviter. Il n'y a point d'action historique, si bizarre qu'elle puisse être, qui ne donne lieu à quelque vérité morale; & en ce sens, nos Poèmes dramatiques qui n'ont été faits la plupart que dans le dessein de toucher par des ayantures tragiques, ou de divertir par des mœurs ridicules, sont des fables, c'est-à-dire, des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action. Les Auteurs n'y ont pas pensé; mais telle est la nature d'une action, si elle est vraisemblable, que l'on en peut tirer toujours quelque vérité. A l'entendre ainsi, les Historiens même font des fables.

DU POEME EPIQUE.

La première différence du Poème Epi-

que & du Poëme Dramatique , c'est que dans l'un le Poëte raconte lui-même toute l'action ; & que dans l'autre , le Poëte fait agir & parler les personnages. Selon cette idée primitive , la Pharsale , le Lutrín , & même nos Romans , quoiqu'en prose , ne sont-ils pas des Poëmes Epiques ? Il est vrai , comme je l'ai dit , qu'ils ne sont pas de la même espece que l'Iliade & que l'Odissee ; & si l'on restreint l'idée de Poëme Epique à la constitution particuliere de ces deux Poëmes , la Pharsale & le Lutrín ne seront plus Epiques : il faudra leur chercher une autre dénomination.

Ne disputons point des noms , & ne songeons qu'à éclaircir les choses. La politesse m'engage à m'accommoder aux définitions de M^e D. sans vouloir l'assujettir aux miennes : Et j'aurois de bon cœur la même déférence pour son mérite que pour son sexe.

En prenant donc ce terme d'Epique pour ce qu'il lui plaît de le faire valoir , je dis seulement qu'on peut faire des Poëmes , qui sans être Epiques , ne laisseroient pas d'être également , quoi qu'autrement agréables. La Pharsale , si Lucain étoit d'ailleurs aussi judicieux que Virgile , plairoit par l'importance des événemens , & par la grandeur des personnages. Le Lutrín plaît par une Satire fine , & par une conduite rian-

te & ingénieuse , qui n'est pas moins l'effet du génie , que le plus grave sublime.

Mais nous avons des Poèmes Epiques , à prendre ce terme dans toute sa rigueur. En vain prétend-on qu'Homere doit passer pour parfait dans ce genre , puisque personne ne l'a surpassé , ni même égalé. La plupart des Sçavans donnent la préférence à Virgile ; bien des gens la donnent encore au Tasse. Ce qu'il y a de plus reçu , c'est que notre Nation a été malheureuse en ce genre & que nous y sommes demeurés bien au dessous d'Homere. Voyons si cette opinion est équitable ou injuste ; & sous prétexte de rendre une justice exacte à nos Ecrivains , n'exagerons pas nous-mêmes notre défaite.

J'ai examiné le Clovis & le S. Louis, les deux meilleurs Poèmes de notre Langue, que personne ne lit plus , & qui sont tombés dans un mépris dont on ne sçait guères les causes. Tâchons, s'il se peut , de les découvrir.

Ces deux Poèmes ne manquent d'aucune des conditions qu'on prétend essentielles à l'Epopée. Ils sont l'un & l'autre une fable. L'un ne tend qu'à faire voir que la Providence arrive toujours à ses fins , malgré les obstacles que les passions des hommes y opposent ; & l'autre fait entendre qu'il n'y a rien d'impossible à la piété con-

duite par le courage. Ils ont l'avantage de commencer tous deux comme l'Odyssée, par le milieu de l'action, & de satisfaire la curiosité sur le reste, par des récits ingénieusement amenés. Ils m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'Iliade, par la clarté du dessein, par l'unité de l'action, par des idées plus saines de la Divinité, par un discernement plus juste de la vertu & du vice, par des caractères plus beaux & mieux soutenus, par des épisodes plus intéressans, par des incidens mieux préparés & moins prévus, par des discours plus grands, mieux choisis, & mieux arrangés dans l'ordre de la passion, & enfin par des comparaisons plus variées & mieux assorties. Peut-être ne comprend-on pas qu'avec tous ces avantages, nos Poèmes n'aient pas réussi? Mais pour éclaircir le paradoxe, voici les défauts qui les ont décriés.

Nos Auteurs ont prodigué mal à propos le merveilleux, par une fervile imitation du Poète Grec. Ils ont distribué les Anges & les Démons dans les différens partis, comme Homère distribue ses Dieux entre les Grecs & les Troyens. Les Démons tiennent lieu du Xanthe & du Simois pour des débordemens; & les Anges, de Junon & de Vulcain pour des incendies. Tout y est prodige, tout y est miracle. On a été choqué de ce merveilleux apocryphe, qui bles-

se le respect dû à la Religion. Nous pouvons bien peindre les véritables miracles que Dieu a opérés ; mais il ne nous est jamais permis de lui en supposer , sous prétexte du vraisemblable ; & c'est offenser la sagesse divine que de penser seulement qu'elle auroit dû faire ce qu'elle n'a pas fait. Nos Poètes ont craint apparemment qu'on ne leur refusât le nom d'Epiques , si le ministère du Ciel n'étoit aussi sensible dans leur action , qu'il l'est dans l'Iliade ; & ils ont mieux aimé blesser la raison , que de violer des règles arbitraires , qui doivent toujours relever d'elle.

Ils se sont encore égarés dans la multiplicité des épisodes. Pour les rendre intéressans , ils ont imaginé des aventures singulières qui détournent d'autant plus de l'action principale. Ils ont fait un assemblage fatigant de choses rares , dont peut-être aucune ne sort absolument de la vraisemblance , mais qui toutes ensemble paroissent absurdes à force de singularité.

Ce ne sont pourtant pas là les défauts qui ont le plus nui à nos Poèmes. Le Tasse n'a pas laissé de réussir avec une pareille conduite. C'est la langueur & tous les autres vices de la versification. Tantôt ce sont des métaphores forcées , tantôt des jeux de mots puériles , souvent un style froid & prosaïque. Ils n'ont point cette élégance con-

tinué que le Lecteur exige dans un ouvrage, d'autant plus qu'il est long, quoique par cela même, elle devienne presque impossible à l'Auteur. Faute de cette élégance qui consiste dans la beauté, dans la force & dans la grace des expressions, on tombe dans l'ennui de page en page, de ligne en ligne. Malgré l'intérêt total de l'action, la foiblesse du détail désintéresse; & tous ces vices de versification semés de près en près, joints à l'uniformité fatigante de la rime, font enfin tomber le livre des mains.

Malheureusement nos grands Versificateurs n'ont pas entrepris de Poèmes épiques; l'ouvrage est trop long, le succès trop incertain. Ils s'en sont tenus au plus aisé & au plus utile; & le Poème Epique étant devenu le partage des plus foibles, il n'est pas étonnant que ceux-ci n'aient pas soutenu en ce genre, la gloire de la Nation.

Quoiqu'il en soit, ces Poèmes sont tombés, & ils ont dû tomber, puisque leur objet étoit de plaire, & qu'ils nous ont ennuyés. Mais si nous jugions ainsi de l'Iliade, elle seroit encore dans un plus grand décri. Personne presque n'a le courage de la lire. Ceux qui à force de le vouloir, sont venus à bout de l'achever dans M^e D. ne sont pas tentés d'y revenir; & ils aimeront encore mieux la louer que de la relire. Il n'y a que quelques Sçavans qui se

plaisent à l'admirer dans le Grec, parce qu'ils prennent le plaisir historique & celui d'entendre une langue sçavante, pour un plaisir purement poétique. Ils satisfont leur curiosité par des faits reculés. Ils contentent leur amour propre en se flatant de sentir la force & les graces de l'expression; & ils imputent tout ce plaisir au Poëte, comme s'ils lui faisoient un mérite d'avoir vecu trois mille ans avant eux, & d'avoir écrit dans une autre langue que la leur.

On voit par là que nous avons deux poids & deux mesures dans les jugemens que nous portons de nos Poëmes & de ceux d'Homere. Nous condamnons les uns, parce qu'ils nous ennuyent, sans égard à l'art qui y est perfectionné en bien des choses; & quoique les autres nous ennuyent, nous les admirons sur la foi des anciens suffrages, qui, à remonter à leur source, ne venoient que de ce qu'on n'avoit pas mieux.

DE L'UNITE' D'ACTION.

L'Unité d'action fait sans doute un fort bel effet dans un Poëme. Il faut bien de l'art au Poëte, pour arranger son action de maniere qu'elle croisse toujours, qu'elle interesse de plus en plus, à mesure qu'elle avance, & que les episodes qu'il y mêle, en paroissent des parties nécessaires. C'est aussi un grand plaisir pour le Lecteur d'em-

brasser un grand nombre d'incidens & d'images sous le même point de vûë. Aussi ai-je crû que le Poëme, à parler en general ne devoit être que le recit d'une seule action. Mais comme il est dangereux en matiere d'Ouvrages d'esprit d'établir des regles exclusives, qui feroient tout faire sur le même modèle, & qui nous priveroient par là des especes nouvelles, qui pourroient avoir aussi leur beauté, j'ai ajouté que peut-être la vie entiere d'un Héros maniée avec art, & ornée des beautés poëtiques, seroit un sujet raisonnable de Poëme.

M^e D. toujours couverte de l'autorité d'Aristote, comme de l'Egide de Minerve, combat avec chaleur cette conjecture ; *le peut-être* méritoit, ce me semble, quelque modération ; mais son zèle pour les règles anciennes n'en connoît point ; & malheur avec elle, à qui entreprend de les étendre.

Mon sentiment n'est pourtant pas sans preuve ; il est même autorisé par l'expérience. Personne ne nie que les aventures de Télémaque ne soient un Poëme en prose. L'Action de ce Poëme n'est pas de chercher & de trouver Ulysse ; on voit bien que ce n'est que l'occasion de commencer les voyages, & le prétexte de les finir. L'Action, ce sont donc les voyages mê-

mes, & ces aventures successives qui donnent lieu chacune à quelque instruction ; ce sont autant de petites fables liées les unes aux autres , qui renferment toutes leur vérité particulière. Cependant cette multiplicité d'action n'empêche pas que les aventures de Télémaque ne soient un Poëme agréable ; & , selon presque tout le monde , plus agréable que l'Iliade même.

On me demande sans doute un exemple plus antique ; car les modernes ne font pas preuve. Eh bien , les Métamorphoses sont un Poëme , qui contient à quelque égard , l'Histoire du Monde jusqu'à Auguste. Malgré cette multiplicité d'action , on les lit toujours avec plaisir , tandis que l'Iliade est abandonnée , quoiqu'admiration ; & j'oserai dire qu'Ovide a mieux connu qu'Homere , la nature de la fable. La plupart des allégories dont son Poëme n'est qu'un tissu , sont courtes , & l'instruction en est assez claire. Se plaindrait-on qu'il nous ait donné l'image de plus de deux cent vérités , dans le même espace qu'Homere a pris pour en peindre une seule.

Ce ne sont pas là des Poëmes épiques , m'a dit-on ; je le veux bien , mais ce sont des Poëmes. Appelez les d'ailleurs comme il vous plaira , pourvu que vous conveniez qu'ils peuvent faire autant de plaisir que ceux d'Homere.

J'avois conclu mon raisonnement sur le Poëme , en disant que je trouvois arbitraire le choix de la matiere, & même celui de la forme qu'on lui veut donner ; mais qu'il étoit essentiel de plaire toujours par quelque endroit, soit en attachant l'esprit par l'importance des événemens, soit en touchant le cœur par les passions des personnages, soit en amusant simplement par la variété & les graces du sujet. M^e D. ne cite mes paroles que jusqu'au *mais*, sans y ajouter même le moindre petit *&c.* & c'est là un des avantages injustes que prennent d'ordinaire ceux qui disputent.

Ce que M^e D. fait sans mauvaise intention, d'autres le font souvent en fraude ; ce sont , pour ainsi dire , de petites ruses de guerre. On choisit un passage de son adversaire, qui raisonnable avec ce qui le précède, ou ce qui le suit, devient ridicule quand il est isolé. Alors on étale des raisons victorieuses contre ce passage ainsi dépoüillé ; & l'on n'a pas plus de peine à en triompher , qu'Hector en eut à tuer Patrocle , quand Apollon lui eut ôté ses armes ; mais , comme le dit à peu près Patrocle à son ennemi, il n'y a qu'à rougir d'une pareille victoire,

DES SURPRISES.

J'ai souhaité dans Homere un art qu'il me paroît avoir négligé, celui de préparer les événemens sans les faire prévoir, de maniere que quand ils arrivent, on en soit surpris sans en être choqué. Je n'ai point été content d'entendre Jupiter au milieu de l'Iliade, faire l'abrégé exact du reste de l'action. M^e D. dit pour première excuse, que cela se passe entre Jupiter & Junon, comme si pour cela l'affaire en étoit plus secrète pour le Lecteur, & qu'il n'entrât pas en tiers dans la confidence divine.

Elle ajoute qu'on ne laisse pas d'avoir encore du plaisir à la représentation d'une Tragédie qu'on a déjà vûe, & qu'ainsi ces surprises que je demande ne sont pas nécessaires. Ceci, si je ne me trompe, est un bon sophisme que je vais tâcher de développer.

On peut avoir deux sortes de plaisir à la représentation d'une Tragédie. D'abord, celui de prendre part à une action importante qui se passe la première fois sous nos yeux, d'être agité de crainte & d'espérance, pour les personnages à qui l'on s'intéresse le plus; & enfin de partager leur bonheur ou leur infortune, selon qu'ils triomphent ou qu'ils succombent.

Voilà le premier plaisir que le Poëte doit avoir en vûe de procurer à ses auditeurs, en leur ménageant de ces surprises pathétiques qui excitent la terreur ou la pitié. Le second, c'est la vûe de l'art même que l'Auteur a employé pour exciter le premier.

Il est vrai que quand on a déjà vû une Pièce, on n'a plus ce premier plaisir de la surprise, du moins dans toute sa vivacité ; mais il reste encore le second, qui n'a de lieu qu'autant que le Poëte a travaillé heureusement pour exciter l'autre ; car c'est sur cette obligation indispensable que l'on juge de son art.

L'art est donc de ne dire à l'auditeur que les choses dont il faut l'instruire, & de ne les dire qu'à mesure que le dessein de le toucher l'exige. Et quoiqu'on les sçache déjà quand on relit l'ouvrage, on goûte encore le plaisir de ce même arrangement que l'art demandoit.

Il s'ensuit delà, que tout Poëme doit être disposé pour la première impression. S'il ne l'est pas, au lieu des deux plaisirs que j'en attendois, il me fait deux sortes de peine ; l'une, de demeurer froid où je devrois être ému ; l'autre, de sentir le défaut qui est la cause de mon ennui. Voilà ce que j'ai éprouvé dans l'Illiade ; je n'étois point intéressé par les aventures, & je souffrois de ces préparations glaçantes qui m'empéchoient de l'être.

DES DIEUX.

Il faut encore combattre ces Dieux de l'Illiade; ces Dieux *que les Géants entreprirent autrefois de chasser du Ciel; & qui auroient été dépossédés en effet, si les Géants eussent alors atteint l'âge d'homme.* Je suis bien loin d'avoir une haute idée de ces Dieux; je ne crois pas qu'il faille entasser Ossa sur Pélion pour les vaincre: en vain les Géants, & même en âge d'homme, se rangent aujourd'hui de leur parti; tout Pigmée que je suis, je me flatte d'en venir à bout sans effort, & je ne tirerai pas vanité de ma victoire.

Qu'est-ce que des Dieux qui n'ont point fait l'homme? ai-je dit, en commençant l'énumération de leurs misères. *M. de la Motte*, répond à cela M^r. Dacier, *devoit se souvenir qu'Homere appelle presque toujours Jupiter, le Pere des Dieux & des hommes.* J'ai peine à comprendre qu'elle ait voulu dire ce qu'elle dit en effet. Quoi donc! selon elle, Homere auroit crû sérieusement Jupiter, le Créateur des Dieux & des hommes? Il l'auroit crû le pere de Saturne dont il étoit né, & qu'il avoit chassé du Ciel? Il l'auroit crû le pere de Junon sa sœur & sa femme; de Neptune & de Pluton ses freres; le pere même des Nymphes qui prirent soin de son enfance, & des Géants

qui lui firent la guerre. En vérité, il n'est pas possible que ce soit là la pensée de M^e D. mais aussi, si ce ne l'est pas, en quel sens oppose-t-elle au premier reproche que je fais aux Dieux d'Homere, ce titre tant répété dans l'Iliade, de Pere des Dieux & des hommes ?

Ce n'est pas la seule contradiction que lui coûte l'envie de relever la majesté de Jupiter : car elle abandonne volontiers les Dieux inférieurs, & elle ne prend à cœur que l'interêt du maître des autres. C'est, selon elle, sa volonté seule qui faisoit le Destin ; mais en ce cas, je demande quel étoit donc le Destin, avant que Jupiter fût né ? quel étoit le Destin, quand ce Dieu fut enchaîné par les autres Dieux, & qu'il courut risque de perdre l'Empire du monde, si Thétis & Briarée ne l'eussent secouru ? Quel étoit le Destin, quand il se laissa tromper sur le Mont Ida par sa femme & par le sommeil ? Surprise dont le pauvre Dieu fut si honteux & si fâché, qu'il s'en falut peu que Junon n'en eût les fers aux pieds, & ne fût suspendue en cet état au milieu des airs, en punition de son audace.

M^e D. fait encore valoir comme un grand trait de Divinité, que Jupiter avoit autrefois chassé la Discorde du Ciel, en jurant qu'on ne l'y reverroit jamais. C'est

une contradiction manifeste d'Homere. Si la Discorde étoit bannie du Ciel, d'où vient donc que le trouble regnoit plus que jamais entre les Dieux ? D'où vient qu'ils se querellent, qu'ils s'outragent & qu'ils se battent ? D'où vient que Jupiter même n'a pas la paix dans son ménage ? Si tout cela se fait sans la Discorde, il auroit pû s'épargner la peine de la précipiter de l'Olympe.

Encore quelques exemples ; ils sont plus sensibles que les raisons.

On prétend que Jupiter n'exauce point les desirs injustes. Que fait-il donc quand il se rend à la priere de Thétis, qui lui demande, selon les vœux d'Achille, que les Grecs périssent pour satisfaire à son dépit ?

Dans le conseil des Dieux, Jupiter veut irriter Junon ; Junon s'emporte contre lui ; elle ne veut pas avoir fatigué ses chevaux en vain, & elle ne sçauroit pardonner aux Troyens. Jupiter en est indigné, & cependant il consent qu'elle fasse comme elle l'entendra. Accord entr'eux de s'abandonner mutuellement les peuples qui leur sont les plus chers : enfin Minerve la plus sage des Déeses, va par l'ordre de Jupiter, conseiller & persuader le crime à Pandarvée qui ne songeoit pas à mal. Ainsi Jupiter est foible & injuste, Junon cruelle & acariâtre, & Minerve perfide.

Jupiter dit à Mars qu'il est le plus mé-

chant des Dieux , & que c'est le fruit des beaux exemples de sa mere. Si Scarron avoit voulu faire une Iliade burlesque , il auroit souvent trouvé les choses toutes faites.

Minerve elle-même blasphème contre Jupiter : elle fait entendre que sans elle , il n'auroit pû retirer Hercule des enfers où il étoit descendu par l'ordre d'Euristhée , & qu'elle est bien fâchée de lui avoir rendu ce service ; mais on lui laisse tout dire & tout faire : il n'y a pour elle ni menaces , ni châtiment ; & selon Mars , c'est l'enfant gâté de Jupiter. C'est pourtant cette Minerve qu'on veut nous donner pour la Sagesse souveraine.

Mars entre en fureur , en apprenant la mort de son fils Ascalaphe. Minerve l'arrête , lui peint la colere de Jupiter , & dit que le Dieu confondra l'innocent avec le coupable , & les punira tous. Voilà une belle idée de la Justice divine.

La Destinée a condamné Sarpedon à mourir par les mains de Patrocle , & Jupiter hésite encore s'il doit l'abandonner ou le sauver. Jupiter est-il lui-même la Destinée ? S'il l'est , Sarpedon n'est pas encore condamné ; & s'il n'est pas la Destinée , il est inutile qu'il délibere.

Iris dit de son Ambassade à Achille , que le fils de Saturne même n'en a aucune connoissance. Jupiter n'est donc pas le

Destin ; car il n'ignorerait pas ses propres Décrets.

Jupiter craint qu'Achille ne renverse les murs d'Ilium contre l'ordre des Destinées. Il s'avise d'un fort mauvais expédient pour fortifier les Troyens, en permettant aux Dieux de se mettre de la partie. Il semble même que les Dieux qui se déclarent pour les Grecs, soient plus forts que les autres. Ainsi Jupiter qui ne peut, dit-il, voir périr tant de vaillans hommes sans compassion, ne fait que rendre le combat, plus sanglant, sans le rendre plus égal. Est-ce là la souveraine Sagesse, ou la souveraine imprudence ?

Jupiter sent son cœur pénétré de joye, de voir les Dieux divisés & combattans l'un contre l'autre. Ce Jupiter est l'Achille des Dieux : il imite bien par cette férocité le Héros qu'il protège.

Ce n'est là que la moindre partie des absurdités Théologiques d'Homere. L'Allegorie n'a pas assez de ressources pour sauver tout cela ; n'auroit on pas plutôt fait de passer condamnation de bonne grace.

Mais puisque M^e D. ne reconnoît pas aisément la raison dans ma bouche, qu'elle se rende du moins aux autorités qu'elle respecte. Longin & Cicéron n'ont pas seulement condamné les Dieux d'Homere, ils ont condamné Homere de les avoir faits

tels. Platon & Pytagore le croyoient éternellement puni de ses licences impies. Parlons le langage de M^e D. *l'affaire est vidée ; il n'y a plus qu'à soumettre son jugement à celui de tant de grands Hommes.*

J'avois exposé mes scrupules sur ces Dieux de l'Iliade à M. Despreaux ; & j'ai rapporté un sentiment singulier qu'il employa au lieu d'allegorie, pour justifier Homere. C'est qu'il avoit égayé son Poëme aux dépens des Dieux en leur faisant jouer la Comédie dans les entr'actes de son action. —

M^e D. se récrie d'abord contre mon infidélité. Je révéle les secrets d'un ami après sa mort ! Voilà un zèle fort louable, s'il étoit bien placé ; mais qu'est-ce au fond que ce secret que je révéle ? Un sentiment indifférent de critique , & dont tout l'inconvénient pouvoit être que M^e D. n'en auroit pas si bonne opinion du jugement de M. Despreaux. Du reste, en quoi intéresse-t-il l'Etat, les mœurs, ou la mémoire même de ce grand Poëte ? Je ne sçai pas comment on peut pousser ainsi la morale jusqu'à la superstition, & s'accommoder en même temps de celle d'Homere.

Mais c'est peu que M^e D. me croye infidèle, elle ajoute ironiquement, que je ne sçaurois mentir ; & toute la grace qu'elle me fait ensuite, c'est de me croi-

re visionnaire plutôt que menteur. Cela m'accommode encore mieux, & je la remercie de la peine qu'elle se donne pour me disculper d'un mensonge impudent.

M. Despreaux lui avoit donc dit, c'est le commentaire de M^e D. & j'ose l'assurer comme si j'avois été présente; car je sçai quel étoit son sentiment sur cela, & ses amis le sçavent comme moi; il lui avoit dit qu'Homere s'étoit servi très-heureusement de ce que la Théologie de son temps avoit publié des Dieux, & qu'il l'avoit fait entrer dans son Poème, en premier lieu pour le rendre plus merveilleux, car c'est à quoi la présence des Dieux est très-nécessaire; & ensuite pour égayer sa matiere en certains endroits, & pour adoucir le ton severe des combats.

M^e D. l'assure, comme si elle avoit été présente; & moi j'assure, parce que j'étois présent, que M. Despreaux s'est servi des propres termes d'égayer sa matiere aux dépens des Dieux, & de leur faire jouer la Comédie. Il ne reste plus à M^e D. qu'à me donner un démenti plus sérieux, ou ce qu'elle auroit déjà dû faire, à interpréter selon sa pensée, les termes propres que je rapporte; elle en a bien interprété d'autres aussi difficiles.

Pourquoi ne s'est-elle pas servie de cet art si familier aux Commentateurs, de trouver toujours le sens dont on a besoin

dans les passages qui embarrassent le plus ? Pourquoi sa politesse ne lui a-t-elle pas fourni une de ces subtilités , dont son admiration pour Homere fait un si grand usage ?

Elle auroit pû dire encore qu'on ne dit pas toujours exactement ce qu'on pense ; qu'on s'accommode dans la conversation à la foiblesse de ceux à qui l'on parle ; & que les paroles de M. Despreaux n'étoient qu'une condescendance honnête pour mes scrupules.

Par exemple , quand je recitai à M^e D. le VI^e Livre de mon Iliade , elle eut l'honnêteté d'y reconnoître l'esprit d'Homere , & la modestie de me dire sur mes vers , que la prose ne pouvoit pas s'élever à tant de noblesse. Si je rapportois cela , sans qu'elle fût en état d'en convenir , ses amis qui sçavent ses sentimens , me soutiendroient que cela est impossible ; cependant rien n'est plus vrai ; & , s'il m'est permis de citer un de mes Vers traduit de l'Iliade , il me semble

Que la divine voix frappe encor mon oreille,

DES HEROS.

Les Héros de l'Iliade ne sont pas plus dignes d'estime que les Dieux. Je leur ai reproché une vanité grossiere , une colere brutale , de l'impiété & de la cruauté, M^e D.

songe d'abord à les sauver du premier reproche, par une belle réflexion de Plutarque, qui marque expressement cinq occasions où il est permis de parler magnifiquement de soi. Plutarque peut avoir raison, sans que M^e D. l'ait. Car les cas, & les exemples même qu'il cite, désignent seulement les exceptions de la loi générale, qui ne souffre pas qu'on se loue soi-même; au lieu que dans l'Iliade, l'usage général est de se louer sans scrupule, & qu'à peine y trouveroit-on cinq occasions où les Héros les plus modestes s'en dispensent.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces mêmes Héros que M^e D. ne peut pas souffrir qu'on accuse de vanité, elle veut bien qu'on les trouve insolens, cruels & impies; c'est dommage que Plutarque n'ait pas imaginé quelque occasion où il soit permis de l'être; on ne s'en seroit pas tenu à les disculper de vanité; cela n'en valoit pas la peine. Des insolens, des cruels & des impies peuvent bien encore être vains, sans se deshonorér davantage.

M^e D. avoue donc que les Héros de l'Iliade sont de fort malhonnêtes gens; mais elle prétend qu'on n'a pas droit de le reprocher à Homère; parce que selon la nature de la fable, les premiers & même les seuls personnages d'un Poëme épique, peuvent être violens, perfides, dénaturés
&

& brutaux. J'en conviens, Me, & je sça la différence qu'Aristote établit entre la bonté morale, & la bonté poétique d'un caractère. La bonté morale ne se trouve que dans la vertu, & la bonté poétique peut se trouver dans le vice même bien imité. Je sçai de plus que ce Philosophe, pour mieux éclaircir sa pensée, fait à tout le sexe un outrage impardonnable. Il dit que les femmes mêmes peuvent être bonnes poétiquement.

Aussi, Me, ce que j'ai trouvé mauvais dans l'Illiade, ce n'est pas que les personnages soient fous ; mais que ceux mêmes qui nous sont donnés pour sages, se démentent à chaque instant, & qu'ils manquent de cette bonté poétique, qui consiste dans l'uniformité du caractère.

Par exemple, j'avois crû voir évidemment dans Hélénus, dans Hector & dans Diomede, des imprudences qui les dégradent. Vous croyez voir évidemment aussi que je me suis trompé, & que la sagesse d'Homere n'a jamais plus brillé que dans l'endroit même où j'ai senti qu'il s'égare. Il faut donc que l'évidence de l'un ou de l'autre ne soit qu'une pure illusion. Voyons de bonne foi, Me, à qui l'illusion demeurera.

Hélénus conseille à Hector de rallier les troupes, de rétablir le combat, & lui or-

donne d'aller ensuite à Troye , avertir Hecube d'offrir un sacrifice à Minerve. En quoi , s'il vous plaît , faites-vous consister la sagesse d'Hélénus ? dans le conseil de rétablir le combat ? il est en effet fort bon ; mais pourquoi l'ordre d'aller à Troye dès que le combat sera rétabli ? Hector fera-t-il moins nécessaire alors , pour profiter de l'avantage regagné ? Que deviendra vraisemblablement la victoire , s'il ne la poursuit ? & puisque l'on a osé fuir en sa présence , y a-t-il lieu d'espérer qu'on sera plus ferme quand on ne le verra plus ? Il falloit , dites-vous , envoyer pour le sacrifice , qui , par parenthèse , ne produit rien , un homme aussi autorisé qu'Hector. Quoi donc , M^e, n'y avoit-il pas des Heraults dans l'armée , des hommes destinés exprès pour faire ces fonctions ? Quand Pâris doit combattre contre Ménélas , & qu'il faut aller avertir Priam de venir offrir un sacrifice , & jurer la paix aux conditions convenuës , lui envoie-t-on d'autres hommes que ces Heraults ? quoiqu'Hector eût pû alors abandonner l'armée sans imprudence , puisqu'on avoit suspendu les combats. En vérité , plus je médite , plus je suis frappé de l'imprudence d'Hélénus.

Voyons à présent , M^e, si Hector a plus de raison. Il obéit , dites-vous , à son frere qui étoit Devin , & par conséquent très-

respectable. Ne semble-t-il pas qu'il falût se soumettre aveuglément aux ordres de ces Devins ? Polidamas étoit Devin aussi ; & cependant lorsque dans la suite de l'Iliade, il conseille à Hector de rentrer dans Troye, & qu'il lui annonce de l'air le plus prophétique, les malheurs qui arriveront, s'il s'obstine à demeurer hors des murs, malheurs qui arrivent en effet ; ce qui prouve en passant que Polidamas étoit mieux inspiré qu'Helénus, dont l'ordre n'a point eu de suite, Hector résiste sans scrupule à Polidamas ; & il traite hardiment de chimere son inspiration prétendue. Hector est bien malheureux en conduite ; il résiste quand il faudroit obéir, & il obéit quand il faudroit résister : ses revoltes & ses soumissions sont également des imprudences.

Pour Diomede qui s'amuse à écouter des histoires, & à changer d'armes avec Glaucus, il me semble que son tort est aussi manifeste que celui des autres. Vous alleguez avec M. Dacier, trois raisons pour sa défense ; l'hospitalité qui lui fait prêter une si longue audience à Glaucus, l'indignité qu'il y auroit eu de se battre contre son hôte, & enfin la langueur du combat qui lui donne le loisir de converser. Ces raisons, M^e, ne me paroissent dignes ni de vous, ni de M. Dacier. Diomede ne decouvre que Glaucus est son hôte, que

Par la première faute qu'il fait de l'interroger sans le connoître, & d'en effuyer même un grand lieu commun de morale, avant les premiers éclairciffemens. La raison de ne pas combattre son hôte, n'engageoit point Diomedé à perdre un tems précieux ; il n'avoit qu'à porter le carnage d'un autre côté. Enfin ce n'étoit pas la langueur du combat qui donnoit à Diomedé le loisir de la conversation ; c'étoit la conversation imprudente qui faisoit languir le combat ; & Diomedé étoit d'autant plus inexcusable, que l'absence d'Hector lui livroit une victoire aisée.

Eh bien, M^e, votre évidence est-elle toujours la même ? Que répondez-vous de nouveau à ces nouvelles instances ? J'ai grande peur que vous ne vous en teniez à ce que vous avez déjà dit, *Ce que M. de la Motte appelle une imprudence bien averée, Eustathe l'appelle une chose heureuse, merveilleuse, charmante, instructive, & admirablement bien placée. Qui est-ce qui balancera entre un tel Censeur & un tel Panegyriste ?* Otez les noms, M^e, j'espère qu'on balancera du moins entre nos raisons.

C'en est assez, ce me semble, pour l'inégalité des caractères ; car si le Poëte Grec est en faute dans une seule occasion à l'égard de trois personnages à la fois,

c'est une preuve morale qu'il n'est gueres plus régulier sur les autres.

Mais il faut encore rappeler ici naïvement quelques actions & quelques sentimens de ces Héros. Ils épargnent la peine de raisonner ; & le fait même tient lieu de censure.

Hector a besoin du reproche de Sarpédon pour s'opposer à Diomede, qui fait depuis long-tems un grand carnage des Troyens. Nous a-t-on donné Hector pour un Héros, ou pour un lâche ?

Les Héros d'Homere sont bien journaliers. Hector fuit souvent les Héros Grecs, & cependant il défie à présent les plus braves, sans qu'aucun se présente, pas même Diomede, ni Ajax.

Idée dit par parenthèse aux Grecs, en leur faisant une proposition de la part de Pâris : *Plût aux Dieux qu'il fût mort avant ce funeste voyage.* Un Herault peut-il parler ainsi du Prince qui l'envoye.

Agamemnon tuë un grand nombre de Héros ; mais dans l'ardeur du combat, il s'amuse à en dépouiller plusieurs ; à peine le pardonneroit-on à un soldat. Qu'on me dise quel est le caractère de tel Héros qu'on voudra choisir de l'Iliade, je trouverai de lui plus d'une action & d'un discours qu'on ne prendroit pas pour être de lui, Homere a peint les hommes jour-

naliers comme ils sont , & souvent diffemblables d'eux-mêmes. Il les a représentés à la maniere de l'histoire , & fort peu dans l'idée des caracteres poëtiques.

Nestor tient facilement une coupe qu'aucun autre homme n'auroit pû soutenir : cependant ce Nestor est affoibli par l'âge ; il regrette à tout moment sa force ; & il dit que n'ayant plus de vigueur , il animera du moins les jeunes guerriers plus vigoureux que lui. N'y a-t-il point là de contradiction ?

Nestor conseille à Patrocle de tenter de fléchir Achille ; & il l'instruit mot pour mot de tout ce que Patrocle dit dans la suite à son ami ; de sorte qu'outre l'ennui de la répétition , Patrocle perd par-là tout le mérite & tout le pathétique de son discours , qui ne paroît plus qu'une affaire de mémoire , plutôt que de sentiment.

Idomenée dit à Neptune sous la figure de Thoas , que s'il ne combat pas , ce n'est ni lâcheté , ni paresse ; mais qu'il faut que ce soit la volonté de Jupiter. Comment l'entend-il ? n'est-il pas le maître d'aller aux ennemis , & de s'exposer à périr pour le salut des Grecs ?

Achille demande à Jupiter que tous les Troyens & tous les Grecs périssent les uns par les autres , & qu'il ne reste plus que lui & Patrocle pour prendre Troye. Voilà un digne exploit qu'Achille se ménage , si

Jupiter l'exauce. Ce fera une victoire fans ennemis, & un triomphe fans spectateurs.

Hector fuit à toute bride, & exhorte les Troyens à l'imiter. On a beau dire que Jupiter lui ôta le courage; c'est toujours dire qu'Hector fut lâche. Il n'y a pas moyen de soutenir aucun caractère avec un Dieu aussi capricieux que ce Jupiter.

Ménélas délibérant s'il doit fuir ou combattre, se détermine à fuir, sur ce qu'il n'est pas raisonnable de combattre contre un Dieu qu'il s'imagine suivre Hector. Cependant, dit-il, s'il avoit un second, il combatroit contre ce Dieu. Un Dieu, selon lui, ne vaut précisément que deux hommes.

Qui pourroit compter, dit Homere, les Capitaines qui s'assemblerent autour d'Ajax? A quoi croyez-vous qu'aboutit cette exagération? à les faire fuir d'abord, sans qu'on leur tuë un seul homme.

Il n'y a aucun des Thessaliens qui ait l'assurance de regarder les armes d'Achille. Voilà une frayeur bien singulière; des Héros qui n'osent regarder des armes!

Achille fait un grand discours à Enée avant que de combattre. Enée condamne ce babil, & encherit pourtant sur Achille; il fait exactement toute sa généalogie; il y mêle même une parenthèse sur des cavales miraculeuses qui couroient sur la mer, & il

revient enfin à condamner le verbiage & les injures. Homere se fait ainsi son procès à lui-même par la bouche d'Enée.

Achille sur ce que Priam ne veut pas s'asseoir, se met grossièrement en colere, jusqu'à dire que les ordres de Jupiter pourroient bien n'être pas une sauvegarde contre la fureur. Cependant ce caractère d'Achille, tout féroce qu'il est, ne laisse pas d'être agréable. J'ai relevé avec plaisir l'art singulier que le Poète employe pour le rendre intéressant ; & comme l'a remarqué le Journal de Trevoux, je ne demande pas mieux que de pouvoir louer Homere.

C'est une justice que me doivent mes Lecteurs, & M^e D. même, de croire que je n'ai point critiqué Homere par une sotte ambition de m'élever contre les sentimens reçus ; que j'ai saisi, que j'ai cherché même les occasions de le louer ; que dans le doute, j'ai toujours pris parti pour lui ; & qu'en le respectant personnellement comme le génie le plus poétique qui ait peut-être jamais été, je n'ai eu d'autre dessein que de remarquer dans son ouvrage les imperfections évidentes, suites nécessaires de l'Invention, aussi bien que de la grossiereté de son siècle ; je n'ai prétendu combattre que cette admiration sans discernement, qui le propose à tous égards comme infaillible.

On me fait encore une querelle , sur ce que j'ose appeller grossiers , ces temps prétendus héroïques. Je ne les appelle point grossiers , par l'innocente simplicité des mœurs qui seroit en effet très-respectable , mais par l'ignorance des arts & de la véritable morale ; ce qui est sans doute une imperfection bien réelle. S'il suffisoit de cette sorte de simplicité pour rendre les hommes dignes d'estime , il faudroit aller apprendre à vivre chez les Iroquois & chez les Sauvages.

Je distingue dans le luxe qu'on prétend que je louë scandaleusement , ce qui fait honneur à l'industrie de l'homme , d'avec ce qui doit faire honte à sa vanité. Nous ne sommes pas excusables de nourrir notre orgueil de toutes les inventions des arts , de nous croire plus grands par les richesses & les ornemens qu'ils nous fournissent ; mais ces choses n'en sont pas moins innocentes en elles-mêmes : & si l'on ne les employoit qu'à décorer le culte divin , à soutenir la majesté des Rois , & à procurer au public des commodités , & même des plaisirs innocens , il n'y auroit plus qu'à admirer sans scrupule les miracles de l'industrie , & à jouir avec reconnoissance de l'ingénieuse fécondité des arts.

Je veux bien qu'on félicite un siècle de les avoir ignorés , si les hommes en étoient

plus vertueux ; mais qu'on ne leur fasse pas un mérite de leur ignorance , s'ils se sont livrés sans luxe à tous les desordres & à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amene. Telle est la grossiereté des Personnages de l'Iliade. Ils ne rendent point leur simplicité aimable par leur vertu ; il semble plutôt que leurs vices fassent de leur simplicité même un nouveau défaut.

DES DIFFERENS GENRES D'ELOQUENCE.

Homere a employé dans son Poëme , presque tous les genres d'Eloquence ; l'Eloquence de l'Histoire , aussi bien que celle de la Poësie ; l'Eloquence sententieuse , aussi bien que celle des passions. Je lui ai rendu sur tout cela , l'honneur que j'ai crû lui devoir , je n'ai point dissimulé ses talens ; & si j'avois là-dessus quelque chose sur ma conscience , ce seroit peut-être d'avoir trop déferé quelquefois à sa réputation. Mais M^e D. qui ne veut point être troublée dans son ancienne admiration pour Homere , ne sçauroit digérer mes moindres censures. Je me serois donc trompé toute ma vie , se dit-elle apparemment à elle-même , si M. de la Motte avoit raison. La conséquence n'est pas bien difficile à tirer ; il a donc tort : & voilà la

majeure secrete de tous les syllogismes de M^e Dacier.

DE LA NARRATION ET DE LA REPETITION.

On ramene encore ici l'Ecriture sainte pour justifier la narration d'Homere, des défauts que je lui impute, & sur tout des répétitions. J'ai dit dans ma premiere Partie, ce que je pensois de ce parallele ; & me réservant à faire un usage plus utile des Livres saints, je prie M^e D. de trouver bon que je les écarte respectueusement d'une dispute aussi frivole que la nôtre. Qu'ont-ils à faire avec Thétis qui chasse les mouches du corps de Patrocle, & avec Junon qui se pare pour tromper Jupiter ?

Elle n'a donc qu'à combattre simplement mes principes en eux-mêmes, qu'à examiner si, comme je l'ai dit, la narration du Poëte & celle du simple Historien doivent être différentes. Si celui-ci ne s'est pas acquitté de son devoir, quand il a dit exactement & nettement la vérité ; & si celui-là n'est pas obligé de choisir entre les choses vraisemblables, celles qui peuvent plaire, & d'écarter tout l'indifférent pour rapprocher ce qui intéresse. Si ces principes sont faux, Homere est irréprochable ; mais s'il sont vrais, qu'on les lise dans M^e D. même, & qu'on le juge.

Quintilien le louë d'une excellente précision sur cet endroit d'Antiloque à Achille : *Patrocle est mort*. Cette loüange est très-juste ; mais je l'employe comme la meilleure censure de plusieurs autres endroits de l'Iliade , où le Poëte s'appésantit sans égard sur les circonstances les plus indifférentes.

Rien ne décele plus l'esprit des partisans outrés de l'Antiquité , que l'envie de justifier , jusqu'aux répétitions de l'Iliade. Ce seroit une folie après cela d'espérer la moindre composition avec eux ; nous aurions beau rabattre de nos dégoûts , pour avoir la paix. Tant que nous serons ennuyés des répétitions , nous ne sommes pas dignes de leur alliance.

En vérité ce préliminaire est bien difficile à passer. Le moyen de convenir qu'il ne soit pas mieux de dire qu'un messager s'acquitta fidelement de sa commission , que de répéter mot pour mot le discours qu'on l'a chargé de faire , & que le Lecteur sçait déjà ! Encore s'il n'y avoit que cette espece de répétition , on en seroit quitte pour passer le discours déjà connu ; mais il y en a plus de dix autres especes beaucoup plus vicieuses , dont M^e D. n'a pas dit un mot , & sur lesquelles il lui faudra interroger Eustathe & Denys d'Halicarnasse , si elle entreprend de les justifier.

Homere, par exemple, décrit la maniere dont Pâris s'arme pour combattre Ménélas ; & il employe ailleurs la même description pour un autre Héros. Le même sacrifice revient plus d'une fois ; la même peinture sert à plusieurs batailles. Dans le combat des Dieux , un des combatans dit à son adverfaire les mêmes fanfaronades que quelque Grec a dit à un Troyen. Il n'y a que deux ou trois formules pour la mort de plus de deux cens hommes.

Qu'allegue-t-on pour sauver tout cela ? Premièrement, la pratique d'Homere qui avoit plus d'esprit que nous. Cette raison est décisive ; mais on veut bien encore nous en donner d'autres par surabondance de droit. *Ceux qui ont recueilli les Ouvrages d'Homere, n'ont point retranché ces répétitions ; ils les ont donc jugées raisonnables.* Deux réponses : la première , que hors les discours des messagers qu'il eut été facile de retrancher , il n'étoit pas possible de supprimer les autres répétitions , sans substituer quelque'autre chose à la place ; ç'auroit été faire un nouvel Homere. La seconde , qu'on respectoit ses Poëmes par d'autres endroits ; qu'on rendoit même une espece de culte religieux à leur auteur ; & qu'ainsi c'est la superstition , & non le plaisir qui a conservé le tout. On ajoute que *ces répétitions n'ont pas ennuyé les*

grands Hommes qui ont jugé d'Homere. Cela ne signifie autre chose, sinon que ces grands Hommes n'en ont rien dit; & l'on qualifie gratuitement leur silence d'approbation. *Mais Macrobe*, dit-on, *les a louées expressement.* Je ne sçaurois qu'y faire: Macrobe & M^e D. n'empêcheront pas que la plûpart des hommes n'en soient blessés; & ce qu'il y a de pis, qu'ils ne rendent de bonnes raisons de leur dégoût.

M^e D. se récrie sur le retranchement que j'ai osé faire d'une de ces répétitions. Ulysse presse Achille de rendre son secours aux Grecs; il avoit à lui faire le détail des offres d'Agamemnon, mais Agamemnon venoit de faire lui-même ce détail dans le conseil des Rois. Ainsi, pour éviter la redite, je me suis contenté de dire qu'Ulysse fit à Achille le détail des offres de son Général. M^e D. prétend qu'il falloit répéter le discours qu'on vient de lire un instant auparavant. *Comment Achille*, demande-t-elle, *peut-il sçavoir ce qui s'est passé dans le conseil où il n'étoit pas?* comment il le peut sçavoir, M^e? parce qu'Ulysse le lui dit.

- - - - - Ulysse en cet endroit

De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Qu'est-ce qui vous arrête là? Ne sçauriez-vous croire le Poète sur sa parole, quand il dit expressement qu'un homme fit

à un autre le même discours qu'on vient de voir ? faut-il qu'il employe une seconde fois le discours mot pour mot ? Vous voulez apparemment confronter. Il faut bien aimer les répétitions pour une pareille délicatesse ; vous n'aurez satisfaction là-dessus que dans Homere : les Historiens mêmes les plus exacts ne poussent pas leur scrupule jusques là. C'est pourtant à ma remarque que vous appliquez ces paroles insultantes ; *je ne croi pas qu'on ait jamais fait une critique si insensée ; & j'ai honte de répondre à des choses si pitoyables.* Il est dangereux de parler avec tant de hauteur ; car il arrive quelquefois qu'on se trompe , & alors que deviennent ces airs de triomphe , qui n'auroient pas même bonne grace avec la raison ?

DES DESCRIPTIONS.

Il n'y a aucune partie de l'art , sur laquelle je n'aye rendu un hommage sincere au Poëte Grec. Mais parceque dans ces parties mêmes , je trouve de grands défauts mêlés aux grandes beautés, M^c D. conclut que je méprise Homere. *Il y a toujours*, dit-elle, *quelque si , quelque mais , qui ne laisse pas ce grand Poëte jouïr en paix de sa réputation ;* je sçai bien qu'elle ne veut ni de *Si* ni de *Mais* sur un Auteur qu'elle

juge irréprochable : car elle a beau dire par condescendance , qu'il peut bien y avoir quelque chose dans Homere qui se ressent de l'humanité , elle défend avec ardeur tout ce que les Critiques y ont repris : ils ont été assez malheureux jusqu'ici pour n'attaquer rien que de parfait , que de divin : ni la malice ingénieuse à trouver des fautes , ni la raison qui les trouve d'autant mieux , qu'elle les cherche sans prévention , n'ont pû appercevoir les faiblesses d'Homere. Elles échappent même à la pénétration de M^e D. & il semble que ce soit un secret impénétrable à l'intelligence humaine. Je la laisserai donc jouir en paix de sa religieuse admiration pour Homere , & même de sa pitié pour ceux qui n'y souscrivent pas. Mais pour moi , la même bonne foi qui me fait louer avec plaisir ce que je sens louable , me fera toujours condamner sans orgueil ce que je ne croi pas judicieux. Eh ! que ferions-nous du peu de raison qui nous est échûë , si nous n'en faisons cet usage ?

Pourquoi n'aurois-je pas dit , par exemple , que la description des jeux célébrés aux funérailles de Patrocle est mal placée au 23. liv. de l'Iliade ? Qui ne sent pas comme moi le contre tems d'amuser le lecteur , lorsque son impatience est la plus vive ? Il n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au

dénouement ; & on l'arrête par des jeux qui , au lieu de le délasser , le fatiguent , en l'éloignant du but qu'il étoit prêt d'atteindre. Virgile prend bien mieux son tems pour des jeux. Il les place au cinquieme livre de son Poëme , lorsque le lecteur est encore en état de s'amuser ; & c'est ainsi que le Poëte Latin corrige presque toujours le Poëte Grec , en l'imitant.

Pourquoi n'aurois-je pas dit encore que la description du combat du Xanthes est un peu bizarre ? C'est un fleuve qui se déborde en un instant , & qui , le moment d'après , est embrasé de maniere que les poissons mêmes y grillent. N'y a-t-il pas de la modération à ne trouver cela qu'un peu bizarre ? C'est apparemment un de ces endroits qui a fait dire à Aristote que le Poëme pousse le merveilleux jusqu'au déraisonnable. M^e D. dans ces endroits ne sent que le merveilleux ; qu'elle me permette d'y sentir aussi le déraisonnable.

On louë en cela la fécondité d'Homere , que l'on croit supérieure à celle de Virgile ; je ne suis pas moi-même trop éloigné de ce sentiment ; mais j'y crains encore un peu d'illusion : & il me semble que les autres le doivent craindre aussi bien que moi.

Il ne faut pas toujours tenir compte à un Auteur de sa fécondité. On est étonné du grand nombre de choses & d'images

qu'il employe ; mais souvent toute cette abondance n'est qu'aux dépens du choix. Il se livre au hazard à tout ce que son imagination lui offre : il traite ce qu'il ne devoit point traiter : il peint les objets par des faces étrangères à l'occasion présente : il épuise ce qu'il ne falloit qu'effleurer : il ajoute sans égard le médiocre à l'excellent , le froid au vif , le bizarre au naturel : avec cette licence d'imagination , il n'est pas difficile d'être abondant.

Mais le jugement & le gout resserre 'de beaucoup ces richesses. Un Auteur judicieux commande à une imagination trop fertile. Ce n'est pas assez pour lui que les choses soient belles , il faut encore qu'elles soient en place. Quand le bon s'est offert , il cherche encore le meilleur ; il rejette enfin plus qu'il ne choisit ; & travaillant toujours avec cette sévérité lente , mais sûre , il néglige l'abondance pour la perfection. Ainsi il n'est pauvre que de ce qu'il a rejeté ; mais ceux qui sentent le mérite du choix , ne l'en trouvent que plus riche. Ils découvrent un fonds vaste d'imagination dans le petit nombre d'idées parfaites que le jugement y a puisées , & ils tiennent également compte à l'Auteur , & de ce qu'il emploie par fécondité de génie , & de ce qu'il n'emploie pas , par sûreté de goût & de raison.

Plus le goût s'épure , plus la fécondité des Auteurs est à l'étroit. Hardy a fait lui seul presque autant de Tragédies que tous les autres Poètes ensemble. Rotrou en a fait plus que Corneille , Corneille même plus que Racine , parce qu'il hazardoit encore davantage , & qu'il perfectionnoit moins. Si l'on jugeoit par cette règle de la fécondité d'Homere & de Virgile , peut-être ne décideroit-on pas si hardiment pour Homere.

DU DISCOURS.

Les loüanges exagérées & les critiques injustes sont également honteuses à la raison. Principe qu'on me conteste , & que j'ose encore soutenir après la refutation. Car , en regardant les loüanges & les critiques comme des jugemens que nous portons , n'y a-t-il pas un égal défaut de lumiere à voir les choses plus parfaites qu'elles ne le sont , ou à y trouver des défauts qui n'y sont pas ? La bonne vûë consiste à appercevoir la grandeur réelle des objets , & les véritables rapports qu'ils ont entr'eux. C'est dans ce principe que j'ai examiné les discours d'Homere ; j'y ai trouvé plusieurs défauts dont M^e D. ne convient pas ; elle veut même , à son ordinaire , que ces défauts soient autant de beautés ; & cela n'est

pas étonnant, puisqu'elle commence par faire l'apologie des loüanges exagérées.

Homere amene tous les discours d'une maniere uniforme & languissante : c'est toujours *un tel dit, un tel répondit*, avec une longue épithete à la queue de chaque nom ; jamais de ces tours vifs si connus depuis lui, *interrompit Agamemnon, reprit Achille*, C'est, dit M^e D. que cela n'est pas de la gravité du Poëme Épique. Si elle se contentoit de distinguer, si elle disoit seulement que ces tours vifs & abregés ne sont pas si convenables dans les conseils, & dans les délibérations que dans les querelles & dans les occasions pathétiques, j'aurois le plaisir de penser comme elle ; mais elle les exclut absolument du Poëme Épique, parce qu'ils pechent contre la gravité essentielle à ce genre. Qu'elle nous donne donc une idée de cette gravité prétendue : consiste-t-elle dans l'uniformité & dans la lenteur ? Ici les autorités manquent à M^e D. Aristote ni le P. le Bossu n'ont rien dit de cette condition. La voilà legislatrice malgré sa modestie ordinaire qui ne se propose que de maintenir les règles établies par les autres.

J'ai pris pour des discours mal placés ; ceux que les Héros se tiennent dans la chaleur du combat ; ceux qu'ils adressent aux morts ; & enfin les harangues qu'ils font à leurs chevaux.

Pour exemple des discours des combattans, je n'avois pas choisi à beaucoup près le plus ridicule ; & le Journal de Hollande a si bien rendu justice à ma bonne foi , qu'il en a cité un autre & plus ridicule & plus long. En vain prétendrait-on les justifier par les usages du tems. Tout ce qu'on pourroit dire, c'est qu'Homere a crû pouvoir employer fréquemment ce qui arrivoit quelquefois, & qu'il a pris ses avantages aux dépens de la vraisemblance, comme s'il avoit prévu qu'un jour Aristote feroit de ses licences, autant de régies. D'ailleurs ces discours sont si chargés de fanfaronades, d'histoires & de généalogies, qu'ils ne marquent dans le Poëte que l'envie de parler, & cette intempérance d'imagination sans discernement, que le P. Rapin lui reproche.

Pour les discours adressés aux cadavres, M^e D. dit d'abord que ceux à qui on les tient, peuvent bien n'être pas morts. C'est déjà quelque chose ; cette défaite est un aveu que les discours sont vicieux, s'ils s'adressent à des cadavres ; mais elle marque encore qu'Homere nous le laisse croire, puisqu'on ne l'en défend que par une conjecture gratuite.

M^e D. sent si bien le foible de cette conjecture, qu'elle veut justifier à la lettre ces discours sans réplique adressés à

des cadavres. *L'Histoire*, dit-elle *nous en fournit des exemples. Antoine après la bataille de Philippe, trouva le corps de Brutus, & lui fit des reproches sur la mort de son frere.* Il y auroit là-dessus bien des différences à examiner ; sçavoir d'abord si le discours étoit long ; car je suis convenu que dans ces occasions, il pouvoit échapper quelques paroles d'insulte ou de triomphe, & non pas un discours suivi ; sçavoir encore si le discours n'étoit pas fait pour les témoins qui l'entendoient ; & d'autres circonstances qui varieroient également l'espece. M^e D. n'y regarde pas de si près ; elle parcourt tous les siècles, & va mendier, pour ainsi dire, d'Historien en Historien quelque fait bizarre qui s'accorde à peu près, avec les pratiques d'Homere ; & alors elle compare sçavamment une singularité historique, avec un usage ordinaire dans un Poëme. De bonne foi, n'a-t-elle pas quelques remords des conséquences qu'elle en tire ? Ne sçait-elle pas mieux que moi, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable ? que quand on dit qu'une chose n'est pas naturelle, on ne prétend pas absolument qu'elle ne puisse tomber dans la tête de quelque homme ; on entend seulement qu'elle sort trop de l'ordre commun, & qu'elle blesse par une singularité excessive.

Pour les discours adressés aux chevaux,

on m'allegue deux raisons qu'on croit triomphantes ; mais combien les esprits sont frappés différemment des mêmes choses ! Ces raisons me paroissent dans leur genre au dessous des discours mêmes qu'on veut justifier. *Le Poëme Epique*, me dit-on, *est une fable comme celles d'Esopé ; & ainsi on y peut, non seulement parler aux chevaux, mais on y peut faire parler les chevaux mêmes, comme Homere l'a si judicieusement pratiqué.* M^c D. abuse ici du terme générique de Fable, & elle en confond les différentes especes. Comment, Elle, dont le livre n'est en partie qu'une nouvelle édition du P. le Bossu, n'a-t-elle pas mieux démêlé ses idées ?

La Fable est un discours inventé pour corriger les mœurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action. Voilà le genre, voici les especes. Il y en a de raisonnables & de vraisemblables, où l'on fait parler les Dieux & les hommes ; il y en a de morales sans vraisemblance, où l'on fait parler les animaux & les plantes, en leur prêtant les mœurs & les sentimens des hommes ; & enfin, il y en a de mixtes, où l'on mêle ensemble ces deux sortes de personnages. Les Fables d'Esopé sont des deux dernieres especes. Le Poëme Epique, la Tragédie & la Comédie sont de la première. Quoi donc ! en vertu de ce

droit de Fable , les chevaux deviendront-ils des personnages tragiques ? & les chiens & les chats entreront-ils décemment dans la Comédie ? Quelle absurdité , s'écriera-t-on ! prenez-y garde ; c'est la conséquence nécessaire du raisonnement de M^e D.

La seconde raison qu'on me donne par grace , car on croit la première décisive , c'est l'usage des Orateurs qui parlent à tout , & qui font tout parler. Mais on confond encore ici des discours figurés & allegoriques avec des discours sérieux & naïfs ; la différence est grande. Que l'Orateur apostrophe ce qu'il lui plaira , il ne me trompe point. Je sçai toujours qu'il parle à ses Auditeurs, quelque détour qu'il prenne pour les émouvoir ou les convaincre ; au lieu que quand Hector parle à ses chevaux , & qu'il les excite méthodiquement par tous les motifs de l'intérêt , de la reconnoissance , de la gloire & de la vertu, il ne parle qu'à ses chevaux , sans autre dessein que de leur parler ; & il ne fait en cela que suivre l'idée grossière d'un cocher qui croit bonnement que ses chevaux l'entendent ; encore nos cochers ne leur feroient-ils jamais des discours si suivis , ni si raisonnés , que ceux du sage Hector & du prudent Antiloque.

Mettons ici le discours même d'Hector ; je le parodierai ensuite exactement , en le supposant

supposant dans la bouche d'un cocher. Qu'on me pardonne ce badinage, ou même cette bassesse; je le donne pour ce qu'il est; mais l'effet en est sérieux, & c'est la meilleure manière d'exposer le ridicule dont il s'agit. Qu'importe qu'il en coûte ici quelque bienséance de style, pourvû que le raisonnement en profite. Voici le discours d'Hector.

» Xanthe & Podarge, & vous Ethon &
 » Lampus, voici une occasion où vous pou-
 » vez me payer tous les soins qu'Androma-
 » que, fille du Magnanime Ection, a'eue de
 » vous, en vous servant tous les jours elle-
 » même, plutôt qu'à moi, le pain & le vin de
 » ma table. Combien de fois m'a-t-elle quit-
 » té pour vous aller voir? les chevaux mêmes
 » des Dieux ont ils jamais été mieux traités?
 » Piquez-vous donc de reconnoissance;
 » poursuivez rapidement l'ennemi; ne vous
 » ménagez point; hâtez-vous, afin que nous
 » puissions prendre le bouclier de Nestor
 » qui est d'or massif, & dont la réputation
 » vole jusqu'aux cieux; & la merveilleuse
 » cuirasse de Diomedé, ouvrage admirable
 » de l'industriel Vulcain. Si nous nous ren-
 » dons maîtres de ces glorieuses dépouilles,
 » n'en doutons point, les Grecs remonte-
 » ront cette nuit même sur les vaisseaux
 » qu'ils auront pû sauver, & abandonneront
 » ce rivage.

Voici la Parodie. » Allons Gaillard, & toi
» courte-oreille, voici une occasion où vous
» pouvez me payer de tous les soins que Jac-
» queline, fille du fameux cocher maître
» Pierre, a eus de vous, en vous servant tous
» les jours elle-même votre avoine, plutôt
» que de me servir mon dîner. Combien de
» fois m'a-t-elle chanté pouille quand vous
» manquiez de litière ? Les chevaux mêmes
» des Ambassadeurs ont-ils été mieux traités
» que vous ? Piquez-vous donc de recon-
» noissance ; allons bon train ; ne vous mé-
» nagez point ; hâtez-vous, afin que nous
» puissions arriver au plus vite à la maison
» de N...., qui est toute bâtie de pierres
» de taille, & couverte d'ardoise. Nous irons
» ensuite à S. Cloud, lieu enchanté par ses
» jardins & par cette fameuse cascade qui
» est du dessein d'un très-habile homme. Si
» nous faisons ces deux courses diligem-
» ment, n'en doutons point, ceux que vous
» menez, outre le prix convenu, me don-
» neront encore de quoi boire, & ils se servi-
» ront de vous une autre fois.

Combien de circonstances faudroit-il re-
trancher de ce discours pour le rame-
ner à la nature ? celui du sage Hector est
pourtant précisément le même. Les cir-
constances qu'il employe ne sont pas moins
étrangères aux chevaux que celles que je
prête au cocher ; & toute la différence est

que toutes ces folies feroient bien plus excusables dans le cocher que dans le Héros.

J'ai remarqué dans les discours bien placés, des circonstances froides, inutiles, basses, ou contraires à la passion dominante. J'en ai choisi des exemples, & j'ai crû donner de bonnes raisons de mes dégoûts. Je sçai trop qu'elles ne peuvent rien contre une admiration invétérée; qu'il n'y a pas moyen de convaincre un homme qu'une chose est froide, quand il a résolu de la trouver vive; que même, plus il a d'esprit, mieux il élude les preuves délicates qu'on lui oppose; & qu'enfin l'erreur est plus féconde en sophismes, que la vérité en bons raisonnemens. Il n'y a qu'un chemin pour arriver au but, il y en a mille pour s'en écarter. Je sçai même que mes adversaires peuvent retorquer contre moi, ce même lieu commun que j'employe contre eux.

Je n'espère donc ramener sur rien, ces partisans outrés de l'Antiquité, qui ont prononcé leur vœu d'admiration à la face du public. Je ne prétens que m'instruire moi-même, & donner occasion aux lecteurs désintéressés d'interroger leur propre raison qui doit être leur véritable maître. Qu'ils lisent donc les discours dont il s'agit, sans dessein de les trouver ni bons ni mauvais, & en cédant naïvement à l'im-

pression naturelle ; qu'ils voient ensuite mes critiques & les apologies de M^c D. pour y chercher ce qui s'accorde le mieux avec ce qu'ils auront senti. Si M^c D. ne loie que ce qui leur aura plû, & s'ils reconnoissent dans ses raisons les véritables causes de leur plaisir, qu'ils prononcent hardiment pour elle ; mais si au contraire, je ne censure de ces beautés prétendues que ce qui les a blessés ; & s'ils sentent avec moi les raisons que j'en donne ; qu'ils ne craignent point de décider pour le sentiment, contre l'érudition & l'autorité, J'aurois plus de foi là-dessus, à des esprits naturels & simplement cultivés par ce qui s'est fait de meilleur dans notre siècle, qu'à ces sçavans qui par la longue habitude d'admirer tout dans les Anciens, & par trop de déférence aux autorités, se sont fait, pour ainsi dire, un goût d'emprunt, & tout-à-fait étranger à la raison.

En effet, la plûpart de ces Sçavans ne sentent plus les choses en elles-mêmes. Ils sont comme ces imaginations foibles, qui, subjuguées par l'éclat des dignités & des richesses, admirent dans la bouche d'un Grand, ce qu'ils trouveroient pitoyable dans celle d'un homme du commun. Ainsi l'ancienne réputation & les langues sçavantes leur imposent, & changent tout à leurs yeux. Telle pensée qu'ils entendent tous

les jours en François sans y prendre garde , les frappe , les enleve , s'ils viennent à la rencontrer dans un Auteur Grec. Tout pleins qu'ils en sont , ils vous la citent avec emphase , & si vous ne partagez pas leur enthousiasme , *Ah ! s'écrient-ils , si vous sçaviez le Grec !* il me semble entendre le Héros de Cervantes , qui parce qu'il est armé Chevalier , voit des enchanteurs , où son Ecuyer ne voit que des moulins.

Tel est l'inconvénient ordinaire de l'érudition , & il n'y a que les esprits du premier ordre qui puissent l'éviter. L'ignorance , me dira-t-on , n'a-t-elle pas aussi ses inconvéniens ? oüi sans doute , mais on a tort d'appeller ignorans , ceux mêmes qui ne sçauroient ni Grec ni Latin. Ils peuvent avoir acquis en François toutes les idées nécessaires pour perfectionner leur raison , & toutes les expériences propres à assurer leur goût. Nous avons des Philosophes , des Orateurs & des Poètes ; nous avons même des Traducteurs où l'on peut puiser les richesses anciennes , dépouillées de l'orgueil de les avoir recueillies dans les Originaux. Un homme qui sans Grec & sans Latin , auroit mis à profit tout ce qui s'est fait d'excellent dans notre langue , l'emporteroit sans doute sur le Sçavant , qui par un amour déréglé des Anciens , auroit dédaigné les ouvrages modernes.

Les choses seroient d'un côté, les mots de l'autre, & ce seroit au prétendu ignorant à juger des Auteurs, que le Sçavant prendroit la peine de traduire.

Il ne faut pas perdre ici l'occasion d'avouer une de mes fautes. J'ai traduit dans le discours de Phœnix : *Combien de fois avez-vous vomé dans mon sein, &c.* Il falloit mettre, *rejeté le vin que je vous donnois.* L'autre expression est trop dégoûtante, & n'est pas celle d'Homere; mais celle d'Homere ne présente pas une circonstance plus digne de choix, & le fonds de ma critique subsiste malgré l'infidélité de ma traduction.

Je voudrois que M^e D. m'éclairât plus souvent; mais elle se néglige un peu dans le choix de ses raisons; elle les trouve toujours assez bonnes contre moi; & il arrive qu'elle me confirme dans mes sentimens par ses réfutations mêmes. Voici, par exemple, un endroit où voulant disculper Homere d'une faute, elle prouve évidemment, ce me semble, qu'il en a fait deux. C'est sur le discours qu'Agamemnon fait dans le IX^e Livre aux Chefs de l'Armée, semblable, quoique plus court, à celui qu'il a fait à ses troupes dans le second. J'ai prétendu que de ces deux discours, l'un étoit simulé, & l'autre sérieux. M^e D. prétend qu'ils sont tous deux simulés; & que si le

second étoit sérieux , Diomedes feroit coupable d'insolence à l'égard de son Général ; au lieu qu'en le supposant simulé, cette insolence apparente n'est qu'un zèle adroit pour servir les véritables vûes d'Agamemnon. Ainsi de l'aveu de M^e D. si le discours est sérieux , Diomedes est en effet un insolent ; & Homere , outre la répétition absurde que je censure , aura fait encore une faute contre le caractère & contre la morale. Voyons à présent mes raisons & celles de M^e D.

Agamemnon au 2^e liv. se tient assuré de la victoire , sur la foi du songe que Jupiter lui a envoyé. Il assemble les Chefs , leur dit qu'il veut éprouver son Armée , en lui proposant la fuite , afin que si elle donne dans le piège , ils arrêtent & raniment les lâches qui auront pris son discours à la lettre. Après cette préparation , il parle en effet aux Soldats , & il leur propose imprudemment la fuite , comme un ordre absolu de Jupiter. Au 9^e liv. la situation est bien différente ; les Grecs ont été repoussés par Hector au delà de leurs retranchemens , & jusqu'à leurs vaisseaux. Agamemnon désespere du salut de l'Armée ; & c'est dans ces circonstances qu'il propose aux Chefs d'abandonner le siège. Comme il est vraisemblable qu'alors la proposition est sérieuse , Homere auroit averti que c'étoit

encore une feinte , s'il avoit voulu qu'on le pensât : d'ailleurs , quelqu'un des Chefs s'en feroit douté d'autant plus aisément , qu'ils avoient déjà entendu le même discours , lorsqu'il n'étoit qu'une feinte. Cependant personne ne soupçonne là-dessus la sincérité d'Agamemnon : Diomede au contraire lui reproche insolemment sa lâcheté ; & pour tout dire , Agamemnon ne se justifie pas.

Que répond à cela M^e D. ? *que malgré toutes mes raisons , le discours d'Agamemnon est simulé ; que Diomede en pénètre le véritable sens au travers de la feinte , & que ses reproches sont de l'or pour son Général.*

Qui a dit cela à M^e D. ? Denis d'Halicarnasse. Mais qui l'a dit à Denis d'Halicarnasse ? ce n'est pas Homere. Il marque expressément que la crainte & la consternation s'emparèrent des Rois après le discours d'Agamemnon. Diomede ne laisse pas soupçonner qu'il en pensât autrement que les autres. Nestor ne louë point Diomede d'avoir pénétré le dessein du Général. C'est le seul Denis d'Halicarnasse qui a trouvé le mot de l'énigme. Mais qui a jamais dit avant ni après lui , que le Poete Epique fasse agir ses personnages par des vûes secrètes qu'il laisse à deviner à ses lecteurs ?

La subtilité de Denis d'Halicarnasse a paru de l'or à M^e D. elle s'en est aidée le

mieux qu'elle a pû pour sortir d'embarras. Je laisse à juger si elle y a réüssi. En tout cas, elle a toujours un refrain foudroyant contre moi *Qui est-ce qui balancera, répètera-t-elle, entre Denis d'Halicarnasse & M. de la Motte.*

DE L'EXPRESSION.

Je crains que ce détail, tout nécessaire qu'il est, n'ennuye le lecteur. On est bien embarrassé à le satisfaire en matière de dispute. Il veut d'un côté qu'on réponde à tout ; de l'autre il veut qu'on l'amuse & qu'on le divertisse. Choisissez-vous la fleur des matières ? vous êtes superficiel : descendez-vous dans une grande discussion ? vous êtes sec & pesant. Répandez-vous des maximes instructives & générales ? on vous crie de venir au fait. Vous en tenez-vous aux questions particulières ? on vous lit à peine une fois dans la chaleur de la dispute présente ; & bientôt après on oublie même que vous ayiez écrit. Il n'y a pas moyen d'éviter un inconvénient, sans tomber dans un autre : il faut opter, mais se souvenir toujours, s'il m'est permis de badiner, que la raison même a tort dès qu'elle ennuye. C'est ce qui me fait renvoyer à ma troisième Partie les comparaisons & les sentences. Elles entreront na-

turellement dans les réflexions que j'y ferai sur la Poësie, où j'appliquerai les principes que j'en ai déjà posés dans mon discours.

A l'égard de l'expression, nous sommes d'accord M^e D. & moi. Elle prétend qu'Homere excelle en cette partie, & j'en conviens sans peine, sur la foi de tant de grands hommes qui l'ont admiré de ce côté-là. Car il faut remarquer que presque tous leurs éloges tombent sur l'expression d'Homere, dont ils pouvoient beaucoup mieux juger que M^e D. qui n'a en cela d'autre principe de connoissance que leur autorité même. Je souscris donc comme elle à leurs suffrages; je conclus même des défauts considérables d'Homere, qu'il falloit que son expression fût bien admirable pour les couvrir. C'est sans doute par ce charme qu'il a séduit les Anciens. La magnificence & le choix des mots faisoient disparoître l'irrégularité des choses; & comme l'expression a fait tomber nos Poèmes, malgré de grandes beautés; l'expression a soutenu ceux d'Homere, malgré de grands défauts.

Mais je soutiens toujours que personne aujourd'hui n'est juge compétent de cette expression, & qu'il n'y a que les langues vivantes qui puissent s'apprendre au point qu'il faut pour juger en détail de l'élégance

d'un Auteur. Il fuffit, pour prouver ma penfée, de faire attention à la maniere dont nous apprenons notre langue & les langues étrangères par un commerce habituel avec ceux qui les parlent, & à la maniere dont nous apprenons les langues mortes par les livres. La première maniere nous donne une idée précife des mots; ils font, pour ainfi dire, la traduction immédiate des chofes & des fentimens; nous voyons les chofes dont on parle; l'air du vifage, les geftes, le ton nous désignent même les fentimens qu'on exprime. Nous difcernons ce qui n'eft que du peuple, d'avec ce qui appartient aux gens plus polis: nous ne confondons point le bas avec le familier, le médiocre avec le fublime; & en attachant ainfi aux mots leur idée propre, nous y joignons encore toutes les idées accessoi-res que les différentes circonftances y font entrer. Nous ne jugeons point des expref-fions par analogie & par reflemblance, ce qui eft très-fujet à l'erreur; car fouvent ce qui paroîtroit fe pouvoir dire, ne fe dit pourtant pas: nous en jugeons par l'ufage qui a fes caprices; & c'eft même par la connoiffance délicate de cet ufage, que nous diftinguons ce qui eft heureufement hazardé, des licences malheureufes & fans goût.

Il n'en eft pas de même des langues

mortes : on ne nous les apprend que par l'entremise de celles que nous connoissons déjà. On employe trois ou quatre mots pour nous en expliquer un seul ; mais qui peut nous dire ce qu'il entre de l'idée de chaque mot dans la valeur de celui qu'on nous fait entendre ? Tel mot sera sublime , marié avec une telle expression , qui n'est plus que médiocre. ou même familier, marié avec une autre. Qui nous instruira de toutes ces différences ? Qui nous dira en quoi certaines expressions sont synonymes , & en quelle occasion elles cessent de l'être ? Qui nous révélera les idées accessoi- res qu'elles réveilloient ? Nous n'avons que le secours de quelques Grammairiens que l'on ne croit pas moins , quand ils se trompent , que quand ils parlent juste. Nous n'avons que l'exemple des Auteurs estimés ; mais comme on veut toujours qu'ils aient bien dit , on applique à toutes leurs expressions l'idée la plus juste que le sens demandoit ; de sorte que quand ils n'ont pas rencontré , ils nous égarent d'autant plus de la connoissance de leur langue , parce que nous faisons de leurs erreurs mêmes autant de regles. Il n'est pas besoin d'étendre davantage ces réflexions , pour faire voir l'incompétence de M^r Dacier même , à juger exactement de l'expression d'Homere.

DE LA MORALE.

Voici la critique que M^e D. souffre le plus impatiemment. J'ai accusé Homere de n'avoir pas eu de la morale, des idées bien pures ni bien affermies. Cela lui paroît presque un sacrilege. En vain je me couvre de l'autorité de Platon, qui ne pensoit pas mieux que moi de la morale d'Homere. M^e D. sans égard pour le divin Platon, cherche à m'accabler de ces allégories triomphantes, devant qui la raison ne tient point. Qu'on juge des coups qu'elle me porte par celui-ci.

Jupiter, comme je l'ai déjà dit, après avoir bien grondé sa femme qui n'entend point raison, & qui *voudroit manger tout cru Priam & toute sa race*, fait un marché avec elle pour avoir la paix. Ils abandonnent réciproquement à leur fureur, les peuples qu'ils chérissent le plus, & moyennant cette belle composition si digne des Dieux d'Homere, Minerve descend au camp des Troyens, & va conseiller à Pandarus la plus grande de toutes les perfidies. C'est, dit M^e D. *pour montrer que la Sageffe elle-même préside à tous les decrets de Jupiter, & qu'elle fait mouvoir tous les ressorts de la Providence*. Voilà donc, selon ce principe, la Sageffe Divine instigatrice des plus grands crimes. M^e D. a sans doute hor-

reur de la conséquence : qu'elle ait donc aussi horreur du principe qui l'entraîne nécessairement ; cela devroit bien guérir des allégories.

Mais aussi que deviendrait Homere sans ce secours ? Comment justifieroit-on dans le passage que je viens de citer, ce Jupiter qui gronde grossièrement sa femme, & qui ne s'en tient pas toujours là. Cette Junon qui conspire contre lui ; ce traité ridicule & cruel qu'ils passent à la face des Dieux ; & mille autres endroits d'aussi mauvais exemple ? Si l'on abandonnoit Homere à son sens naturel & littéral, ses absurdités fréquentes troubleroit ses adorateurs. Il faut bien qu'ils se soulagent par quelque voye ; Ils cherchent donc un sens mystérieux à quelque prix que ce puisse être ; & à la faveur d'une allégorie forcée, ils tournent en beautés profondes les défauts mêmes qui sautent aux yeux. Ils admirent alors l'adroite sublimité du Poète, en admirant leur propre pénétration : voilà deux bonnes affaires, & c'est le fruit des allégories.

DE LA REPUTATION D'HOMERE.

Si mes critiques particulières de plusieurs endroits de l'Iliade sont injustes, & que M. D. ait suffisamment réussi à faire voir que tous ces endroits attaqués sont admi-

rables, l'histoire que je fais de la réputation d'Homere, est par conséquent fautive. Mais si au contraire j'ai justifié mes censures, cette histoire est du moins vraisemblable; & l'on ne sçauroit la rejeter, qu'en y substituant des conjectures équivalentes. Il faut donc commencer par juger mes remarques en elles-mêmes, & le jugement qu'on en fera, fera l'apologie ou la condamnation de l'histoire que j'imagine en conséquence. L'ordre du raisonnement veut qu'on examine les principes avant les conclusions; car si les principes sont évidemment vrais, les conséquences qui en naissent nécessairement, le sont aussi; au lieu que la conséquence a beau révolter d'abord l'imagination, elle ne renverse point un principe incontestable.

Je m'en tiens donc à mon histoire, jusqu'à ce qu'on m'en présente une meilleure; & je n'y reconnois de faux, qu'une circonstance que M^r D. relève très-judicieusement. J'ai refusé le suffrage d'Aristote sur l'Iliade par deux raisons; dont l'une est que peut-être a-t-il voulu flater le goût d'Alexandre pour le caractère éclatant d'Achille; mais Aristote fait d'Achille un méchant homme, ce qui ne s'accorde pas avec l'admiration d'Alexandre. *Le peut être* ne me justifie donc point, & je n'y sçai que d'avouer franchement mon tort.

Si M^e D. m'avoit donné plus souvent occasion à de pareils aveux, je l'aurois toujours faisie de bon cœur ; car je me sens presque aussi flaté du mérite de reconnoître une erreur, que de l'avantage de n'y être pas tombé. Je ne prétens pas en cela me vanter d'aucune vertu solide ; peut-être n'est-ce qu'un tour différent d'orgueil ; peut-être la gloire attachée à une bonne foi trop rare, est-elle plutôt mon motif que la justice même ? c'est à moi à y prendre garde.

Je n'ai donc plus qu'à rendre raison de mon Poème dans ma troisiéme Partie, où je tâcherai, sans prétendre m'ériger en maître, de donner quelques idées de poésie & de versification. Mais j'avertis d'avance que l'apologie de mon Poème n'a rien de commun avec celle de mon discours. Mes réflexions pourroient être raisonnables, que mon exécution n'en seroit pas moins vicieuse. Le Génie a ses caprices, & la raison ne le discipline pas toujours comme elle voudroit. Indépendamment de cet examen, on peut déjà juger entre M^e D. & moi. L'Iliade est-elle parfaite, comme elle le prétend ? est-elle défectueuse, comme elle me l'a paru ? Nous avons dit nos raisons ; c'est au public à prononcer.

Je prie seulement le lecteur d'être en garde contre une prévention trop ordi-

naire à l'égard de ceux qui disputent. On s'imagine facilement qu'ils sont dans l'excès de part & d'autre ; que l'un demande tout , pendant que l'autre n'accorde rien ; & qu'il y a un juste milieu à prendre entre leurs exagérations. Cela n'est pas toujours vrai. L'un des disputans peut avoir saisi ce juste milieu , tandis que l'autre demeure seul dans l'excès.

M^e D. par exemple , n'a jamais reconnu aucune faute dans Homere : elle veut qu'il ait inventé l'art , & qu'il l'ait porté d'abord à la perfection : en un mot , elle veut qu'il soit lui seul l'exception de l'infirmité humaine. Voilà l'excès. Ses plus zélés partisans conviennent eux-mêmes qu'elle a trahi sa cause , en la voulant rendre trop triomphante , & ainsi il n'y a pas de question à son égard.

Je serois dans l'excès contraire , si je soutenois qu'il n'y a aucune beauté dans l'Iliade ; mais loin de le prétendre , j'y en ai reconnu de tous les genres ; je crois de plus que les fautes d'Homere appartiennent presque toutes à son tems ; & pour surcroît , je ne donne mes sentimens que pour des conjectures ; c'est à l'examen de chacun à les ériger en preuves , si elles le méritent. Du reste je ne prends point à cœur mes propres pensées ; on me fait même plaisir de les combattre : j'ai imprimé

les Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas tout-à-fait de mon avis ; je ne cherche en cela que l'éclaircissement de la vérité, pour moi, comme pour les autres ; & il me semble que l'avantage d'être instruit vaut autant que la gloire d'instruire.

Loin que je me reproche d'avoir été trop hardi, je crains que M. l'Abbé Terrasson, dont le livre va paroître, ne me convainque d'avoir été trop timide ; je ne serai point surpris qu'il aille plus loin que moi : ma déférence pour les sentimens reçus m'a fait user de réserves qu'une raison plus ferme & plus courageuse pourroit bien dédaigner. On s'efforce en vain de décréditer d'avance ce nouvel Auteur. On l'accuse de géométrie, comme si cette science étoit l'ennemie de la justesse & de la raison. *Quel fleau*, dit-on, *pour la Poësie, qu'un Géometre !* L'exclamation qui est ironique seroit plus raisonnable, si elle étoit sérieuse. L'esprit Géométrique vaut bien l'esprit Commentateur. Un Géometre judicieux ne parle que des matieres qu'il entend : il examine les choses par les principes qui leur sont propres : il ne confond point l'arbitraire & l'essentiel ; en un mot, il apprétie tout, & range tout dans son ordre. Il n'y a point de matiere qui ne soit sujette à la plus exacte discussion : l'art poë-

tique même a ses axiomes , ses théoremes , ses corollaires , ses démonstrations ; & quoique la forme & les noms en soient déguifés , c'est toujours au fond , la même marche du raisonnement , c'est toujours de la même méthode , quoiqu'ornée , que résultent les véritables preuves. M^c D. m'invite à me joindre avec elle pour combattre le nouveau Critique ; mais ne ferions-nous pas mieux elle & moi de lui céder , s'il a raison ? Oublions seulement les trois mille ans de suffrages , je crois qu'il n'y aura bientôt plus de dispute.

Fin de la seconde Partie.





REFLEXIONS

SUR

LA CRITIQUE.

TROISIEME PARTIE.



J'AI à faire ici l'apologie de mon Poëme; & c'est la partie de ma défense, de laquelle on croit que j'aurai le plus de peine à bien sortir: mais rien n'embarasse quand on ne cherche que la vérité; quand on veut bien examiner son propre ouvrage, comme on examineroit celui d'un autre, & qu'on trouve autant de plaisir & d'honneur à avouer ses fautes, qu'à défendre ce qu'on a fait de plus heureux.

Il s'en faut bien que je sois, à l'égard de mon Poëme, dans cette prévention intrépide où sont les Commentateurs à

l'égard des originaux qu'ils commentent : ils ne ſçauroient ſe réſoudre à convenir d'un ſeul défaut ; ils ſe reprochent même d'en avoir ſenti quelques-uns ; ils combattent ce goût naturel, comme une vraie tentation ; & à force de ſubtilités, ils font ſi bien qu'ils parviennent à admirer ce qu'ils ne ſe propoſoient d'abord que d'excuser. Quoique je ſois ici mon propre Commentateur, je me diſpenserai pourtant de l'uſage ; je me condamnerai en bien des choſes ; & je jugerai de moi naïvement, comme je voudrois que M^e D. eût jugé d'Homere.

Cette franchise me conduira à m'approuver moi-même ſur pluſieurs points : ainſi il importe de remarquer comment & juſqu'où cela eſt permis à un Auteur, & de bien diſtinguer l'orgueil, de la juſtice qu'on ſe peut rendre à ſoi-même.

L'orgueil d'un Poète conſiſte en deux choſes ; à ſe faire une trop haute idée de ſon art, & à s'exagérer le mérite & la perfection de ſes propres ouvrages. L'exemple de ces deux excès n'eſt que trop ordinaire. La plûpart des Poètes ſ'imaginent que la Poëſie eſt le plus grand don du Ciel : ils ſe regardent comme des hommes divins, à qui appartiennent par préférence toute la beauté, tout le feu & toute la ſublimité de l'eſprit : ils mettent les autres arts dans

une subordination injurieuse ; & ils croient même que les sciences ne demandent que de la mémoire avec un jugement ordinaire. Ils font plus, & dans la Poësie même, c'est au genre qu'ils ont choisi, qu'ils donnent toujours la primauté. Le Poëte épique soutient que le Poëme est le chef-d'œuvre de l'esprit humain : le Tragique & le Comique en disent autant de la Tragédie & de la Comédie : le Lyrique accoutumé à se louer par son droit d'enthousiasme, croit encore que son genre est plus difficile & plus élevé ; & il mettra de son autorité, les Pindares & les Horaces, c'est-à-dire lui-même sous d'autres noms, au dessus des Sophocles & des Térences. Voilà le premier orgueil des Poëtes, l'opinion outrée de leur art ; & avec cette opinion, se reconnoissent-ils imparfaits dans leur genre, (ce qui n'arrive gueres) ils se croiroient toujours des esprits du premier ordre.

Le second orgueil naît du jugement trop favorable qu'ils portent de leurs productions : ils n'estiment que leur manière, & ils méprisent tout ce qui ne lui ressemble pas : leur sorte de génie, leur goût, c'est la perfection. Le génie, le goût des autres, c'est l'ignorance de l'art. L'amour propre est un appréciateur bien fautif ; & ils n'en connoissent point d'autre. Que ces

gens-là parlent de leur art ou de leurs ouvrages, ils en parleront toujours avec orgueil ; ou s'ils se forcent à quelques discours modestes, on appercevra du moins dans leur air ce sentiment de préférence injuste pour eux-mêmes.

Mais quand un Poëte plus raisonnable s'est défendu de cette yvresse, par des réflexions solides & continuées, qui se sont enfin tournées en principes ; quand il a conçu que son art n'est, comme tout autre, qu'un exercice de l'esprit, qu'on n'apprend bien qu'aux dépens de quelque autre chose qu'on néglige ; que la plupart de ceux qui excellent dans les autres arts, auroient excellé dans le sien, si leur éducation y avoit été aussi favorable, & si les diverses circonstances de leur vie avoient tourné de ce côté-là leurs efforts & leur ambition ; il reconnoît alors dans toutes les professions des égaux & des supérieurs ; il découvre dans bien des gens qui ne sont pas Poètes, plus d'imagination, plus de sentiment, plus de raison qu'il n'en eût fallu pour le surpasser. Et enfin il trouve souvent dans les arts même inférieurs au sien, de quoi respecter ceux qui les exercent, parce qu'il regarde les hommes, moins par ce qu'ils font, que par la mesure de l'esprit qu'ils y mettent.

Une autre ressource de modestie pour

le Poëte fensé, c'est que dans son art même il lui manque toujours bien des choses; il ne sçauroit embrasser tous les genres, ni se plier à toutes les manières; il a des graces propres, mais dont il est, pour ainsi dire l'esclave; il n'en sçauroit changer. Il faut qu'il s'en tienne à sa façon, tandis que d'autres réussissent autrement. Une fable de la Fontaine pouvoit humilier Corneille; une chanson pouvoit humilier Moliere.

Quand un Poëte pense ainsi de son art & de son ouvrage, il peut parler naïvement de l'un & de l'autre: il lui est permis de dire qu'il se connoît en Poësie, comme à un Peintre de croire qu'il entend la peinture, parce que ce témoignage signifie seulement qu'on a étudié un art, & non pas que par une pénétration singuliere, on a découvert des choses au-dessus de la portée des autres. Il lui est permis encore de croire que son ouvrage est bon par tels & tels endroits; parce que cela ne marque que l'application des principes qu'il a étudiés; & pourvû que la manière dont il s'approuve, n'enferme pas une sotte admiration de lui-même, ni un mépris marqué des autres, on ne trouve point mauvais qu'il se rende justice, & on la lui rend avec plaisir.

Je ne croirai donc point être orgueilleux, en ne convenant pas avec M^e D. que je n'aye aucune connoissance de mon art,

ce seroit une modestie ridicule de m'avoüer tout-à-fait ignorant en cette matiere, comme ce seroit un orgueil choquant de m'imaginer l'entendre mieux que d'autres qui y auroient réfléchi autant que moi. C'est précisément dans ce point de confiance que j'ose défendre ma petite Iliade, nom qu'on lui donne pour la déprimer, & qui ne vaut pas mieux pour cela, que si pour décrier celle d'Homere, on l'appelloit la longue Iliade : ces termes de mépris ne servent qu'à contenter le chagrin du critique ; mais ils ne prouvent rien, & il reste toujours à vérifier si l'Iliade d'Homere est plus étendue que la matiere ne le demande, & si la mienne est abrégée aux dépens des proportions nécessaires.

Avant que j'entre dans aucun détail, il est bon de faire ici l'histoire de mon Ouvrage ; je prie le lecteur de s'y prêter sans impatience, comme à une partie de ma justification, il en jugera mieux de mon dessein, & de ma maniere de l'exécuter ; & la postérité, si j'arrive jusqu'à elle (il nous est permis à nous autres Poëtes de l'espérer un peu légèrement) ne sera pas fâchée de trouver mon commentaire tout fait. Ce sera autant de peine épargnée pour les Scholiastes de ce temps là ; car on en a quelquefois à bon marché.

*HISTOIRE DE MON
OUVRAGE.*

Lorsque la dispute sur les Anciens , & en particulier sur Homere , étoit la plus vive entre M. Perrault & M. Despreaux , M. l'Abbé Regnier se leva au milieu d'eux comme un autre Nestor ; il fit le personnage de conciliateur ; & pour convaincre honnêtement M. Perrault qu'il ne falloit pas juger des Poètes , sur des traductions en prose , il donna le premier livre de l'Iliade en vers , où il espéra qu'on reconnoîtroit la sublimité du génie d'Homere : mais cet essai fut malheureux ; M. Perrault paroissoit justifié par l'ouvrage même qui devoit le confondre , & l'original pâtissoit du mauvais succès de l'Interprete. Ce n'est pas que M. l'Abbé Regnier n'eût beaucoup de sçavoir & d'esprit ; je respecte & j'aime encore sa mémoire , comme je respectois & comme j'aimois sa personne. Il a fait beaucoup d'ouvrages sensés & poétiques mêmes : il avoit particulièrement le génie de la traduction ; mais soit que dans celle-ci , le dessein de rendre trop exactement Homere eût contraint son propre goût , soit qu'il n'eût pas fait assez d'efforts pour vaincre la difficulté , il ne donna que

des vers froids & durs : je nomme ici les choses par leur nom , parce que cela ne le touche plus ; en un mot , il ne se ressembloit pas à lui-même.

Je vis ce premier livre , dont la sécheresse & le désagrément m'étonnerent ; & ne pouvant comprendre ni que ce fût tout-à-fait la faute d'un traducteur aussi capable , ni aussi celle d'un original estimé depuis tant de siècles , j'essayai si en prenant plus de liberté que M. l'Abbé Regnier n'en avoit pris , on ne pouvoit pas rendre Homere avec plus de noblesse & plus de grace. Je crus avoir réussi aux premiers vers ; cette opinion m'engagea plus loin ; & ainsi me flatant toujours , j'arrivai d'efforts en efforts jusqu'à la fin du premier livre.

J'allai aussi-tôt le montrer à M. Despreaux , qui sur la simple exposition de l'entreprise , en parut d'abord effrayé : il ne m'écouta qu'après s'être mis à l'aise par un exorde sur les difficultés , qui me présageoit la critique la plus sévère. Ces préliminaires ne me découragerent point. Je lus ; dès les premiers vers M. Despreaux se calma , il approuva bientôt : l'approbation devenoit insensiblement éloge. Il comparoit tout haut les vers d'Homere avec les miens , en me félicitant du bonheur de ma traduction , tandis que sans nier , ni sans déceler mon ignorance sur le grec , je m'ap-

plaudissois en secret d'avoir rencontré assez juste pour lui paroître le sçavoir. La conversation continua un peu de la part de M. Despreaux, aux dépens de ceux qui traduisent les Poètes en prose ; & il finit enfin, en m'assurant que mon ouvrage me feroit honneur, & qu'il aimeroit presque autant avoir traduit l'Iliade comme je la traduisois, que d'avoir fait l'Iliade même. Ce sont exactement les propres termes : M^e. D. les niera peut-être encore, *comme si elle avoit été présente* ; mais je ne sçaurois supprimer le vrai, dans la crainte de ses jugemens, & je me contente de tempérer des paroles si fortes dans la bouche d'un critique comme M. Despreaux, en pensant qu'après s'être attendu à quelque chose de mauvais, le médiocre lui avoit tenu lieu du bon, & que son exagération naissoit de sa surprise. Ajoutez que par ce compliment il croyoit encourager un admirateur d'Homere, parce qu'il ne paroissoit pas encore que j'en dusse devenir le critique.

Je donnai donc ce premier livre, accompagné d'une Préface honorable pour Homere, où je remarquois simplement que j'avois adouci certaines choses par égard pour nos usages, & par condescendance pour notre goût. Aussi personne ne se souleva contre moi ; l'ouvrage eut son succès : de célèbres Professeurs de Rhétorique &

d'Humanités le lurent même dans leurs Classes ; & qu'il me soit permis de le dire, ils l'approuverent également , & comme traduction , & comme poësie. J'espère qu'on voudra bien souffrir les faits qui me font honneur ; j'avouerai avec la même franchise ceux qui m'humilieront ; & pour ne pas aller plus loin , le Journaliste de Hollande censura dès-lors quelques vers malheureux que j'ai corrigés de bonne foi , parce que je sentis qu'il avoit raison.

Je me contentai d'avoir lutté heureusement contre M. l'Abbé Regnier ; & je ne me proposai point de continuer l'ouvrage dont l'étendue & la difficulté effrayerent également ma paresse & mon peu de génie ; car je me flatte d'en sentir encore mieux les bornes que ceux qui m'en accordent le moins. C'est alors que je fis mes Odes, qui me valurent quelque approbation du Public , & enfin le gage le plus flatteur de cette approbation , par l'honneur que me fit l'Académie Françoisse de me recevoir dans son Corps. Je crus que je devois , en qualité d'Académicien , contribuer de mon talent à remplir les séances publiques par quelque lecture , & dans ce dessein , Homere me revint dans l'esprit. Je tentai donc le second livre , où , comme dans le premier , je ne fis que des changemens légers , quoique fréquens : je fis le troisiéme & le

quatrième avec la même espece de fidélité, & je suivis Homere de si près, sans marcher servilement sur ses pas, que malgré bien des libertés, je ne paroissais encore que Traducteur.

Je sentis, en voulant continuer, l'impossibilité de réussir par la même méthode. Il me parut que des changemens légers ne suffiroient plus pour le reste. Les combats trop fréquens, ennuyeusement détaillés, & presque toujours les mêmes, sous de nouveaux noms, les épisodes désintéressans, le grand nombre de discours semblables, les harangues des combattans, les caracteres démentis, tout cela m'arrêta; mais comme j'étois frappé cependant des grandes beautés répandues dans l'Iliade, je ne pus me résoudre à les perdre; je conçûs le dessein de les rapprocher & de les soutenir par d'autres, s'il m'étoit possible; j'embrassai toute la matiere; je la disposai avec réflexion; & enfin j'exécutai les huit derniers livres de mon Iliade sur le nouveau plan que je m'étois fait.

De ces huit livres j'en ai récité sept aux Assemblées publiques de l'Académie; car les quatre premiers, quoique versifiés avec autant de soin, ne m'ont jamais paru assez vifs pour attirer l'attention nécessaire. Tous mes Confreres sont témoins de l'accueil que le Public a fait aux livres qu'il a entendus,

& le Public est témoin lui-même de l'approbation de la plûpart de mes Confreres. M. l'Abbé Regnier sur tout, je lui rends ce témoignage avec attendrissement, m'en félicitoit toujours avec une joie excessive, & il me décernoit lui-même publiquement le prix de la carrière qu'il avoit courue. En vain diroit-on, qu'il se sentoît s'périeur à moi par tant d'autres endroits, que son amour propre ne souffroit pas beaucoup à m'approuver. Ce n'est guères connoître toute l'injustice des hommes, que de les croire si traitables; la plûpart ne voudroient de gloire que pour eux, & les belles ames sont celles qui souffrent volontiers que les autres en ayent leur part.

Mon Iliade fut enfin imprimé avec ce Discours sur Homere, qui m'a fait des Critiques obstinés de quelques-uns de mes approbateurs; ils n'ont pû souffrir que j'inquiétasse leur ancienne admiration; & dès que j'ai refusé d'adorer comme eux le Pere de la Poësie, ils m'ont refusé eux-mêmes jusqu'au nom de Poëte. Plus d'un anathême poétique fut lancé contre moi; un Sçavant même fit en latin un vœu public de lire tous les jours mille vers d'Homere en réparation de mon audace impie. Voilà le culte Homerique établi bien nettement. On m'attaqua encore de quelques Epigrammes, armes si commodes, qui dispen-

sent de l'examen & des raisons, & qui ne consistent qu'en quelque mot plaisant qui tient lieu de preuve. Je conseille à ces Messieurs qui en sçavent faire, de n'en hasarder jamais que contre moi; ils n'offenseront personne; je leur promets de n'y jamais répondre, & de rire même le premier de ce qu'il y aura d'heureux & de bien tourné dans les injures qu'ils me diront. Je ne leur conseillerai pas, comme Esope, d'aller jeter leur pierre à un plus puissant que moi, qui pousseroit la reconnaissance plus loin; je leur dirai plutôt sérieusement de commencer par m'épargner moi-même, de peur de contracter une habitude injuste & dangereuse à l'égard des autres.

Malgré ces murmures de certains Sçavans, j'ai trouvé grace devant d'autres, & j'ai été absous avec éloge à tous les Tribunaux littéraires. Mais sans me prévaloir plus qu'il ne faut de ces arrêts, où l'indulgence & la politesse peuvent avoir trop de part, je vais exposer ce que j'ai pû recueillir-moi-même des différens jugemens du public.

J'entends qu'on me récusé pour cette exposition. Un Auteur, me dit-on, ne sçait jamais ce qu'on pense de son ouvrage; ses amis le flatent, ils lui exagèrent le bien qu'on en dit, ils lui fardent les censures qu'on en fait, & il demeure toujours

le plus mal instruit de sa vraie réputation ; cela n'est que trop vrai en général , & les Auteurs n'ont qu'à se prendre à eux-mêmes de l'illusion où on les laisse. Ils se révoltent contre les premières critiques , & on n'y revient plus ; ils se déconcertent dès qu'on leur rapporte des autres quelque sentiment qui ne les flatte pas , & on prend le parti de les leur dissimuler ; ils veulent être trompés , & on les trompe ; de quoi auroient-ils à se plaindre ? Mais quand un Auteur sçait gré à ses amis de l'avertir de ses fautes , qu'il leur demande un compte exact de ce qu'ils entendent dire de son ouvrage , & que sa mauvaise humeur ne les fait pas repentir de leur sincérité ; alors la vérité ne lui échappe pas. Les hommes ne demandent pas mieux que de la dire , quand ils n'y perdent rien ; ils se plaisent même à dire des choses humiliantes à ceux qui les veulent bien souffrir : c'est un moment de supériorité pour eux , & ils ne manquent pas de le saisir. Mes amis , par un motif plus noble , m'honorent de cette liberté , il ne me ménagent point les expressions ; & presque tout le monde , ou par amitié , ou sous prétexte d'amitié , est en possession de me dire les choses les plus dures pour l'amour propre. Tout devient M^r. Dacier pour moi. C'est un secours que je me suis procuré , pour me

mettre en état de mieux faire , c'est une adresse de l'amour propre qui veut bien dévorer de petits affronts , pour se préparer des honneurs plus solides ; & les esprits supérieurs qui font bien sans cela , feroient encore mieux sans doute , s'ils se servoient un peu de mon secret.

Je sçai donc que trois sortes de gens parlent de mon Iliade ; les uns qui ne l'ont presque pas lûë ; les autres qui l'ont lûë , mais sans la comparer à celle d'Homere ; & enfin ceux qui ont fait cette comparaison du moins en partie.

Ceux qui ne l'ont presque pas lûë n'en pensent pas bien , & la raison en est , qu'il y a de quoi s'ennuyer dans les quatre premiers livres ; ils jugent de tout le reste sur la foi de ce premier ennui , & le déchaînement de certains Sçavans les autorisant à ne se pas défier de leurs dégoûts , ils décident aussi hautement que ces Sçavans mêmes , qui s'appuyent à leur tour de ces jugemens précipités & portés sur leur parole.

Pour ceux qui ont lû mon Poëme , ils ont du goût pour la Poësie , ou ils n'en ont pas. S'ils n'en ont pas , la lecture de l'ouvrage les a fatigués ; les choses n'y sont pas si intéressantes qu'elles puissent prévaloir à cette continuité de versification , dont l'agrément n'est pas fait pour eux ; ainsi m'imputant le peu de plaisir qu'ils ont eu , ils concluent , sans y penser , que je ne suis

pas Poëte , de ce qu'ils n'aiment pas la Poësie. Les hommes sont bien sujets à ces sortes de syllogismes. Ceux qui aiment la Poësie , ont senti , j'ose le dire , un grand nombre de beaux vers dans mon ouvrage ; mais parce que la matiere plus pathétique dans les huit derniers livres m'a prêté aussi plus de force & plus de sentiment , ils ne m'ont loué que de cette partie , & ils se sont rangés sur la premiere avec le plus grand nombre.

Enfin le peu de Sçavans qui m'ont comparé avec Homere , ou sont adorateurs déterminés de l'Antiquité , ou ils sont sans prévention. Ces adorateurs irrités déjà de la hardiesse de mon discours , ont regardé le Poëme avec indignation. Autant de retranchemens que j'ai osé faire , autant de preuves , selon eux , de mauvais goûts : autant de changemens , autant d'absurdités ; presque tous mes vers pitoyables , parce qu'il n'y en a guères où je suive servilement l'original. Les Sçavans sans prévention en ont jugé bien différemment ; mes retranchemens leur ayant paru raisonnables , & mes corrections heureuses , ils ont trouvé que je n'en avois pas assez fait ; ils m'ont compté pour fautes bien des choses que j'ai conservé d'Homere , & quelques-uns ont été jusqu'à condamner absolument mon choix. Que prétendoit-il

faire , disoient-ils , d'un ouvrage aussi dé-
 ectueux ; & ne devoit-il pas sentir qu'Ho-
 mere perceroit à travers tous les voiles qu'il
 pourroit lui prêter ?

**DE LA DIFFICULTE' DE
 TRADUIRE HOMERE.**

M^e D. me trouve téméraire dans un au-
 tre sens , elle croit fermement qu'Homere
 ne sçauroit que perdre en françois , & elle
 juge que loin de prétendre à l'embellir , je
 n'ai pas dû me flater de conserver ses gra-
 ces. Elle allegue en preuve de sa pensée ,
 l'exemple de M. Despreaux & de M.
 Racine , qui essayèrent tous deux de tra-
 duire Homere , & qui abandonnerent l'en-
 treprise dès les premiers efforts. On veut
 nous faire entendre par-là *qu'il est plus*
difficile de dérober un vers à Homere que
d'arracher à Hercule sa massüe. Pour moi
 je crois que cet essai malheureux de nos
 deux plus grands Poètes , prouve plus
 contre Homere que la critique la plus rai-
 sonnée.

Nieroit-on que M. Despreaux & M.
 Racine ne sçussent exprimer en beaux
 vers un sens raisonnable ? Ils en ont tant
 exprimé & avec une élégance si continuë ,
 que ce soupçon ne sçauroit naître dans
 l'esprit de personne. D'où venoit donc la
 difficulté qu'ils éprouverent ? C'est que

d'un côté voulant rendre Homere à peu près tel qu'il est , & de l'autre voulant être agréables , & soutenir leur réputation , ils sentirent bientôt dans l'exécution , l'incompatibilité du dessein. La grossiereté du procédé d'Agamemnon à l'égard de Chryses suffisoit pour les arrêter d'abord. Le vouloient-ils adoucir , ce n'étoit plus Homere. Le laissoient-ils dans la simplicité des temps héroïques ; ils prêtoient aux Desmarets des armes contre eux-mêmes : il n'y avoit pas moyen d'être Racine ou Despreaux , & Homere en même temps. L'illusion de l'harmonie grecque mise à part , il ne restoit plus qu'un sens grossier ; & c'est ce sens grossier qu'il étoit plus difficile d'embellir que d'arracher la massue d'Hercule.

S'ils s'étoient contentés de traduire Homere , comme l'ont fait autrefois Salel & Salomon , qui l'ont rendu si fidèlement qu'on croit lire des Poèmes burlesques en lisant leur traduction , ils n'auroient pas été si embarrassés ; mais ils vouloient transformer des choses déraisonnables & choquantes en beautés judicieuses , de maniere pourtant que ce fussent les mêmes choses : dessein contradictoire & d'une exécution impossible.

Tout sens raisonnable dans quelque langue qu'il ait été conçu d'abord , peut

être transporté heureusement dans la nôtre ; & M. Racine & M. Despreaux l'ont bien fait voir eux-mêmes dans ce qu'ils ont imité des Grecs & des Latins. Nos expressions françoises par elles-mêmes ne jettent point de faux sur une pensée vraie , elles n'en avilissent pas une grande , elles n'en ternissent pas une gracieuse ; mais aussi elles ne sçauroient mettre ni vérité , ni grandeur , ni grace où il n'y en a pas , qu'en substituant des circonstances qui changent absolument le fond des choses.

Supposons un moment que l'Iphigénie de M. Racine fût originairement grecque ; que la conduite & les discours y fussent précisément les mêmes que dans la pièce que nous avons , M. Racine auroit-il senti l'impossibilité de la rendre ? Et s'il avoit donné comme traduction la Tragédie dont il est l'inventeur , nous aviserions-nous de penser qu'il eût rien fait perdre à son original ? Qu'on voye au contraire les endroits mêmes qu'il a imités d'Euripide , on n'y trouvera pas une pensée supprimée par égard à l'impuissance de notre langue ; ce sera toujours la grossiereté du sens ou le défaut de convenance qui auront exigé la suppression ; on y verra les choses corrigées ou embellies par de nouveaux tours , par des accroissemens de pensées , & quelquefois par la seule place où ils les em-

ployent ; & ces imitations dont on fait tant d'honneur aux Anciens , tourneroient souvent à leur honte , si l'on examinoit bien ce que les imitateurs ont conservé d'eux , & ce qu'ils leur prêtent.

Ainsi je ne doute pas que si M. Racine & M. Despreaux eussent voulu prendre à l'égard d'Homere , les mêmes libertés que j'ai prises , ils n'eussent beaucoup mieux fait que je n'ai pû faire ; mais en ne les voulant pas prendre , tout leur génie n'auroit été qu'à dire en vers plus harmonieux , que les miens , des choses déraisonnables & mal arrangées , que toute l'harmonie du monde ne sauvera jamais.

Je l'avouë , c'est de cette difficulté de rendre Homere , que je me faisois un mérite ; & j'espérois que les Poëtes s'en feroient un plaisir ; mais il y en a peu d'assez généreux pour établir eux-mêmes la réputation d'un ouvrage qu'ils n'ont pas fait ; car je ne veux pas parler de ceux qui se hâtent de le décrier contre leur conscience : la plûpart attendent comment le public le prendra : ils laissent parler ceux qui ne se connoissent guères en Poësie ; & s'il arrive que ces juges incompétens condamnent l'ouvrage , ils se joignent à eux , par égard , disent-ils , pour le public ; au lieu que s'ils avoient d'abord le courage de relever les beautés qu'ils sentent , & d'excuser

certaines fautes par l'impossibilité de les éviter dont ils ont l'expérience , ce public qui les entraîne à ce qu'ils disent , seroit peut-être entraîné par eux ; & ils donneroient le ton à ceux dont ils le prennent lâchement.

Voilà les divers jugemens qu'on a porté de mon Iliade : Il faut examiner à présent en qui ils sont raisonnables ; car comme je ne prends point le mal qu'on en a dit pour une autorité suffisante qui la condamne , je ne donne pas non plus les témoignages favorables qu'on lui a rendus , comme des preuves de sa bonté. Il faut que chaque lecteur en juge par lui-même , & qu'il cherche avec moi les raisons de la censure des uns , & de l'approbation des autres.

Je distingue donc dans mon Poème le fonds des choses & la versification , & j'examine de bonne foi ce qu'il y a de bon & de défectueux dans les deux genres.

DU FONDS DES CHOSES.

On a vu que mon dessein dans les quatre premiers Livres étoit de suivre de près Homere ; & ne croyant pas alors qu'on dût mettre le fonds des choses sur mon compte , je ne songeois qu'à les dire le plus noblement qu'il m'étoit possible ; à remédier au plus choquant par de légères

circonstances : en un mot , je ne cherchois que des graces adroites , qui en embellissant mon original , lui laissassent pourtant sa ressemblance. Dans les huit derniers livres , mon dessein devint bien différent ; je n'adoptai presque plus que les choses qui me plaisoient en elles-mêmes ; je changeai , j'inventai sans scrupule toutes les fois que je crus ne pouvoir réussir autrement ; & enfin je songeai à imaginer des beautés de notre goût , au lieu que jusques-là je n'avois travaillé qu'à pallier certains défauts qui n'en étoient pas , si l'on veut , du temps d'Homere , mais qui du moins le sont devenus pour notre siècle.

Cette diversité de desseins met déjà dans l'ouvrage une espece de difformité , & d'autant plus nuisible au succès , qu'il commence par des choses que j'ai censurées moi-même , & auxquelles , pour ainsi dire , j'ai averti de s'ennuyer. Le procédé brutal d'Agamemnon à l'égard de Chryses , la querelle grossiere d'Agamemnon & d'Achille ; les pleurs puériles de ce Héros , & ses plaintes d'enfant à sa bonne mere ; ce Jupiter enchaîné par les Dieux , & qui ne doit son salut qu'à un Géant , la feinte absurde d'Agamemnon pour éprouver son armée , l'épisode comique & ridicule de Therfite , tout cela rend l'entrée de mon Poëme rebutante pour le bon sens , &

quoique je sente de l'art dans les adoucissements fréquens que j'y ai mis , je vois bien qu'il y doit être presque en pure perte , parce que le fonds trop vicieux y domine toujours , & que l'impression frappante du fonds des choses l'emporte sur les petites beautés du détail.

Il faut encore justifier Homere , & ne le pas confondre tout-à-fait dans mon tort. Généralement parlant , il ne pouvoit travailler que d'après les idées reçues , il ne pouvoit peindre que ce qu'il voyoit. Ses Dieux , tout méprisables qu'ils sont , sont pourtant ceux qu'on adoroit : ses Héros , tous grossiers qu'ils paroissent , étoient pourtant les Héros de ce temps-là ; la force du corps passoit pour le plus grand mérite ; & Homere en parle presque toujours avec plus d'admiration que de la vertu. Il pese , pour ainsi dire , ses grands hommes au poids des fardeaux qu'ils enlevoient ; & pour imprimer du respect à ses contemporains pour les personnages de son Poëme , il dit plus d'une fois que plusieurs hommes de son temps , soustiendroient à peine , ce qu'un seul des autres lançoit aisément. Il n'étoit point blessé des injures brutales qu'il met dans la bouche de ses Héros , parce que de la part de ces hommes robustes & respectés par leur vigueur , ces injures n'avoient alors

qu'un air noble de supériorité , au lieu que nous y attachons à l'heure qu'il est l'idée d'une bassesse brutale.

Le plus grand vice d'Homere dans le fonds des choses , est donc d'être né dans un siècle grossier. Il a fait à peu près comme un payfan , qui doué naturellement de l'organe le plus poétique , ne feroit jamais sorti de son village. Cet homme pourroit faire un Poème où le génie perceroit à travers le défaut de sa matiere ; mais que seroit-ce que ces héros ? Des rustres fiers & vigoureux qui feroient trembler les autres ; en un mot , des Ajax & des Achilles. La différence des temps fait le même effet que celle des lieux : la Grece entiere du temps d'Homere n'étoit qu'un village en comparaison de la société perfectionnée depuis lui. Il a peint ce qu'il voyoit , c'est tout ce qu'il pouvoit faire ; mais ce qu'il a peint est devenu choquant , non pas seulement par caprice & par une révolution d'idées arbitraires , mais par une connoissance réelle de ce qui fait la véritable dignité de l'homme.

DE LA POESIE.

Eclaircissions un peu , s'il est possible , les idées qu'on doit avoir de la Poésie. La plupart des gens n'en ont que des idées

confuses , & leur principe n'étant pas stable ; ils n'en raisonnent que d'une manière chancelante. On dit communément que la Poësie n'est qu'une imitation de la nature ; mais cette définition vague n'éclaircit rien ; & il faut sçavoir précisément quel sens on y attache , au mot de nature & à celui d'imitation.

Entend-on par nature , tout ce qui existe , tous les objets , tous les caractères particuliers des hommes , & leur diverse manière de penser ? Si on l'entendoit ainsi , & que toute Poësie fût bonne dès qu'elle imite un objet réel , on seroit autorisé par-là à peindre les objets les plus rebutans ; les caractères les plus froids & les plus bizarres. Phœnix dans son discours à Achille , auroit pû ne s'en pas tenir au vif que ce Héros rejettoit sur lui dans son enfance ; il auroit pû s'étendre à mille autres détails plus choquans , dont je crains même de donner l'idée , tant je sens que toute nature n'est pas bonne à peindre. Homere auroit pû choisir des personnages encore plus grossiers & plus fous que ceux de son Poëme ; car il y en avoit sans doute de son temps. Qui dira que ce seroit là de bonne Poësie , & qu'on auroit tort de ne s'y pas plaire ? Il faut donc entendre par le mot de nature , une nature choisie , c'est-à-dire , des caractères dignes d'attention , &

des objets qui puissent faire des impressions agréables ; mais qu'on ne restreigne pas ce mot d'agréable à quelque chose de riant : il y a des agrémens de toute espece, il y en a de curiosité , de tristesse , d'horreur même.

Or si la Poësie consiste dans l'imitation d'une nature choisie , il s'ensuit que celui qui la choisit le mieux , en l'imitant d'ailleurs aussi-bien que les autres , est le plus grand Poëte de son temps : il s'ensuit aussi qu'à mesure que le monde s'embellit par les arts , & qu'il se perfectionne par la morale , la matiere poëtique en devient plus belle , & qu'à dispositions égales, les Poëtes doivent être meilleurs.

Je demande encore ce qu'on entend par le mot d'imitation ; est-ce une ressemblance entiere & scrupuleuse de l'objet particulier qu'on peint ? Si on l'entendoit ainsi , on retomberoit dans les inconvéniens que j'ai déjà marqués. On seroit autorisé à mettre , comme Homere , des choses insensées dans la bouche des sages , & à faire commettre des lâchetés aux braves , parce qu'il n'y a ni sage , ni brave à qui cela ne puisse arriver. Il faut donc entendre par imitation , une imitation adroite , c'est-à-dire , l'art de ne prendre des choses que ce qui en est propre à produire l'effet qu'on se propose. Car il ne faut jamais

séparer dans le Poëte , son imitation de son dessein. C'est ce dessein , qui pour ainsi dire , donne la loi à l'imitation ; c'est lui qui lui prescrit ses véritables bornes , & qui la rend bonne ou mauvaise , selon qu'elle le sert , ou qu'elle le dément.

Un Historien , par exemple , peint les hommes en particulier , pour les faire connoître tels qu'ils sont. Il a raison d'allier dans la même personne les grandes qualités & les grands défauts , d'y faire voir cette alternative de vices & de vertu , qui n'est que trop ordinaire aux hommes : son imitation est excellente , parce qu'elle est conforme à son dessein ; mais si un Poëte peint la même personne dans le dessein de la faire admirer , & qu'il ne supprime pas ce qui nuirait à l'admiration qu'il veut exciter : son imitation est mauvaise , parce qu'elle contredit ses vûes.

Si je peins un lion , sans autre dessein que de le peindre , je puis employer avec succès , tout ce qui le caractérise ; mais , si je ne le peins qu'en le comparant à un héros dans certaines circonstances , je suis obligé alors de n'en dire que ce qui convient à l'action de mon Héros , & si je m'emporte au - delà , le vrai , le noble même ne laissera pas d'être une faute , & mon imitation , sans pécher contre la vérité , péchera contre mon dessein , ce qui suffit pour la rendre vicieuse.

Le Poëme , la Tragédie , la Comédie , l'Ode , la Satyre , la Pastorale ; tout cela imite la nature , mais dans des vûës différentes , & souvent , ce qui est une bonne imitation dans l'un de ces genres , en seroit une fort mauvaise dans l'autre.

Il faut encore remarquer qu'il y a dans un ouvrage le dessein général , & le dessein particulier de chaque partie. Il faut donc juger de l'imitation générale par le dessein général , & des imitations particulieres par des desseins particuliers. On ne sçauroit se tromper en étendant cette règle jusqu'aux plus petites circonstances.

Je croirois donc qu'il faudroit définir la Poësie , l'art qui par le discours en vers , imite la nature avec choix & avec un dessein sensible de donner certaines idées , ou d'exciter certains sentimens. Par le discours , je distingue la Poësie de la peinture & de quelques autres arts ; par le discours en vers , je la distingue de l'éloquence qui imite aussi la nature ; par le choix , je détermine son agrément ; & par le dessein , je détermine sa justesse.

Selon cette idée , j'ose dire en général , qu'il manque à la Poësie d'Homere d'être l'imitation d'une belle nature , & que lui-même est personnellement défectueux ; en ce qu'il manque souvent de dessein , ou que du moins il ne peint pas les objets

d'une maniere conforme au dessein qu'il paroît avoir. Je vais m'examiner moi-même selon cette idée , & je commence par le fonds des choses.

*DE MA MANIERE D'IMITER
HOMERE DANS LES QUATRE
PREMIERS LIVRES.*

Pour ne pas entrer ici dans un détail ennuyeux , je ne choisirai que quelques exemples que j'étendrai un peu , afin de donner par-là l'idée la plus exacte qu'il me sera possible des fautes d'Homere & des miennes. Peut-être serai-je un peu plus sévère pour Homere que pour moi , quoique ce ne soit pas mon dessein ; l'amour propre entend bien ses intérêts ; c'est au lecteur à y prendre garde , & je m'en fie bien à lui.

DISCOURS D'AGAMEMNON.

Dans le second Livre de l'Iliade , Agamemnon reçoit par un Songe , un ordre exprès de Jupiter d'armer ses troupes , & d'attaquer Troye que les Dieux lui livrent. Il assemble aussitôt les Chefs , qu'il instruit du songe , & qui le prennent pour un bon garant de la victoire : il conçoit en même temps le dessein d'éprouver son armée ,

mée , en lui proposant la fuite ; les Chefs lui applaudissent ; & voici en conséquence le discours qu'il tient à ses troupes.

Mes amis , Héros de la Grece , disciples du Dieu Mars , Jupiter m'afflige d'une manière bien cruelle. Cet impitoyable Dieu qui m'avoit promis , qui m'avoit assuré par un signe infailible que je retournerois dans ma patrie , après avoir saccagé la superbe Ilion , me trompe aujourd'hui ; il me commande de retourner honteusement à Argos , après que j'ai perdu ici une grande partie de mes troupes. Telle est donc la volonté du puissant Jupiter , qui a renversé tant de forteresses , & qui en renversera encore tant d'autres ; car son pouvoir est infini. Quelle honte pour nous parmi les races futures , qu'une armée de Grecs , une armée si nombreuse & si belliqueuse , ait fait si long-tems inutilement la guerre , contre des ennemis si inégaux en nombre , & qu'après tant d'années , la fin paroisse aussi éloignée que le premier jour. Car si les Grecs & les Troyens consentoient à une trêve confirmée par des sacrifices , & que nous voulussions faire un dénombrement général des uns & des autres , que les Troyens se missent d'un côté , que de l'autre , nous nous rangeassions par dizaines , & que nous prissions par dizaine , un Troyen pour nous verser du vin , nous aurions encore plusieurs dizaines qui

manqueroient d'échanſon ; tant il eſt vrai que les Grecs ſurpaſſent les Troyens en nombre. Mais ces derniers ont des troupes de pluſieurs villes qui leur ont envoyé du ſecours ; & c'eſt ce qui renverſe tous mes deſſeins , & qui m'empêche de ſaccager Troye. Neuf années du grand Jupiter ſe ſont écoulées ; le bois de nos vaiſſeaux eſt corrompu , leurs cordages uſés , nos femmes & nos enfans nous attendent dans nos maiſons ; & ici nous nous conſumons après une entrepriſe que nous avons faite avec tant d'éclat , & qui ne peut être terminée. Mais allons , faiſons ce que je vais vous dire , obéiſſons tous , fuyons ſur nos vaiſſeaux , regagnons notre chere patrie ; car n'eſpérons pas déſormais de nous rendre maîtres d'Ilion.

Il y a là deux ſortes de fautes , l'imprudence du deſſein d'Agamemnon , & en lui paſſant ſon deſſein , les imprudences de ſon diſcours même. A l'égard du deſſein , je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus abſurde. Cet Agamemnon qu'on nous a donné pour le plus ſage des hommes dans la conduite d'une armée ; cet Agamemnon aſſuré poſitivement de la victoire par un ſonge envoyé de Jupiter , au lieu de faire valoir cet ordre aux ſoldats , comme aux Chefs , s'a-
viſe de propoſer la fuite à ſon armée : & dans quel tems encore ? dans le tems

qu'elle vient de perdre Achille sa plus grande force, & qu'elle doit être découragée par cette perte.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'Homere ne dégrade pas seulement Agamemnon par cette imprudence, il n'avilit pas moins tous les Chefs qui l'approuvent. Ce Nestor, cet Ulyssé, ce Diomede, qui sçavent relever si durement les fautes de leur Général, quand ils les apperçoivent : les voilà tout-à-coup devenus stupides. Ils n'ont pas le moindre scrupule sur le dessein imprudent d'Agamemnon, & ils trouvent plus raisonnable d'abattre d'abord le courage des soldats, afin de le relever ensuite à grands coups de sceptre, que de leur enfler le cœur par l'ordre & la promesse de Jupiter, qui devoient leur tenir lieu d'Achille.

J'ai conservé cette faute d'Homere, toute frappante qu'elle m'a paruë, & elle est devenue la mienne ; mais alors je ne me proposois presque que de traduire, & je ne m'étois pas encore enhardi aux libertés nécessaires pour être agréable. J'aurois pû changer ce second livre d'une maniere judicieuse, en supprimant la feinte d'Agamemnon, & en faisant que tandis qu'il expose aux Chefs le songe qu'il a reçu, Thersite soulevât l'armée qu'Ulyssé & les autres Chefs eussent ra-

menée , en lui faisant valoir l'ordre de Jupiter. Peut-être le ferai-je quelque jour : je commence toujours à réparer ma faute en l'avouant.

A l'égard des imprudences du discours même d'Agamemnon , en supposant son dessein raisonnable ; il n'est pas difficile de faire sentir qu'il employe en effet les véritables circonstances propres à persuader la fuite à ses soldats , quoiqu'il ait un dessein tout contraire. *Jupiter* , dit-il , *l'afflige d'une manière bien cruelle : ce Dieu impitoyable lui avoit promis la prise de Troye ; mais il le trompe aujourd'hui , & il lui commande de s'en retourner à Argos.* Y a-t-il rien de plus positif que cet ordre , & en faut-il davantage à des soldats fatigués pour prendre leur parti ? En vain M^e D. fait-elle valoir comme une adresse d'Agamemnon la promesse que Jupiter lui avoit faite : en vain ajoute-t-elle dans sa traduction , *par un signe infailible* , qui n'est pas dans Homere ; car elle lui fait bien de ces petits présens sans les lui reprocher : que sert tout cela ? puisqu'enfin Jupiter commande d'abandonner le siège. L'ordre n'est il pas aussi positif que la promesse , & la religion ne demandoit-elle pas également & la confiance pour l'une & l'obéissance pour l'autre ? Devoirs contradictoires en cette occasion , ce qui est

une nouvelle faute d'Homere. Jupiter peut-il tromper , demande M^c. D ? Oui , fans doute , il peut tromper , & il est étonnant qu'on le demande dans le tems même qu'il trompe effectivement , & que par un songe imposteur , il se joue de la crudélité du pauvre Agamemnon. Il auroit donc fallu supprimer ce faux ordre de Jupiter , & ne pas autoriser d'un si bon prétexte le découragement des soldats.

En second lieu , Agamemnon dit qu'après tant d'années , l'entreprise n'étoit pas plus avancée que le premier jour : nouvelle raison pour se décourager. Il auroit fallu dire tout le contraire , & faire sentir qu'il étoit d'autant plus honteux d'abandonner l'entreprise , qu'on étoit sur le point de l'achever.

En troisième lieu , Agamemnon après avoir relevé la supériorité des Grecs sur les Troyens par ce calcul de Grecs rangés par dizaines , qui prendroient un Troyen pour échançon , perd tout le fruit de ce beau calcul , en ajoutant que *les Troyens ont reçu de grands secours de plusieurs villes , & que c'est ce qui renverse ses desseins*. Il falloit envelopper les assiégés & leur secours , sous la même idée du petit nombre ; en un mot , diminuer l'image des obstacles en les exposant.

Enfin Agamemnon finit mal adroite-

ment , en interdisant tout espoir à ses troupes , & en ramenant l'ordre de Jupiter , qui est le point décisif ; au lieu que dans son dessein , il falloit ménager pour la fin , quelque tour adroit qui piquât d'honneur ses soldats dans le tems même qu'il leur propose une fuite honteuse.

Voilà bien des fautes dans un discours peu étendu ; & l'on ne dira pas que ce sont là des fautes arbitraires. Il est indispensable en tout tems & en tout pays de raisonner juste & conséquemment de son dessein.

Il me paroît d'abord que dans mon imitation , j'ai corrigé un peu cet ordre positif de Jupiter ; aujourd'hui il me commande.... je ne le donne que comme un avis du Ciel , qui s'explique par l'état des affaires & par les obstacles. C'est de ces obstacles que je dis :

Enfin voilà pour nous l'ordre de Jupiter.

De sorte que les soldats ne croyant pas les conjonctures aussi décourageantes qu'Agamemnon le dit , ils pouvoient trouver dans leur valeur , un ordre de Jupiter aussi intelligible & aussi déterminant que l'autre.

Il me paroît encore qu'en évitant ce calcul si froidement exact des Grecs & des Troyens , j'ai plus pesé qu'Homere,

sur les circonstances propres à ranimer les soldats.

Nous nous étions flattés que les trésors de Troye
Pour prix de nos travaux deviendroient notre
proye.

Voilà l'intérêt ; ce premier mobile de la
valeur des troupes.

Jupiter nous condamne à la honte éternelle.
De n'avoir pû vanger une juste querelle.

Outre la honte , voilà la justice si propre
à encourager encore , parce qu'elle fait
compter sur la protection des Dieux.

Ces vaisseaux triomphans qu'Argos nous vit mon-
ter ,

A peine suffiroient à nous y reporter.

Voilà l'éclat de l'entreprise & le péril de
la retraite ; deux raisons , qui jointes en-
semble , se prêtent mutuellement de la
force , & qui forment , pour ainsi dire , un
double engagement de constance.

Nos peres , nos enfans , nos femmes nous atten-
dent.

Allons , quoique vaincus , nous effuserons leurs
pleurs.

Ils s'étoient bien flattés de nous revoir vainqueurs

Cette seule circonstance pouvoit rendre
I iv

aux soldats l'idée du retour insupportable ; comment soutenir la vue d'une famille qui les attendoit couverts de gloire , & qui les verra deshonorés.

Malgré tous ces adoucissmens , le discours est encore vicieux , parce que j'y fais trop valoir les secours des Toyens , & que j'y mêle trop aussi la volonté des Dieux. Il falloit donner un tour plus adroit aux raisons , & même en inventer d'autres : ce que je conserve d'Homere l'emporte sur ce que j'y change ; je ne m'en plains pas ; & j'ai bien mérité , pour n'avoir pas eu la hardiesse de tout corriger , qu'on ne me tînt pas compte de mon art même à diminuer certains défauts.

Encore deux exemples de cet art perdu. Après que Calchas a révélé aux Grecs le sujet du courroux d'Apollon , Agamemnon se leve plein de fureur , & dit à ce Calchas si respectable dans l'armée.

Devin qui ne prédis que des malheurs , tu ne m'as jamais rien dit d'agréable ; tu ne te plais qu'à prophétiser des maux , & jamais on n'a vû de toi une bonne action , ni entendu une bonne parole. Présentement tu viens ici débiter aux Grecs tes prétendus oracles d'Apollon , que les malheurs que ce Dieu leur a envoyés viennent de ce que je n'ai pas

voulu recevoir les grands présens qu'on m'offroit pour la rançon de Chryseïs : en effet j'aimerois beaucoup mieux la garder , & je la préfère même à la Reine Clytemnestre ma femme ; aussi ne lui est-elle inférieure , ni en beauté , ni en esprit , ni en adresse pour les beaux ouvrages. Cependant je veux bien la rendre , si c'est l'intérêt des Grecs ; car qui doute que je n'aime beaucoup mieux le salut de mon peuple que sa perte.

Qu'est-ce d'abord que cette injure grossière ? *On n'a jamais vu de toi une bonne action , ni entendu une bonne parole.* Ou ce Calchas le plus éclairé des Devins , ce favori distingué d'Apollon , est bien avili par cette injure , si elle est fondée sur la vérité ; ou si elle est sans fondement , Agamemnon lui-même n'est qu'un menteur brutal , indigne de la confiance des Grecs & de la protection des Dieux qui l'ont mis à leur tête.

Qu'est-ce encore que ce sentiment effronté ? *En effet , j'aimerois beaucoup mieux la garder , & je la préfère même à la Reine Clytemnestre ma femme.* Un Roi , à la face de tout son peuple , peut-il ainsi faire parade de son vice , en appuyant sur les circonstances qui le rendent encore plus sensible ? *à la Reine ma femme.* Et pourquoi cette belle préférence ? parce que *Chryseïs est aussi belle qu'elle a autant*

d'esprit & qu'elle travaille aussi bien que Clytemnestre. M^c D. soutient pourtant que ce Roi n'est pas fadement amoureux : elle a raison , il l'est impudemment. Mais ce qu'on aura peine à croire , c'est qu'après une passion aussi déclarée , elle trouve indécente la douleur que je donne à Agamemnon quand il renvoye sa captive sur un de ses vaisseaux.

Y remet à regret l'aimable Chryséide ,
Et nomme , en soupirant , Ulysse pour son guide.

Ces regrets & ces soupirs sont de trop , dit M^c D. M. de la Motte , qui apparemment a le cœur sensible & qui est accoutumé à nos Opera & à nos Romans , les a mis par goût ; mais Homere s'est bien gardé de ravalier ainsi Agamemnon , en le faisant si fadement amoureux.

Remarquez , je vous prie , le raisonnement de M^c D. Homere n'a point avili Agamemnon en lui faisant préférer hautement son esclave à sa femme , il l'auroit avili , s'il l'avoit fait soupirer quand il se fait l'effort de la rendre. Ne point rougir d'une passion injuste , c'est un amour grand , héroïque & digne des premiers âges : soupirer quand on en triomphe , c'est un amour fade , & digne tout au plus de nos opera & de nos romans.

A l'égard du dernier sentiment d'A-

gamemnon : *qui doute que je n'aime mieux le salut de mon peuple que sa perte* : outre que ce tour qui doute , est une des libéralités de M^e D. pour Homere , qui dit simplement , *j'aime mieux le salut de mon peuple que sa perte*. Il me paroît toujours que ce sentiment est trop froid , & que ce n'est pas assez en cette occasion d'une préférence si peu animée. Des soldats frappés de la perte & qui périssent à milliers , sont-ils bien consolés d'entendre dire , qu'on aimeroit mieux qu'ils ne périssent pas. Est-ce là le discours d'un Général qui doit être le pere de ses troupes.

Voyons à present comment j'ai rendu ce discours.

Jusqu'à quand , malheureux , dans tes tristes fureurs

Feras-tu tes plaisirs , d'annoncer nos malheurs ?

Des volontés des Dieux incommode ministre ,

Ta voix nous est toujours d'un présage sinistre.

Tu dis que pour Chryses mes injustes dédains

Ont armé d'Apollon les redoutables mains.

Le Ciel , par tant de morts , demande Chryseïde ,

D'un partage si doux veux-tu priver Atreïde ?

Car enfin à tes yeux , je ne m'en cache plus ,

Mes feux pour ma captive ont fondé mes refus :

Je l'aime , & de ce bien mon ame trop jalouse ,

Déjà se partageoit entr'elle & mon épouse.

Cependant , s'il le faut , je la rends dès ce jour :
Le salut de la Grece est mon premier amour.

Jusqu'à quand , malheureux , est une expression un peu trop dure ; le stile d'Homere me gagnoit sans que j'y prisse garde , mais à cela près , il me semble que j'ai corrigé Homere en plusieurs choses. Outre que je supprime cette injure , on n'a jamais vû de toi une bonne action , ni entendu une bonne parole : je tempere de beaucoup dans Agamemnon la préférence solennelle de son esclave à son épouse. Il avouë sa passion comme une foiblesse.

Je l'aime , & de ce bien mon ame trop jalouse ,
Déjà se partageoit entr'elle & mon épouse.

Il ne justifie point ce goût par de mauvaises raisons ; il sent l'excès coupable où il étoit déjà parvenu , & enfin il prend le parti de le vaincre par un intérêt plus grand & seul digne d'un Roi.

Cependant , s'il le faut , je la rends dès ce jour ,
Le salut de la Grece est mon premier amour.

Ce dernier vers est un sentiment héroïque & animé. Ce n'est pas seulement une froide préférence du salut de la Grece à sa perte : c'est la passion dominante d'Agamemnon : & si tout le discours étoit aussi raisonnable , je m'en applaudirois

moi-même avec confiance. Mais malgré mes précautions , il y reste encore de la dureté & de l'indécence : on a raison d'en être blessé ; & mes fidélités pour Homere en ces occasions , sont autant d'infidélités que je fais au bon sens. Je ressemble en cela à ce même Agamemnon que je peins , qui se partageoit entre son esclave & son épouse. Je me partage entre Homere & la raison , au lieu que j'aurois dû , sans hésiter , sacrifier toujours l'un à l'autre.

Discours de Nestor.

Après la querelle grossière de deux Rois , qui fourniroit une infinité de pareilles remarques ; après qu'Achille , par les conseils de Minerve , s'est soulagé le cœur par des injures atroces.

Nestor se leva , il étoit Roi de Pilos , & le plus éloquent de son siècle ; toutes les paroles qui sortoient de sa bouche étoient plus douces que le miel. Il avoit déjà vû passer deux âges d'hommes , & il regnoit sur la troisième génération. Il parla en ces termes , qui faisoient connoître sa grande prudence.

O quelle douleur pour la Grece , & quelle joye pour Priam , pour ses enfans , & pour les Troyens , s'ils viennent à apprendre les dissensions de deux hommes , qui sont au des-

sus de tous les autres Grecs par le courage & par la prudence ! mais croyez-moi tous deux , car vous êtes plus jeunes , & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous , & qui ne méprisoient pas mes conseils. Non , je n'ai jamais vû , & je ne verrai jamais de si grands personnages que Pirithoüs , Drias , Cénée , Exadius , Poliphème égal aux Dieux , Thésée fils d'Egée , semblable aux immortels. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portés : mais s'ils étoient vaillans , ils combattoient aussi contre des ennemis très-vaillans , contre des Centaures des montagnes dont la défaite leur a acquis un renom immortel. C'est avec ces gens-là que j'ai vécu à ma première sortie de Pilos , loin du Peloponese ma patrie. Je tâchois de les égaler selon mes forces ; & parmi tous les hommes qui sont aujourd'hui , il n'y en a pas un qui eût osé leur rien disputer. Cependant ; quoique je fusse jeune , ces grands hommes écoutoient mes conseils. Suivez leur exemple , car c'est le meilleur parti. Vous Agamemnon , quoique le plus puissant , n'enlevez point à Achille la fille que les Grecs lui ont donnée , & vous fils de Pélée , ne vous attaquez point au Roi , car de tous les Rois qui ont porté le sceptre , & que Jupiter a élevés à cette gloire , il n'y en a jamais eu de plus grand que lui. Si vous avez plus de valeur , & si vous

êtes fils d'une Déesse, il est plus puissant, parce qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée, appeaisez votre colere, & je vais prier Achille de surmonter la sienne; car il est le plus ferme rempart des Grecs dans les sanglans combats.

Ce discours de Nestor est-il, comme le dit Homere, une grande marque de sa prudence? Voyons si ce miel qui coule de sa bouche est aussi doux & aussi fort qu'on le prétend; car la douceur du miel, dit là-dessus M^e D. est une douceur fortifiante, & comme elle le remarque sur le témoignage exprès d'Hypocrate, le miel est plus fort que le vin même.

Croyez-moi tous deux; car vous êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous. Non, je n'ai jamais vû, & je ne verrai jamais de si grands personnages que les Pirrithoüs, &c. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portés. Ne semble-t-il pas que le bon Nestor insulte à ceux qu'il veut calmer: Il les avertit qu'ils sont très-petits à ses yeux; il leur ôte même tout espoir d'obtenir un jour son admiration; & devant qui prend-t-il ce ton si peu convenable à un conciliateur? devant les deux plus superbes hommes du monde, devant les Grecs qui tenoient à injure qu'on les comparât à leurs peres, comme il arrive

à Sténélus dans la suite. Comment Achille & Agamemnon pouvoient - ils digérer qu'on les mît si fort au dessous de quelques hommes qui vivoient quarante ans avant eux ? & comment l'expérience de Nestor ne lui avoit-elle pas encore appris que toutes comparaisons sont odieuses. Il paroît bien que l'éloquence étoit encore au berceau du tems de ce bon vieillard ; & d'autant plus qu'après s'être évaporé en digressions inutiles il s'appesantit sur ses propres louanges , & qu'enfin il conseille en maître : *Suivez donc mes conseils , car c'est le meilleur parti.* Mais il pêche encore plus dans la conclusion de l'accommodement. Il dit d'Agamemnon qu'il est le plus puissant , & d'Achille qu'il est le plus vaillant. Jamais compensation ne fut plus désobligeante. On peut bien dire honnêtement à un homme qu'un autre est plus puissant que lui ; parce que la puissance est un avantage extérieur qui ne touche pas au mérite personnel ; mais on ne sauroit dire sans injure , & sur-tout à un Roi , qu'un autre est plus vaillant que lui ; parce que la valeur est un devoir de Héros dont il se doit piquer , & sur lequel il lui seroit honteux de le céder à quelqu'autre.

On pourroit excuser Homere , en disant que par plus vaillant , il n'entend autre

chose que *plus fort*, excuse inutile pour M^e D. qui dit expressément, *si vous avez plus de valeur*. Mais s'il ne veut dire que *plus fort*, ce seroit-là pour Achille une louange de bien vil prix, & indigne d'un grand homme. Il est vrai pourtant que la force du corps étoit un mérite considérable du tems d'Homere ; c'étoit une qualité absolument essentielle aux Héros. Ne l'étoit pas alors qui vouloir, & c'est de cela même que je tire une preuve de la grossiereté du siècle ; c'étoit mesurer les hommes sur le pied des bêtes féroces : que pouvoit-ce être que la morale d'un tems où l'on n'avoit pas encore compris que l'homme n'est grand que par les qualités de l'ame ?

Il faut voir à présent si mon imitation est plus raisonnable : M^e D. en seroit bien étonnée ; car elle dit que *Nestor tout vieil qu'il est, a une noblesse d'expressions & une vivacité que le Poète François tout jeune qu'il est, n'a ni sentie ni imitée*. Qu'elle me permette de remarquer que cette comparaison n'est qu'un badinage : elle devoit songer que Nestor est Homere même, & que le vieillard qui n'est qu'un personnage d'imagination, peut avoir toute la vivacité qu'il a plû au Poète Grec, qui étoit jeune, de lui donner.

Atride dans son cœur frémit de cette audace ;
Quand l'éloquent Nestor qui les voit s'animer ;
Vénérable Orateur , tâche de les calmer :
Lui , qui depuis les jours que la Parque lui file ,
A vû naître trois fois un nouveau peuple à Pile ,
Et qui Roi du troisiéme élevé sous ses yeux ,
Commande à ses sujets dont il vit les ayeux.
Dans quels transports , dit-il , faut-il que je vous
voye ?

Quel désespoir pour nous ! quel triomphe pour
Troye !

Si ce bruit se répand , votre désunion
Va , contre vos exploits , rassurer Ilion.
Laissez à la raison calmer la violence ,
Et respectez en moi l'âge & l'expérience.
Craindrez - vous d'imiter , en suivant mes con-
seils ,

Ceux qui doivent servir d'exemple à vos pareils ?
Pirithoüs , Driante , Exadie & Cénée ,
Le divin Poliphème & l'héritier d'Egée ?
Jamais leur bras vengeur s'arma-t-il vainement ?
Quel monstre dans leurs jours nâquit impuné-
ment ?

Loin de Pile , à leur voix , je cherchai les allar-
mes ;

Je vins à leurs travaux associer mes armes ,
Cent fois , j'ai vû près d'eux le péril sans effroi ;
Une part de leur gloire a rejalli sur moi.
Ils ont de mes conseils éprouvé l'assistance ;
Et depuis , un long âge a meuri ma prudence.

Croyez-en donc Nestor , ou plutôt la raison ;
 Elle asservit Achille au rang d'Agamemnon :
 Mais sans autoriser que le puissant Atride ,
 Aille au mépris des Grecs lui ravir Cryséide ;
 L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits ;
 L'un est le fils des Dieux , l'autre est le chef des
 Rois.

Ainsi , ru dois , Atride , en regnant sur toi-même ,
 Justifier les Grecs de ton pouvoir suprême ;
 Et nous verrons Achille ardent à t'imiter ,
 Nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.

N'y a-t-il pas d'abord quelque adresse dans
 ce tour.

Si ce bruit se répand , votre désunion
 Va , contre vos exploits , rassurer Ilion.

C'est ainsi que Nestor tâche à gagner le
 cœur de ceux qu'il conseille. Il leur rap-
 pelle leurs exploits , & les anime à ne les
 pas rendre inutiles par leur division. Il est
 vrai qu'Homere leur parle aussi de courage
 & de prudence ; mais je mets les actions à
 la place des qualités , ce qui me paroît un
 peu plus flatteur ; car ce sont toujours les
 faits qui louent le mieux.

Craignez-vous d'imiter, en suivant mes conseils ,
 Ceux qui doivent servir d'exemples à vos pareils ?

Ce tour me paroît bien différent de

celui d'Homere. L'un est une insulte ; l'autre est un éloge. Il égale Agamemnon & Achille aux anciens Héros , & il anime d'autant plus leur émulation.

Et depuis , un long âge a meuri ma prudence.

Nestor ne donne là sa prudence que comme un fruit de la vieillesse : supériorité qui n'humilie personne , parce que chacun peut se flatter de l'acquiescer à son tour ; & ce n'est qu'ainsi qu'il est honnête ou du moins permis de se louer.

L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits :

L'un est le fils des Dieux , l'autre est le chef des Rois.

Voilà Agamemnon & Achille élevés tous deux , mais ils ne le sont point aux dépens l'un de l'autre. L'un a l'avantage de la naissance , l'autre celui de la puissance ; deux avantages extérieurs qui demandent chacun leur considération particulière. Enfin il y a satisfaction pour les deux Héros ; au lieu qu'il n'y en a point , si on leur dit comme Homere , que l'un a plus de valeur que l'autre. Cela me paroît si évident , que je ne doute pas que M^e D. même n'en convienne.

Il semble cependant qu'elle a pris son parti , & qu'elle est déterminée comme

Nestor à admirer toujours les Anciens , & à n'admirer qu'eux : On pourroit dire de cette illustre Sçavante , en la comparant à ce sage vieillard , qu'elle a vû trois générations dans les Lettres , les Grecs , les Latins & les Auteurs de nos jours ; & qu'elle voudroit regner sur la troisiéme , parce qu'elle a vécu , pour ainsi dire ; avec les deux autres. Elle dit à tout son siècle dans les CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOÛT : j'ai fréquenté des hommes qui valoient mieux que vous : non je n'ai jamais vû & je ne verrai jamais de si grands personnages qu'Homere , Aristophane , Sophocle , Anacréon , Terence , &c. Voilà les plus grands Poëtes que la terre ait portés ; vous n'êtes que des Pigmées auprès de ces géans. Suivez donc mes leçons , car c'est le meilleur parti. Mais j'ai grand peur que ce discours n'ait pas plus d'effet que celui de Nestor , qui tout éloquent qu'il étoit , n'empêcha pas les malheurs des Grecs.

De ma manière d'imiter Homere dans les huit derniers livres.

C'est dans ces livres que je donne occasion aux grandes douleurs de M^{re}. D. Les retranchemens considérables & les changemens hardis que j'y fais lui paroîs-

sont impardonnables. Elle s'écrie que je *mutilé impitoyablement Homere ; qu'elle ne peut le voir sans pitié, sans indignation, & sans courir à son secours.* Le nom de fol orgueil ne lui suffit pas pour qualifier mon crime : elle déclare qu'elle ne sçauroit lui trouver de nom. *Il étrangle,* dit-elle avec faiblesse, *dans un seul de ses livres six livres entiers d'Homere ; & quels livres ! il réduit l'un en huit vers, l'autre en seize, l'autre en cinquante ; enfin quatre livres admirables, & où tout est précieux, en cent vingt-quatre vers ; & quels vers ?* Cela est vrai, le calcul est exact, & voilà précisément mon crime. M^e D. en est dans une aussi grande agitation qu'Agamemnon quand il voyoit moissonner ses troupes par Hector, & que les larmes couloient de ses yeux comme deux sources abondantes qui se précipitent du haut d'une montagne. Je suis fâché de la voir dans cet état ; & si sa douleur est sincère, je lui en demande pardon, quoique je n'en sois que la cause innocente. Mais je la prie de faire attention pour se soulager, que je ne me suis point engagé à imiter tout Homere, que j'ai prétendu seulement choisir dans l'Iliade, ce qui m'en paroïsoit ou plus pathétique, ou plus essentiel à l'action ; & qu'ainsi quand ce que j'ai supprimé seroit beau, il suffiroit que ce que j'ai choisi

ne le fût pas moins , pour me mettre à couvert de tout reproche.

Voyons cependant à quoi se réduisent mes retranchemens ; aux répétitions , qui en y comprenant les formules , ne font guères moins de la sixième partie de l'Iliade ; je m'en rapporte à l'exactitude de M^e D. si elle veut bien se divertir à en faire le calcul : aux harangues des combattans , qui outre le défaut de vrai-semblance , rentrent souvent encore dans le genre de répétitions : aux descriptions anatomiques des blessures , qui occupent quelquefois cinq ou six pages : à dire séchement , ce Héros blessa un tel à tel endroit ; l'autre à tel autre : enfin à des épisodes qui roulent sur des personnages subalternes , & qui font perdre trop long-tems de vue ceux à qui l'on s'intéresse. J'avoue que ce sont là des beautés que je n'ai *ni imitées ni senties* ; mais il me paroît que mon dégoût est le goût général ; & si c'est là ce que M^e D. appelle corruption du goût , elle a raison d'en accuser tout son siècle.

Je n'ai point fait de retranchement qui ne me coûte de la part de M^e D. une mercuriale un peu vive. *Après ceci* , dit-elle sur la fin du premier livre , *M. de la Motte supprime quatre-vingt ou cent vers , avec moins de regret qu'il n'en auroit à supprimer le moindre des siens , & cela nous donne*

une belle idée du goût qu'il a pour la Poësie.
Je les ai traduits ces quatre-vingt ou cent vers ; ils sont imprimés dans la première édition de mon premier livre , & je ne les ai retranchés dans la suite , qu'afin de ne pas rendre ce livre plus long que les autres , sans nécessité. M^e D. se souviendra donc , s'il lui plaît , que je ne suis pas aussi amoureux de mes vers qu'elle le dit : que je les retranche volontiers , quoique je les croye bons , quand l'intérêt de tout l'ouvrage le demande : & j'en ai bien supprimé d'autres dans les endroits mêmes où l'on m'accuse quelquefois avec raison de trancher trop court , parce que j'ai craint d'interrompre des actions vives , par des détails qui ne me paroissent pas intéressans. Je sens bien que cette impatience de rapprocher les choses vives , a produit en quelques endroits des liaisons trop brusques ; mais du moins n'en doit-on pas accuser ma complaisance pour mes vers , puisque j'en ai sacrifié pour cela de tout faits , & où rien ne me blesse que le défaut de passion.

M^e D. regrette outre cela , des images , des comparaisons , des sentences , des histoires , des généalogies ; que ne regrette-t-elle pas ? J'ai déjà déclaré qu'il y a des beautés dans l'Iliade que je n'ai pû employer , parce qu'elles tiennent à des choses

fes

ses qui n'entroient pas dans mon plan. Ainsi l'on auroit tort d'imputer tous mes retranchemens à mépris pour Homere ; j'avois regret quelquefois à ce que je ne pouvois traiter : mais si j'avois à justifier mon audace par le vice des choses que j'ai supprimées , je choisirois volontiers les exemples que M^e D. cite pour preuves incontestables de mon mauvais goût.

Des Images.

Je choisirois par exemple , l'image du commencement du X^e liv. que M^e D. regarde comme la plus sublime qu'on puisse imaginer , jusques-là qu'elle ne comprend pas comment j'ai pû me résoudre à la passer, Agamemnon y est comparé à Jupiter. *Comme lorsque le Maître du Tonnerre se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluie , ou à la couvrir de gresle , ou de morceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels , ou qu'il est prêt à souffler les guerres funestes ; on voit les éclairs se suivre sans relâche & traverser les airs. Les soupirs qu'Agamemnon pouffoit sans cesse du fonds de son cœur se suivoient de même , & il étoit dans une continuelle agitation. Quelle magnificence & quelle sublimité dans cette image ! se récrie M^e D. & comme si elle sentoît qu'une exclama-*

tion ne prouve rien ; elle ajoûte : *c'est ce qui a fait dire aux Anciens qu'aucun Poëte n'a mieux scû qu'Homere égaler par la grandeur de ses idées la majesté des plus grands sujets.* Cela ne prouve pas plus que le point d'exclamation ; il falloit dire en quoi cette image est sublime. Pour moi , n'en déplaise aux Anciens , je tâcherai de faire voir en quoi elle est défectueuse.

Il est juste d'abord de faire honneur à M^e D. de sa générosité pour Homere ; elle embellit cette image autant qu'elle peut , & il ne tient pas à elle qu'elle ne devienne magnifique. Homere dit simplement : comme quand le mari de Junon la bien coëffée , fait briller les éclairs préparant une grande pluie , ou la grêle ou la neige qui blanchit quelquefois les campagnes , ou qu'il ouvre la grande bouche de la cruelle guerre ; ainsi Agamemnon soupiroit , &c. M^e D. fait ici une grande dépense des plus beaux mots. *Le maître du Tonnere*, au lieu ; *du mari de Junon la bien coëffée. Se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluie*, au lieu de *préparant une grande pluie*, *la couvrir de grêle* : il faut avouer que là M^e D. a manqué son coup ; couvrir la terre de grêle est une expression trop foible : *ou de monceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mor-*

rels , au lieu de la *neige* qui *blanchit* quelquefois les *campagnes*. On voit les *éclairs* se suivre sans relâche & traverser les *airs* , au lieu de *on voit les éclairs* , &c. Malgré toute la magnificence que M^e D. prête à cette image négligée d'Homere , elle est encore vicieuse en bien des choses.

Premierement , elle est très-malheureusement appliquée ; car excepté la fréquence des *soupirs* qui peuvent être comparés à celle des *éclairs* , quel rapport peut-il y avoir de *Jupiter foudroyant* , avec *Agamemnon découragé* ? des *éclairs* dont le Ciel étincelle , avec les *soupirs timides* d'un Roi qui s'est privé de son plus ferme appui , & qui tremble pour le succès d'un combat qu'il va livrer sans *Achille* ? quel rapport enfin de la *pluye* & de la *neige* , avec ce qu'*Agamemnon médite* ? M^e D. nous le dira , si quelque commentateur l'a dit avant elle ; car elle ne hazarde rien sans un bon témoignage.

En second lieu , l'image en elle-même est très-confuse. Qu'est-ce que ce mélange de *pluye* , de *grêle* , de *neige* , d'*éclairs* & de *combats* ; tout cela ne fait qu'une union monstrueuse semblable à cette image bizarre qu'*Horace* condamne à la tête de son art poétique , pour en donner les premiers élémens.

Un Poète croit d'ordinaire avoir fait

une belle image , quand il a assemblé une suite d'expressions pompeuses ; mais souvent avec toutes ces belles couleurs , il n'a rien peint ; & l'imagination perd dans la foule des mots , le véritable objet qu'il lui présente.

Il y a , ce me semble , trois conditions essentielles à une image ; la netteté , l'unité & la force. La netteté consiste à choisir des objets aisés à imaginer & à ranger dans leur ordre , de sorte que le lecteur croye voir ce qu'on lui dit. L'unité consiste à ne choisir que des circonstances qui concourent au même effet , à ne pas sortir un seul moment du genre de l'image , à n'y rien mêler que de gracieux , de grand ou de terrible , selon que le fonds le demande. La force consiste à ne rien employer d'inutile , à choisir entre ce qui convient , ce qui convient le mieux , & à observer même dans son choix , une gradation qui fortifie toujours l'impression dominante. Il me semble que ces trois conditions manquent à l'image d'Homere , même dans M^c D. qui la corrige beaucoup.

Des Comparaisons.

Quoique j'aye supprimé bien des comparaisons d'Homere , je pourrois dire en

un sens que je les ai employées toutes. Le fonds n'en est pas vaste dans l'Illiade; le Poëte répète souvent les mêmes à quelque différence près, & je n'ai pas crû devoir me charger d'une abondance si pauvre. Mais quand les comparaisons d'Homere seroient suffisamment variées, on pourroit encore lui reprocher cette intempérance d'imagination qui les accumule sans besoin, & ce défaut de justesse qui lui fait comparer les objets par où ils ne sont pas comparables.

J'ai usé plus sobrement des comparaisons; & par exemple, à la fin du second livre, je n'en ai pris qu'une, de près d'une douzaine qu'Homere entasse sans discrétion l'une sur l'autre. L'embrasement d'une forêt sur le sommet d'une montagne, les troupes nombreuses d'oyes sauvages, de gruës, ou de cignes; les feüilles & les fleurs du printems, les légions de mouches qui volent autour d'une bergerie; les pasteurs des grands troupeaux de chèvres; & enfin la tête de Jupiter, les reins de Mars & la poitrine de Neptune: tout cela fait un assemblage confus que M^r D. appelle grande Poësie, & qui ne m'a paru que le fruit d'une imagination peu maîtresse d'elle-même. Une comparaison, dit-on, pour l'éclat des armes, une autre pour le mouvement des troupes,

celle-ci pour leur nombre, celle-là pour leur ardeur à combattre, une autre pour leur obéissance. Quelle fécondité ! quelle adresse ! s'écrie M^e D. Non, la fécondité judicieuse, la véritable adresse auroit été de rassembler toutes ces circonstances dans un seul objet de comparaison. C'est en cela que consiste le grand art. Mais alors il faut du tems & de la réflexion ; il faut quelquefois tâter cent images avant que d'en trouver une seule qui fournisse les rapports nécessaires. Homere n'y faisoit pas tant de façons, il paroît par-tout amoureux du plus aisé, & il prenoit apparemment le fort & le foible de son imagination, selon qu'il se présentoit successivement.

Pour moi je m'en suis tenu à la circonstance importante, à l'ardeur que Minerve venoit de rendre aux Grecs pour la guerre.

Des Cignes du Caistre on voit les bataillons
A flots tumultueux inonder les sillons
De cent battemens d'aîle ; ils expriment leur joye ;
Et frappent l'air de cris que l'écho leur renvoye ,
Sur les bords du Scamandre, ainsi les Argiens
Poussent cent cris rendus par les échos Troyens.

L'éclat des armes, le nombre, l'obéissance se supposent aisément, & il étoit question principalement du courage des Grecs enflammé tout - à - coup par Minerve.

Ce défaut de choix dans Homere se sent encore mieux dans les comparaisons qui manquent de ressemblance. Il n'y en a guères qui ne pèchent de ce côté-là. En voici un exemple , je ne choisis pas , c'est le premier qui s'offre. *Diomedé tombe ensuite sur Echemon & Chromius , enfans de Priam , & qui étoient tous deux sur un même char ; comme un lion se jette avec impétuosité sur un troupeau de bœufs qui paissent dans une forêt & déchire ce qui se rencontre devant lui , soit taureau , soit genisse.* Quelle ressemblance y a-t-il de deux guerriers sur un même char , & qui combattent, à un troupeau de bœufs qui paissent dans une forêt.

On voit bien que la fureur de Diomedé rappelle à Homere l'idée d'un lion ; mais quand il tient le lion , il ne songe plus à Diomedé , il va comme sa nouvelle idée le mène sans s'embarrasser de la manière comme il faut avec celle qui l'a fait naître. Cependant en tout tems & en tout pays , le but d'une comparaison est de donner une idée vive d'une chose , par les rapports qu'elle a avec d'autres. Moins un Poëte saisit ces rapports , plus il s'éloigne de son dessein , & plus le lecteur se détache d'un auteur qui l'égare.

Je ne crois donc pas avoir rien fait perdre à Homere en retranchant ces com-

paraïsons , ou trop semblables entr'elles , ou peu exactes en elles-mêmes , & en les réduisant quelquefois à de simples similitudes , comme dans cet endroit ,

Ainsi qu'un tourbillon Patrocle les devance.

Il me semble que dans les narrations vives , il ne faudroit que de ces comparaisons rapides qui se confondent avec l'action même , & qui peignent , pour ainsi dire , chemin faisant.

Des Sentences.

Pour ne rien répéter ici de ce que j'ai déjà dit des sentences ; car je ne crois pas raisonnable de réimprimer de vieilles pensées sous de nouveaux titres , je me borne à une seule remarque. C'est qu'il ne faut mettre que rarement des sentences dans la bouche d'un personnage passionné. Tout doit prendre en lui la forme de sentiment jusqu'aux réflexions mêmes. Ce n'est pas à lui à réduire en maxime ce qu'il sent ; c'est au lecteur à en tirer ce fruit , s'il s'en avise. Nos Tragiques tomboient autrefois dans ce défaut , ils refroidissoient leur plus grand pathétique par ces maximes éternuës & rêvées que la passion désavouë ; & depuis , l'opera s'est emparé de ce défaut par droit de bienséance , pour se ménager

des airs qui pussent se détacher & courir le monde ; ce qui faisoit dire à M. Despreaux que les Héros d'opera étoient plutôt des parleurs d'amour que des amoureux. Racine n'en a pas usé de même.

Je connois peu l'amour , mais j'ose te répondre.
Qu'il n'est pas condamné , puisqu'on veut le confondre. *Achomat dans Bajazet.*

Il enveloppe la maxime sous un sentiment direct ; ce qui sans rien faire perdre au lecteur de la vérité générale, a l'air plus naturel & plus animé.

C'est dans ce principe que j'ai retranché bien des sentences des discours de l'Iliade. Et M^e D. prétend que j'en ai ôté par-là toute la morale ; mais il me semble qu'elle se trompe. La morale d'un Poëme ne consiste pas dans ces maximes semées au hazard dans l'ouvrage , & souvent contradictoires entr'elles. Elle consiste dans les actions & dans les sentimens des personnages qu'on donne pour modèles , dans les jugemens que le Poëte paroît en porter , dans les couleurs odieuses dont il peint le vice , & dans les traits respectables qu'il donne à la vertu. Qu'importe qu'une sentence condamne la perfidie , si ensuite Minerve , la Sagesse même , en inspire une des plus noires ; qu'importe qu'une sentence recommande la mo-

destie, si Nestor le plus sage des hommes se loue à tout moment sans pudeur & sans retenue.

Un Poëme dépourvû de sentences pourroit être très-moral, s'il y regnoit une idée constante & uniforme de la vertu & du vice, & si tout y étoit peint de manière à inspirer de l'amour pour l'une & de l'horreur pour l'autre.

Et au contraire, un Poëme plein de sentences, pourroit être très contraire à la morale, s'il n'y avoit que des idées fausses & incertaines sur les actions & les sentimens des hommes, & si les Dieux & les Héros admirés par le Poëte, y donnoient à l'envi, de mauvais exemples. Voilà, si je ne me trompe, le vrai caractère de l'Illiade, beaucoup de sentences & peu de morale. C'est pourquoi j'ai bien plus songé à corriger les actions, & à en porter de bons jugemens, qu'à conserver des sentences ou triviales ou mal placées; & afin que les injustices mêmes des Dieux perdissent leur autorité, j'ai dit d'eux dans le conseil qu'ils tiennent au IV. livre.

Ils regardoient de-là le sort douloureux de Troye,
Avec des sentimens de douleur ou de joye;
Car malgré leur pouvoir, l'encens & les Autels,
Ils font des passions les jouets immortels.

Des Discours & des Sentimens.

Les discours font une partie du Poëme aussi considérable que les actions. C'est-là que se déploient les caractères, & que se développent les sentimens. La bonté des sentimens consiste dans une double convenance, avec la situation présente & avec le caractère établi : la bonté des discours consiste dans un ordre conforme aux intérêts & à la passion du personnage, dans un ordre qui conserve, pour ainsi dire, la généalogie naturelle des pensées, & qui outre cela, de tous les arrangemens possibles d'un discours, présente le plus propre à faire croître le plaisir & l'émotion dans l'esprit du lecteur. J'ai suivi ces principes, autant que je l'ai pû, dans mon imitation d'Homere, & j'en vais donner pour exemple un des plus fameux morceaux de l'Illiade ; l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.

Quand Hector est entré dans Troye, il va chercher Andromaque, & la demande à ses femmes. *Dites-moi la vérité, Andromaque aux beaux bras, est-elle allée chez ses belles sœurs, ou dans le temple, où les Dames Troyennes apaisent le courroux de Minerve ?* L'Intendante lui répond : *puisque vous nous commandez de dire la vé-*

rité , *Andromaque aux beaux bras n'est allée ni chez les Princesses ses belles sœurs , ni dans le temple où les Dames Troyennes appaisent le courroux de Minerve , elle est allée sur la haute tour d'Ilion.* Je remarque en passant cette réponse de l'Intendante , qui n'est qu'une répétition ridicule des paroles d'Hector , outre que le début en est insensé ; *puisque vous nous commandez de dire la vérité* , ne semble - t - il pas qu'on lui arrache un grand secret ? & ce secret est de dire où sa maîtresse est allée , après avoir averti exactement des lieux où elle n'est pas. En vérité ces petites choses , si l'on y fait attention , sont un grand préjugé contre Homere : & en effet les mêmes négligences sont semées par-tout , & les discours les plus importans sont souvent chargés de circonstances aussi inutiles & aussi peu raisonnables que cette réponse de l'Intendante d'Andromaque.

Mais passons aux discours mêmes d'Hector & d'Andromaque. J'y remarque que cette Princesse au milieu des plaintes touchantes qu'elle fait à son époux , rappelle les malheurs de sa famille d'un ton beaucoup trop historique. *Je n'ai plus ni père ni mère. Sous le fer terrible d'Achille , j'ai vu tomber le Roi mon pere , j'ai vu la ville des Ciliciens la superbe Thebes en proie à ses soldats ; j'ai vu cet impitoyable ennemi*

faire de nos plus vaillans hommes un horrible carnage , après avoir abbattu mon pere. Il n'eut pourant pas la dureté de le dépouiller ; malgré sa fureur , il respecta encore sa valeur & son courage , & sur un bucher honorable , il le fit brûler avec toutes ses armes , & lui éleva un tombeau que les Nymphes des montagnes , filles du puissant Jupiter , ont environné d'arbres touffus, J'avois sept freres qui dans un même jour descendirent tous dans le royaume sombre de Pluton. Achille les attaqua dans les pâturages où ils gardoient les troupeaux , & leur ôta la vie. La Reine ma mere que les flammes & le fer avoient épargnée , fut emmenée captive dans ce camp avec le butin. Long-tems après , Achille la remit en liberté pour une grosse rançon : mais elle ne fut pas plutôt de retour dans son palais , que Diane décocha sur elle ses flèches mortelles. Mon cher Hector vous me tenez lieu de pere , de mere & de freres.

Ce dernier sentiment est certainement très-beau , & je conviens même avec plaisir qu'Homere en a quelques-uns de ce genre. Mais falloit-il pour en venir là , descendre à un détail circonstancié aux dépens de la passion présente , & qu'Hector devoit avoir entendu mille & mille fois ; ne suffisoit-il pas à Andromaque de rappeler la mort de son pere , sans dé-

crire le tombeau qu'Achille lui fit élever , & que les Nymphes ornerent d'arbres touffus ? ne lui suffisoit-il pas de rappeler la mort de ses freres , sans s'amuser aux pâturages où ils gardoient les troupeaux ? de parler de la captivité de sa mere , sans faire mention du butin ? C'en étoit assez sans doute pour Andromaque , qui ne devoit rien dire d'étranger à sa douleur ; mais Homere se mêle indiscrettement avec elle , & il veut décrire à quelque prix que ce puisse être.

Voici comme j'ai réduit toute cette histoire.

J'ai perdu dès long-tems ceux dont je tiens la vie ;
Dans Thebes , à mon pere Achille l'a ravie :
Envain lui rendit-il les funebres honneurs ;
Sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs ,
Mes sept freres sont morts de les traits sangui-
naires ;
Et ma mere a servi l'assassin de mes freres.

Il me semble que ce qui intéresse , ce qui doit être présent alors à Andromaque , & ce qu'elle peut redire à Hector est conservé dans ces vers. Homere fait raconter ces malheurs , d'un stile de relation , comme si Andromaque les apprenoit à Hector pour la premiere fois ; & moi je les lui fais pleurer ; comme des

malheurs dont son époux est instruit aussi-bien qu'elle. Ce tour même.

En vain lui rendit-il les funebres honneurs ;
Sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs.

Ce tour conserve la douleur d'Andromaque dans toute sa force ; sentiment essentiel à ce discours , au lieu que le tour d'Homere l'affoiblit.

A l'égard du dernier trait , je me flatte d'en avoir conservé la beauté , si je ne l'ai même embelli.

J'oubliois mes malheurs auprès de mon époux :
Tout ce que j'ai perdu me reste encore en vous ;
S'il faut que votre mort réveille mes miseres ,
Je vais reperdre en vous mes parens & mes freres.

Ce mot de reperdre me paroît très-vif , & je n'en sache pas de plus propre à exprimer qu'Hector renoit lieu de tout à Andromaque. Qu'on me pardonne , si je me louë un peu , j'y suis forcé pour ma justification ; & de l'aveu de M^e D. même , c'est un des cas où Plutarque dispense de la modestie.

Suivons Homere. Hector orné d'un grand casque répondit ainsi à sa femme :
Ma chere Andromaque , je ne suis pas moins sensible que vous à vos allarmes ; mais je crains trop les reproches que les Troyens & les Troyennes qui portent des robes à longues

queue , me feroient , si je me tenois éloigné du combat comme un lâche.

On voit en passant un exemple de ces épithetes inutiles que chaque nom traîne après soi dans l'Iliade , & que je comparerois volontiers aux longues queueës des Troyennes. Mais sans m'arrêter-là , qui ne sent que la crainte du reproche des Troyens n'est pas le premier sentiment qui convienne à Hector , pour le résoudre à aller rejoindre ses troupes qui l'attendent. Il faut que ce soit la gloire & le devoir qui l'animent , & non pas la crainte du reproche , qui lui fassent surmonter sa foiblesse. Cela seroit bon pour exciter un lâche ; mais une ame héroïque est entraînée par des motifs plus nobles. Je crois avoir prêté à Hector des sentimens plus convenables , dans ces vers.

De vos pleurs , dit Hector , que je me sens toucher !
Mais enfin , je n'ai point appris à me cacher.

Quand la gloire commande , en vain la mort menace ;

Et le lieu du péril est ma plus chere place :

Tel que je fus toujours , tel je veux être encor ;

Troye , avant mon trépas , ne perdra point Hector.

M^r D. appelle cela des pointes , auxquelles cependant à la honte du siècle , des sçavans ont donné de si grands éloges. Pour moi

J'appelle cela des sentimens , exprimés ce me semble , avec quelque délicatesse ; & je ne crois pas le siècle deshonoré pour leur avoir donné quelque approbation.

Je ſçai qu'un jour viendra , dit Hector en continuant , *que la ſacrée ville de Troye périra avec ſon Roi & tout ſon peuple.* Et là-deſſus il peint la captivité d'Andromaque , comme un malheur inévitable , avec les couleurs les plus défefpérantes. Voilà de belles chofes à dire à Andromaque pour ſa conſolation. En vérité Hector prend bien mal ſon tems pour être Prophète. Quand il l'auroit été de profeſſion , il auroit dû ſe diſpenſer de l'être dans les circonſtances préſentes ; mais il prie encore auſſi mal qu'il prophétife mal à propos. Il ne demande pas que ſa femme ſoit délivrée de tant de maux ; il demande ſeulement de mourir avant que d'entendre ſes cris , & de voir les violences qu'elle doit éprouver..

M^e D. relève l'adreſſe d'Homere à dire ſeulement , *un jour viendra* , ſans fixer ce jour , afin de ne pas défefpérer Andromaque ; mais n'étoit-il pas encore plus important de ſupprimer , *je ſçai* , qui eſt le mot déciſif ? Elle paroît en même tems ſentir la faute & ne la pas ſentir , elle dit le pour & le contre , privilege des

commentateurs , dont il lui siéroit bien de ne pas user.

Pour moi j'ai ôté sans scrupule à Hector ce don de prophétie dont il s'étoit bien passé jusques-là. Il se contente de dire ,

Peut-être qu'Ilion n'est pas loin de tomber , &c.

Ce n'est plus qu'une crainte rendre des malheurs de sa famille & de la captivité d'Andromaque , & de plus il prie les Dieux de détourner ces maux.

Dieux sauvez Andromaque , & qu'Hector seul périsse.

Dans tous ces endroits je n'ai point corrigé Homere , par un dessein déterminé de le corriger ; je ne l'ai fait que par sentiment , & à mesure que l'indiscrétion & le peu de convenance de ses discours me bleissoient. Je me demandois raison de mes répugnances , & les raisons que je m'en rendois m'indiquoient les corrections nécessaires pour ne pas blesser les autres. Je me repens bien de n'avoir pas été encore plus docile à cet instinct naturel qui m'avertissoit des fautes. J'aurois rendu , par exemple , cet adieu d'Hector & d'Andromaque plus touchant qu'il ne l'est encore , en corrigeant l'imprudence d'Hector à rentrer dans Troye pendant le

combat. J'aurois dû le faire blesser par Diomede ; on l'auroit porté comme mourant dans Ilion : & après avoir repris ses esprits , il auroit voulu retourner au combat. Cette circonstance auroit donné lieu aux sentimens les plus pathétiques ; les plaintes d'Andromaque en auroient été mieux fondées , le courage d'Hector en auroit eû plus d'éclat , & peut-être que M^e D. auroit eu encore à reprocher aux Sçavans de nouveaux éloges de mes hardiesses.

M^e D. trouve encore mauvais que je fasse sourire & pleurer Hector en même tems , lorsqu'Astianax effrayé du terrible pennache de son pere , se refuse à ses embrassemens. Si elle avoit traduit l'Enéide , elle se garderoit bien de condamner ainsi les pleurs d'un Héros ; mais ne suffit-il pas pour leur faire grace qu'elle ait traduit l'Iliade ? & puisqu'Achille même pleure en se plaignant à sa mere de l'injustice d'Agamemnon , Hector ne peut-il pas pleurer , en prévoyant vivement comme il fait les malheurs prochains de sa famille , & la captivité affreuse de sa femme ?

Mais l'enfant effrayé du casque & de l'aigrette ,
 Au sein de sa nourrice , en criant se rejette.
 Hector sourit de voir ses naïves frayeurs ,
 Et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs.

Cette image me paroît tout-à-fait tendre & naturelle ; & si je ne me trompe , ce souris mêlé de pleurs , est mieux placé là que dans Andromaque , lorsqu'Hector lui rend son fils , parce qu'il n'y a pas alors matière à sourire , & que le moment est très-douloureux ; au lieu que la douleur enfantine d'Aspianax doit exciter ce mouvement dans Hector , sans pourtant interrompre la douleur dont il vient de se pénétrer lui-même.

Enfin je crois avoir fini ce morceau d'une manière plus noble qu'Homere.

C'est trop , s'écrie Hector , c'est trop nous attendre ;

Adieu chere Andromaque , il faut vous secourir ;

Adieu , je vais tenter la fortune des armes ;

Qu'un généreux espoir dissipe vos allarmes.

Mais , pour vous consoler , c'est assez de sçavoir

Que vivant ou mourant , Hector fait son devoir.

Homere dit ; Princesse trop généreuse , ne vous affligez point avec tant d'excès. Il n'y a point d'ennemi qui puisse me précipiter dans le tombeau , avant le jour fatal marqué par la Destinée , & point d'homme vaillant ou lâche qui puisse éviter son sort : tout est réglé dès le premier moment que nous venons à la lumière. Mais retournez chez vous , reprenez vos occupations ordinaires , vos toiles , vos fu-

seaux, vos laines, & distribuez à vos femmes leur ouvrage, &c. Il y a là un air trop sententieux, & de plus, une petite énumération qui ne convient point du tout dans un moment si pathétique. M^e D. dit qu'Homere veut faire entendre que la quenouille seule convient aux femmes, & elle craint, dit elle, que sur sa témérité de traduire Homere, on ne la renvoye elle-même à ses fuseaux.

Non, Madame, le public reclame contre votre modestie, il vous invite, avec reconnoissance des travaux passés, à l'enrichir toujours des dépouilles anciennes. Laissez la quenouille aux femmes, vous êtes née pour des occupations plus grandes. Donnez - nous encore l'Odissee & beaucoup d'autres ouvrages, s'il est possible; joignez-y des notes sçavantes pour éclaircir les faits & les usages; rendez-nous présens les auteurs les plus reculés; mais en vous contentant des louanges dûes à votre érudition, permettez-nous de rendre une justice exacte aux originaux que vous choisirez; permettez-nous de profiter également de leurs beautés & de leurs fautes; donnez - nous lieu à les apprétier ce qu'ils valent; aidez-nous à secouer le joug d'une admiration aveugle. Voilà l'utilité dont vous devez être à votre siècle; nous vous ferons honneur des

fruits de vos traductions : & s'il arrive que l'Iliade & l'Odissee tombent , parce que vous les aurez bien fait connoître , la postérité vous sera obligée de leur chûte même.

Je ne dirai rien des changemens considérables. J'en ai rendu dans mon discours sur Homere , des raisons auxquelles il me paroît qu'on n'a pas répondu. Je me reproche seulement de n'en avoir pas fait davantage , & de n'avoir pas traité les quatre premiers livres comme les huit derniers : car il me semble aussi-bien qu'aux journalistes de Hollande , que je vaux mieux quand je marche seul , que quand je suis de près Homere ; parce que m'étant fait une matiere plus raisonnable ou plus pathétique ; il me falloit moins de génie pour la soutenir , que pour en vaincre une vicieuse , à force d'adoucissemens qui n'en couvrent jamais assez le fonds. J'oserai dire pourtant que ces corrections fréquentes , & qui reviennent à chaque ligne , font une critique très-suivie & très-détaillée de l'Iliade. Si j'étois obligé d'exposer les raisons de chaque changement , je ferois de gros in-folio , qui le disputeroient pour l'étendue aux Eustates mêmes. Mais le lecteur , s'il s'en vouloit donner le plaisir , pourroit suppléer lui-même à ces gros volumes dont je lui fais

grace ; il pourroit en comparant Homere avec mon imitation , chercher ce qui m'a pû blesser dans ce que je change , & ce qui m'a pû plaire dans la maniere dont je le change. Il inventeroit ainsi mes propres pensées , & il seroit éclairé d'autant plus agréablement , qu'il s'éclairciroit lui-même. Je ne doute pas qu'il ne me condannât quelquefois : il sentiroit par exemple que j'ai changé mal-à-propos dans le discours d'Achille , l'Ironie qu'il fait sur les retranchemens & les tours qu'Agamemnon a fait élever depuis son absence. J'ai mis sans y penser ,

Le lâche devoit-il mandier mon secours ?

N'a-t-il pas fait sans moi ses fossés & ses tours ?

Ce mot de *lâche* ôte tout le sel de la pensée d'Achille , & j'avoue franchement que c'est une bonne faute. On sentiroit encore d'autres choses que je n'ai pas senties ; mais je ne demande qu'à être jugé équitablement. Je veux bien avoir tort où je l'ai , comme je suis bien aise d'être approuvé où je le mérite.

Il ne me reste plus qu'à parler de la versification : mais outre qu'il ne me siéeroit pas de justifier mon Poëme , vers à vers , & de relever moi-même les beautés que j'y sentirois , je veux encore abregger avec M^e D. une dispute qui fait tou-

jours quelque violence à l'estime sincere & à l'extrême considération que j'ai pour elle.

Il s'offre une maniere bien courte , & néanmoins bien solide de lui répondre. C'est de recueillir ici quelques-uns de mes vers qu'elle me reproche , comme dénués de toute poësie , de toute noblesse & de toute vivacité ; en un mot , comme des vers très-profaiques , & qui n'ont de vers que le nombre des syllabes. Le lecteur les qualifiera lui-même.

Dispute d'Achille & d'Agamemnon.

1. Liv. Dans le cœur du Héros s'élève un nouveau trouble ;

Il brûloit d'un courroux que ce discours redouble ;
Dans un silence affreux il demeure un instant :

Il consulte , il balance , & son esprit flottant
Ne sçait s'il doit se vaincre ou se vanger d'Atride.
L'esprit balance en vain ; le cœur plus prompt décide ;

Il est prêt à frapper , &c.

Du discours d'Ulysse à Achille.

6. Liv. La gloire vous attend, mon fils ; mais gardez-vous
D'écouter les conseils d'un imprudent courroux.
joignez à la valeur une douceur modeste ;
Faites votre devoir ; les Dieux feront le reste.

Sentimens

Sentimens de Diomede.

Mais Diomede enfin plus sensible au mépris, 6. Liv.
 Laissons, dit-il, laissons un regret inutile,
 Et que notre valeur nous tienne lieu d'Achille.
 Que demain les Troyens renversés sous nos coups
 Puissent à chaque instant le retrouver en nous.

Ceinture de Venus.

En prenant ce tissu que Venus lui présente ; 7. Liv.
 Junon n'étoit que belle, elle devient charmante :
 Les Graces & les Ris, les Plaisirs & les Jeux
 Surpris, cherchent Venus, doutent qui l'est des
 deux ;
 L'Amour même trompé trouve Junon plus belle ;
 Et son arc à la main, déjà vole après elle.

D'Hector & de Neptune.

Les deux camps sont mêlés, & dans le choc fatal 7. Liv.
 Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
 Moindre est le bruit des flots que l'orage souleve,
 Du tonnerre sortant du nuage qu'il creve,
 Des rapides torrens tombant du haut des monts,
 Et des vents opposés luttant dans les valions.

Combat de Patrocle & de Sarpedon.

La victoire autour d'eux vole d'une aîle agile ;
 Du fils de Jupiter passe à l'ami d'Achille ; 8. Liv.

Et presque au même instant plus prompt que l'éclair ,

Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

Combat pour le corps de Patrocle.

8. Liv. Autour du corps sanglant s'échauffe le combat.
Dieux ! qui pourroit compter ceux que la mort abbat ?

D'une part Merionne , Ajax , Idomenée
Et de l'autre , Agenor , Polidamas , Enée
Frappent , font autour d'eux couler des flots de sang ;

A peine un guerrier meurt , qu'un autre a pris son rang ;

Tel reçoit le trépas au moment qu'il le donne :
Aucun d'eux ne supplie , aucun d'eux ne pardonne ;
L'excès de leur courage étonne jusqu'à Mars ,
Et jamais tant d'ardeur ne charma ses regards.

Jupiter veut alors suspendre ce carnage ;
Mais envain sur leur tête il répand un nuage.
L'épaisse obscurité ne les sépare pas :

Plus cruels , au hazard ils portent le trépas :
Plus d'un Grec est percé d'une lance Argienne ,
Et plus d'un Troyen meurt par une main Troyenne.
Ah ! faut-il , dit Ajax , que je perde mes coups ?
Grand Dieu , rends-nous le jour , & combats contre nous.

Voilà , selon M^e D. le ton général de ma versification ; & puisqu'elle a pris ces

vers pour l'objet de ses censures , on auroit tort de penser que je les choisis à mon avantage. Je consens cependant qu'on juge de tout l'ouvrage sur ces exemples : on ne sçauroit , selon moi , me faire plus d'honneur ; & j'avoue ingenuement que je regarde comme le plus grand éloge de mon Poëme , qu'on y ait repris de pareils défauts.

Ce n'est pas qu'en d'autres endroits M^e D. ne m'ait fait sentir quelques fautes ; je l'en remercie de tout mon cœur , & c'est en les corrigeant que je lui en marquerai ma reconnoissance : mais quand nos idées de Poësie ne s'accordent pas , je la prie de trouver bon que j'ose suivre mes principes & mon goût , & que je prenne entr'elle & moi un arbitre qu'elle ne sçauroit recuser ; le Public si justement prévenu de son mérite , & si reconnoissant des services qu'elle lui a rendus.

J'aurois encore à répondre à M. Boivin , dont la profonde érudition mérite tant d'égards , & dont je respecte encore plus la probité que la science. Mais que répondrois - je que je n'aye déjà dit ? Comme M^e D. l'avoit prévenu , & que de son aveu elle avoit saisi ce qu'il y avoit de plus fort & de meilleur à dire sur la matiere , je ne pourrois que défendre contre lui mes opinions par les mêmes rai-

sonnemens que j'ai déjà employés avec elle. Il est vrai qu'il a prétendu fortifier le sentiment de cette illustre Sçavante par de nouvelles preuves ; mais je crois aussi avoir fortifié le mien par de nouvelles reflexions. D'ailleurs M. l'Abbé Terrasson est descendu d'une manière exacte & pressante dans tout le détail où je m'étois dispensé d'entrer , & je ne pense pas qu'il faille rebattre davantage au public une matière sur laquelle tout est dit.

Cependant pour répondre à l'honneur que me fait en m'attaquant un adversaire du mérite de M. Boivin , je ne sçauois moins faire que de rompre une lance avec lui. Il s'en offre heureusement une occasion importante.

Il convient qu'il n'y a pas trop de prise aux allégories qu'on prétend trouver partout dans l'Iliade , & que la plûpart sont autant de *visions des Scholiastes* ; mais il avance en même tems , qu'il y en a qui sautent aux yeux , & que telle est dans le premier livre , la fiction de Minerve qui prend Achille aux cheveux , qui l'arrête au plus fort de sa colere , & tout prêt de frapper son Général.

Mais que deviendroient les allégories , & que deviendrait Homere sans elles , si j'allois prouver que cela même n'en est pas une ? Je prétens donc qu'on ne sçau-

roit prendre cet endroit qu'à la lettre, & que Minerve y agit simplement comme un personnage qui par sa haine contre les Troyens, a intérêt que l'entreprise des Grecs subsiste, & que leur Général ne périsse pas par les mains d'Achille. Selon cette idée littérale, rien n'est plus convenable; mais selon l'idée allégorique, rien ne seroit plus déplacé; car en ce cas il faudroit prendre Minerve pour la prudence même d'Achille qui modere son propre emportement par ses réflexions; & ce seroit une contradiction manifeste avec le caractère établi de ce Héros qui ne connoît ni humanité ni retenue. Homere nous le donne par-tout comme l'esclave de la passion. Ce n'est donc pas la disposition de son esprit qu'il a voulu peindre en le faisant arrêter par Minerve; c'est effectivement un ordre extérieur qu'il lui a voulu donner, & dont le Poëme avoit grand besoin pour la suite. Si le Poëte avoit employé la même fiction à l'égard d'Ulysse qui est l'exemple de la prudence, je la prendrois volontiers pour une allégorie; mais dès qu'il l'employe pour Achille qui est l'image de la colere, je croirois prêter une faute à Homere, si je ne prenois le fait à la lettre.

Que M. Boivin veuille bien user d'un principe qu'il pose dans sa préface, que

la verité & même la vraisemblance doivent être préférées aux autorités les plus respectables ; je ne sçaurois douter qu'il n'adopte généreusement ma réflexion.

Pour le reste , je n'y vois pas entre nous grande occasion de dispute. La plupart des remarques de M. Boivin ne vont qu'à restreindre mes accusations contre Homere ; & je n'aurois pas beaucoup à rabattre de mes censures , pour me trouver tout à-fait conforme au sentiment de son Apologiste. Le resultat de son livre au jugement des Journalistes de Paris qui en ont donné un extrait honorable : C'est qu'Homere a des défauts ; « que ses plus
» zélés partisans ne doivent pas en dis-
» convenir ; que ses Dieux s'oublient en
» plus d'une occasion ; que les discours
» de ses Héros paroissent quelquefois trop
» allongés & trop chargés de digressions ;
» qu'il semble avoir outré le merveilleux
» dans quelques endroits de l'Odissee ;
» qu'on pourroit sans le défigurer lui re-
» trancher plusieurs choses ; qu'il y a lieu
» de croire que ses Ouvrages ne sont pas
» venus aussi parfaits qu'ils sont sortis de
» sa main ; qu'on y voit des vers manifestement supposés , & qui peuvent bien
» être de ceux qui avoient été retranchés
» par Aristarque : qu'on y trouve beau-
» coup de choses qu'on se doit donner

„ bien de garde d'imiter : qu'il y a dans
 „ les Poëmes d'Homere tant de vraies
 „ beautés , qu'il n'est pas nécessaire d'en
 „ multiplier le nombre , en faisant valoir
 „ également tout ce qu'il a dit & tout ce
 „ qu'il a pensé : que d'un autre côté l'in-
 „ justice des censeurs d'Homere n'est pas
 „ tant de marquer ses défauts , que de les
 „ exagérer.

Qui feroit la récapitulation de mes discours sur l'Illiade , n'auroit presque qu'à copier les mêmes propositions ; & à cette différence près , que j'y trouve les beautés moins fréquentes & les défauts plus nombreux que ne fait M. Boivin , nous paroissions n'avoir écrit l'un & l'autre que dans le même dessein de contondre les jugemens excessifs. Tandis que je m'attache particulièrement aux exagérations des admirateurs , M. Boivin de son côté en veut aux exagérations des critiques ; mais nous sommes toujours d'accord en ce point , que si Homere est digne d'imitation en bien des choses , c'est un modèle fort dangereux en beaucoup d'autres.

Reconnoissons ici les progrès de la raison. Il y a trente ans qu'une apologie d'Homere telle que M. Boivin l'a donnée , en auroit paru une censure impardonnable : bien des Sçavans auroient regardé comme un outrage pour Homere

le secours qu'on lui prête aujourd'hui. Convenir qu'il a bien des défauts leur auroit semblé un blasphème ; & à l'heure qu'il est , c'est leur unique ressource , pour sauver l'estime dûë à ses vraies beautés. C'est que la prévention se laisse vaincre insensiblement : malheur à qui l'attaque le premier ; il en essuye toute l'opiniâtreté & tout l'emportement ; mais de jour en jour elle s'affoiblit , & il ne faut que continuer de la presser pour la détruire.

Je remercie donc M. Boivin de s'être joint avec moi pour la combattre , car il a beau se déclarer mon adversaire , je trouve toujours qu'il a travaillé pour ma défense ; en ne condamnant dans ce que j'ai dit que l'excès prétendu qu'il a cru voir , il a confirmé tout le reste ; & j'avois besoin de l'aveu d'un Sçavant aussi autorisé que lui , pour justifier en général le fonds de mes hardiesses. Puisqu'il ne s'agit plus à present que du plus ou du moins sur les défauts d'Homere , l'affaire est bien avancée , le tems & la raison feront le reste.



AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

VOICI une quatrième Partie des réflexions sur la Critique, que M. de la Motte avoit commencée, mais qu'il n'acheva pas, parce que des amis communs firent la paix entre les combattans. Ce morceau n'affoiblira point l'estime qu'on a pour sa prose. On y trouvera cet esprit philosophique qui faisoit le principal caractère de l'Auteur. On y aimera cette modération & cette politesse qui, entre tous les Ouvrages polémiques, distinguent si avantageusement la Réponse de M. de la Motte à Madame Dacier.

REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.

Quatrième Partie.

MADAME Dacier censure mes vers d'une manière bien commode.

Il n'y a là, dit-elle, nulle harmonie, cela fait pitié. Quelle bassesse ! quel jargon ! quel galimatias ! qui a jamais dit cela ?

L. v.

Pitoyable jeu de mots ! & ainsi du reste.

Un homme qui prendroit ma défense , répondroit suffisamment par les exclamations contraires , qui , peut-être ne seroient pas mieux fondées ; mais qui rendroient du moins goût pour goût , autorité pour autorité , & M^e D. n'auroit pas lieu de se plaindre , puisqu'on la payeroit de ce qu'elle appelle raison.

Mais le Public ne se contente pas de ces sortes de preuves , il veut être éclairé ; il ne sçauroit souffrir que personne lui donne son sentiment pour règle , & il lui faut des idées nettes , sur lesquelles il puisse former lui-même son jugement.

Je vais donc tâcher d'éclaircir les idées de la versification , de faire voir en quoi consiste son harmonie , sa noblesse , sa force , sa grace , & tous ses autres avantages. J'appliquerai les principes à mes vers mêmes , pour les approuver ou les condamner avec connoissance de cause ; car si le goût n'est appuyé sur ces fondemens solides , ce n'est plus qu'un pur caprice , un jugement d'humeur. Il varie autant de fois que nos dispositions ; il est le jouet de toutes les circonstances accessoires , & il condamnera hardiment aujourd'hui ce qu'il approuvoit hier sans hésiter.

De l'oreille.

On confond souvent en matiere de Poësie & d'Eloquence , l'esprit avec l'oreille. On dit qu'un discours la flatte ou la blesse, quoiqu'il n'y ait ordinairement que l'imagination & la raison qui en soient blessées ou contentes ; ainsi il est important de distinguer d'abord dans les vers ce qui appartient uniquement à l'oreille , d'avec ce qui appartient à l'esprit , & de séparer ce qu'il y entre de musique , qui n'a que l'oreille pour objet , d'avec l'expression de nos pensées , qui n'a que la raison pour juge.

Je crois que les vers n'ont été inventés qu'après la musique , & que sur l'exemple de certaines mesures de sons qu'avoient dictées le loisir & la joie , on a mesuré des paroles pour les marier aux airs ; mais qui dépouillées des airs offroient encore , pour ainsi dire , à l'oreille l'image du plaisir que lui avoient fait les airs même.

Voilà , si je ne me trompe , l'origine des vers dans toutes les Langues , & ainsi rien n'y appartient à l'oreille que la mesure , & le différent arrangement des longues & des breves dans les Langues sçavantes , & dans le François , la rime jointe à la mesure. Otez cela , vous verrez que

presque tout le reste appartient à l'esprit, & qu'il arrive très-rarement qu'un vers nous blesse par le seul arrangement des syllabes, quand les choses y sont exprimées dans l'ordre, & avec toutes les convenances qu'elles demandent.

Il est vrai pourtant que l'oreille peut être blessée, ou par la répétition des mêmes sons qui la frappent avec trop d'uniformité, comme dans ce vers.

Et les Auteurs fauteurs de l'hérésie impie.

Ou par la rencontre de quelques mots durs, qui la heurtent désagréablement, comme dans un de mes vers,

Qu'est-ce que contre Atride un lâche se propose ? *

Ou même par une suite de sons trop faibles, qui ne la remplissent pas assez, comme dans ce vers,

Je ne le cèle pas, je l'espère de vous.

Ainsi il faut avoir ce respect pour l'oreille, de ne point l'offenser sans nécessité ; & changer, quoi qu'il en coûte le tour de ses vers, toutes les fois que la force, ou la beauté de la pensée ne rachète pas assez ces petits inconvénients.

** Ce vers ne se trouve que dans la première édition, & fut changé dans la seconde.*

Mais quand la pensée est telle qu'elle doit occuper tout l'esprit, ou que l'image exprimée avec les termes les plus propres & les plus nobles, est peinte de ses vraies couleurs, alors les petites délicatesses du son disparoissent, & ce n'est plus qu'un esprit de chicane qui anatomise les syllabes, dont une oreille impartiale ne s'apercevrait pas. Par exemple dans ce vers de Malherbe,

Rien n'est comparable à ma flamme.

Le sens est si foible qu'il ne compense pas suffisamment cette suite désagréable des mêmes sons; & ainsi il n'y a point d'excuse. Je n'en allègue pas non plus pour la dureté de ce vers, dont le sens n'a rien de précieux.

Qu'est-ce que contre Atride un lâche se propose ?

Mais dans ces deux-ci de M. Despreaux,

N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

L'imagination remplie de l'image, ne laisse pas sentir à l'oreille ce *traçât à pas*, qu'on ne s'imagineroit jamais pouvoir entrer heureusement dans un hémistiche; & malgré ce concours de sons semblables, le vers est harmonieux par le seul pouvoir

de la justesse , & de la convenance des termes.

J'ai dit , en parlant du trait que Pandarus lança contre Menelas , pour rompre la paix jurée entre les Troyens & les Grecs.

Le trait parjure part...

Ces deux *par* ont blessé quelques oreilles délicates ; mais je crains bien qu'elles ne le soient trop ; le mot de *parjure* , étant aussi expressif qu'il l'est en cette occasion , & le mot de *part* , rendant l'action & l'image aussi vivement qu'il le fait , je ne crois pas que l'oreille doive se révolter un moment contre le suffrage de la raison.

J'aurois pû mettre *perfide* , au lieu de *parjure* ; mais *perfide* n'est pas un terme aussi heureux que *parjure* , en parlant d'un serment violé ; & dès qu'il faut opter , je ne sçaurois me résoudre à préférer les droits de l'oreille à ceux de l'esprit.

D'ailleurs le jugement de l'oreille n'est pas aussi sûr , ni aussi superbe qu'on le dit. *Judicium aurium superbissimum*. Cet axiome Latin signifie seulement que l'oreille ne rend pas raison de ce qui la blesse , & sa fierté n'est proprement que son ignorance. Mais on pourroit dire au contraire , qu'en matiere de Poësie & d'Eloquence , l'oreille est très-docile , & presque toujours con-

rente, quand la raison & l'imagination le font. L'esprit soumet l'organe à ce qu'il lui plaît, jusques-là, que si l'image demande quelque dureté de sons, & que cette dureté serve à mieux peindre ce qu'on dir, l'oreille est flattée alors de ce qui la blesseroit en d'autres circonstances; on diroit qu'elle reçoit l'ordre de la raison, & que le désagrément même tourne en grace pour elle, dès que la raison l'exige. En un mot, comme tout chant nous plaît, dès qu'il convient parfaitement aux paroles qu'il exprime, toute expression nous plaît aussi, dès qu'elle est la plus convenable à la pensée & au dessein du Poëte.

De l'Harmonie.

Qu'est-ce donc que l'harmonie dans les vers? Ce n'est pas tant l'arrangement des syllabes indépendant du sens, travail puérile, également indigne du Poëte & des Lecteurs, que l'effet qui résulte de la mesure des vers exactement observée, de la beauté du sens, de la clarté & de la vivacité des tours, de l'élégance propre des termes, de l'alliance hardie, mais heureuse des expressions, de la force & de la grace des images, & enfin de la richesse & du choix des termes.

Je détaillerai dans la suite toutes ces parties qui concourent à rendre les vers harmonieux ; mais il est bien important de distinguer les différens genres de versification , pour déterminer de quelle sorte de plaisir ils sont responsables à l'oreille.

Nous avons en François des Odes de plusieurs mesures , qui pour être régulières doivent être distribuées en strophes égales , & ces strophes sont comme autant d'airs , dont la modulation est fixée par l'usage. Ainsi le Poëte qui entreprend de ces sortes d'ouvrages , doit plier son sens à la modulation établie. Ce n'est pas assez pour lui d'être raisonnable, élégant , & même sublime , il faut encore qu'il soit fidèle à la musique : comme il promet un air , il doit le donner , & l'oreille se révolte dès qu'il détonne.

Je prends pour exemple la strophe de dix vers , & ce que j'en vais dire peut s'appliquer à toutes les autres. C'est un air , dont le quatrain est la première partie , & dont les deux tercets sont la reprise ; semblable en cela à nos airs de Ballet , dont la reprise est ordinairement plus étendue que le commencement.

Dans ce dessein , il est indispensable de fermer le quatrain par un sens reposé , & de séparer par un second repos les deux

tercets, qui sans cela seroient de trop longue haleine. Malherbe n'observoit pas d'abord cette séparation des tercets, & il n'en sentit la nécessité que sur la découverte de Racan. Mais si ces repos sont nécessaires, il est avantageux pour la beauté lyrique de la strophe, qu'il n'y en ait presque pas d'autres, ou du moins d'aussi sensibles que ceux-là. Il est agréable que le quatrain roule avec clarté, mais sans interruption jusqu'à la fin, & que les deux tercets soient partagés entr'eux avec la même économie ; & Malherbe est souvent un exemple de ce roulement harmonieux, qui est pour l'oreille l'image sensible d'une chanson.

Qu'on me pardonne, si je cite mes vers. Ils me sont plus présens que d'autres, & dans l'état où je suis, il me seroit presque impossible de chercher des exemples étrangers. D'ailleurs, il s'agit de ma justification, & pourvû que j'écarte l'orgueil de Poète, dont je sens toute la puérilité, je crois qu'il m'est permis d'alléguer les endroits où je crois avoir réussi, en alléguant avec la même bonne foi, ceux où j'ai été en faute.

Ainsi rassemblant les nuages,
Les Aquilons audacieux,
D'un amas ténébreux d'orages.

Affligent le flambeau des Cieux.
Toujours égal dans sa carrière ,
Le Soleil , d'un trait de lumière ,
Dissipe la noire vapeur ;
Et la convertit en rosée ,
Dont au loin la terre arrosée ,
Rend graces à l'Astre vainqueur.

Il me semble que cette strophe se feroit lire , selon la modulation établie , par ceux même qui ne connoissent pas cette modulation. Le sens les détermineroit à s'arrêter à la fin du quatrain , & les deux tercets , par le seul enchaînement de la construction , se feroient lire chacun de suite , & se feroient distinguer aussi l'un de l'autre par le sens reposé qui les sépare.

Il n'en est pas de même de cette strophe dans l'Ode d'Astrée.

Pourquoi fuis-tu , chere Innocence ?
Quel destin t'enleve aux mortels ?
Avec la paix & l'abondance
Disparoissent tes saints Autels.
Déjà Phébus brûle la terre ;
Borée à son tour la resserre ;
Son sein épuise nos travaux.
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne ;
Il faut que le soc la contraigne
De livrer ses biens à la faux.

Les vers étant plus défunis , & surtout ceux du premier tercet , ils font chacun un sens partagé ; ils n'entraînent pas le Lecteur jusqu'au repos nécessaire , de sorte qu'il faut déjà sçavoir la mesure pour l'observer , & ainsi cette strophe n'est pas autant que l'autre dans le véritable esprit de l'institution. Il faut remarquer cependant que , comme la plûpart des hommes sont accoûtumés à lire des Odes , cette habitude peut suppléer au roulement scrupuleux qui naît de l'enchaînement des phrases , & qu'ainsi , pourvû que les repos nécessaires soient exactement observés , l'intérêt du sens doit toujours l'emporter sur cette attention purement lyrique , qui enlèveroit souvent des beautés plus essentielles.

Ce que j'ai dit de la strophe de dix vers, s'applique de soi-même aux autres mesures. Il y a toujours une modulation nécessaire , à laquelle on doit absolument asservir sa pensée , & il y en a une subalterne qu'on doit sacrifier sans scrupule à de plus grandes beautés.

J'ai peint assez heureusement , ce me semble , dans l'Ode de la Variété , deux strophes de mesure différente.

Je ne fais si je dois par des rimes croisées ,
Construisant d'abord un quatrain ,

Joindre de deux tercets les phrases reposées ;
Dans un terme égal & certain.

Tantôt dans une strophe ; à l'exemple d'Horace ;
J'aime un accord moins répété ,
Et qu'après un grand vers , elle tombe avec grace ,
Par un vers plus précipité.

Voilà l'harmonie propre de l'Ode ; & sans examiner , si c'est un agrément fondé sur la nature , ou sur l'habitude (question d'une subtile Métaphysique) le Poëte doit être soumis aux sentimens reçus , & mériter le nom d'harmonieux par les voies que l'usage lui impose.

Les vers héroïques sont d'un autre ordre. Chaque vers est un air entier , qui consiste dans le nombre réglé des syllabes , & dans le léger repos qu'on ménage au milieu. Ils n'ont d'ailleurs d'autre engagement entr'eux que la rime , la succession alternative des rimes masculines & des rimes féminines , & la loi de ne point enjamber les uns sur les autres , ce qui veut dire , qu'une phrase n'est pas bien versifiée , quand elle remplit un vers & demi , & que la fin du second vers recommence une autre phrase. Je n'y vois précisément de musique que ces conditions , car il est indifférent que les vers soient déliés entr'eux , ou périodiques ; ce n'est que l'in-

térêt de la variété qui demande , tantôt une manière , tantôt l'autre. Racine , le plus grand de nos versificateurs , a quelquefois trente vers de suite d'un sens complet , & très-dûment ponctués : il en a aussi quelquefois de périodiques ; mais il faut avouer que les vers périodiques sont les plus dangereux , & qu'ils sont sujets à laisser de l'embarras dans l'esprit. Par exemple , quand Junie parle à Néron des plaisirs qui s'offrent à lui de toutes parts ,

L'Empire en est pour vous l'inépuisable source ,
Et si quelque chagrin en interrompt la course ,
Tout l'univers , soigneux de les entretenir ,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Toute l'exactitude de la pensée ne suffit pas dans cette période pour en présenter le sens bien développé. Ce *le* , & *les* , ces *en* sont difficiles à rapporter juste , & il n'y a plus d'harmonie dès que l'esprit peine.

Ces principes posés , il faut examiner à présent ces autres sources de beauté , qui vont jusqu'à faire illusion à l'oreille , & à nous faire traiter d'harmonie ce qui n'est que raison.

De la beauté du sens.

Le sens est ce qui flatte le plus dans les vers, & il est bien juste que nous lui donnions cette préférence, puisque la raison est notre plus précieux appanage, & que le son n'a eu de part à l'invention des mots, qu'autant qu'il pouvoit concourir à réveiller l'idée des choses qu'on vouloit signifier. Quelqu'un a dit du terme d'amour, & de quelques autres semblables,

Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.

Mais ce n'est point le son d'amour qui nous plaît, c'est l'idée qu'il réveille; & quoique cette idée soit exprimée différemment dans toutes les Langues, les mots différens qui l'expriment font par-tout le même plaisir, parce qu'ils réveillent par tout les mêmes sentimens.

C'est donc de la dignité, ou de l'agrément des idées que les mots tirent leur force ou leur grace, & par une suite nécessaire, c'est de la beauté du sens que les vers tirent leur plus grand mérite. *Rome n'a qu'un esprit*, est un Hémistiche, sans comparaison plus beau que ne seroit celui-ci. *Rome n'a qu'un rempart*. Ce n'est pas que le premier soit plus fait pour l'oreille

que le second , c'est seulement parce qu'il offre une idée plus noble & plus intéressante ; & si l'on y prend garde , le mot même de *Rome* frappe tout différemment , quand il signifie les *Romains* , ce Peuple accoutumé à entraîner notre admiration , que quand il signifie simplement la Ville qu'ils habitoient ; & d'où pourroit venir cette différence du même terme , si ce n'est parce que l'idée donne , pour ainsi dire , la valeur au son ?

Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis.

Ce vers de Sertorius est admirable par la fierté héroïque du sentiment , & quoique tous les mots en particulier en soient simples , & n'ayent même aucun son soutenu , ils acquièrent en quelque sorte la majesté du sens qu'ils renferment. Dans Racine , Iphigénie dit , en parlant d'Achille ,

Pour moi , depuis deux jours , qu'approchant de
ces lieux ,

Leur aspect souhaité se découvre à mes yeux ,
Je l'attendois par-tout , & d'un regard timide ,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide ,
Mon cœur pour le chercher , voloit loin devant
moi ,

Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide.

Si ce vers étoit dit au propre d'un courrier, il perdrait toute la grace qu'il a, en exprimant l'impatience rendre d'Iphigénie, qui promène par tout ses regards, dans l'espérance de découvrir ce qu'elle aime.

Mon cœur pour le chercher, voloit loin devant moi.

C'est encore le cœur qui donne à tout ce vers la grace du sentiment. Et enfin ce dernier.

Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Seroit désagréablement prosaïque, s'il ne signifioit qu'une information positive, au lieu qu'il devient harmonieusement délicat, quand il exprime cet amour appliqué d'Iphigénie, qui semble se dire à chaque objet qu'elle rencontre, d'où vient que ce n'est pas encore Achille ?

Ainsi, par une illusion naturelle, les mots semblent se parer à notre oreille de l'agrément des choses mêmes, & ils ne sont sonores le plus souvent que d'une harmonie tout-à-fait étrangère aux syllabes. Que les Auteurs sans génie se consacrent à arranger des mots, s'ils ne pensent hautement, s'ils ne sentent avec délicatesse, toute leur peine est perdue, & leurs

leurs vers prétendus harmonieux , deviendront importuns à l'oreille même.

Je dirai plus ; la beauté du sens peut quelquefois faire négliger impunément la régularité de l'hémistiche , & par exemple dans ces vers d'Iphigénie ,

De quel front , immolant tout l'Etat à ma fille ;
Roi sans gloire , j'irois vieillir dans ma famille.

immolant ne devroit pas, dans la règle, être séparé de *tout l'Etat* , ni *j'irois de vieillir* ; mais la négligence disparoît devant la beauté du sens. Racine , qui avoit l'oreille aussi poétique du moins que ses Lecteurs , étoit séduit le premier par la noblesse de la pensée & des expressions , & il n'est pas étonnant que le même charme fasse ensuite sur les Lecteurs ce qu'il a fait d'abord sur le poëte.

J'ai toujours songé à mettre dans mes vers cette force de sens , qui en est le fondement solide , & sans quoi tout le reste me paroît un jeu frivole & indigne de la raison ; mais malgré tous mes efforts , il m'en fera échappé de méprisables par la foiblesse même du sens , & je crois qu'on en trouvera plus d'exemples dans les quatre premiers Livres , où j'ai suivi de trop près les pensées d'Homere , que dans les huit derniers , où j'ai toujours pris mes

avantages aux dépens de la fidélité.

Dans la trêve dont les Grecs & les Troyens conviennent pour retirer les morts du champ de bataille, je dis de ceux qui y découvrent leurs parens & leurs amis.

Quelle étoit leur douleur en les voyant paroître ?
C'étoit les perdre encor, que de les reconnoître.

Ce premier vers est assez foible de sens, & il n'a d'autre beauté que d'être la préparation nécessaire du second, qui me paroît très-frappant. J'aurois souhaité que ce premier vers fût beau en lui-même, sans pourtant entreprendre davantage sur le sens du second, qu'il faut laisser dans toute sa force ; car je me garderai bien de dire, qu'il est bon de laisser quelquefois des vers foibles pour en faire briller d'autres avec plus d'éclat : c'est tourner son impuissance & sa paresse en Art, & s'enorgueillir mal à propos de ce qui devrait humilier. Il faut toujours dire le mieux qu'il est possible : quand chaque chose brille de sa beauté propre, cette différence même des beautés les relève toutes ; elles se prêtent un secours réciproque, & se passent fort bien de fautes.

Les Poètes fautifs, & les gens trop prévenus pour un Auteur, dont ils veulent

tout excuser , s'arment ordinairement de ce proverbe , qu'il faut des ombres au tableau ; mais il suffit de sçavoir ce que sont les ombres dans la peinture , pour sentir que la comparaison ne peut jamais tomber sur les négligences. Les ombres dans les tableaux sont aussi nécessaires que la lumière ; la représentation des objets les exige également , & il y a autant d'art à bien placer les ombres que la lumière. C'est donc un abus de comparer des négligences qui sont des défauts de pensée , de sentiment ou d'expression , aux ombres qui , bien distribuées , servent à rendre les objets d'une manière plus vraie & plus frappante.

Si l'on veut dire seulement que les ombres relevent les endroits éclairés , & que comme le Peintre prend ses avantages dans sa disposition , pour faire sortir les figures principales , le Poëte doit prendre aussi les siens pour faire briller les endroits importans : il est vrai qu'en ce sens la poésie a ses ombres ; c'est-à-dire , qu'elle a ses contrastes.

Ainsi , Philinte est une ombre au caractère du Myfantrope , & dans Britannicus , Narcisse est une ombre au caractère de Burrhus ; mais alors ce ne sont pas les fautes qui relevent les beautés ; c'est une opposition adroite de beautés différentes ,

qui se donnent mutuellement un nouveau prix.

Que la paresse des Auteurs renonce donc à ce vain prétexte dont elle s'autorise. Il n'y a rien dans un ouvrage qui ne demande sa perfection propre , & malgré le voisinage des grandes beautés , je serai toujours en droit de censurer la faute où elle se trouvera ; j'en serai d'autant plus frappé , que je connoîtrai par le reste , l'exactitude & la force dont l'Auteur étoit capable.

*De la vivacité & de la clarté des
tours.*

On distingue les tours d'avec les pensées , & on ne les regarde quelquefois que comme des agrémens arbitraires du sens principal ; mais cette idée est fautive. Le tour fait toujours partie de la pensée , & il la présente sous des faces , & avec des circonstances qui la font précisément ce qu'elle est. Changez le tour , vous entendrez bien une partie de la pensée , & même , si vous voulez , la plus grande ; mais vous lui ôterez toujours quelque chose , & vous la chargerez de tout ce que le nouveau tour présente de nouvelles circonstances. Par exemple , dans ces vers de M. de Fontenelle.

Cent fois contre l'Amour , même contre sa mere ;
Elle tint des discours offensans & hardis ;
Je serois bien fâché de les avoir redits.

Ne croiroit-on pas que la pensée subsisteroit encore si l'on mettoit ,

Elle tint des discours offensans & hardis ,
Que je serois fâché de vous avoir redits ?

Cependant ce n'est plus le même sentiment ; la circonstance essentielle , quoique délicate , est l'idée de sacrilège que le berger se fait des discours que Silvanire a tenus contre Venus. L'horreur soudaine qu'il en conçoit , lui fait interrompre sa narration par un désaveu zélé de la hardiesse de la bergere. Au lieu , qu'en liant les deux vers comme je faisois , ce ne seroit plus qu'une condamnation froide de la hardiesse de Silvanire , qui se confondroit avec la narration , & toute différente de ce sentiment vif , qui intimide tout à coup le berger. Il craindroit d'avoir part au crime , s'il ne protestoit dans le moment de l'horreur qu'il en a. Ainsi les tours sont des pensées , puisqu'ils désignent expressément les divers aspects , sous lesquels nous envisageons les choses , & outre cela , les différences & les degrés de sentimens qu'elles excitent en nous. Dans mon *Iliade* , après qu'Hélène a dit d'Ulysse :

En lui des sûrs conseils le Ciel mit l'abondance,
Et jusqu'à l'artifice il pousse la prudence.

J'ajoute :

Que voilà bien Ulysse ! interrompt Antenor.

Que voilà bien Ulysse, n'est pas la même chose que , *voilà bien Ulysse*, ni que , *je reconnois Ulysse*. Le premier renferme un sentiment plus vif de ressemblance , que les deux autres , & le *que* y ajoute la surprise de voir Ulysse si bien caractérisé. *Voilà bien Ulysse*, dit encore autre chose que , *je reconnois Ulysse*, parce que l'un marque le sentiment d'une ressemblance frappante , & que l'autre peut signifier seulement que l'on reconnoît l'original à quelques traits. Peut-être trouvera-t-on ces distinctions trop subtiles; mais la plupart de ceux-mêmes qui les traiteront de minuties , ne laissent pas d'en sentir l'effet dans les vers , & leur imagination est en cela plus délicate que leur raison. Dans ce vers de Pirrhus.

Elle en mourra , Phénix , & j'en serai la cause.

Croiroit-t'on conserver la pensée , en disant , *je serai la cause de sa mort* ? Pirrhus perdrait dans cet arrangement la moitié de l'émotion qu'il inspire , au lieu qu'en

paroissant frappé d'abord de l'idée de la mort d'Andromaque , il porte un second coup à l'auditeur par cette seconde idée , qu'*il en seroit la cause* , surcroît de désespoir , & qui le rend encore plus digne de pitié. Ces deux tours présentent donc un ordre différent d'idées & de sentimens , & ainsi les tours ne sont pas seulement des agrémens de style ; c'est la forme essentielle des pensées.

On voit par-là que le Poète n'est pas aussi libre qu'on le pense , à chercher des sons. Les pensées exigent nécessairement les termes ; les sentimens exigent aussi nécessairement les tours : ainsi le Poète est entraîné au gré du sens , & s'il arrive qu'il rencontre en son chemin quelque choc de mots désagréables , c'est à lui de peser exactement le désagrément du son , avec la beauté du sens , & de sacrifier toujours sans scrupule , le moins sensible au plus frappant. Mais rien n'est plus puérile , ni même plus chimérique que d'épuiser son attention autour des syllabes , & de penser , pour ainsi dire , subordonnément à l'harmonie.

De la Clarté.

Les tours ne sçauroient être beaux , si la moindre obscurité retarde l'impression

soudaine qu'ils doivent faire. La clarté naît de la pureté du style, & du choix des termes, & elle consiste à dire tout ce qu'il faut dans l'ordre naturel que la pensée demande. L'obligation la plus indispensable d'un Ecrivain est de se faire entendre; & depuis le regne des vers dits lambiques, que les Grecs admiroient d'autant plus, qu'ils avoient plus de peine à les deviner, les hommes n'ont plus voulu que des ouvrages intelligibles.

Il faut pourtant remarquer qu'un Auteur, surtout un Poëte, peut n'être pas entendu de bien des gens, sans qu'il y ait de sa faute. Il ne doit avoir en vûe que des esprits cultivés, qui soient au fait de ce qu'il traite, & de la maniere dont il le traite: il parle une Langue inconnue aux autres. On a beau dire que Malherbe récitoit ses vers à sa servante; ce n'étoit pas assurément pour en retrancher ce qu'elle auroit eu peine à comprendre; en ce cas là nous n'aurions guères de ses ouvrages: peut-être n'étoit-ce chez lui qu'un caprice momentané de Poëte; peut-être quelque hazard, qu'on aura changé en une pratique ordinaire & réglée.

Il faut être attentif au choix de ses termes; se bien demander, si ce sont les plus propres à faire naître dans l'esprit des autres, les idées qu'on veut leur donner,

& après s'être satisfait sur ce choix, on peut en essayer encore l'effet sur des oreilles intelligentes. J'ai pris d'ordinaire ces avantages, & aussi ne crois-je pas avoir manqué souvent à la clarté : cependant les Journalistes de Hollande ont trouvé avec raison de l'embarras dans ces vers.

Que voilà bien Ulysse ! interrompt Antenor.
Autrefois sous mes toits (je crois l'y voir encor)
Seul avec Menelas , envoyé de la Grèce ,
Je les reçus tous deux , & je vis leur sagesse.

Je fais gloire de me ranger à leur avis ; si j'avois bien des vers comme ceux-là , je mériterois bien les exclamations de Mad. D. On ne sçait si je veux dire : *je les reçus seul , ou je reçus Ulysse , lorsqu'il fut envoyé seul avec Ménélas* : peut-être y a-t'il encore quelqu'autre embarras dans la phrase, & je remercie sincèrement ces Messieurs d'une critique si judicieuse. Le discernement qu'ils y font paroître , est même un piège pour mon amour propre , & j'aime à me flatter que les louanges qu'ils m'ont données d'ailleurs , sont à peu près aussi justes que leurs censures.

Des Equivoques.

Les équivoques sont sans doute un grand obstacle à la clarté , puisqu'elles laissent

l'esprit incertain entre deux sens , & les Auteurs tombent d'autant plus aisément dans ce défaut , que pleins de ce qu'ils ont voulu dire , ils ne voyent dans leurs expressions que le sens qu'ils ont eu en vûe , sans appercevoir celui qu'ils n'ont pas eu dessein d'y mettre , au lieu que s'ils se mettoient à la place du Lecteur , qui ne connoitra les pensées que par les expressions , ils sentiroient l'embarras où ils le jettent quelquefois par le double sens que les termes présentent.

Mad. D. me reproche une de ces équivoques dans ces vers d'Achille à Minerve , lorsque cette Déesse lui commande de ne pas céder à sa colere contre Agamemnon.

J'obéis , dit Achille , à ta loi souveraine ;

Mon respect pour les Dieux est plus fort que ma haine.

Ne diroit-on pas , se r'écrie là-dessus Mad. D. , qu' Achille respecte plus les Dieux qu'il ne les hait ? Elle a raison , en isolant ces vers ; mais je crois qu'elle a tort en le réunissant à ceux qui le précédent , parce que la haine qu'Achille doit sacrifier aux Dieux , est suffisamment désignée , & qu'on pourroit défier le Lecteur de s'y méprendre.

Mad. D. est pleine elle-même de ces

équivoques fans conséquence. Elle fait dire à Andromaque , dans sa traduction de l'Illiade ; *qu' Achille , après avoir tué son pere , ne le dépouilla pourtant pas de ses armes , & que malgré sa fureur il respecta encore sa valeur & son courage.*

Aurois-je bonne grace à m'écrier ? *Né droit-on pas que la fureur & la valeur appartiennent ici à la même personne , & qu' Achille , tout furieux qu'il étoit , respecta encore sa propre valeur , ou que malgré la fureur du pere d' Andromaque , Achille respecta encore son courage ?* Je ne fais pas cette injustice à Mad D. & je la prie seulement de me juger aussi équitablement qu'elle se juge. Un Auteur ne parle qu'à des Lecteurs de bonne foi , qui entendent ce qu'ils entendent , & qui ne s'avisent pas de trouver une équivoque où ils n'en sentent pas.

Voici , ce me semble , la règle la plus judicieuse qu'on puisse établir sur les équivoques. Quand la force du sens l'emporte , l'équivoque se doit souffrir ; mais quand le sens l'emporte , de maniere qu'on n'en sçauroit donner un autre qui ne soit absurde , on ne doit pas même dire qu'il y ait d'équivoque ; la gêne que cela apporteroit dans le discours , si l'on y étoit trop sévère , n'est pas comparable à la vaine perfection que cela pourroit y met-

tre. Il ne seroit pas même possible de l'éviter toujours , & je vais apporter trois exemples de Racine, tirés d'une seule Scène de Britannicus , celle de ses Pièces qu'il dit avoir le plus travaillée , où l'on va voir des équivoques des deux espèces.

Britannicus à Junie.

Notre ennemi trompé ,
Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé ;
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

Junie.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.

Est-ce la puissance de l'absence ou de l'ennemi ? Le premier sens est absurde ; on ne doit donc pas dire qu'il y ait d'équivoque.

Douze vers après , Junie loue Néron , qu'elle fait présent , & Britannicus répond.

Ce discours me surprend , il le faut avouer ;
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Est-ce pour louer le discours ou Néron ? Le premier sens est encore absurde ; on ne doit pas dire encore qu'il y ait d'équivoque. Mais entre ces deux exemples , Britannicus parle ainsi contre Néron.

Tout semble ici des yeux approuver mon courroux ;

La mere de Néron se déclare pour nous ;

Rome de sa conduite elle-même offensée . . .

Rome est-elle offensée de la conduite de Néron ou de celle de la mere de Néron ? Ni l'un ni l'autre sens n'est absurde ; ainsi il y a une véritable équivoque ; mais le sens l'emportant, de manière qu'on ne peut s'y tromper, l'équivoque est sans conséquence , & l'Auditeur seroit ridiculement injuste de traiter d'obscur ce qu'il ne sçauroit ne pas entendre. Mad. D. a autant d'intérêt que moi d'autoriser cette règle, & je voudrois pouvoir toujours me défendre ainsi , en la défendant elle-même.

Les transpositions violentes rendent encore les vers obscurs. Cette marche inusitée des phrases déconcerte l'esprit du Lecteur , & les idées ne s'y placent pas aisément dans leur ordre , parce qu'il n'est pas accoutumé à les voir sous cette forme, & ce qui prouve que c'est du moins en partie l'effet de l'habitude ; c'est que les mêmes transpositions, qui seroient élégantes en Latin , seroient vicieuses en François , & qu'on traite d'obscur dans une Langue ce qui seroit lumineux dans une autre. Si nous séparions dans un vers l'adjectif du substantif , ou le régime du

verbe , quel galimatias , s'écrieroit-on ! quelle dureté ! Vous trouverez pourtant cet arrangement dans Virgile. Quelle netteté , dites-vous , quelle harmonie ! d'où vient cette différence ? C'est que l'imagination se plie à l'usage établi , & qu'elle se révolte , dès qu'on la veut conduire au gré d'un caprice dont elle n'est pas convenue.

C'est en cela que consiste la dureté & l'obscurité de *la Pucelle*. On y sent à tout moment cette surprise désagréable de l'arrangement des mots , & l'Auteur , pour avoir outré le privilège qu'a le Poëte de s'éloigner à un certain point du langage ordinaire , en a fait un presque étranger , & qu'on s'imagine déplaire à l'oreille , quoique le plus souvent l'imagination seule en soit blessée. La délicatesse de l'habitude est si grande , qu'elle va jusqu'à mettre de la différence entre des sons parfaitement semblables. Niera-t'on que *Saint* & *ceint* ne se prononcent précisément de même ? Cependant *le Saint Monarque* plairait à l'oreille , & *le ceint Monarque* , bien entendu dans son sens naturel , la blesseroit. N'est-ce pas-là la démonstration la plus évidente que ce n'est pas le son qui blesse , mais la violence qu'on fait à la langue par un certain arrangement de mots qui n'est pas selon son esprit ?

De l'Elégance.

En vain les vers seroient-ils exactement réguliers du côté de la mesure , en vain même seroient-ils clairs & raisonnables à un certain point ; si l'élégance ne les soutient , ce n'est plus qu'une prose mesurée , & dont la mesure même ne sert qu'à mieux faire sentir la bassesse & la langueur.

L'élégance consiste dans le choix des termes les plus propres à exprimer l'idée avec toutes ses circonstances accessoires , les plus convenables à l'occasion , & si ce principe est vrai , l'élégance varie selon les différens genres , selon les personnages que l'on fait parler , & selon ceux à qui l'on parle. L'élégance de la Tragédie est autre que celle de la Comédie ; celle de l'Ode est autre que celle de l'Eglogue. Je corrigerai dans une Fable une expression qui auroit été magnifique dans un Poëme , parce que cette élégance prétendue n'y seroit pas en sa place , & qu'elle ne m'attireroit de la part du Lecteur que le reproche d'ostentation , au lieu de l'éloge qu'elle mériteroit ailleurs.



VOILA la dispute finie entre Madame Dacier, Monsieur Boivin & moi ; & le fruit de notre dispute est une amitié sincère & reciproque , dont ils me permettront de me faire honneur devant le Public. Heureuses les querelles littéraires qui se terminent-là ! le cours de la contestation instruit les Lecteurs : ils y voyent sous quels différens aspects on peut regarder les choses , & ils n'ont qu'à choisir entre les raisons alléguées , les plus décisives & les plus convaincantes. Mais quand ils sont suffisamment instruits par les raisons , il reste encore aux Auteurs à donner une leçon plus importante : ils doivent montrer , en se réunissant de bonne foi , que la diversité des opinions ne doit jamais aliéner les cœurs ; que l'estime & l'amitié peuvent se soutenir au milieu même de la contradiction ; & qu'il faut que les disputes des Gens de Lettres ressemblent à ces conversations animées , où , après des avis différens , & soutenus de part & d'autre avec toute la vivacité qui en fait le charme , on se sépare en s'embrassant , & souvent plus amis que si l'on avoit été froidement d'accord.





DISCOURS

S U R

L'EGLOGUE.



E ne perdrai pas de tems à rechercher ici l'origine du mot d'Eglogue : plus d'un Savant s'en est donné la peine , & ce ne seroit pas assez respecter le Public que de lui redonner ce qu'il a déjà. Il me paroît même que ces sortes de discussions , en étalant l'érudition de l'Auteur , ne servent le plus souvent qu'à confondre les idées. Les mots qui passent d'une langue dans une autre n'y conservent pas toujours leur premier sens ; & les peuples qui les adoptent , s'en servent , comme il leur plaît , à de nouveaux usages. Ainsi , les termes d'Idille & d'Eglogue ont dans notre Langue un sens moins vague qu'ils ne l'avoient dans celle de Théocrite , & même dans celle de Virgile.

Il ne s'agit donc pas de sçavoir ce que les Anciens ont entendu par ces mots ; il suffit de connoître l'idée que nous y avons attachée ; & ceux qui ne savent que les François sont moins capables de s'y méprendre que des Savans superstitieux en qui les anciennes idées prévalent , & à qui elles laissent du moins le petit embarras des distinctions.

Qu'est-ce donc que nous entendons par le mot d'Eglogue ? Une espèce de Poème où l'on rapporte des discours & des actions de Bergers , & dont le plus souvent ils sont eux-mêmes les personnages. Tout Poème qui sort de ce caractère doit être mis dans une autre classe , portât-il le nom d'Eglogue ; & tout Poème où ces conditions se trouvent , est une Eglogue , l'Auteur même lui donnât-il un autre titre.

C'est précisément sur cette espèce d'ouvrage que je hazarde ici quelques réflexions , pour lesquelles j'espère d'autant plus d'indulgence que je ne puis que glaner après le Poète pastoral qui en a déjà écrit : Auteur exact & solide , tout brillant & tout ingénieux qu'il est ; & qui par son caractère célèbre de précision & de graces ne sçauroit guères être confondu avec aucun autre.

M de Fontenelle.

Je me réduirai à quelques observations

sur le dessein qui doit regner dans l'Eglogue , sur les pensées & les sentimens qui y peuvent entrer , & enfin sur le style qui lui est propre : car chaque genre a ses convenances particulieres ; & pour parler solidement , quoique poëtiquement , la convenance est la mere des graces.

Mais il me paroît important de faire connoître avant tout , les personnages de l'Eglogue , & quels sont ces Bergers que l'on y fait parler , ou que l'on y fait agir. Cette idée une fois éclaircie , sera comme le principe dont les réflexions suivantes ne seront que des conséquences nécessaires.

La vie pastorale a été la premiere condition des hommes. Quand l'Histoire ne nous l'apprendroit pas , on suppléeroit à son silence , & l'on n'en imagineroit pas moins que les hommes s'en sont tenus d'abord aux biens réels que la nature leur offroit , sans en aller chercher de chimériques qui ont été dans la suite le fruit de leur inquiétude & de leur vaine subtilité.

Ils ne connoissoient alors d'autre science que le soin des troupeaux & la culture des terres , d'autres trésors que les fruits qu'ils retiroient de leur travail , ni d'autres plaisirs que ceux où la nature elle-même les invitoit.

C'est apparemment dans ces circonstances que nâquit le chant : soit , comme le prétendent les Poëtes , que le ramage des oiseaux en ait donné le goût aux Bergers accoûtumés à les entendre , soit que nous y ayons une disposition naturelle , aussi-bien que les oiseaux.

Quoiqu'il en soit , la poésie & la danse ne tarderent guères à se mêler au chant , dont elles font des dépendances naturelles. On mesura des paroles pour les ajuster aux sons que le plaisir inspiroit ; & ces sons & ces nombres faisoient prendre naturellement au corps des mouvemens réglés qui marquoient la cadence de ces premiers airs. La joye qui enfanta ces essais , leur donna tous les jours de nouveaux accroissemens ; & il ne fallut pas sans doute beaucoup d'années pour les porter à une assez grande perfection.

L'amour profita bien de ces découvertes ; c'étoit presque la seule passion qui pût naître dans l'abondance pastorale , & cette passion , aussi-bien que les autres , connoît trop les avantages , pour avoir négligé des secours qui lui pouvoient être si utiles. Les Amans chanterent donc ; ils apprirent même aux roseaux à accompagner leurs chansons ; les Bergeres y répondoient par leurs danses ; l'émulation s'y mit ; on inventa des jeux ; on disputa

des prix ; & ainsi s'établit le regne de la poésie pastorale , qui par degrés acquit bien-tôt tout son éclat , & qui dépérit dans la suite , à mesure que l'Univers prit une autre forme. On fonda des villes : il se forma des Empires ; & les hommes devenus esclaves du luxe & de l'ambition perdirent peu-à-peu le goût de la simplicité & de l'égalité pastorale. Alors les occupations champêtres devinrent le partage des mercénaires. Le travail servile appesantit les esprits ; & la grossièreté , compagne inséparable de la misère , prit la place de cette simplicité délicate qu'avoit fait naître une tranquille abondance.

L'Eglogue qui a choisi les Bergers pour ses personnages , auroit eu grand tort de les prendre dans cet état d'avilissement où ils sont tombés. Leurs discours & leurs sentimens manqueroient également de cette grace & de cette délicatesse sans lesquelles aucune poésie ne sçauroit plaire. De grands poètes , d'ailleurs fort respectables , n'ont pas dédaigné des acteurs si grossiers : mais la méprise , ce me semble , ne doit pas être tournée en règle. L'Eglogue doit prendre les Bergers dans cet état fortuné où leurs travaux s'accordoient encore avec le loisir ; & où leur esprit en repos du côté des besoins , tour-

noit son activité naturelle du côté des passions agréables : elle doit les prendre dans cet état où nous les imaginons heureux , & moins Bergers , pour ainsi dire , que Souverains de leurs héritages & de leurs troupeaux.

Les personnages de l'Eglogue ne sont donc plus qu'une idée ; mais une idée prise dans la nature , & dont nous ressentons encore la ressemblance , quoique nous en ayons perdu les originaux.

C'est cette idée qui me servira de règle pour juger du stile & des sentimens qui doivent regner dans l'Eglogue , quand j'aurai parlé du dessein qui en doit être la baze , aussi-bien que de tout autre ouvrage.

Un ouvrage ne plaît dans quelque genre que ce puisse être , qu'autant qu'il fait appercevoir un dessein. Tout ce qui porte le caractère du hazard & du désordre est rebutant pour notre esprit , qui , ne pouvant s'empêcher de se proposer une fin , & se sentant capable d'imaginer & d'arranger les moyens d'y parvenir , veut reconnoître par-tout cette perfection qu'il trouve en lui-même , & méprise nécessairement tout ce qui lui paroît l'effet d'une cause aveugle.

Le jugement que nous portons des choses n'est fondé que sur ce principe. Nous

admirons dans un édifice la juste proportion de ses parties qui concourent toutes ensemble à former un tout agréable ; nous y blâmons , au contraire , tout ce qui n'est point fait l'un pour l'autre , tout ce qui paroît déroger au dessein général. Nous ne faisons grace à la moindre irrégularité qu'autant que nous la jugeons inévitable ; mais alors elle rentre dans la règle à notre égard ; & notre vûe même n'est plus blessée , dès que notre raison est contente.

Il en est de même de tous les ouvrages de poësie. La perfection consiste à y conduire l'esprit à un but par les chemins les plus convenables , de sorte que chaque pas en approche , & que tout concoure à remplir le dessein qu'on s'est proposé.

Quoique je ne veuille parler ici que de l'Eglogue , mes réflexions s'étendront d'elles-mêmes aux autres genres , parce que la nature de l'esprit étant invariable , il ne sçauroit y avoir , pour le satisfaire , qu'une méthode uniforme dans le fond , quelque différence que la diversité des genres semble y mettre.

Rien n'est plus opposé , par exemple , que le but du Poëte tragique & celui du Poëte comique ; cependant l'un & l'autre parviennent d'autant mieux à leur fin qu'ils

employent des moyens qui ont entr'eux les mêmes proportions & les mêmes rapports ; & c'est toujours par le même art qu'ils réussissent à exciter des passions différentes.

Voici donc , à mon gré , quel doit être l'art de l'Eglogue à l'égard du dessein : c'est de choisir d'abord une vérité digne d'intéresser le cœur & de satisfaire l'esprit , & d'imaginer ensuite une conversation de Bergers , ou un événement pastoral où cette vérité se développe d'une manière sensible & insinuante , de sorte qu'à la fin de l'ouvrage le Lecteur arrive avec plaisir où on l'a voulu mener , & se repose naturellement dans la vûe de la vérité qu'il découvre.

Je dis d'abord qu'il faut se proposer un objet , & que ce doit être une vérité , parce que , outre qu'il est honteux de se tromper ou de vouloir tromper les autres , on ne sçauroit jamais plaire par le faux. Le vraisemblable peut bien entrer dans les droits du vrai : mais si la fausseté est manifeste , l'esprit se révolte aussi-tôt , & il méprise jusqu'aux agrémens employés pour l'établir. D'ailleurs dès que le fond pèche du côté de la vérité , le détail & les circonstances se ressentent toujours du même vice , parce que l'erreur a ses conséquences aussi-bien que la vérité.

Il faut que la vérité qu'on a en vue soit propre à intéresser le cœur, parce que le plaisir ne sçauroit naître que des passions, mais des passions modérées. Les connoissances séparées du sentiment sont indifférentes aux hommes, & la vérité ne nous plaît qu'autant qu'elle a quelque rapport à notre bonheur. Ne comptons donc sur les Lecteurs qu'autant que nous sçaurons les émouvoir : ils ne nous lisent point pour nous lire, mais pour s'amuser & vaincre l'ennui : si nous les laissons froids, ils se servent de leur droit naturel ; ils s'en vangent par le mépris.

Je demande encore que la vérité qu'on veut exposer puisse satisfaire l'esprit, c'est-à-dire, lui apprendre quelque chose : une vérité triviale ne vaudroit pas la peine de l'occuper. Sa curiosité cherche toujours quelque aliment ; & il rejette ce qu'il connoît déjà, à moins qu'on ne le lui présente dans quelque nouveau point de vûe : mais alors l'objet même le plus familier peut lui devenir une nouveauté véritable ; il y apperçoit avec plaisir ce qui lui étoit échappé ; il lie ce qu'il sçavoit à ce qu'il ignoroit ; & il ne lui en faut pas davantage. La moindre découverte est toujours un grand charme pour l'esprit.

Jusques-là il n'y a rien que de commun à tous les ouvrages de poésie, depuis l'E-

popée jusqu'à l'Eglogue. Le Poëte qui n'a fait encore que le choix d'une vérité toute nuë, est toujours le maître de lui donner l'habit qu'il voudra, quoique l'espèce de vérité qu'il a en vûë doive le déterminer quelquefois plutôt pour une forme que pour une autre. Il y a des vérités politiques qui demandent le Poëme & la Tragédie; il y a des vérités civiles & morales qui demandent la Comédie; & enfin de certaines réflexions sur les sentimens & les passions du cœur qui semblent appartenir naturellement à l'Eglogue. Il faut imaginer alors une conversation de Bergers ou un événement pastoral, car c'est ce choix des événemens & des personnages qui établit la différence des Poëmes; & l'Eglogue s'est approprié les discours & les actions champêtres.

Quelque assujettie que l'Eglogue soit à sa matière, elle est susceptible cependant de différentes formes: le Poëte s'y contente souvent de faire parler ses Bergers; & alors elle est dramatique: il y parle quelquefois lui-même & raconte seul un événement; & alors elle est épique: enfin elle est quelquefois l'un & l'autre, quand le Poëte amène ses personnages par une narration, ou qu'après les avoir fait parler, il ajoute à leurs discours ses réflexions particulières. Le mélange du Poëte

& des Bergers donnera lieu à quelques distinctions, quand je parlerai des pensées & du style. Je dois m'en tenir à présent à ce qui regarde le dessein.

Une vérité une fois choisie, pour être le principal objet de l'ouvrage, doit *se développer* d'une manière *sensible & insinuante*. J'ai tâché de n'employer pas ces mots au hazard; voici les raisons qui m'ont engagé à les choisir: J'entends donc par ce développement un ordre de choses & de circonstances qui conduisent l'esprit par degrés à ce qu'on lui veut faire sentir; un arrangement tel, que, ne laissant rien à supposer en commençant, ce qu'on dit soit toujours la préparation de ce qu'on va dire, qu'on découvre toujours de nouvelles parties de son objet, liées naturellement les unes aux autres, de sorte que la curiosité soit en même tems excitée & satisfaite, & que l'esprit ne sente rien d'omis, de déplacé ni de superflu.

Cela même renferme la nécessité de cette manière sensible & insinuante que je recommande: car enfin un ouvrage de poésie, & sur-tout une Eglogue, ne doit pas être une étude, mais un amusement; qui, tout utile qu'il faut tâcher de le rendre, ne doit rien coûter à l'esprit. Outre que le sérieux & la solidité du raisonnement ne conviendroient pas à des Ber-

gers ; ils n'exciteroient pas ces douces émotions qui sont seules capables d'attacher. Il faut donc exciter les sentimens par les sentimens , réveiller toujours l'imagination par des faits & des objets agréables ; offrir , en un mot , la matiere des réflexions , & non pas les réflexions mêmes. Alors la vérité s'insinue d'autant mieux que celui à qui on la montre en regarde la découverte comme son propre ouvrage. Nous nous affectionnons davantage aux jugemens que nous croyons porter de nous-mêmes qu'à ceux où nous ne faisons que souscrire.

Il faut enfin que l'Eglogue soit disposée de maniere qu'à la fin de l'ouvrage le Lecteur arrive avec plaisir où on l'a voulu mener , & se repose naturellement dans la vûe de la vérité qu'il découvre ; c'est-à-dire , que comme en commençant il ne faut rien laisser à supposer , il faut aussi en finissant , ne laisser rien à desirer ; il faut aussi ne présenter rien d'inutile ; & c'est presque un égal inconvénient de ne pas arriver au but , ou de le passer. Si vous n'allez pas jusqu'où il faut , le Lecteur ne suppléera pas ce qui manque , & alors il ne comprendra rien à votre dessein ; ou s'il y supplée , il ne s'applaudira d'avoir deviné ce que vous auriez dû dire , qu'en vous blâmant vous-même de ne l'a-

voir pas dit. Il vous soupçonnera au contraire de n'avoir pas eu de dessein, si vous l'arrêtez encore, quand celui que vous paroissiez avoir est rempli, & il ne suivra plus qu'à regret un guide qui ne sçait pas lui-même où il mène. Il est donc important de bien sentir les bornes de son sujet, & de s'y arrêter précisément, afin de ne laisser à l'esprit ni la fatigue de deviner ce qu'on a voulu lui apprendre, ni le chagrin d'en être détourné, quand il l'a une fois conçu.

La plupart des Eglogues ne sont froides & rebutantes que faute de cet art qui regarde le dessein. On croit souvent avoir assez fait d'introduire des Bergers qui, rassemblant au hazard des images & des sentimens champêtres, n'ont d'autre guide de leur conversation que le caprice du Poëte, ni d'autre raison de finir que la lassitude : alors la nuit les chasse à propos, ou la crainte d'un orage les sépare ; encore se dispense-t-on quelquefois d'en alléguer le moindre prétexte ; & il n'est pas étonnant qu'un ouvrage aussi peu médité ne fasse qu'une impression languissante, ou même tout à fait désagréable.

J'ai tâché de suivre mes principes dans les Eglogues que je donne. Je me suis toujours proposé un dessein dont je ne garantis point la solidité, non plus que

le bonheur de l'exécution ; mais du moins , pour m'assurer , autant que je l'ai pû , de l'attention du Lecteur , j'ai choisi pour l'ordinaire un événement qui pût exciter sa curiosité jusqu'à la fin ; & qui , malgré le court espace de l'Eglogue eût son exposition , son nœud & son dénouement , afin d'exciter par-là cette sorte d'intérêt qui fait le charme des pièces de théâtre.

Cette route que j'ai prise , m'a presque assujetti en tout aux loix des grands poëmes. Il a fallu établir des caractères , exposer des intérêts , faire naître des obstacles , les lever ensuite naturellement & fixer enfin l'état des personnages à l'égard les uns des autres , & par rapport à l'action qu'on a représentée. Je sçai que tout cet art est difficile à rassembler dans un petit poëme , mais je sçai aussi que l'impression en seroit d'autant plus vive , si l'on étoit assez heureux pour y réussir.

Ce n'est pas assez pour l'Eglogue que le dessein en soit bien imaginé , ni même ingénieusement conduit , on veut encore que les personnages y gardent constamment leur caractère de Bergers ; qu'il ne leur échappe ni sentimens ni pensées qui ne leur conviennent , & enfin que le style n'y démente jamais la condition des Acteurs.

Ainsi , si je ne me suis pas trompé sur

les véritables personnages de l'Eglogue , il doit m'être aisé de découvrir les sentimens , les pensées & le style qui lui sont propres , puisque l'un est la suite de l'autre.

Je commence par les sentimens , & je ne les confonds pas avec les pensées , parce que je regarde les sentimens comme le langage de la passion qui exprime le penchant ou l'éloignement qu'on a pour les objets , au lieu que les pensées sont le langage de la raison qui représente seulement les idées qu'on a des choses & le jugement qu'on en porte.

Les Bergers , tels que nous les avons peints , ont le fonds de toutes les passions humaines , parce qu'ils sont hommes : mais elles ne peuvent s'exercer que sur les objets champêtres , parce qu'ils sont Bergers. Ils aiment les richesses , & les besoins de la vie toujours renaissans les engagent à se précautionner contre la misère ; mais ils ne font point consister ces précautions dans la recherche de l'or & de l'argent , ni de toute cette opulence arbitraire , que la cupidité s'est forgée à plaisir. Frappés qu'ils sont des biens naturels au milieu desquels ils vivent , c'est le nombre de leurs troupeaux , la fertilité de leurs vergers , le succès de leurs vendanges & de leurs moissons qui les intéressent ;

& c'est sur la disette ou l'abondance de ces vrais trésors , qu'ils se trouvent dignes d'envie ou de pitié.

Ils aiment la gloire & la distinction : c'est une impression ineffaçable que la nature a gravée dans les cœurs , pour nous lier les uns aux autres par le besoin que nous avons réciproquement de notre estime : mais ils ne la cherchent pas cette gloire dans les périls des combats , ni dans les fatigues de l'étude : ils bornent leur valeur à garantir leurs troupeaux de la rage des loups : ils bornent leurs talens à la danse , au chant , aux exercices du corps ; & c'est-là que l'ambition de remporter le prix est peut-être aussi vive que celle même des Conquérans.

Ils aiment le plaisir , puisque c'est un desir invincible que nous tenons de la Nature : mais ils ne le font pas consister dans ces spectacles magnifiques dont ils n'ont point l'idée , ni dans ces festins somptueux & recherchés que la Nature désavoue , ni dans toutes ces voluptés de caprice que l'oisiveté & la mollesse ont enseignées : en un mot , ils n'en ont point fait un art : ils se contentent de ce que la Nature leur offre d'agréable. Un beau lieu , un beau jour , le ramage des oiseaux , la voix & les flutes des Bergers , les danses & la beauté naïve des Bergeres , plus

que tout le reste , la douceur de plaire à ce qu'ils aiment : voilà leur félicité , d'autant plus délicats , quoique nous en pensions , que leur goût n'étant pas émoussé , ils sentent vivement les plaisirs simples qui sont presque perdus pour nous.

On voit par-là que l'Eglogue a presque un aussi grand champ pour les sentimens que tout autre Poëme , puisque toutes les passions humaines y peuvent entrer , pourvû qu'elles ne roulent que sur des objets qui puissent intéresser des Bergers. Qu'un Berger s'applaudisse de ce que ses troupeaux s'engraissent & se multiplient , ou qu'il s'afflige de les voir dépérir ; qu'il vante ses exploits contre les bêtes sauvages ; qu'il goûte l'honneur de chanter mieux que les autres , ou qu'il pleure la honte d'en avoir été vaincu ; qu'il célèbre les faveurs de sa Bergère ou qu'il se plaigne de ses rigueurs. Tout cela est également pastoral , mais seulement par l'objet de la passion & non pas par la passion même.

L'amour est ordinairement la passion dominante de l'Eglogue ; les Poëtes l'ont choisie comme la plus intéressante & la plus générale. Ils ont eu raison ; comme il n'y a presque personne qui n'aime ou qui n'ait aimé , il n'y a presque personne aussi qui n'entre dans les intérêts des

amans, & qui ne se plaise à reconnoître en eux les différentes agitations qu'il éprouve, ou qu'il a éprouvées lui-même. La facilité que les Poètes ont trouvée à intéresser les hommes par cet endroit, leur a fait employer l'amour à tout ; ils l'ont mis en possession des Poèmes, des Tragédies & des Comédies ; & la meilleure preuve du charme contagieux de cette passion, c'est que des sentimens mille fois rebattus en ce genre ne laissent pas de toucher encore.

Je crois cependant que l'Eglogue auroit plus de peine à s'en passer que les autres Poèmes ; & en voici, ce me semble, la raison. Quoique dans les Bergers le desir des honneurs & des richesses soit au fond le même qu'en nous, la différence des objets auxquels ils s'appliquent est si grande, qu'elle nous fait méconnoître la passion même, & nous empêche d'en être frappés ; au lieu que dans l'amour tout est semblable & les desirs & les objets. Nous n'avons que faire de changer nos idées, pour nous mettre à la place des Bergers amans. Ils en veulent aux mêmes biens, prennent les mêmes moyens, craignent les mêmes obstacles ; & à la scène & aux habits près, c'est notre portrait même que nous voyons.

Le Poète pastoral n'a donc point de

plus sûr moyen de plaire que de peindre l'amour , ses desirs , les emportemens & même ses désespoirs ; car je ne crois pas ces excès opposés à l'Eglogue ; & quoique ce soit le sentiment de M. de Fontenelle que je regarderai toujours comme mon maître , je fais gloire encore d'être son disciple , dans la grande leçon d'examiner & de ne souscrire qu'à ce qu'on voit. Il faut que je sois bien ferme contre toute autorité littéraire , puisque je vais jusqu'à combattre la sienne : mais en ces matières toute déférence aveugle est une erreur , quand même , par hazard , elle rencontreroit la vérité.

Pourquoi excluroit-on de l'amour pastoral l'emportement & le désespoir ? Serait-ce que l'état de Berger ne les comporte pas ? On auroit tort de le dire. La passion a toute son étendue dans cet état comme dans un autre. Les mépris obstinés d'une maîtresse , la préférence d'un rival , la douleur d'être trahi , peuvent produire par-tout les mêmes effets ; ou plutôt la tranquillité de la vie champêtre met d'autant moins à couvert des troubles de l'amour qu'elle a moins de dissipations à lui opposer.

Seroit-ce que l'Eglogue plairoit moins par la peinture d'une passion trop vive & trop douloureuse ? On ne seroit pas

mieux fondé à le prétendre. L'espèce de peine qu'on exciteroit par-là est un sentiment aussi agréable que la joie : on ne sçauroit jamais trop attendre ; & le Lecteur a toujours grande obligation des larmes qu'on lui fait répandre.

Ainsi je pense qu'un Poète pastoral peut représenter l'amour dans toutes ses faces & en exprimer tous les effets ; pourvû cependant qu'il en éloigne les crimes , & qu'il conserve à ses Bergers cette innocence qui est comme l'appanage de leur condition , & qui les rend plus intéressans. Mais enfin dans quelque situation qu'on mette ses personnages , il y a toujours certaines règles à se prescrire sur les sentimens qu'on leur donne. Il faut que les sentimens soient naturels , qu'ils soient délicats & qu'ils soient vifs.

On sent d'abord la nécessité du naturel ; car le moyen d'être touché d'un sentiment qu'on jugeroit bizarre ou forcé : il ne sçauroit entrer dans le cœur qu'autant qu'il y en trouve la semence & la disposition ; & si le sentiment manque tout-à-fait de vraisemblance , il détruit aussi tôt dans l'esprit du Lecteur l'illusion qu'il se faisoit sur le personnage , qui lui paroît dès lors aussi chimérique que le sentiment , & indigne par conséquent de son attention.

Un sentiment peut pêcher contre le naturel en deux manières : l'une , quand par lui-même il n'est pas vraisemblable ; l'autre , quand il ne l'est pas par rapport au personnage à qui on le donne. Il n'est pas vraisemblable par lui-même , s'il est d'une trop grande singularité , & qu'il ne puisse naître qu'en un petit nombre de personnes ; car alors le reste des hommes le jugera faux , puisqu'ils n'ont pas d'autre juge en matière de sentimens que leur propre cœur. Il n'est pas vraisemblable par rapport au caractère du personnage , quand ce caractère n'y prépare pas , & que l'idée qu'on a donnée de son acteur , en l'annonçant , ou en le faisant parler , n'a pas une liaison naturelle avec le sentiment qu'on lui donne. Il est rare de pêcher contre le naturel en la première manière , parce que les Poètes ne sentent pas d'ordinaire autrement que le commun des hommes : mais en récompense il n'y a que trop d'exemples du second égarement ; & il est si facile d'y tomber , qu'en effet peu de Poètes s'en sauvent , parce que ne représentant pas leur propre caractère , mais des caractères imaginés à plaisir , ils les perdent aisément de vûe , & joignent , sans y songer , ce que leur propre penchant leur inspire à ce que le penchant qu'ils racontent devoit inspirer.

Un Poète judicieux & maître de son imagination , la fixe constamment à l'objet particulier qu'il peint : il compare chaque trait à tous les autres , pour voir s'ils forment tous ensemble une parfaite ressemblance. Il confronte les sentimens aux sentimens ; examine leur liaison & leur rapport ; ne les admet pas dans le même personnage , s'ils ne partent d'une source commune , persuadé que la nature qu'il cherche ne se trouve que dans ce point d'union , difficile à la vérité , mais absolument nécessaire.

Quoique rien ne plaise que ce qui est naturel , il ne s'ensuit pas que tout ce qui est naturel doive plaire. Il faut choisir & trier pour trouver l'agréable ; & c'est une mauvaise maniere de soutenir le choix d'un sentiment , de soutenir seulement qu'il est dans la nature. Quelquefois , sur ce principe , on honore le grossier & le bas du beau nom de naïveté. Qu'importe la naïveté sans l'agrément ? Je n'épouserai pas le mauvais goût d'un Auteur qui n'amasse , pour ainsi dire , que des charbons dans le même champ où il auroit pu cueillir des fleurs

Ainsi , tout exemple & toute autorité à part , je dis qu'il faut tirer de son sujet ce qu'il y a de plus agréable , & choisir entre les sentimens qu'on veut donner à ses

personnages , les plus délicats & les plus capables de plaire.

Je ne sçaurois donner une idée plus sensible de la délicatesse du cœur qu'en la comparant à celle du goût. Un homme a le goût d'autant plus délicat qu'il distingue mieux dans les alimens les différens degrés du bon & du mauvais ; & qu'il est plus flatté de l'un & plus blessé de l'autre. La délicatesse du cœur est précisément la même chose : elle consiste à appercevoir dans ce qui l'intéresse , les plus legeres circonstances , & à en être vivement frappé. De deux amans , l'un craint d'être trahi , parce que sa maîtresse ne lui tient plus les mêmes discours qu'à l'ordinaire ; & il se contente de soupirer de son malheur ; l'autre conçoit une crainte semblable sur ce que sa maîtresse lui dit bien les mêmes choses qu'elle avoit accoutumé de lui dire , mais ne les lui dit plus du même ton ; & il ne sçauroit songer à ce changement , sans en verser des larmes. La délicatesse de ce dernier est plus grande que celle de l'autre , en ce qu'elle roule sur une circonstance plus legere , & qu'il est cependant le plus touché. Cela ne veut pas dire qu'il faille porter la délicatesse jusqu'au raffinement : car on retomberoit dans une singularité qui , comme je l'ai déjà dit , ôteroit toute la vraisemblance.

Les sentimens délicats sont toujours agréables , en ce qu'ils excitent une sorte de surprise , & qu'ils ont ainsi l'effet de la nouveauté : car le Lecteur qui n'est pas dans la situation du personnage & qui seulement y prend intérêt , ne sçauroit prévoir les distinctions fines que la passion fait appercevoir dans son objet ; & il est étonné d'un sentiment qu'il ne devinoit pas , tout naturel qu'il lui paroît , quand il se présente.

La vivacité n'est pas moins nécessaire dans les sentimens , puisqu'ils ne peuvent faire d'impression que par-là : mais je n'entends pas par vivacité la violence & l'emportement. Un sentiment tendre & galant peut être vif. J'entends cette précision qui consiste à n'y rien mêler d'étranger , & à lui ménager toute la force qu'il peut avoir. Le Poëte n'attache qu'autant qu'il fait passer les sentimens de ses personnages dans ses Lecteurs ; & comme ils n'y sçauroient passer sans déchet & sans perte , ils n'y font presque point d'impression , pour peu qu'ils soient languissans. Le Lecteur demeure froid , quand le personnage est tiède.

Si un Berger désolé de l'absence de sa Bergere se contente de dire , en regrettant les plaisirs qu'il goûtoit avant son départ. *Je la voyois souvent , & c'étoit-là*

*mon souverain bonheur : mais quand je ne la voyois pas , j'étois occupé du soin de la chercher sans cesse ; & la sûreté ou l'espérance de la trouver étoit le seul plaisir qui pût me flatter au défaut de l'autre. Ce seroit toujours-là un sentiment , mais si lentement exprimé qu'il tiendrait presque lieu d'insensibilité au Lecteur. Voulez-vous rendre au contraire à ce sentiment toute la vivacité qui lui est naturelle ? Faites dire au Berger [Si je ne la voyois , je la cherchois du moins.] Sa première , sa souveraine félicité est rapidement exprimée par ce tour , *si je ne la voyois* , & son second plaisir est peint aussi dans toute sa force par ces mots , *je la cherchois du moins*.*

Telle est la nature du sentiment : s'il s'exprime dans une étendue trop exacte & trop scrupuleuse , il disparoît en quelque sorte , au lieu de se déployer ; & il acquiert , pour ainsi dire , toute la sécheresse , du raisonnement.

Encore un exemple d'un sentiment bien vif ; & tel que peut-être auroit-on peine à lui en comparer un autre. On célèbre une fête dans un hameau ; ce ne sont que danses & que chants ; & tous les Bergers y concourent à l'allégresse commune. Un seul qui dans un lieu écarté , déplore l'absence de sa Bergere , est

frappé de loin de ce spectacle , & de cette joie qu'il ne sçauroit comprendre : le contre-tems l'étonne , il n'imagine pas qu'il puisse y avoir dans le hameau d'autre sujet de joie ou de chagrin que la présence ou l'absence de ce qu'il aime ; & comme si sa tristesse devoit être un deuil public, il s'écrie , (*quel jour , quel triste jour ! & l'on songe à des fêtes.*) Je ne détaillerai point ce qui me paroît renfermé dans cette surprise : on me sçauroit mauvais gré d'en émousser la force. Le cœur aime mieux sentir beaucoup , quoique confusément , que d'avoir une vue plus distincte aux dépens de son émotion.

On fait souvent à certains ouvrages célèbres qu'on ne veut pas honorer de son approbation le reproche de trop d'esprit , reproche que ne comprennent peut-être pas bien ceux qui le font , & encore moins ceux qui l'adoptent sur la parole des prétendus connoisseurs , mais d'autant plus imposant que ceux qui l'emploient se donnent par-là le mérite supérieur de ne pouvoir être éblouis par un faux éclat & d'avoir la mesure précise des beautés qui conviennent aux ouvrages.

Je demande à ces délicats ce qu'ils entendent par trop d'esprit ; s'ils entendent de mauvais raisonnemens , de faux sentimens & des pensées fausses ca-

chées sous quelques apparences séduisantes , que ne disent-ils franchement qu'il n'y a point-là d'esprit ? Car comment en admettre où il n'y auroit point de vérité ? Et comment pourroit-ce être un excès d'esprit de prendre des chimères pour un objet réel ? S'ils disent que ce reproche s'adresse moins à la fausseté qu'au déplacement des choses , que ne condamnent-ils simplement le désordre & les contre-tems qui , loin de marquer trop d'esprit , ne viennent jamais que d'un manque de lumière ? S'ils en veulent à des pensées trop fines , quoique vraies & qui ne sont pas à la portée du grand nombre , j'avouerai que par-là l'Auteur manqueroit son but s'il se proposoit l'approbation générale : mais je soutiendrai aussi qu'il en feroit d'autant mieux pour ceux qui auroient de meilleurs yeux que les autres. S'ils disent enfin qu'ils prétendent condamner l'affectation de dire toujours des choses neuves , & toujours de la manière la plus heureuse qu'il soit possible ; je leur dirai que s'ils n'ont d'autre preuve d'affectation que ce choix même toujours heureux, c'est qualifier de défaut le talent le plus rare & la perfection même , & que s'ils ont d'ailleurs d'autres preuves d'affectation dans les méprises où l'Auteur seroit tombé par l'envie de briller ; il faut

condamner ces méprises en elles mêmes , comme un absence , & non pas comme un excès d'esprit.

Il me semble donc qu'un homme raisonnable , au lieu d'employer ces reproches vagues ou l'on n'attache que des idées confuses , doit critiquer les ouvrages par le vice du dessein ou par celui de l'exécution , par le manque de vérité ou par le défaut de convenances. Il faut toujours désirer le mieux dans les ouvrages , quant au fond des choses & à la manière de les dire ; & si l'Auteur a évité continuellement le médiocre , on ne sçauroit trop applaudir à son choix ; qui , dès qu'il est excellent , a toutes les graces du naturel , quoiqu'on juge bien qu'il est le fruit de l'application & du travail : mais qu'arrive-t-il ? Les Lecteurs ont leur orgueil aussi-bien que les Auteurs : les uns bien persuadés que les autres n'écrivent que par vanité , sont toujours en garde contre des gens qui entreprennent en quelque sorte de les humilier : ils leur pardonnent tant qu'ils ne font qu'à peu près aussi-bien qu'ils pourroient faire eux-mêmes : mais dès qu'ils sentent une perfection dont ils ne sçauroient se dissimuler qu'ils ne sont pas capables , ils en conçoivent un secret dépit ; & ils s'en vengent , en qualifiant d'excès vicieux le degré de mé-

rite qui n'est plus de leur portée. Je veux bien admirer un Auteur de tems en tems, pourvû qu'il rentre souvent dans ma sphere : mais s'il me réduit à l'admirer toujours, je secoueraï le joug ; & pour me mettre à mon aise, j'irai jusqu'à penser qu'il vaut encore moins que moi, puisqu'il ne sçait point être naturel ; car ma mesure est toujours ce qu'il me plaît d'appeller le naturel ; & c'est ainsi que des Pigmées insulteroient à des hommes de belle taille en les trouvant difformes, au lieu de les trouver grands.

Ce qui me paroît encore assez digne d'attention en cette matiere, c'est que le reproche de trop d'esprit tombe d'ordinaire sur les sentimens ; & alors ce reproche a toujours l'air bien spécieux, puisque les sentimens demandent de la naïveté, & que l'ingénieux y semble contraire. Mais qu'on y prenne garde ; rien n'est souvent si ingénieux que le sentiment, non pas qu'il soit jamais recherché, mais parce qu'il supprime tout raisonnement, & qu'il allie quelquefois des choses qui paroissent contraires, faute d'en établir les liaisons par des propositions déployées. Quelques exemples me feront mieux entendre.

Dans l'Opéra de Thétis : quand Jupiter a menacé la Déesse d'épuiser sa puissance,

pour se venger de son rival , Thétis annonce aussi-tôt à son amant le péril extrême où il se trouve. Pelée lui répond , sans s'allarmer :

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi ; vous êtes immortelle.

J'en atteste la plûpart de mes Lecteurs ; qu'ils ne rougissent pas de l'avouer , ces vers ne leur ont-ils pas paru vicieusement ingénieux ? Ne les ont-ils pas regardé comme un jeu d'esprit recherché à cause de l'apparence d'anrithèse qui frappe d'abord ?

Jupiter ne peut rien contre moi ; vous êtes immortelle.

Rien n'est cependant plus exact , ni plus simple pour qui sçait se mettre à la place de Pelée : il aime éperdument Thétis ; uniquement occupé d'elle , il s'oublie lui-même , & dès qu'elle est hors d'atteinte , il ne sçauroit trembler. Un raisonneur auroit préparé l'effet par la cause ; & il auroit dit méthodiquement : un cœur bien épris ne souffre que dans ce qu'il aime : or je vous aime autant qu'on peut aimer , je n'ai donc rien à craindre , puisqu'on ne peut rien contre vous : mais celui qui sent , laisse là le principe & n'exprime que ce qu'il éprouve. L'argument bien arrangé ôte le merveilleux , en y substituant l'insipide , au lieu

que le sentiment tout pur rétablit le merveilleux par sa simplicité même.

Dans la Comédie de la double inconstance, pièce féconde en sentimens, je fus frappé de celui ci. Arlequin qui se désole d'être traversé dans un premier amour, & qui en prend insensiblement un nouveau pour une jolie personne qui le plaint de ses malheurs, lui dit d'un ton chagrin & content tout à la fois. *Quand vous me plaignez, je ne suis plus si fâché d'être triste.* Ne croiroit-on pas d'abord que ce seroit-là un pur badinage d'Arlequin; & ce *n'être plus si fâché d'être triste*, n'a-t'il pas l'air d'une contradiction bouffonne. Que l'on y regarde de plus près, c'est la naïveté même & la proposition la plus vraie qu'il fût possible d'employer. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire du sentiment une proposition générale. Si je dis que la compassion d'une personne qu'on aime, est un grand adoucissement à nos peines, qui me contestera la vérité de la proposition? Mais ne s'ensuit-il pas de cette vérité que celui qui est dans le cas, s'il rend naïvement l'état de son cœur, dira précisément, *je ne suis plus si fâché d'être triste*, puisqu'il sent en même tems la tristesse dont on le plaint & la douceur de la compassion qui le soulage.

On est fort sujet à se tromper sur ces

fortes de traits ; & cela parce que n'étant pas à la place du personnage , on ne trouve pas d'abord en soi le principe de comparaison : mais voici , ce me semble , une méthode bien facile , pour ne s'y point méprendre & pour reconnoître si un sentiment est naïf , quelque fin & quelque ingénieux qu'il paroisse , c'est de transformer le sentiment en proposition générale ; & si la proposition est vraie , il ne reste plus qu'à examiner si l'expression du sentiment en est une conséquence bien légitime : car , comme je l'ai dit , le sentiment supprime les principes , & c'est cette suppression qui lui donne l'air de subtil & d'ingénieux.

J'ai distingué les sentimens des pensées ; & pour ne laisser là-dessus aucun embarras , il faut d'abord poser l'idée précise que j'attache ici au mot de pensée. C'est proprement une réflexion générale , une espèce de maxime qu'on établit , & qui est comme le résultat des expériences. Selon cette vue un sentiment peut aisément se transformer en pensée ; & par exemple pour en faire une de ce vers si bien senti.

Si je ne la voyois , je la cherchois du moins ;

Je n'aurois qu'à dire , quand on n'a pas

le bonheur de voir sa Bergere, il reste encore le plaisir de la chercher. La première manière est un simple témoignage que le cœur rend de son état ; & la seconde est un jugement que l'on porte en général sur le cœur humain. Ainsi le discours prend plus ou moins le caractère de pensée , dès qu'il s'élève à quelque généralité , & qu'il n'est plus restraint à la disposition de celui qui parle.

On me prévient sans doute ; & l'on voit déjà que l'Eglogue par le choix des personnages doit bien moins chercher l'éclat des pensées que les graces naïves du sentiment ; & comme on suppose ses Acteurs dans cette première ingénuité que l'art & le raffinement n'avoient point encore altérée , ils sont d'autant plus touchans , qu'ils sont plus émus , & qu'ils raisonnent moins ; & on les méconnoît bientôt , s'ils devenoient subtils & philosophes.

Le Berger est donc d'autant plus Berger que tout ce qu'il dit , lui est plus personnel ; il vous peint ses propres actions , vous repète , mot pour mot , ses entretiens ; il ne vous raconte que des faits qui vous intéressent ; il n'en choisit pas les circonstances particulières par une vue méditée de leur importance , mais seulement par l'impression qu'elles font

sur lui ; selon , si je l'ose dire , qu'elles font partie de sa passion , & qu'elles réveillent , dans le moment qu'il parle , ou ses plaisirs , ou ses douleurs.

Si dans les Tragédies mêmes où l'on fait parler les Héros & les Rois , ces acteurs ne peuvent être pathétiques , qu'autant qu'ils nous exposent leurs propres mouvemens , & qu'ils ne s'appesantissent pas sur ces maximes détaillées , qui paroissent plutôt des morceaux d'un traité que le langage de la passion ; à plus forte raison dans l'Eglogue ne doit-on pas abandonner les Bergers à ces lieux communs où l'Auteur prend la place du personnage ; & où dans l'impuissance de sentir , il n'a plus que la ressource de réfléchir.

N'outrons rien cependant , & ne prétendons pas interdire absolument aux Bergers ni les pensées ni les réflexions : comme il n'est pas possible que sur les objets qui leur sont familiers , & sur-tout sur les passions qui sont la plus grande affaire de leur vie , ils ne portent quelques jugemens généraux , laissons-les jouir de tous les droits de l'intelligence ; permettons-leur quelques pensées , pourvu qu'elles soient courtes & rapides , & plus propres par-là à échauffer le sentiment qu'à l'interrompre ; qu'elles ne soient point subtiles , cela leur donneroit l'air de philoso-

phes ; qu'elles ne soient point trop ornées, elles en perdroient la grace de l'ingénuité ; ni enfin trop fréquentes ni trop étendues, ce seroit, aux dépens de la Nature, allier le sens froid à la passion.

Que n'imaginent point les Amans !

Virgile.

Le tems emporte tout ,

Chacun a son attrait.

Ces pensées promptes & naïves ont bonne grace dans l'Eglogue ; elles sont filles de la passion ; & , pour suivre la figure , elles tiennent beaucoup de leur Mere.

Il faut observer ici qu'outre les actions & les entretiens des Bergers , l'Eglogue représente encore leurs combats de chansons , & qu'alors , on leur suppose un art qui étend leur droit de penser , & d'orner ce qu'ils disent : ils deviennent par-là des Poëtes qui bien qu'ils ne doivent l'être qu'en Bergers sont néanmoins dans leur genre comptables de finesse & d'élévation : ils ne se pareront que de fleurs à la vérité , mais toujours se pareront-ils , & toujours y aura-t-il quelque émulation de goût & d'industrie dans l'arrangement même de ces fleurs : c'est-là qu'ils embelliront leurs sentimens de comparaisons riantes , & s'il se peut , nouvelles ; c'est-là

qu'ils soigneront des descriptions ; qu'en évitant seulement des figures trop fieres & trop audacieuses , ils useront des autres avec justesse & avec variété ; c'est-là enfin qu'ils marieront ingénieusement le choix & la naïveté devenues plus aimables l'une & l'autre par leur alliance même.

Cette mesure d'ornemens qu'on ne sçauroit refuser au Berger qui chante avec préparation , est la même que j'accorderois au Poëte qui raconte les actions pastorales ; il doit prendre à peu près l'esprit de ses acteurs , adopter la douceur & la modestie de leur état , & ne point donner , de peur d'un contraste choquant , dans un raisonnement trop profond. Ces vers si pleins de sens ,

M. de Fontenelle.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raison séduite avec plaisir s'égare ;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;
Et cette illusion pour quelque tems repare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

Ces vers , dis-je , tout excellens qu'ils sont dans une Pièce préliminaire qui annonce des Eglogues , mais où le Poëte n'est pas encore lié avec ses personnages , feroient sans doute trop forts dans le cours

d'une Eglogue , où le Poëte est déjà entré en commerce avec eux.

Il y a une autre sorte de pensées à laquelle pendant le regne du mauvais goût on en a donné le nom par excellence ; ce sont ces jeux d'esprit qui ne brillent d'ordinaire que par l'abus des mots , pensées puérilement brillantes dont la beauté fantastique disparoît , dès que l'on ouvre les yeux ; long-tems familières aux Italiens & qu'à notre honte nous avons fait gloire d'imiter. Si ces faux brillans peuvent encore avoir quelque azile , ce ne peut être que dans les Ouvrages badins où on ne les employe que pour ce qu'ils valent , & où l'on se donne le plaisir du prestige , sans en être la dupe soi-même , ni sans prétendre en imposer aux autres : mais dans les ouvrages sérieux , & par conséquent dans l'Eglogue qui suit de si près la nature , ils ne doivent jamais trouver de grace. *Racan* y a cependant donné quelquefois ; car il faut que les meilleurs Ecrivains payent toujours quelque tribut au mauvais goût de leur tems ; & les modes de l'esprit sont aussi tyranniques que les autres. *Segrais* même fait dire à un de ses Bergers ;

Ma divine Bergere au moins sçait mes malheurs ;

Et sans me voir , elle peut voir mes pleurs ;

Car mon cœur qui toujours avec elle demeure
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

Qu'est-ce que ce cœur qui demeure
avec la Bergere, quand le Berger en est
si loin, & qui y demeure de maniere à
lui conter si exactement ses peines. Que
ce trait est différent de cet autre.

Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours :
Mais je l'aimois plus que ma vie ;
Et je la voyois tous les jours.

Voilà précisément les deux extrémités :
voilà les exemples du plus mauvais & du
meilleur dans ce genre. N'est-il pas éton-
nant qu'ils soient tous deux du même
Auteur ; qui pis est, dans la même Eglo-
gue, & tout près l'un de l'autre ? Cela
prouve bien que dans les meilleurs Poë-
tes, le goût le plus sûr peut bien encore
avoir ses absences.

Le stile n'est autre chose que les idées
mêmes & l'ordre dans lequel on les range.

Les mots comme sons ne font point le
stile, & ils ne le sçauroient faire que par
le sens qu'ils représentent. Ainsi détermi-
ner le stile de quelque genre d'ouvrage,
c'est proprement établir les idées, les tours
& les images qui lui conviennent ; & par

conséquent ce que j'ai déjà dit , pourroit suffire à régler le stile de l'Eglogue. Je n'aurai pas beaucoup à y ajouter.

Il doit être doux & riant , ce qui me paroît assez bien répondre au *molle* & au *facetum* des Anciens : mais quoiqu'il en soit , ce doux & ce riant ne consistent pas dans le choix des mots qui ne sont par eux-mêmes ni l'un ni l'autre , mais dans des tours modérés qui n'expriment que des passions aimables , & dans la peinture d'objets propres à soutenir cet agrément.

Le stile , par exemple , est pastoral dans les comparaisons , quand on n'y emploie que les troupeaux , les bois & les fontaines : il l'est dans les descriptions , quand on n'y peint que les hameaux , les moissons , les vendanges , les danfes & les jeux de Bergers : il l'est dans les tours quand on n'y fait sentir que la naïveté & la délicatesse d'une passion innocente ; & il n'y auroit guères d'autre leçon à donner à un Poëte qui voudroit faire des Eglogues que de se remplir l'imagination des objets au milieu desquels les Bergers vivent , & de bien entrer dans tous les sentimens qui font la douceur de leur vie.

Je m'en tiendrai donc à quelques observations bien legeres.

Le stile de l'Eglogue ne doit point être périodique ; il sentiroit l'étude & le soin ; & cet air grave & soutenu s'assortiroit mal à la liberté de la vie pastorale.

Il ne doit point être chargé d'épithètes , sur-tout de ces épithètes rêvées où l'on semble s'être fait une affaire de renfermer un grand sens au rabais des mots.

Il ne doit point être trop figuré , cet excès découvreroit trop l'envie de montrer de l'esprit ; & rien n'est plus contraire à ce caractère ingénu qui doit dominer dans les personnages.

Enfin il ne doit pas se parer trop souvent de la fable , encore moins de ces fables reculées , qui ont une air fastueux d'érudition & qui sont comme la pédanterie de la Poësie , car chaque science , chaque talent a la sienne ; & qui consiste à se faire honneur des termes de l'art devant des gens qui ne sont pas initiés au même langage. Un Guerrier peut être pédant par la profusion des termes connus seulement dans les armées : un Philosophe l'est par l'étalage des termes didactiques ; & un Poète l'est de même par l'entassement des fables , & par l'affectation d'une mytologie ignorée des gens raisonnables qui se sont bien gardés d'y perdre leur tems.

Les Anciens n'ont guères traité l'amour

que par ce qu'il a de plus physique & de grossier ; ils n'y ont presque vû qu'un besoin animal qu'ils ont daigné rarement déguiser sous les couleurs d'une tendresse délicate. Je n'impute pas aux Poëtes cette grossiereté : les hommes apparemment n'étoient pas alors plus avancés en matiere d'amour ; & les Poëtes de ce tems n'auroient pas plû, si le goût général avoit été plus délicat que le leur.

Homere, le pere de la Poësie a donné à ses successeurs cet exemple d'un amour purement physique. Telle est la passion d'Agamemnon pour Chriseis. Briseis n'est pas aimée autrement d'Achille ; & quand il a perdu Patrocle, qui lui-même est un peu suspect, Thétis sa bonne mere ne lui donne pas d'autres conseils que de se consoler & de se distraire en honorant de sa couche quelqu'une de ses Esclaves.

Le fragment de Sapho traduit par M. Despreaux, ce morceau si vanté comme un chef-d'œuvre de passion, n'est pourtant que la peinture d'un trouble & de convulsions qui ne passe point le jeu des esprits & des organes, l'amour n'y paroît que comme une fièvre ardente dont les symptômes sont palpables, il semble qu'il n'y avoit qu'à tâter le pouls aux Amans de ce tems-là, comme Erasistrate fit au Prince Antiochus, quand il devina sa passion pour Stratonice.

Théocrite & Virgile ne donnent guères une autre idée de l'amour dans leurs Eglogues : ils n'y expriment d'ordinaire que les premiers desirs de la nature , & tels que le seul instinct les inspire aux animaux. Toujours occupés des plaisirs des sens , ils se laissent même égarer à cette fureur de volupté jusqu'à la chercher indifféremment dans les liaisons où la nature invite & dans celles qu'elle réprouve. Les Bergers amoureux célèbrent tout à la fois leurs Coridons & leurs Amarillis ; ils se partagent entre ces goûts , comme s'ils étoient également naturels ; & à la faveur de la rusticité des Personnages , les Poëtes Bucoliques n'ont pas craint de donner l'idée d'amours plus monstrueux encore.

Théocrite & Virgile peignent l'un & l'autre des Magiciennes forcenées qui s'épuisent en enchantemens pour rappeler sous leurs loix des Amans perdus , trop heureuses de pouvoir leur inspirer encore un amour d'illusion & d'ivresse , & pour ainsi dire , à l'inscû même de leur cœur. Enfin , si nous en exceptons Ovide qui dans quelques Ouvrages a assaisonné l'amour de beaucoup de galanterie , on peut dire en général que dans les Anciens , il rient beaucoup plus de la débauche que du sentiment.

L'amour a pris toute une autre forme chez les Modernes ; & sans remonter plus haut , nos Romans & nos Tragédies l'ont élevé à des délicatesses jusques-là tout-à-fait ignorées. Les Amans y sont une espèce d'ambitieux & d'esclaves tout à la fois qui , en donnant tout leur cœur , se proposent de regner sans réserve sur un autre. Tous leurs soins , tous leurs projets ne tendent qu'à cette acquisition : leurs plaisirs , leurs chagrins & leurs jalousies ne roulent que sur ce qui la hâte ou la retarde : point de pli ni de repli du cœur qu'on n'y fonde & qu'on n'y découvre ; & c'est une espèce de prodige que l'abondance de ces sortes de sentimens répandus dans Cyrus & dans Cléopâtre comparée à la disette où se trouvent là-dessus les Anciens. Je ne prétens pas cependant qu'on ait eu raison de donner aux grands Hommes un amour si appliqué & si superstitieux : il est bien ridicule , au contraire , qu'on ait subordonné les grands motifs & les devoirs publics à une passion subalterne & si bornée , qu'on ne subjugué les Empires , qu'on ne serve sa Patrie , qu'on n'exerce les plus grandes vertus , & qu'on ne fasse les plus grands sacrifices que pour plaire à deux beaux yeux. Rien n'est plus petit ; & il faut avouer que c'est-là le plus grand avilissement des

Héros : mais il faut avouer aussi que ces délicatesses si déplacées dans les grands Hommes, deviendroient le plus beau côté des Bergers. Comme ils ne sçauroient rien faire de grand d'ailleurs, & que l'amour est leur affaire la plus importante, il est bien raisonnable de leur donner quelque noblesse sur ce point, & de développer tout leur cœur & tout leur esprit sur la passion qui les occupe davantage.

N'est-il pas vrai encore qu'à ne regarder l'amour qu'en lui-même, c'est le dégrader jusqu'à l'instinct que de le traiter dans la simplicité des Anciens, au lieu que par le goût moderne, on lui redonne toute la dignité de la raison & de l'intelligence.

Ajoutez à cela que de la part des Écrivains, il y a beaucoup plus de génie & de sagacité à discerner & à peindre cette foule de sentimens que peut enfanter la passion dans les cœurs, qu'à en décrire seulement les frissons, les ardeurs & les défaillances ; & que les Ouvrages sont d'autant plus précieux, qu'ils sont même d'autant plus de plaisir que, toutes choses d'ailleurs égales, on y sent un talent plus rare, & plus de difficultés vaincues. Alors, & souvent sans qu'on y prenne garde, il se joint à l'impression naturelle des choses une espèce d'admiration pour

l'Auteur, & le plaisir est augmenté par cette surprise

Je ne dissimulerai pourtant pas le fameux exemple que nous avons parmi les Modernes de cet amour que je parois ici reprocher aux Anciens ; je parle de la Phédre de Racine : mais qu'on me permette de le dire, ce qui est chez eux un manque de choix, devient chez lui un chef-d'œuvre de l'art. Comme cet amour de Phédre la jette dans de grands crimes, elle ne pouvoit être excusable que par l'ivresse de ses sens : (*C'est Venus attachée toute entière à sa proie*), & d'ailleurs, puisque cet amour est combattu, on regagne à la noblesse des remords ce qu'on perdoit à la grossièreté des desirs. On mépriseroit sans doute la fureur de Phédre, si Racine n'y avoit ménagé le spectacle d'une vertu accablée sous le poids d'une passion involontaire ; c'est par-là seulement que le personnage est intéressant & le Poète admirable.



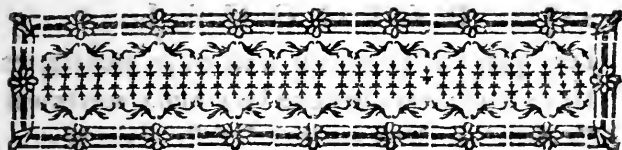
7.000 000 000

100

• • • • •

Yashwantrao Chavan

11-1-1



EGLOGUE I.

MÆRIS, AMINTAS.

M Æ R I S.



U reviens de la Ville , Amintas ; nos
hameaux

En sont-ils à tes yeux moins char-
mans ou plus beaux ?

Si du choix de ton sort le Ciel t'avoit fait maître,
Citoyen ou Berger , que choisirois-tu d'être.

A M I N T A S.

Je serois bien fâché d'hésiter sur ce choix ,
A la Ville aime-t'on comme on aime en nos bois ?
J'ose te l'avouer , j'ai fait voir ces Idilles ,
Où tu peins nos amours délicats & tranquilles.
Ces chants , ces vers si doux , le croirois-tu ?

Mæris ,

Ils les ont entendus , sans en être attendris.

M Æ R I S.

Tu ne m'étonnes point. La tendresse sincère
A des cœurs dissipés doit paroître étrangère.

328 E G L O G U E I.

Leur plus parfait amour n'est qu'un amusement.
 Ils ne conçoivent pas que l'on aime autrement.
 Ils cherchent les honneurs, le faste, la puissance,
 Plaisirs éblouissans qui n'ont que l'apparence :
 Mais de ces faux plaisirs ils sont trop occupés,
 Et des plaisirs réels ils ne sont plus frappés.
 Pour nous à qui le Ciel ami de l'innocence,
 Accorde une modeste & frugale abondance,
 Nous vivons en ces lieux sans besoins, sans de-
 firs

Que ceux où la Nature attacha les plaisirs.
 Dans cette aimable vie à la paix destinée,
 La science d'aimer s'est perfectionnée,
 L'amour de pere en fils & d'amans en amans ;
 Nous a fait pénétrer ses plus doux sentimens ;
 Et nos cœurs dès long-tems disciples d'un tel
 Maître,
 Ne connoissant que lui, doivent mieux le con-
 noître.

A M I N T A S.

Si ton discours me charme, il me surprend aussi ?
 On chante dans ces lieux ; des dons de la nature
 On y fait quelquefois la naïve peinture :
 Mais les réflexions où tu vas t'engager
 Surpassent de bien loin notre état de Berger.

M E R I S.

Il est vrai. Plus heureux que le reste des hommes ;
 Nous ignorons comment & pourquoi nous le
 sommes ;

Et ce que je t'ai dit , je ne le sçauois pas ,
Sans les doctes leçons du Druide Adamas.
Lorsque le vieux Damon me laissa sa musette ,
Je ne m'en fiaï pas à l'audace indiscrete
Qui me dit qu'en mes mains elle ne perdrait rien.
Du savant Adamas je cherchai l'entretien ;
Et sans cesse attentif aux leçons du Druide ,
Je voulus qu'en mon art il me servît de guide.
Connoi-bien la nature , apprend que les humains
Nâquirent tous Bergers en sortant de ses mains ,
Me dit-il. Les troupeaux , les fruits , les pâtura-
ges ,
Furent les seuls trésors qu'eurent les premiers
âges.
Tel est encor le peuple en ces lieux retiré ;
Et les autres mortels ont tous dégénéré.
Il est dans cet état où nul soin ne nous presse ,
Deux arts que la nature a cultivés sans cesse ,
Les amours & le chant , enfans des doux loisirs ,
Et peres à leur tour des tranquilles plaisirs.
Ces deux arts si charmans , notre unique science ,
Avoient , pour s'avancer , besoin d'expérience.
Tous deux se sont accrus ; & nos Bergers contens ,
Chantent mieux , aiment mieux que dans les pre-
miers tems.
Loin donc de tes chansons la premiere rudesse
Que notre âge reproche aux Bergers de la Grece :
Ne crains point d'ajouter à leur naïveté
L'élégance champêtre où ton art est monté.
Si tu peins nos amours , fais-en voir la tendresse ,

Les détours , les soupçons & la délicatesse :
Hazarde en tes amans quelques réflexions :
Elles naissent souvent du sein des passions :
Du véritable amour la tendre inquiétude
Aux cœurs les plus grossiers tient lieu d'art &
d'étude.
Je crois avoir suivi les leçons d'Adamas.
Dis-moi si je me trompe & ne me flatte pas.

A M I N T A S.

Oui , Mœris , dans tes chants ses leçons se ressen-
tent.
Je sçais donc à present pourquoi tes vers m'en-
chantent.
Hélas ! que j'ai perdu de l'avoir ignoré !
Le goût le plus sensible est le goût éclairé.



EGLOGUE II.

Sur la naissance d'un fils d'Adelaïde.

DANS un hameau qu'amour préféroit à
Cithère ,

Regnoit par ses appas une jeune Bergere.

Les cœurs à peine encore capables de desirs ,

Lui rendoient le tribut de leurs premiers soupirs ;

Et les autres beautés n'avoient pour tout partage

Que quelque amant lassé d'un long & vain hom-
mage :

Mais Climène insensible à ces vœux réunis ,

Ne faisoit son bonheur que de ceux de Daphnis.

Le jour qu'en ce hameau si plein de sa puissance ,

D'un fils d'Adelaïde on apprit la naissance ,

La Bergere exigea que pour marque d'amour ,

Ses Amans rassemblés chantassent ce grand jour ,

Et de Myrtes choisis promit une Couronne ,

Prix peu riche , mais grand de la main qui le
donne.

Tout s'assemble ; & Daphnis le hautbois à la
main ,

Semble déjà jouir d'un triomphe certain ,

Quand pressé d'un dépit qui ne peut plus se taire ,

Le jaloux Amintas s'adresse à la Bergere.

Vous ne nous assemblez , cruelle , dans ces lieux ;
 Qu'afin de couronner votre Amant à nos yeux.
 Eh ! qui peut à Daphnis ravir votre suffrage ?
 Il combat contre nous avec trop d'avantage :
 Il eut dès le berceau (peut-il ne vaincre pas ?)
 Le hautbois de Damete & les leçons d'Idas.
 Que ne proposiez-vous cet honneur que j'envie ,
 Au Berger qui d'un loup iroit trancher la vie ?
 Aux yeux de mes Rivaux , seul achevant ce coup ,
 J'aurois mis à vos pieds la dépouille du loup.
 Mais , puisqu'il faut chanter , Daphnis a la vic-
 toire ;

Je lui cède sans honte une si vaine gloire.
 Non , dit un étranger , brûlant du même amour ,
 Et que l'espoir de plaire arrête en ce séjour ,
 J'ose lui disputer cette faveur nouvelle :
 Nous verrons si Climene est juste autant que
 belle.

Climene du combat leur donne le signal ;
 Et Daphnis par ces chants attaque son Rival.

*L'ormeau que vous voyez , perce à peine la
 terre ;*

*Mais dans les airs un jour étendant ses rameaux ,
 Des Aquilons jaloux il soutiendra la guerre ,
 Et prêtera son ombre aux Bergers , aux troupeaux :
 On le verra chargé d'une treille fertile :
 La vigne , en l'embrassant , en fera son appui :
 Des plus tendres oiseaux il deviendra l'azile.
 Heureux nos successeurs qui croissent avec lui !
 Pouvons-nous sur ce qu'il doit être ,*

Concevoir un espoir moins doux ?

c'est le rejetton qu'a fait naître

Cet Orme spacieux qui nous ombrage tous

Au fils d'Adelaïde appliquant cette image ,

Climene & ses Amans sont charmés du présage.

Un murmure flatteur applaudit au Berger :

Mais Lyfis (C'est le nom qu'avoit pris l'Etranger.)

Se leve , & dans ses yeux marquant son assurance

Fait changer à l'instant le murmure en silence.

De la flute bientôt sortent des sons vainqueurs.

Dès les premiers essais il est maître des cœurs :

On voit de toutes parts Philomèle attentive ;

Le zephire se tait ; l'onde est moins fugitive ;

Et des bois d'alentour les Faunes attirés ,

Admirent des accords jusqu'alors ignorés.

Sur le Héros naissant Lyfis rend des oracles ,

Fait voir le Ciel pour lui méditant les miracles ,

Chante ses hauts destins & les Dieux réjouis

D'avoir pû faire encore un Roi tel que Louis.

Quels faits , quelles vertus il ose leur décrire !

La bouche d'un mortel ne sçauroit les redire :

Mais enfin de ces chants telle étoit la beauté ,

Que jusques à Daphnis tout en fut enchanté.

Climene en ressent seule une cruelle peine ;

Le dépit peint son front d'une rougeur soudaine

Eh ! comment se résoudre à couronner Lyfis

De ces myrtes qu'amour pour un autre a choisis .

On attend son Arrêt ; elle craint de le rendre ,

Et le differe au moins , ne pouvant s'en défendre.

Enfin , l'œil sur Daphnis de ce prix trop content ,

Elle offre à son Rival le gage qu'il attend.

Non , lui dit l'Etranger , que votre peine cesse ,
C'est assez pour Daphnis troubler votre tendresse ;
Rougirez-vous qu'il ait Apollon pour vainqueur ,
Qui n'a pû par ses soins le vaincre en votre cœur ?
Jadis sous ces dehors , que l'amour m'a fait prendre ,

J'ai vécu près d'Isle plus heureux & moins tendre
Mais je respecte en vous des cœurs si bien unis ,
Et j'aiderois Climene à couronner Daphnis.
Ainsi dit Apollon ; & soudain à leur Vue ,
Du plus rapide vol il se perd dans la nue.



EGLOGUE III.

PHILIS, DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

SUI-MOI, Philis ; marchons à la Grotte
prochaine ;

Le soleil trop brûlant nous chasse de la plaine ;
Voi les fleurs dans ces prés sécher sous ses ardeurs ;
Notre tein s'en altere encor plus que ces fleurs.

PHILIS.

D'où te viennent , Daphné , ces nouvelles allar-
mes ?

Tu n'as pas eu toujours tant de soins de tes char-
mes.

Pourquoi ce changement ?

DAPHNÉ.

Je ne sçais : mais je croi
Que ce nouveau souci t'est venu comme à moi.
Je trouve depuis peu plus d'art dans ta parure ;
Jamais de tant de fleurs n'a brillé ta coëffure.
Prenons garde , Philis , à ce soin inquiet ;
On dit que de l'amour c'est le premier effet.

P H I L I S.

Helas ! j'ignore à quoi l'amour se fait connoître :
Mais on dit qu'à notre âge il commence de naître.

Nous avons toutes deux nos trois lustres remplis.
Qu'éprouve-tu , Daphné ?

D A P H N É.

Qu'éprouve-tu , Philis ?

P H I L I S.

Que fai-je ! Mes brebis me deviennent moins
cheres ;

Je hais les petits jeux de nos jeunes Bergeres ;
Je crains moins les amans ; & dans leur entretien
J'aime jusqu'aux discours que je n'entens pas
bien ,

Je me forme , en dormant , mille aimables men-
songes ;

Mais un Berger sur-tout entre dans tous mes son-
ges.

D A P H N É.

Il en est un aussi dont l'image me suit.

P H I L I S.

Eh bien , Daphné , quel songe as-tu fait cette
nuît ?

D A P H N É.

Ecoute. Je songeois qu'une guepe cruelle
M'avoit fait ressentir une douleur mortelle ;

Mes

EGLOGUE III. 37

Mes yeux même , en dormant , en répandoient
des pleurs ,

Quand j'ai crû voir Tircis sensible à mes dou-
leurs.

J'ai cessé de pleurer dès que j'ai vû ses larmes ;

Dans un mal qu'il plaignoit je trouvois trop de
charmes.

D'un transport inconnu je me sentoís saisir ,

Et sa pitié changeoit mon tourment en plaisir.

Enfin , en m'éveillant au retour de l'aurore ,

J'aurois voulu souffrir , & m'en voir plaindre en-
core.

P H I L I S.

Moi , j'ai songé qu'Hilas par un tendre larcin ,

En sentant mon bouquet , avoit baîsé ma main.

Je l'accable d'abord d'une feinte colere ;

La pudeur m'en faisoit une loi nécessaire :

Mais lui tombe à mes pieds , & mêle à ses regrets

Un horrible serment de ne l'oser jamais.

Jamais ! Ce mot me cause un courroux véritable ;

Hilas par son remors me sembloit plus coupable,

Et je te l'avouérai , mon cœur en ce moment

Pardonnaît le baîser , mais non pas le serment.

J'aurois presque voulu qu'une nouvelle audace

Violât son serment , pour mériter sa grace.

D A P H N É.

Entre nous , je crains bien que tu n'aimes Hilas

P H I L I S.

Je le soupçonne aussi , mais je ne le crains pas.

Tom. III.

P

Pour toi c'est déjà fait , & Tircis t'a charmée.

D A P H N É.

Si je ne l'aime , au moins j'en voudrois être aimée ,

Entrons ; voici la grotte : asseyons-nous , Philis ,
Et parlons à loisir d'Hilas & de Tircis.

P H I L I S.

Attends. Je vois des vers gravés sur cette roche.
Ce sera de l'amour. Il faut les lire : approche.

Elle lit.

*Tircis chantoit ici les beautés de Daphné ;
Et s'il n'en put convaincre un Berger obstiné*

Qui chantoit une autre Bergere ;

Il sçût du moins le reduire à se taire.

Que dis-tu de ces vers ? les trouves-tu bien faits ?

D A P H N É.

On dit que bien souvent les vers ne sont pas vrais.

P H I L I S.

De cet autre côté j'en vois encor paroître.

Seront-ils aussi bons ?

D A P H N É.

Ils sont plus vrais peut-être.

Elle lit,

Hilas chantoit contre Tircis ,

*Une beauté , Venus , presque égale à la vôtre ;
Lependant il cessa de célébrer Philis.*

EGLOGUE III. 339

Pour n'en plus voir louer une autre.

Je pense que ceux-ci te semblent les plus doux.

P H I L I S.

On nous aime , Daphné. Que de plaisirs pour nous !

D A P H N É.

Ah ! nous aimons aussi ; c'est trop nous en défendre ;

Du moins à nos Bergers gardons-nous de l'apprendre.

P H I L I S.

Sur ma timidité je puis m'en reposer ;

Je le voudrai long-tems avant que de l'oser.



EGLOGUE IV.

LICAS, ATIS.

ATIS.

L I C A S que le desir de connoître la ville
Eloigna quelque tems d'un séjour plus tranquille
Y revenoit enfin , plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins & fleuris
Aux simples sentimens , aux graces naturelles
Dont les Bergers du lieu savoient peindre leurs
Belles.

On y vantoit Atis , on y vantoit ses chants :
Mais Licas crut les siens plus vifs & plus touchans ;
Il l'osa défier au combat de la flute ;
Florine qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute ;
Et Rivaux à la fois & de gloire & d'amour ,
Les deux Bergers ainsi chanterent tour à tour.

L I C A S.

Au moment fortuné que j'appergus ma Belle ,
L'amour , tendant son arc , voltigeoit autour
d'elle ;
Elle jetta sur moi des regards pleins d'attraits :
Le Dieu prit ce tems sûr , pour me lancer ses
traits.

EGLOGUE IV.

345

A T I S.

On célébroit ici la Reine de Cythere :
Mon cœur de cent beautés distingua ma Bergere ;
D'un desir inconnu je me sentis presser ;
Et je baissai les yeux de peur de l'offenser.

L I C A S.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces ,
Quand dans ses blonds cheveux arrangés par les
grâces ,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs ,
Dont l'éclat de son tein fait pâlir les couleurs.

A T I S.

De tous ces ornemens je ne m'apperçois guère ;
Parée ou négligée , elle sçait toujours plaire.
Hélas ! En quelque état qu'elle s'offre à mes yeux ,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le
mieux.

L I C A S.

Avides Courtisans , adorez la fortune ;
Allez faire à nos Rois une Cour importune ;
De la seule beauté je reconnois les Loix :
Mais ses Esclaves sont plus heureux que nos Rois.

A T I S.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore.
Que m'importent les soins de celle que j'ignore ?
Mon seul amour m'occupe & je m'en entretiens ,

Sans songer si quelqu'autre aspire à d'autres biens.

L I C A S.

Dans le bocage épais où va rêver ma Belle ,
Parlez-lui de mes feux plaintive Philomèle ,
Dans les antres secrets quand elle fuit le jour ,
Echos qui le sçavez , dites-lui mon amour.

A T I S.

'Assidu sur les pas de celle qui m'attache ,
Il n'est point de détour , de bois qui me la cache ,
Dans les antres en vain elle iroit se cacher ,
L'amour me le révèle ; & je cours l'y chercher.

L I C A S.

Par-tout à son aspect les campagnes fleurissent ,
L'air en devient plus pur , & les bois reverdissent.

A T I S.

Je n'aime que les jours , les lieux où je la voi ,
Quand je ne la vois plus , tout est égal pour moi.

L I C A S.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son
ame ,
Que ce triomphe amour , redoubleroit ma flâme.

A T I S.

Si l'amour m'accordoit ce destin glorieux ,
Je serois plus content , & n'aimerois pas mieux.

L I C A S.

J'ai fait des vers pour elle , & je veux les lui dire ;
L'amour les a lui-même applaudis d'un sourire ,

A T I S.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissans ;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

L I C A S.

Ecoute , écoute , Atis , la chanson que j'ai faite ,
Et tu pourras juger si ma flamme est parfaite.

C'est Iris désormais qui borne mes desirs.

Je ne puis dans mes tendres chaînes

Etre heureux que par ses plaisirs ,

Ni malheureux que par ses peines.

A T I S.

Ecoute donc , Licas , ma chanson à ton tour :
Mais ne va pas par-là juger de mon amour ,

Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'amour inspire ;
J'y voudrois encor ajouter.

Je sens plus que je ne puis dire.

Hélas ! je sais bien mieux l'aimer que la chanter.

L I C A S.

Florine , il en est tems , vous devez prononcer.

A T I S.

Je crains trop cet Arrêt , pour vouloir le presser.

Tel de ces deux Bergers fut le combat champêtre,
L'un suivoit la nature ; il n'eut point d'autre Maître ;

L'autre vouloit de l'art y joindre le secours ,
Qui , loin de l'embellir , la déguise toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire ;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire ;
Et dans un embarras qu'Atis apperçut bien ,
Le regarda , rougit , & ne prononça rien.



E G L O G U E V.

T I R C I S E T L Y S I S.

L Y S I S.

T I R C I S ; heureux pasteur que la Muse champêtre
 Dans l'art de bien chanter a rendu notre Maître ,
 Toi par qui sont fameux nos bois & nos vergers ,
 Forme-moi dans cet art si cheri des Bergers ,
 Si tu consens d'instruire un disciple fidèle ,
 Choisis dans mes troupeaux la brebis la plus belle .
 Un jour , formé par toi , je chanterai ton nom ;
 Et tu me tiendras lieu de Pan & d'Apollon .

T I R C I S.

Ces honneurs sont trop grands , Lyfis. Sans y prétendre ,
 Ce qu'Apollon m'apprit , je veux bien te l'apprendre .
 Nés sous nos humbles toits , & nourris dans les champs ,
 Nous ne sommes pas faits pour les sublimes chants .
 Apollon nous donna la flûte & la musette :
 Mais il nous défendit d'entonner la trompette ;
 De chanter sur des tons parmi nous inouis ,
 Les Dieux ou les Héros , Jupiter ou Louis .

Ne chante que nos bois d'une voix moins altière ;
 Qu'un langage naïf réponde à la matière ;
 Chante nos jours sereins , & nos paisibles nuits ,
 Le printems & les fleurs , l'espérance des fruits ;
 Trace de nos amours la touchante peinture ;
 Qu'à chaque trait le cœur y sente la nature.
 Loin ces faux sentimens & ces subtils détours ,
 Langage étudié des Villes & des Cours :
 Mais pourquoi sur cet art un discours inutile ?
 Il est pour t'en instruire un moyen plus facile.

L Y S I S.

Eh ! Quel est ce moyen d'imiter tes chansons ?

T I R C I S.

Aime. L'amour lui seul vaut toutes les leçons.

L Y S I S.

Ah ! S'il ne faut qu'aimer , quel autre est plus capable !

T I R C I S.

Quoi ! ton cœur aimeroit !

L Y S I S.

L'objet le plus aimable ;
 Et l'espoir de lui plaire enchantant mes amours ,
 M'a fait seul de ton art implorer le secours :
 Car ne crois pas mon cœur avide de la gloire ,
 D'obtenir dans nos jeux une vaine victoire ,
 A se défier au chant les plus tendres oiseaux ;

D'être enfin , comme toi , l'honneur de nos ha-
meaux ,

Non , je ne veux chanter que pour plaire à ma
Belle ;

Dans l'univers entier je ne regarde qu'elle ;
Tout le reste me semble indigne de mes vœux ;
Et le cœur d'Amarille est le prix que je veux.

T I R C I S.

Que ne chantes-tu donc ce que ce nom t'inspire ;

L Y S I S.

Je l'ai tenté , Tircis ; mais je n'ose le dire.

T I R C I S.

Parle ; tu n'as que moi pour témoin dans ces lieux.

L Y S I S.

Ecoute ; & daigne après m'apprendre à faire
mieux.

O jour cent fois heureux où nâquit ma tendresse !

Amarille en ce jour tu devins ma Déesse.

Comme on offre à Cerés les premières moissons ,

Je voue à ta beauté mes premières chansons

Dieux , qu'elle va coûter de soupirs à nos Belles !

Restera-t-il encor quelques amans pour elles !

Non. Mon cœur malgré moi , présageant tous ces
maux ,

Sent que tous les Bergers vont être mes rivaux.

Qui d'entr'eux doit te plaire? Est-ce au jeune Tirtire

Qu'amour réserveroit cet amour où j'aspire?

Menalque qui se croit issu du sang des Dieux

Ne tenteroit il point ton cœur ambitieux?

Alcipe dont les airs ont un charme invincible

Pourroit-il. . . ah ! plutôt ne fois jamais sensible;

A mille autres beautés ils ont donné leur foi,

Amarille ; & mon cœur n'a rien aimé que toi.

Non , jamais tant d'ardeur n'a regné dans une
ame ,

Le seul son de ta voix me pénètre & m'enflâme ;

L'amour fixe sur toi mes regards assidus :

Je crois te voir encor , quand je ne te vois plus.

La nuit , jusqu'où s'égare une ardeur insensée !

Tes moindres actions remplissent ma pensée.

Je te suis ; je t'entens ; & te parlant tout haut ,

J'écarte le sommeil qui vient toujours trop tôt.

Mais il ne peut encor éloigner ton image.

Hier un songe affreux , que j'en crains le présage!

Me fit voir près de toi Licas. le beau Licas ;

De l'aveu de ses feux tu ne t'offensois pas ;

Tu daignois lui sourire. O mortelles allarmes !

Le dépit m'éveilla , tout baigné de mes larmes.

T I R C I S.

Ah Lyfis , désormais je te cede le prix.

Je te le disois bien , l'amour t'a tout appris.

Pour moi qui de l'amour ne sens plus les atteintes,

Je ne puis plus former de si touchantes plaintes ;

Et si dans mes chansons je fais encor l'amant ,

Je le fais de mémoire & non de sentiment.
Feinte trop languissante, & qu'Apollon rejette.
Tien Lysis : en tes mains je remets ma musette ;
C'est toi qui vas des cœurs à ton tour triompher ;
J'en sens quelque dépit ; mais je veux l'étouffer.



E G L O G U E V I.

D A P H N E' , L I C I D A S.

D A P H N E'.

DE la fête d'hier que pense Licidas ?
 Jusques ici nos jeux avoient eu moins d'appas.
 Un jour serein suivit une brillante aurore :
 Nos champs s'étoient parés de tous les dons de
 Flore :
 Les Zephirs regnoient seuls ; & sur les verts ra-
 meaux
 Les oiseaux s'accordoient avec nos chalumeaux ;
 Nos Bergers plus galans, nos Bergeres plus belles :
 Tout enfin à mes yeux eut des graces nouvelles.
 La fête , Licidas , te charma-t-elle autant ?

L I C I D A S.

J'y vis ce que j'adore ; & je fus trop content.

D A P H N É.

Qu'entens-je ! Licidas est devenu sensible !
 Ton cœur s'est donc lassé d'un destin trop paissi-
 ble ?
 S'il est vrai , je te laisse & je romps l'entretien.
 On doit fuir les amans , quand on veut n'aimer
 rien.

L I C I D A S.

Que t'importe , Daphné ? si je voulois te plaire ,
Tu pourrois me punir d'un dessein téméraire :
Mais dois-tu t'offenser qu'à de moindres appas
L'amour soumette un cœur que tu ne voudrois pas.

D A P H N É.

Eh de qui donc , Berger , ton ame est-elle éprise ?
T'es-tu laissé séduire à l'adroite Florise ?
Ou bien Amarillis par sa feinte langueur. . .

L I C I D A S.

Crois-tu la jeune Enone indigne de mon cœur ?

D A P H N É.

Non : mais son choix est fait ; & s'il faut te le
dire ,
Mirtil est le Berger pour qui son cœur soupire.

L I C I L A S.

Qui te l'a dit ? sur quoi fondes-tu ces soupçons ?

D A P H N É.

Tu n'en douteras plus ; écoute mes raisons.

Enone plus parée hier qu'à l'ordinaire
Me parut dans nos jeux avoir dessein de plaire ;
Nos Bergers à l'envi louerent ses appas ;
Tout ce concours flatteur ne l'embarassa pas.
Et dans chaque réponse & vive & naturelle
Eclata son esprit qui la rendoit plus belle.

Enfin Mirtil approche & la loue encore mieux ;
 Elle ne put répondre & détourna les yeux.
 Je voulus par la suite éclaircir ce mystère :
 Lorsque Mirtil dansoit avec quelque Bergere ,
 Œnone la suivoit d'un regard curieux ,
 Triste dans le moment qu'elle dansoit le mieux ,
 Lui trouvoit des défauts assez vrais : mais Œnone
 Jusques à ce moment n'en trouvoit à personne.
 Avec tous nos Bergers elle-même dança ;
 Il le faut avouer , elle nous effaça :
 Mais quand Mirtil la prit , je trouvai dans sa
 danse
 Et plus d'attention & moins de confiance ;
 Et s'il faut te donner des signes plus constans ,
 Elle dança moins bien & dança plus long-tems.

L I C I D A S.

Non ; je ne doute plus que la Bergere n'aime :
 Mais je doute encor moins que tu n'aimes toi-
 même.
 Des effets de l'amour il ne t'échappe rien ;
 Crois-moi, pour n'aimer pas , tu t'y connois trop
 bien.

D A P H N É.

Je veux de mon secret payer ta confidence :
 Mon cœur de jour en jour a moins d'indifférence ;
 Et plus je vois Lysis , plus mon cœur est changé.

L I C I D A S.

Tu t'y prendrais trop tard , Lysis est engagé.

DAPHNÉ.

Quoi Lyfis aimeroit ! Ce Berger si sauvage
Qui toujours des amans dédaigna l'esclavage. . .

LICIDAS.

On le dédaigne en vain ; on y vient à son tour.
Ecoute ; & vois aussi si je connois l'amour.

Lyfis a fait des vers , je le fais de lui-même ;
C'en est assez déjà pour te prouver qu'il aime :
Mais il me les a lûs ; & dès le premier trait
De la jeune Dircé j'ai connu le portrait.
En vain de fiction il traite cet ouvrage ;
L'amour seul a fourni l'idée & le langage.
La passion , le cœur à chaque mot est peint ;
Et je suis sûr qu'il sent ce qu'il dit qu'il a feint.
Il y benit l'instant où s'attendrit son ame ,
Il n'ose encor nommer la Beauté qui l'enflâme ;
Et mon cœur , comme lui , chargé de ses liens
Dans tous ses sentimens reconnoissoit les miens.

DAPHNÉ.

Dans l'amour de Lyfis tu connois ta tendresse :
Mais il n'ose nommer la beauté qui le blesse.
De ce même respect peux-tu donc te vanter ?
Et me nommer Cénone , étoit-ce l'imiter ?

LICIDAS.

Mais toi-même as-tu crû que ce choix fût sincère ?
Je cachois sous ce nom un feu plus téméraire.
Il est pour Licidas un nom plus précieux.

N'as-tu pas dû cent fois le lire dans mes yeux ;
Quand tout prêt de le dire à l'objet qui me touche
Le timide respect l'arrêtoit dans ma bouche ?
En ce moment encor il me vient allarmer ;
Je tremble d'en trop dire, & crains de te nommer :
Excuse-le t ransport où mon cœur s'abandonne.

D A P H N É.

J'apprens avec plaisir quelle étoit ton Enone :
mais tu vois trop aussi ma secrete langueur ,
Et quel est ce Lysis que redoutoit mon cœur.



EGLOGUE VII.

MENALCAS , TIRCIS , LICORIS.

L I C O R I S.

T I R C I S & Menalcas dans les mêmes vallées
Faisoient paître près d'eux leurs brebis rassemblés.
Tircis étoit encor dans la jeune saison
Où le premier amour vient troubler la raison ,
Et déjà Menalcas , en amour savant maître ,
Avoit vû trente fois la verdure renaître.
Après d'eux arriva la jeune Licoris.
Voici leur entretien que d'eux-mêmes j'appris.

M E N A L C A S.

Licoris sans Philène ! Eh d'où vient ce prodige ?

L I C O R I S.

L'importune langueur dont la vieillesse afflige,
L'arrête , & l'a forcé de me laisser sans lui
Veiller sur son troupeau que je mene aujourd'hui.

M E N A L C A S.

On ne peut plus te voir ; il t'obsède sans cesse.
Donne-nous ce moment que Philène te laisse.
De quoi t'entretenir ?

L I C O R I S.

De quoi ? de vos amours.

Pour de jeunes Bergers est-il d'autres discours ?
 Tircis nous apprendra quelle beauté l'engage.
 Qu'il commence, & voyons comme on aime à son
 âge.

T I R C I S.

D'Iris depuis un an je me sentoïis charmer,
 Sans que je sçusse encor ce que c'étoit qu'aimer.
 Je me plaisois à voir cette jeune Bergere ;
 Mais bien-tôt ce plaisir me devint nécessaire ;
 Tout autre amusement en perdit ses appas ;
 Et sans elle , pour moi , nos jeux n'en étoient
 pas :
 Je connus mon amour ; mais cet amour extrême
 N'osa parler ; d'où vient qu'on craint tout ce
 qu'on aime ?
 Ses yeux l'auroient cent fois découvert dans les
 miens ,
 Mais je les détournois , en rencontrant les siens ;
 Vainement près de moi prenoit-elle un air tendre,
 Rien ne m'enhardissoit ; & je n'osois l'entendre.
 Elle seroit encor à sçavoir mon secret ,
 Si le sort n'eût aidé mon amour trop discret.
 Un jour sous cet ormeau , près de cette fontaine,
 Je chantois en ces mots mon amoureuse peine.

Mon cœur percé de mille traits

Est aussi timide que tendre ;

Iris n'entendrez-vous jamais

Ce que je n'ose vous apprendre ?

pris dans ce moment derrière ce buisson ,

Sans que je l'apperçusse , entendoit ma chanson ;
 Et dès le lendemain , quelle surprise extrême !
 Se croyant sans témoins , la chantoit elle-même.
 Elle la dit trois fois , & sans y changer rien ,
 Que de mettre mon nom à la place du sien.
 Je l'aborde, en tremblant ; elle rougit ; nos larmes
 Furent nos seuls discours : mais qu'ils eurent de
 charmes !

Que nous sentimes bien , en nous trouvant sans
 voix ,
 Que nous aimions tous deux pour la première
 fois.

M E N A L C A S.

J'aimois comme Tircis. Ma première jeunesse
 Eprouva sa timide & naïve tendresse.
 Dans un âge plus mûr j'aime différemment.
 Un peu d'expérience a fait ce changement :
 J'aime depuis six mois la belle Célimène ,
 Je découvris d'abord le penchant qui m'entraîne.
 L'aveu fut sans succès. Contente de charmer ,
 Célimène étoit libre & dédaignoit d'aimer.
 Au défaut de l'amour j'employai d'autres armes ;
 Je feins d'aimer ailleurs & d'oublier ses charmes.
 Je m'applaudis tout haut d'être en de nouveaux
 fers ;

Le nom d'Amarillis regne dans tous mes airs ;
 Je tâche en les chantant moi-même à Célimène ,
 D'irriter son dépit qu'elle cache avec peine.
 Alors de mon oubli ses tristes yeux confus
 Redemandent un cœur qu'elle croit n'avoir plus.

358 EGLOGUE VII.

Je vois dans ses regards une tendre assurance
 Que mon retour vers elle aura sa récompense,
 Nous gardons quelque tems un silence profond ;
 Il m'échappe un soupir, un soupir me répond.
 Infidèle, dit-elle ; & dans ce moment même
 Je me jette à ses pieds. C'est vous seule que j'ai-
 me,
 Lui dis-je ; pardonnez à l'innocent détour
 Que pour vous attendrir m'a fait prendre l'a-
 mour.
 J'expierai par mes soins. . . . Soyez content, dit-
 elle ;
 Je vous pardonne tout , si vous m'êtes fidelle.
 Jugez à cet aveu si mon cœur enchanté
 Fut sensible à l'honneur de vaincre sa fierté ?

L I C O R I S.

O trop heureuse Iris ! Heureuse Celiméne !
 De vos jeunes amans vous partagez la chaîne,
 Mais quel est mon malheur de n'avoir scû char-
 mer
 Que le bizarre époux que je ne puis aimer !
 Philene que déjà blanchissoit la vieillesse,
 Ne pouvoit par lui-même inspirer de tendresse ;
 Il voulut de l'hymen essayer le pouvoir ,
 Et se flatta du moins d'être aimé par devoir.
 Aidé de sa richesse , il m'obtint de mon pere ;
 Je suivis , en pleurant , un ordre si severe.
 Hélas ! depuis ce jour que je souffre de maux !
 Philene croit par-tout rencontrer des rivaux.

Jusques dans ses douceurs il mêle un air sauvage ;
 Un mot , un seul regard lui donne de l'ombrage ;
 C'est un crime à ses yeux de trouver des appas
 Dans les airs de Silvandre , ou dans la voix
 d'Arcas.

Pour avoir vû d'Iphis la houlette entourée
 De fleurs du même choix dont je m'étois parée ,
 Il me crut infidèle ; & des torrens de pleurs
 A peine purent-ils défarmer ses fureurs.
 Voilà dans quels chagrins coule ma triste vie.

M E N A L C A S.

Faut-il qu'à ce jaloux le sort t'ait asservie !
 Pourquoi ne peut-on rompre un si fatal lien ?
 Je t'offrirois un cœur moins indigne du tien.

L I C O R I S.

Qu'entens-je ! Et ta Bergere ? . . .

M E N A L C A S.

Ah ! Qu'avec peu de peine
 Auprès de Licoris j'oublirois Célimène.

L I C O R I S.

Je le vois , Menalcas , tu n'es qu'un inconstant.
 Le fidèle Tircis n'en diroit pas autant.

Philène alors parut. Sa triste vigilance
 A la langueur de l'âge avoit fait violence ;

Et déjà s'attristant d'être arrivé trop tard ,
Il lance aux deux Bergers un farouche regard.
Menalcas veut railler de son humeur jalouse :
Mais Philene à ses yeux enlevant son épouse ,
Ne raille point , dit-il , chaque âge a son amour.
Tu deviendras bien-tôt le jaloux à ton tour.



EGLOGUE VIII.

THEMIRE, CLORIS ET TIRCIS.

THÉMIRE n'aimoit rien ; son cœur étoit
paisible.

Tircis avoit tenté de la rendre sensible :
Mais enfin las de perdre & ses soins & ses vœux
Il conçut pour Cloris un amour plus heureux ;
Et Themire ignorant leur douce intelligence ,
S'applaudissoit en paix de son indifférence.
Un soir sortant des bois déjà trop obscurcis ,
Aux pieds de sa Bergere elle aperçut Tircis.
Avertis par la nuit , ils ne pouvoient encore
Finir un entretien commencé dès l'aurore.
Curieuse , elle approche ; & cachée à leurs yeux ,
A couvert d'un buisson , elle entend ces adieux.

CLORIS.

Il faut nous séparer , Tircis , la nuit nous chasse.

TIRCIS.

Hélas ! Pourquoi les jours ont-ils si peu d'es-
pace ?

Que celui-ci , Cloris , a coulé promptement !

Tome III.

Q

362 E G L O U E V I I I .

Je crois t'avoir à peine entendue un moment ;
Que je t'ai peu parlé de mon amour extrême !
Qu'est-ce qu'un jour entier pour se dire qu'on
s'aime !

C L O R I S .

Adieu , Tircis , adieu. Que ne puis-je écarter
Cette nuit qui trop tôt nous force à nous quitter !
Mais vains discours ! Demain , au retour de l'au-
rore ,
Sous ces mêmes ormeaux nous nous verrons en-
core ,
Heureuse , si rempli de nos tendres Amours ,
Tu me charmes encor par les mêmes discours.

T I R C I S .

Hélas ! Que cette nuit va me paroître lente !
Puisse un songe tromper mon ame impatiente,
Et d'avance m'offrir par une douce erreur
Le nouvel entretien dont tu flâtes mon cœur !

C L O R I S .

Moi , je n'implore point le vain secours des son-
ges :
Ils m'abusent toujours par de cruels mensonges.
Envain de ton ardeur je jouis chaque jour ,
Chaque nuit à mes yeux tu trahis cet amour ;
Hier Doris brilloit d'une grace nouvelle ;
Je t'ai vû cette nuit aux pieds de cette Belle ;
Ainsi , toujours timide , à mon esprit séduit ,
Ce que je crains le jour se retrace la nuit ;

EGLOGUE VIII. 363

Et malgré les doux nœuds dont notre amour
nous lie ,

Je passe dans les pleurs la moitié de ma vie.

T I R C I S.

Cruelle , jusques-là pouvez-Vous m'outrager ?

Pourquoi me croire un cœur capable de changer ?

Oui , vos songes me font une injure mortelle ;

C'est vous qui les forcez à me peindre infidelle.

Vous doutez de ma foi. Sur quoi donc en douter ?

Je ne cherche que vous ; je ne puis vous quitter ;

Je n'ai point de repos que je ne vous revoye ;

Au seul nom de Cloris je tressaille de joye.

Ah ! Faut-il qu'à mes yeux vous ayez tant d'ap-
pas ?

Que sert tout cet amour pour qui ne le croit pas !

C L O R I S.

Non, je ne doute point que ton cœur ne m'adore ;

Vien , Tircis , vien demain me le jurer encore.

Adieu ; trop de plaisir nous arrête en ce lieu.

T I R C I S.

Quel mot pour des amans que ce funeste adieu !

Je sens à te le dire une douleur extrême.

Je crois , en te quittant , m'arracher à moi-
même.

364 EGLOGUE VIII.

Adieu. Si le sommeil m'offre encor à tes yeux.
Fais des songes plus vrais & qui me peignent
mieux.

Souvien-toi que mon cœur pour toi seule sou-
pire.

CLORIS.

Que ne puis-je oublier qu'il brûla pour The-
mire.

TIRCIS.

Ne me reproche point qu'elle ait scû me char-
mer ;

Tu n'étois point ici lorsque je crus l'aimer ;
Et les jeunes attraits dont Themire est pourvue ,
Pouvoient plaire à des yeux qui ne l'avoient
point vue.

Mais que fais-je ! son nom refroidit nos discours.

CLORIS.

Songons plutôt qu'il faut en terminer le cours.
Nous l'oublions tous deux. Adieu , la nuit nous
presse.

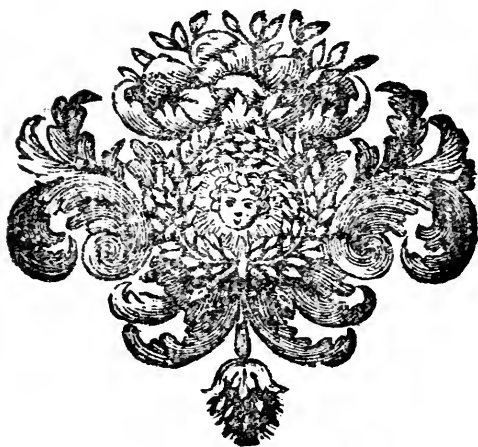
TIRCIS.

Encor un mot , Cloris ; un mot ; & je te laisse.

Tircis alloit poursuivre , & Cloris l'écoutoit.
Tout prêts à se quitter , l'amour les arrêtoit.
Il renaissoit toujours quelque chose à se dire,

EGLOGUE VIII. 365

Mais Themire parut, l'importune Themire,
 Sans bien connoître encor ses mouvemens jaloux ;
 Se pressa d'interrompre un entretien si doux,
 Injustice ordinaire. Une beauté cruelle
 Ne voit qu'avec dépit qu'on s'est consolé d'elle.



EGLOGUE IX.

L' O I S E A U

T I R C I S , C L I M E N E .

T I R C I S .

C L I M E N E , arrêtons-nous ; laissons dans
la prairie
Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie.
Daigne sur ce gazon m'écouter un moment.

C L I M E N E .

Je le veux bien , Tircis , mais ne fais point l'a-
mant.
Tu me jures toujours la flâme la plus tendre.
Si tu m'en veux parler , je ne veux point t'enten-
dre.

T I R C I S .

Eh bien , Climene , eh bien je contraindrai mes
feux.
Le plaisir de te voir me rend assez heureux.
Je ne te dirai point tout ce que ton absence
Fit sentir à mon cœur d'ennui , d'impatience :
Je te laisse penser combien à ton retour

EGLOGUE IX.

367

De plaisirs inconnus éprouva mon amour ,
Je te tais de mes feux. . . .

C L I M E N E.

Ah ! Berger , je te laisse.
Tu veux n'en point parler , & m'en parles sans
cesse.

T I R C I S.

Demeure ; ç'en est fait.

C L I M E N E.

Berger , songez y bien
Au moindre mot je fuis.

T I R C I S.

Je ne t'en dis plus rien.
Vois-tu sur ce coteau Silvandre & Celimene ?
L'amour les a liés de sa plus douce chaîne.
Regarde le Berger dont le tendre hautbois
De son aimable Amante accompagne la voix.
Les oiseaux attentifs suspendent leurs ramages
Ils inspirent l'amour aux cœurs les plus sau-
ges :
Ils sont toujours aimés & toujours amoureux ,
Le bonheur véritable est d'être uni comme eux.

C L I M E N E.

Depuis quand cet amour ? Car avant mon ab-
sence ,
Je n'ai point remarqué la même intelligence.

Q. iv

368 E G L O G U E IX.

Avec soin Celimene évitoit le Berger.

T I R C I S.

Apprend par quelle adresse il a sçû l'engager.
 Depuis deux ans Silvandre adoroit Celimene ,
 Et depuis tout ce tems elle ignoroit sa peine ;
 Du moins elle feignoit de ne la pas savoir ,
 Quoique par mille soins Silvandre l'eut fait voir.
 Dans nos danſes jamais il ne choiſiſſoit qu'elle ;
 Il ſe paroît de fleurs qui plaiſoient à la belle ;
 Il méloit Celimene à tous ſes entretiens ,
 Et conduiſoit toujours ſes troupeaux près des
 ſiens.

Que faire ? Que tenter pour apprendre qu'il
 aime ?

Un jour il ſ'avifa d'un nouveau ſtratagème.
 Il ſait que la Bergere , en gardant ſes trou-
 peaux ,
 Tendoit , pour ſ'amuſer , des pièges aux oi-
 ſeaux.

Silvandre en choiſit un qu'il inſtruit avec peine
 A redire après lui , *j'adore Celimene* .

Et quand enfin l'oiſeau ſçut aſſez prononcer ,
 Ces mots dont le Berger ne pouvoit ſe laſſer ,
 En l'inſtruifant encor , il le porte à la cage ,
 Où la belle attendoit un oiſeau plus ſauvage.
 On ne l'apperçut point : Le ſoir arrive enfin.
 Celimene contente emporroit ſon butin.

Et careſſant l'oiſeau , lui tenoit ce langage.
 Tu ne te plaindras point d'un trop dur eſclavage ,

E G L O U E I X. 369

Cher oiseau ; de tes chants amuse - moi tous
jours ;

Tu feras , s'il se peut , mes uniques amours.

Je veux fuir des amans les trompeuses promesses ;

Sauve-moi de leurs feux ; jouis de mes caresses.

Hélas ! Un jeune cœur peut t'aimer sans danger ;

Il n'en est pas ainsi quand on aime un Berger.

A ces discours naïfs qu'elle achevoit à peine ;

L'oiseau captif répond ; *j'adore Celimene* ,

Quelle surprise , ô Ciel ! Quel ramage nouveau !

Elle connoît Silvandre au discours de l'oiseau :

Mais quoiqu'elle craignît des chansons si nouvelles ,

Elle ne laissa pas de lui couper les ailes.

Combien de fois depuis elle entendit ces mots !

Au milieu de la nuit ils troubloient son repos ;

Ils l'éveilloient avant le retour de l'aurore.

Quoi ! Seroit-il donc vrai que Silvandre m'adore ?

Disoit-elle ; j'ai crain long-tems de m'en flatter :

Mais je me sens réduite à n'en pouvoir douter.

Hélas ! Il ne pouvoit choisir un cœur plus tendre ;

Je m'en défens en vain ; je n'aime que Silvandre.

A le cacher pourtant elle mit tout son soin.

L'oiseau de son amour étoit le seul témoin.

Aux yeux de son Berger lasse de se contraindre ,

Devant l'oiseau cent fois elle oublioit de feindre ,

370 E G L O G U E IX.

Je n'aime que Silvandre étoit son seul discours.
 Elle vouloit le taire , & le disoit toujours.
 Un jour qu'on célébroit la fête de Cithere ,
 Silvandre en vient lui-même avertir la Bergere ,
 Lui présente un bouquet : il sera trop heureux ,
 Si la belle veut bien s'en parer dans les jeux.
 Mais quel bonheur plus grand vint alors le sur-
 prendre.

L'oiseau reedit vingt fois ; *je n'aime que Silvandre.*
 Discours qu'il entendoit & le jour & la nuit ;
 Et dont , sans le vouloir , on l'avoit trop in-
 struit.

Celiméne rougit ; & Silvandre soupire.
 Quoi ! dit-il , votre cœur voudroit-il l'en dé-
 dire ?

Elle ne répond rien : mais son tendre embarras
 N'en exprima que mieux ce qu'elle ne dit pas.
 Depuis ces heureux jours ils s'aiment sans con-
 trainte.

On ne voit point entr'eux de soupçons ni de
 plainte ,
 Ils passent à s'aimer les jours & les momens ,
 Et sont , comme tu vois , l'exemple des amans.

C L I M E N E.

L'aventure est plaisante & l'adresse nouvelle ;
 Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

T I R C I S.

Je dois bien-tôt t'offrir un oiseau que j'instruis.

CLIMENE.

Je me garderai bien de parler devant lui.

Sans parler de ses feux, Tircis avoit sçû plaire,
Et par d'autres amours attendre sa Bergere.

Le premier mouvement croissant de jour en
jour,

Devint en peu de tems un véritable amour.

Le succès fut parfait ; & Tircis & Climene

Egalèrent bien-tôt Silvandre & Celimene.



EGLOGUE X.

L I C A S , S I L V A N I R E .

S I L V A N I R E .

S U R la fin d'un beau jour , rassemblés sous
des hêtres ,

Des Bergers s'amusoient à des discours champê-
tres :

Quelques Belles entr'eux se mêlant à leur tour ,

L'entretien fut plus vif & tourna sur l'amour.

On vanta ses plaisirs , on parla de ses peines ,

Des fidèles amans , des Belles inhumaines :

Tous les autres sujets & les plus étrangers ,

Conduisent-là bien-tôt , & sur-tout des Bergers.

Que je plains , dit Arcas , la jeune Silvanire !

Dieux ! que lui va coûter l'absence de Titire !

Depuis trois jours , ainsi l'ont voulu les destins ,

Le Berger est allé secourir nos voisins ;

Il expose sa vie aux armes étrangères.

Que la guerre , dit Lise , est fatale aux Bergeres !

A peine d'un amant nous laissons-nous toucher ,

Que ses cruelles loix viennent nous l'arracher.

Reviens heureuse paix... Ciel interrompt Lucelle,

Que fera Silvanire ? Et comment vivra-t'elle ?

Un seul jour loin d'Atis , me fait mourir d'ennui,

Même quand je n'ai rien à redouter pour lui,

Nous la perdrons sans doute, ajoute encor Florine.
Ainsi chacun la plaint des maux qu'il imagine,
Quand Tircis, auprès d'eux, accourant à grands
pas,

Vient leur dire : J'ai vû Silvanire & Lucas ;
Dans un antre prochain je viens de les surprendre.
Venez tous, comme moi vous pourrez les entendre.
On n'oseroit le croire ; & pourtant on le suit.
De l'antre qu'il leur montre, ils s'approchent sans
bruit.

Ils y virent Lucas aux pieds de Silvanire.
Voici comme tous deux ils regrettoient Titire.

L I C A S.

Non. Titire jamais n'a scû vous mériter
C'est un crime pour lui d'avoir pû vous quitter.
Quel devoir l'y forçoit ? Ah le devoir suprême ,
Est de passer ses jours près de celle qu'on aime ;
Et qui peut se soumettre à quelqu'autre devoir
Mérite le malheur de ne la plus revoir.

S I L V A N I R E.

Licas, ne parlons plus d'un amant que j'oublie ;
Je consens qu'à jamais un tendre amour nous lie :
Mais laissez-moi du moins cacher aux yeux de
tous

Un crime dont mon cœur s'applaudit près de vous.
Que n'avez-vous toujours vécu sous mon empire ?
Mon cœur s'étoit mépris en choisissant Titire.

L I C A S.

Eh bien reparez donc votre erreur aujourd'hui ;

Vengez-moi de Titire en m'aimant plus que lui :
Que mes vœux empressés soient l'exemple des vôtres :

Vous êtes plus aimée , aimez plus que les autres :
Mais de quelque retour que vous payiez ma foi ,
Vous n'aimerez jamais si tendrement que moi.

S I L V A N I R E.

Je vous rends des soupirs pour ce tendre langage ;
Si je vous en dis moins , j'en ressens davantage ,
Mais vous, malgré l'ardeur qu'ici vous me vantez ,
Ne m'en dites-vous pas plus que vous n'en sentez.
Ce cœur est-il sincère ? Et s'il est vrai qu'il m'aime ,
Croirai-je que ce cœur sera toujours le même ?

L I C A S.

Que par les enchanteurs mes troupeaux soient détruits ;
Puisse les aquilons moissonner tous mes fruits
Puissez-vous m'accabler d'une haine éternelle ,
Si vous trouvez jamais un amant plus fidelle.

S I L V A N I R E.

Ah ! promettez-moi mieux de m'aimer constamment :

Licas , j'en croirai plus un soupir qu'un serment ;
Je pourrois vous jurer une flâme éternelle ;
Mais ce regard en est un garant plus fidelle.

C'en fut trop ; & déjà les Bergers éperdus
Fremissoient des discours qu'ils avoient entendus

Tout fuit ; & chacun d'eux que ce parjure afflige
Craint que les feux du Ciel ne suivent ce prodige,
Mais quelques jours après un incident nouveau
Remit de ses frayeurs le timide hameau.
On vint redemander Silvanire à Damète.
On la croyoit sa fille. Une raison secrète
La lui fit confier dès ses plus jeunes ans :
Mais la Belle à la ville avoit ses vrais parens.
De son parjure affreux le sang fut seul coupable.
Dans un cœur pastoral il n'étoit pas croyable.



EGLOGUE XI.

LES SATIRES.

ARDENE.

DANS un bois écarté la solitaire Ardène
Un jour prenoit le frais au bord d'une fontaine.
Deux Satyres, non loin, virent quelques beau-
tés,

Son beau sein découvert : les voilà transpor-
tés.

Avec combien d'ardeur tous deux ils désirerent
Ce qu'ils virent, ou bien ce qu'ils imaginèrent !
Ils s'approchent sans bruit ; & se montrent sou-
dain.

Elle veut fuir. Non, non, vous voulez fuir en-
vain ;

Demeurez, dirent-ils notre belle captive ;
Dépouillez devant nous cette pudeur craintive ;
Allons, sans perdre tems à vous en excuser,
Pour rançon tout-à-l'heure il nous faut un bai-
ser.

La Bergere des yeux cherche en vain un azile
Elle n'ose tenter une fuite inutile ;
Et pour se dérober à ces hideux amans,
Ne voit d'autre secours que de gagner du tems ;

Elle croit éviter un mal qu'elle diffère.

Oui, dit-elle, en tremblant, il faut vous satisfaire,

Mais ce baïser promis il faut le mériter.

Il est pour qui des deux sçaura le mieux chanter.

Ils acceptent l'accord. Les deux rivaux se flâtent
De remporter le prix pour lequel ils combattent ;

Et de leurs chalumeaux cherchant les plus beaux sons ,

Font entendre à l'envi de rustiques chansons.

Ils chantoient tour à tour l'amour & son yvresse ,

Son instinct effrené , plutôt que sa tendresse ,

Pour ses plaisirs secrets la fureur des amans ,

Et bien moins sa douceur que ses emportemens ,

Tandis qu'Ardène , objet d'un amour si sauvage ,

Frémissoit à des chants d'un si cruel présage.

Ils célébroient encor le silence des bois ,

Leur ombre si propice aux amoureux exploits :

D'une Belle enlevée ils chantoient les alarmes ,

Et le Satyre ardent sûr d'essuyer ses larmes.

Sur la Bergere alors un regard effronté

Annonce à sa pudeur même témérité.

D'où viendra son secours ? Mais quel bonheur pour elle !

Ce paisible combat devient une querelle :

Chacun veut plaire seul ; & d'un mépris brutal

En se louant soi-même , accable son rival.

Ils en viennent bientôt du mépris aux injures ;
Des injures aux coups , & des coups aux blessures.
Déjà dans la fureur leurs mains s'ensanglan-
toient ,
Combat plus digne d'eux que celui qu'ils quit-
toient :
Mais tandis qu'à leur gré ces rivaux se battirent ,
La Bergere s'enfuit , les Naiades en rirent ,



EGLOGUE XII.

ISMENE , LICIDAS.

LICIDAS.

LA Nymphé Isméne aimoit le Berger Licidas :
 Le Berger de la Nymphé adoroit les appas :
 L'un & l'autre contraint dans son ardeur extrême,
 Sent qu'il s'accroît encor par la contrainte même.
 Le respect empêchoit le Berger d'en parler :
 Et la fierté forçoit la Nymphé à le céler.
 D'un devoir opposé l'un & l'autre soupire.
 Que de maux differens dans l'amoureux empire !
 Loin des témoins fâcheux Isméne alloit un jour
 Dans un bocage épais rêver à son amour.
 Dans le même dessein Licidas va s'y rendre.
 Mille amours avant eux y vinrent les attendre.
 Troublés , en se voyant , ils se turent tous
 deux ,
 Mais la Nymphé rompit ce silence amoureux.

ISMENE.

Je sçais ce que vos chants vous ont acquis de
 gloire
 Berger ; tous vos rivaux vous cèdent la victoire »

On dit même qu'amour ne doit qu'à votre voix ,
 Cet empire si doux qu'il exerce en ces bois ;
 Qu'elle peut à son gré toucher une cruelle ,
 Ou d'un cœur déjà tendre en faire un infidelle :
 Mais , malgré tout l'honneur qu'on décerne à vos
 chants ,
 Peut-être qu'il en est encor de plus touchants.
 Dès long-tems je médite un défi téméraire ;
 Pardonnez mon caprice , il faut le satisfaire.
 Voyons ici ; Berger , quels chants sont les plus
 doux ;
 C'est moi qui veux tenter de l'emporter sur vous.

L I C I D A S.

Moi , combattre avec vous ! L'importune ci-
 gale
 Jamais au Rossignol s'est-elle crue égale !
 D'une muse un Berger doit adorer les sons.
 Je n'ai plus devant vous ni hautbois ni chansons.

I S M E N E.

Eicidas point d'égard , point de frivole excuse.
 Il faut que quelque tems ce combat nous amuse ;
 Mais je veux que pour mieux exciter notre ar-
 deur .
 Le secret du vaincu soit le prix du vainqueur.
 De juge , il n'en faut point. Nous nous ferons
 justice.
 Commencez donc ; j'écoute.

L I C I D A S.

Il faut que j'obéisse.

Jadis de téméraires vœux
Firent d'Endimion un amant de Diane ;
A se taire toujours le respect le condamne.
N'importe. Il aime ; il est heureux.



Quelle autre auroit pû l'engager !
Son cœur n'étoit pas fait pour un choix ordinaire ;
Il eût crû s'avilir d'aimer une Bergere ;
Quoique lui-même il fût Berger.



Il fuit le jour & les témoins ;
Et la nuit , plein d'amour , il cherche sa Déesse.
Mais il n'osa jamais avouer sa tendresse ;
Il n'en parla que par ses soins.



Cependant on reçut sa foi.
Heureux Endimion , Diane te fit grace :
Mais hélas ! tel pasteur imite ton audace
Qui sera moins heureux que toi.

I S M E N E *chante.*

Venus descend du Ciel : la plus vive tendresse
La rappelle auprès d'Adonis :
Elle le voit , soupire & du trait qui la blesse
Elle rend graces à son fils.



Tout l'encens des mortels , les fêtes de Cithere
N'ont rien pour elle de charmant
A tous ces vains honneurs cette amante préfère
Un seul regard de son amant.



Elle voit dans ces bois l'objet de sa tendresse.
Le Ciel lui plaît moins que ce lieu ;
Elle-même oubliant qu'elle est une Déesse ,
Dans le Berger croit voir un Dieu.



Et qu'est-ce que ce choix peut avoir de blâma-
ble ,
Quel autre eut jamais tant d'appas.
Tout lui cède ; & s'il aime autant qu'il est aimable ,
Tous les Dieux ne le valent pas.



D'égalér vos chansons , me flattois-je à bon titre ?
Qui de nous a vaincu ? Je vous en fais l'arbitre.

L I C I D A S.

Vos chants sont les plus doux. C'est à moi de
parler.
Mais quel secret ? Hélas ! puis-je le révéler.

EGLOGUE XII. 383

ISMENE.

Non. Nous ne l'avons point emporté l'un sur l'autre.

Vous sçavez mon secret apprenez-moi le vôtre.

LICIDAS.

J'aime depuis un an, pour ne jamais changer.
C'est le plus grand secret qu'ait à dire un Berger.

ISMENE.

Depuis ce tems l'amour me tient sous son empire.

Voilà ce qu'une Nymphé a plus de peine à dire.

LICIDAS.

Quel est l'heureux pasteur que vous daignez aimer ?

ISMENE.

Quelle assez belle Nymphé a pû vous enflammer ?

LICIDAS.

Ces timides soupirs doivent trop vous l'apprendre.

ISMENE.

En ne vous disant rien je me fais trop entendre.

LICIDAS.

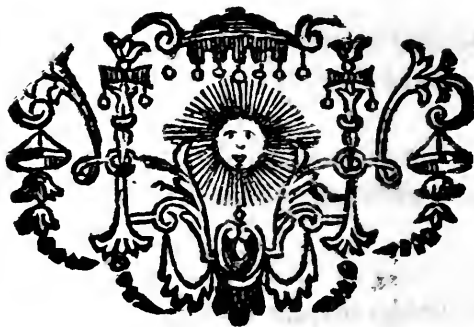
Oserois-je expliquer un silence si doux ?

I S M E N E.

Nous nous entendons trop , Berger ; séparons-
nous.

C'est ainsi qu'en ce lieu leurs cœurs se découvri-
rent ;

Et dès le jour suivant tous deux ils s'y rendirent.
D'un entretien plus doux l'espoir guida leurs pas ;
L'amour le leur promit , & ne les trompa pas.



EGLOGUE XIII.

L I C A S , I S M E N E .

I S M E N E .

I S M E N E avoit perdu sa brebis la plus chere ;
 Son cœur ne connoît pas de douleur plus amère ;
 Et laissant son troupeau sur la foi de ses chiens ,
 Elle cherche par-tout le plus cher de ses biens.
 Dans un bois solitaire elle suivoit sa course ,
 Quand elle voit Licas près d'une claire source ;
 Et déjà sur sa perte ayant moins de souci ,
 Elle arrête ; & l'entend qui se plaignoit ainsi.

L I C A S .

Ne craignez plus , Ismene , un feu qui vous of-
 fense ;
 Vous le voulez ; je garde un éternel silence.
 Il faut vous épargner d'importunes amours ,
 Et cacher à jamais ce que je sens toujours.
 Du moins dans ces forêts je puis sans me con-
 traindre ,
 Passer les jours entiers à le dire , à m'en plaindre ,
 A ne penser qu'aux yeux qui m'ont trop sçû char-
 mer ,
 A me trouver encor heureux de les aimer.

Tome III.

R

386 E G L O G U E X I I I .

Qu'un soin bien différent tous deux nous inté-
resse !

Celui de vos troupeaux est le seul qui vous presse.
Les miens n'ont plus en moi qu'un maître mal-
heureux

Qui les laisse périr & périr avec eux.

Cultivés par vos soins tous vos vergers fleurif-
sent ,

Les miens abandonnés d'épines se hérissent.

Et qu'est-ce que je risque à les abandonner

Je ne voulois de biens que pour vous les don-
ner.

Mais pourquoi tant me fuir , que vous faut-il
cruelle ,

Qu'un Berger tout à vous , qu'un cœur tendre &
fidelle ,

Soigneux de vous servir , empressé sur vos pas ,
Et dont l'ardent amour égale vos appas ?

Conservez donc toujours cette fierté farouche.

Amour , ne permets pas qu'une autre ardeur la
touche :

Je te demande au moins qu'elle n'aime jamais.

Dans les cruels chagrins dont ma flamme est
suivie ;

Je vais bien-tôt finir ma languissante vie ,

Le malheur de mes feux est un assez grand mal.

Que je ne meure pas du bonheur d'un rival !

J'aurois pû vivre aimé dans les fers de Climène ;

J'aime mieux sans espoir mourir amant d'Is-
méne.

EGLOGUE XIII. 387

Que mille autres Bergers vantent leurs doux
liens ,
Je mourrai de mes maux , sans envier leurs
biens.

A ces discours touchans la Bergere attentive ;
En avoit oublié sa brebis fugitive ;
Elle n'y pensoit plus , quand elle l'aperçut
Qui sembloit implorer Licas qui la reçut.
Ah ! Je te reconnois , chere brebis d'Ismène :
En ne te voyant plus , quelle sera sa peine !
Disoit-il. Eh ! Comment as-tu pû la quitter ,
Toi que cent fois le jour elle daigne flatter ;
Toi qui seule jouis de toutes ses tendresses ?
Ah ! Tu ne connois pas le prix de ses caresses ?
Quoi ! Ma Bergere t'aime , & tu la fuis ! Hé-
las !

Ce bonheur est-il fait pour qui ne le sent pas.
Allons ; je vais te rendre à son impatience ,
Tu lui feras du moins agréer ma présence ,
Viens ; depuis tout le tems que je suis sous sa loi ,
Tu seras le seul don qu'elle aura pris de moi.
Il se leve à ces mots ; & détournant la tête ,
Il apperçoit Ismène ; interdit , il s'arrête.
N'aura-t-il point encor attiré son courroux ;
Non. On le rassûra par des regards plus doux !
Et tous deux attendris , retournant à la plaine ,
il parla de ses feux sans offenser Ismène.
Combien de fois depuis se mit-elle en danger
De perdre sa brebis , pour trouver son Berger.

EGLOGUE XIV.

CLARICE, DAPHNE.

DAPHNE.

CLARICE, il est donc vrai, Lisandre qui
t'adore,

Dès demain ton époux. . .

CLARICE.

il ne l'est pas encore.

Mon pere moins cruel cesse de me presser ;

Je viens d'en obtenir du tems pour y penser.

DAPHNÉ.

Tu sçais qu'Admète aussi me demande à mon
pere :

Mais l'hymen me paroît une trop grande affaire,

Mon cœur, comme le tien, tremble de s'engager,

Des froideurs des époux je connois le danger.

Combien j'ai vû d'amans dont les tristes Bergeres,

Après huit jours d'hymen leur ont été moins che-
res !

Les inconstans alors n'ont plus les mêmes soins ;

Nous les en aimons mieux, ils nous en aiment
moins.

EGLOGUE XIV. 339

CLARICE.

Je crois de tes frayeurs voir la source secrète ;
Et ton cœur est sans doute à quelqu'autre qu'Ad-
mète.

DAPHNÉ.

Tu m'apprens ton secret , en soupçonnant le
mien.

Lisandre t'auroit plu , si ton cœur n'aimoit rien.

CLARICE.

Cache donc à jamais ce que je vais t'apprendre.
Si je n'aimois Daphnis , j'épouserois Lisandre.

DAPHNÉ.

Daphnis !

CLARICE.

Il m'a juré les plus tendres amours.
Quel charme , quelle grace il mêle à ses discours !
Des Bergeres du lieu je suis la plus aimée.
Il me le dit sans cesse ; & mon ame charmée
Le verroit dans ses yeux , quand il n'en diroit
rien.

DAPHNÉ.

Tu crois du moins le voir : mais t'y connois-tu
bien ?

CLARICE.

Si j'en doutois encor , je serois trop ingrate.
Lis ces vers qu'il m'adresse ; & voi si je me flâte ;

D A P H N É *lit.*

Clarice , songez-vous à moi ?
 Vous retracez-vous bien tout l'excès de ma flamme ?
 Les courts momens où je vous voi ,
 Sont peut-être les seuls où j'occupe votre ame.



Pour moi je fais mieux mon devoir.
 Mon cœur , en vous voyant , jouit du bien suprême ;
 Et quand je cesse de vous voir ,
 Je n'ai d'autre plaisir que ma tristesse même.



De ce jour attendant la fin ,
 Je me dis maintenant dans l'ennui que j'endure ;
 Nous nous sommes vûs ce matin ;
 Je la verrai ce soir. Dieux , que le jour me dure !



Quels seront tantôt nos discours ?
 Clarice aime Daphnis , l'heureux Daphnis l'adore ;
 Nous nous le disons tous les jours ;
 Mais nous nous le dirons plus tendrement encore.

C L A R I C E.

Eh bien après ces vers doutes-tu de sa foi ?

D A P H N É.

Ces vers n'égalent pas ceux qu'ils a faits pour moi.

C L A R I C E.

Que dis-tu ?

D A P H N É.

Les voici. Lis , & juge s'il m'aime.

C L A R I C E.

Je n'en ai pas la force Hélas ! Lis-les toi-même.

D A P H N É *lit.*

Daphné , que le mystere est doux !

Des bruits injurieux nous n'avons point d'alarmes.

Nous ne craignons point les jaloux ;
Nos amours ignorés n'en ont que plus de charmes.



Que j'aime cet antre écarté
Seul & discret témoin des transports de notre ame !

Que j'aime son obscurité !
L'amour l'a fait exprès , pour cacher notre flamme.



Je m'y rends toujours avant toi ,
 Dès que l'ardeur du jour dans cet antre t'appelle ,
 Du moins viens-t'y rendre après moi ;
 Et ne prend que l'amour pour ton guide fidelle.



Tous les autres cœurs sont légers.
 Jouissons du plaisir d'être les seuls sinceres ;
 Et fuis pour moi tous les Bergers ;
 Comme je veux pour toi fuir toutes les Berge-
 res.



C'est peu de celles que je voi ,
 Je ne sçaurois t'en faire un digne sacrifice.
 Qu'est-ce que mépriser pour toi
 L'indiscrete Climène & la fiere Clarice

C L A R I C E.

Non , Daphnis n'a point fait cet outrage à mon
 nom.

D A P H N É.

Reconnois-tu ses traits ?

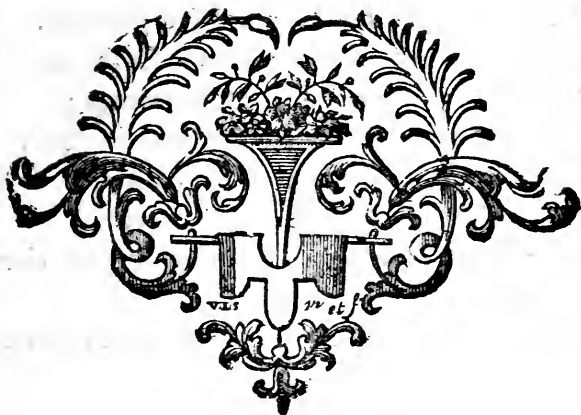
C L A R I C E.

Je vois sa trahison.
 Ces belles jusques-là de Daphnis occupées ,
 Virent avec dépit qu'elles étoient trompées.

Elles prennent pourtant leur parti sans éclat ;
 S'animent l'une l'autre à l'oubli de l'ingrat ;
 Et malgré quelques pleurs que l'amour fit répandre.

On accepte la foi d'Admète & de Lisandre.
 Daphnis fut oublié. Puissent tous les Daphnis

De leur amour perfide être aussi bien punis.



EGLOGUE XV.

AMINTE, CLORIS.

CLORIS.

QUE ce jour est charmant, Aminte ! la nature

Étale dans ces lieux sa beauté la plus pure.

La terre sous nos pas fait éclore les fleurs.

Voilà ces prés émaillés des plus vives couleurs.

De ce bois verdoyant le renaissant feuillage

Reveille des oiseaux l'amour & le ramage ;

Bacchus sur ces coteaux nous prépare ses dons ;

Les trésors de Cérès sortent de ces sillons ;

Et de mille ruisseaux l'onde claire & riante

Rafraîchit la campagne & la rend plus charmante.

De tant d'objets flatteurs mes yeux sont enchantés.

AMINTE.

Je ne suis plus sensible à toutes ces beautés ;

J'aime. Oui, ma Cloris, j'ose t'ouvrir mon ame ;

Mon cœur est tout entier occupé de sa flamme ;

Le reste ne m'est rien.

CLORIS.

Je ne le cache pas ;

J'aime aussi ; mais pour moi tout en a plus d'ap-
pas,

La nature en a pris une grace nouvelle ;

Lorsque je n'aimois pas , je la trouvois moins
belle.

A M I N T E.

Saurai-je quel Berger. . . .

C L O R I S.

Tu trembles , je le vois ,
Que je n'aime celui dont ton cœur a fait choix.

A M I N T E.

Quel seroit mon malheur ? Mais parle ; est-ce
Silvandre ?

C L O R I S.

Quelle vivacité !

A M I N T E.

Que je crains de l'apprendre ?
Parle ; seroit-ce lui ?

C L O R I S.

Non. J'aime Licidas ;
Heureuse qu'à tes yeux Silvandre ait plus d'ap-
pas.

A M I N T E.

Et fait-il son bonheur ?

C L O R I S.

Je n'ai rien dit encore.
Si c'est un bien pour lui , c'est un bien qu'il
ignore ;
Et pour ne point rougir d'un malheureux lien ,
Je n'avoûrai mon feu que bien sûre du sien.

A M I N T E.

Quoi ! Le crois-tu touché de quelqu'autre Ber-
gere ?

C L O R I S.

S'il n'aime rien encor , du moins il a scû plaire.
Quelqu'autre en son amour moins timide que
moi ,
Par des soins plus marqués peut m'enlever sa
foi.
Je crains , & sens ma crainte à chaque instant
s'accroître ,
Deux rivales sur-tout que j'ai crû reconnoître.
Juge de mes soupçons. Themire quelquefois
Avec moi se promene à l'ombre de ces bois.
Licidas est alors son sujet ordinaire ;
Elle a toujours tout prêt quelque conte à m'en
faire ;
Elle en parle souvent , même à propos de rien :
Je tâche vainement de rompre l'entretien ,
Themire le renoue , & toute mon adresse
Ne sçauroit l'empêcher d'y revenir sans cesse

En Delphire je trouve un autre mouvement ;
 Elle ne m'a jamais rien dit de mon amant.
 Si j'ose lui vanter sa jeunesse , sa grace ,
 Sur les autres Bergers aussi-tôt elle passe.
 Puis-je pour Licidas douter de leurs amours ?
 L'une craint d'en parler , l'autre en parle toujours.

A M I N T E.

Tes soupçons sont fondés ; & des craintes égales
 Me sont ainsi qu'à toi redouter deux rivales.
 Silvandre dont les airs sont par-tout si vantés ,
 Fait souvent l'entretien de nos jeunes beautés.
 A la moindre louange une soudaine joye
 Sur le front de Climéne aussi-tôt se déploie ;
 Et de Laure au contraire un chagrin aussi
 prompt.

Dans le même moment semble obscurcir le front.
 Dans ces divers transports dont leur ame est saisie ,

Je connois mon amour , & vois ma jalousie.
 Si je me plais à voir mon Berger estimé ,
 Je crains en même temps qu'il ne soit trop aimé ;
 Quand je l'entens louer , je ressens plus encore
 De plaisir que Climéne , & de chagrin que Laure.

C L O R I S.

Tes soupçons sont fondés ; je l'avoue à mon tour.
 Qu'amour nous apprend bien à connoître l'amour !

Mais j'entens dans ces bois le concert le plus tendre.

Seroit-ce Lcidas ?

A M I N T E.

Sans doute c'est Silvandre.

C L O R I S.

Approchons.

A M I N T E.

Non. Silvandre a pour moi trop d'appas.
Je le veux fuir.

C L O R I S.

Approche ; ils ne nous verront pas.

L I C I D A S.

La nature en ces lieux toujours belle & riante,
Y rend tous les cœurs amoureux.
S'ils ne me montroient plus la beauté qui m'en-
chante
Que je les trouverois affreux !

S I L V A N D R E.

Envain ce tranquille séjour
Brille de cent beautés dignes d'un cœur fidelle ;
Il n'en est pour mon cœur qu'une seule ; & sans
elle
Il n'eût jamais connu l'amour.

L I C I D A S.

Themire offre aux regards des beautés qu'on
admire ,

Plutôt qu'on ne s'en sent charmer ;

Mais ma Bergere joint aux beautés de Themire

Les graces qui les font aimer.

S I L V A N D R E.

Laure peut par son tein disputer avec Flore

Et de jeunesse & de beauté ;

Ma Bergere plus jeune & plus belle que Laure

N'en a pas la vaine fierté.

L I C I D A S.

Par ses discours flatteurs la coquette Delphire

Charme jusqu'au plus froid Berger ;

Ma Belle plaît autant par ce qu'elle sçait dire ;

Mais elle plaît sans y songer.

S I L V A N D R E.

Tous les cœurs sont émus lorsque Climène
chante.

Que ses tendres sons ont d'appas !

Mais ma Bergere encor a la voix plus touchante ,

Elle seule ne le croit pas.

L I C I D A S.

Chere Cloris , c'est vous qui me rendez si tendre ;
 C'est vous qui troublez mon repos ;
 Pour m'enhardir à vous l'apprendre ,
 Je le dis sans cesse aux Echos.

S I L V A N D R E.

Aminte c'est vous seule à qui je voudrois plaire ;
 Mais de ce feu secret je suis prêt de mourir.

Je sens que je ne le puis taire ,
 Et je n'ose le découvrir.

A travers les rameaux dont se couvroit Aminte ;
 Silvandre l'aperçut. L'amour , malgré la crainte ,
 L'emporta sur ses pas. Lcidas le suivit.

Aminte voulut fuir si-tôt qu'elle les vit :
 Mais qu'on fuit lentement, quand on fuit ce qu'on
 aime !

Silvandre & Lcidas dans un transport extrême
 Confirment le secret qu'on leur avoit surpris.
 Un secret aussi doux en fut bien-tôt le prix.



EGLOGUE XVI.

L'A U R O R E vigilante effaçoit les étoiles ;
 Pour la laisser regner la nuit plioit ses voiles ;
 Le doux sommeil cessoit de verser ses pavots ,
 Et déjà Philomèle éveilloit les échos
 Licas ayant choisi sa plus tendre musette ,
 Sort avec le troupeau soumis à sa houlette ,
 Et lui cherche des yeux jusqu'au pié des coteaux
 Le meilleur pâturage & les plus saines eaux.
 Son chemin le conduit près d'un temple sauvage
 Où du Fils de Venus on revéroit l'image ;
 Au même instant Mirtil près d'y porter ses pas
 Rougit , en rencontrant les regards de Licas.
 Quoi , dit Licas surpris , quel est ce nouveau zèle ,
 Qu' même avant le jour , en ce lieu vous apéle ?
 Vous aimez ; vos yeux seuls me l'apprennent assez
 C'en est donc fait , Mirtil , vos beaux jours sont
 passés.

Eh pourquoi , cher Licas , troubler mon espérance ?
 Je sens , loin de finir , que mon bonheur commence.

Jusqu'ici languissant , sans crainte & sans desir ,
 J'ignorois à la fois la peine & le plaisir ;
 En des travaux oisifs , mon ame trop tranquile
 Perdoit , sans la goûter , une vie inutile ;

Tel partant le matin , tel revenant le soir ;
Je vivois , presque hélas ! sans m'en appercevoir.
Mais depuis que l'amour par un trait favorable
M'assujettit aux loix d'une Bergere aimable ,
Je vis ; & les desirs dont je suis agité ,
Reparent bien l'ennui de mon oisiveté :
Tous mes momens sont pleins , quoique ma seule
 affaire
Soit le plaisir d'aimer & le dessein de plaire ;
Mon cœur avec transport jouit de ses liens ,
Et mes plus vains desirs eux-mêmes sont des biens.
D'une félicité trop long-tems ignorée
Je venois à l'amour demander la durée.
Le serpent , dit Licas , est caché sous les fleurs ,
Et de ces courts plaisirs naissent de longs malheurs.
Moi-même j'en ai fait la triste expérience ,
Tout te rit maintenant ; bien-tôt la défiance
Des soins de tes rivaux nourrissant son poison ,
Les froideurs de ta Belle , enfin sa trahison
Vont instruire ton ame à la douleur ouverte ,
Du prix de cette paix dont tu bénis la perte ;
Vien, connois aujourd'hui le Dieu qui t'a dompté ;
Voi comme à cet autel l'art l'a représenté.
Lorsque j'étois amant , un Druide sincere
De tout cet appareil m'expliqua le mystere.
Enfant de la raison , il méconnoît la voix ;
Nû , la sage pudeur lui dicte en vain ses loix ;
En mille égaremens , aveugle il nous entraîne ;
Ses fleches , son flambeau l'armement pour notre
 peine ;

Et sur son dos enfin ce plumage mouvant
 Nous dit que sa faveur se change au moindre
 vent.

Je verrois, dit Mirtil, ma Bergere perfide !
 Non, Licas, je l'en crois plutôt que ton Druide.
 Hier sous ces rameaux nous passâmes le soir.
 Assise au même endroit où tu viens de t'asseoir,
 Elle me fit jurer d'être toujours fidèle ;
 Et jura que ses feux ne mourroient qu'avec elle,
 Regarde, j'en reçus, pour un gage certain,
 Ce brasselet de soye, ouvrage de sa main.
 Licas le voit à peine ; il pâlit, il soupire,
 Et l'œil au Ciel, s'écrie : ah perfide Themire !
 Qu'entens-je, dit Mirtil, ce seul mot prononcé
 Commence les malheurs dont tu m'as menacé.
 Quoi Themire perfide ! O rigoureux supplices !
 Quelqu'autre de son cœur auroit eu les prémices !
 Themire, dit Licas, en acceptant ma foi,
 A reçu dès long-tems ce brasselet de moi.
 Pour témoins d'une flamme éternelle & sincère,
 Elle appella cent fois & l'amour & sa mere.
 Mais pendant des sermens, hélas trop tôt trahis,
 Un loup vient enlever ma plus chere brebis.
 Qu'elle confirma bien ce malheureux augure !
 L'année, en finissant, vit son premier parjure.
 Elle a cherché depuis, de Berger en Berger,
 Moins le plaisir d'aimer que celui de changer.
 Mais moi qui n'aime plus ; vois quel caprice
 étrange,
 Je crois être trahi chaque fois qu'elle change ;

Ses parjures nouveaux me font de nouveaux coups;
J'ai cessé d'être amant , & suis encor jaloux.

Tu me l'avois bien dit, je ne suis plus le même,
Dit Mirtil , désormais c'est en tremblant que j'aime.

Adieu. Pour la parer je vais cueillir des fleurs ,
Que j'apprehende bien d'arroser de mes pleurs.



EGLOGUE XVII.

P I C U S.

P I C U S , toi que jadis enrichit ton courage,
 Qui maintenant oiseau, brilles par ton plumage ,
 Envain d'un bec avare aux arbres attaché
 Tu veux ouvrir les troncs où ton or fut caché.
 Pica te l'a ravi , Pica ta chere fille ,
 Elle en qui tu mettois l'espoir de ta famille ;
 La soif de tes trésors est entrée en son sein ,
 La nuit & ton sommeil ont servi son dessein.
 Nisus a tout conduit , lui qui d'un trait rapide
 Poursuivoit dans les airs la colombe timide ;
 Et constant ennemi des hôtes des forêts ,
 Sût employer contr'eux & le fer & les rêts.
 Enfoncé dans un bois ll méditoit sa chasse ,
 Picus par des détours inconnus & sans trace
 Venoit furtivement , & tout bas haletoit
 Sous le poids précieux d'un trésor qu'il portoit :
 Il se croit sans témoins & dans le creux d'un chêne
 Dépose le trésor , son plaisir & sa peine .
 Bien-tôt Pica l'apprit de Nisus son amant.
 Qu'un témoin que l'on aime est cru facilement !
 Ils se cherchoient depuis que le tendre Mercure ,
 Forcé de la quitter , fut voir la rive obscure.

Du Dieu, loin de Pica quels furent les transports !
 Sa douleur augmenta la tristesse des morts.
 Elle-même long-tems regretta sa présence ;
 Elle songe , en pleurant , quelle fut sa constance ;
 Sa tendresse prodigue & ses soins complaisans :
 Ainsi les biens passés faisoient ses maux présens.
 Amour , daigne aujourd'hui m'apprendre l'aven-
 ture

Qui soumit à tes loix & la Nymphé & Mercure ;
 Et comment , au mépris d'un serment solennel ,
 Elle put oublier le Dieu pour le mortel.

La Nymphé à peine encor dans sa saison nou-
 velle

N'osoit perdre des yeux la maison paternelle ;
 C'étoit aux prés voisins qu'elle cueilloit des fleurs ;
 Le Dieu la vit ; sa vûe alluma mille ardeurs ;
 Son tein riche des dons de la seule nature ,
 Le zephir à son gré frisant sa chevelure ;
 Sa gorge que soutient sans art & sans besoin
 Un tissu dont sa mere elle-même a pris soin ;
 Sa grace enfin du Dieu mérita la tendresse.
 Le voilà qui médite une subtile adresse ,
 Pour surprendre le cœur de la jeune beauté ,
 Et fonde le succès sur sa naïveté.
 De ses pieds diligens il ôte alors ses ailes ,
 Dépouille l'air d'un Dieu pour des graces nouvel-
 les ,
 Prend les traits d'une fille , & d'un flatteur main-
 tien
 Se présente à Pica qui n'en soupçonnoit rien.

Quels appas , lui dit-il , font semblables aux vôtres ?

Et puis nouveaux discours naissans les uns des autres ,

Tant qu'il la mene enfin jusques dans la forêt ,

Et non sans crime alors il paroît ce qu'il est.

Il demande , & ravit la faveur qu'il demande ;

Pica , malgré ses cris , n'a rien qui la défende ;

Mercurc avoit pour lui son amour & le lieu ;

Eh ! Qu'est-ce qu'une fille auroit pû contre un Dieu !

Il triomphe ; elle pleure ; & touché de ses larmes ,

Il tâche par ces mots de calmer ses alarmes.

Belle Nymphe l'objet le plus cher à mes yeux ,

Loin de qui je serois exilé dans les Cieux ,

Mon bonheur rend encor ma tendresse plus vive ;

Avec vous dans ces lieux consentez que je vive ,

Chere au Maître des Dieux , Epouse de son Fils :

Du bien que vous pleurez , vous recevrez le prix.

Qu'un discours séduisant coule de votre bouche ,

Qu'il ne soit point de cœur que votre voix ne touche ,

Exercez ma puissance , & qu'un larcin adroit :

Puisse à tous les trésors vous tenir lieu de droit !

Pica sent revenir le calme dans son anie ;

Bien-tôt de son amant elle approuve la flâme ;

Et l'amour à la fin l'emportant sur l'honneur ,

L'outrage qu'on lui fit devient tout son bonheur.

Où s'emporta Pica quand il scût l'aventure

Du crime de Pica , des fraudes de Mercurc ?

408 EGLOGUE XVII.

Mais de ce pere avare on calma les esprits ,
 Et l'auteur de la faute en sçut trouver le prix.
 C'est alors que forcé par une loi fatale ,
 Mercure descendit à la rive infernale ;
 Et de là revolant sur la voûte des Cieux
 En alla rendre compte au Souverain des Dieux.
 Quel coup pour deux amans ! La Nymphé déso-
 lée ,
 Erre dans les forêts , plaintive , échevelée ;
 Et la nuit , quand par-tout regne un profond re-
 pos ,
 De mille cris aigus éveille les échos.
 Un jour , le flanc percé d'une flèche cruelle ,
 Un cerf fuyoit dans l'autre où gémissoit la
 Belle ,
 Nifus le poursuivoit , & le dard à la main
 D'une seconde atteinte il menaçoit son sein.
 D'un langage muet exprimant ses alarmes ,
 Le cerf semble prier la Nymphé par ses larmes ;
 Elle en est attendrie ; & sortant du rocher ,
 Arrête audacieux , garde-toi d'approcher ,
 Cria-t-elle , les Dieux nous ont fait cet azile ,
 Fuis , & n'en trouble plus la retraite tranquile ,
 Qu'entens-je , dit Nifus ; & que vois-je grands
 Dieux !
 De quels traits enflâmés m'ont percé ces beaux
 yeux ,
 Ordonnez , ordonnez ; j'obéis avec joye ;
 Déesse , le chasseur lui-même est votre proie :
 Mais ne dédaignez pas un cœur qui vient s'offrir ,
 Et

Et du trait dont il meurt ne veut jamais guérir
 Pica prête l'oreille à ce discours trop tendre ;
 Bien-tôt sa douleur cède au plaisir de l'entendre.
 Qui s'en étonnera ? Mercure étoit absent ;
 La Nymphé étoit sensible & le chasseur pressant ;
 Un cœur né pour aimer se sent toujours le même,
 Dès qu'il trouve un objet il suit sa pente , il aime.
 Depuis ce jour heureux , amour combien de fois
 Se retrouvent-ils seuls , cachés au fond des bois ,
 Où pour ces deux amans les heures abrégées
 Par de tendres discours en momens sont changées ;
 Ce fut dans ces momens que l'indiscret Nifus
 Découvrit à Pica le trésor de Picus.
 Le croira-t'on ? L'amour anima l'avarice ;
 La Nymphé à son amant crut faire un sacrifice ;
 Par ses avares mains le chêne alors fouillé
 Du trésor paternel est bientôt dépouillé.
 Mais que faire ! il faut fuir. Timide , elle change
 celle ,
 L'ardent Nifus lui rend une audace nouvelle ;
 Ils partent , de la mer affrontent les dangers.
 Est-il pour deux amans des climats étrangers !
 Mais à peine à Picus la nouvelle est portée ,
 De subites frayeurs son ame est agitée ;
 Soudain il vole au chêne , & mieux instruit en-
 cor ,
 N'y voit qu'un vuide affreux au lieu de son
 trésor.
 Il se trouble , il n'a plus que sa rage pour guide ;
 Il charge tous les Dieux de ce vol parricide ;

Et sur-tout à Mercure il donne avec horreur
Tous les noms outrageans que dicte la fureur.
Le Dieu du haut du Ciel revole à son amante ,
Apprend sa perfidie & sa fuite inconstante ,
Les sermens de Pica violés pour Nifus ,
Et l'honneur de son nom profané par Picus.
A ce recit , honteux de son impatience ,
Le dépit dans son cœur allume la vengeance.
Tous trois chargés d'un crime , il prétend que
tous trois ,

Aillent , nouveaux oiseaux , se cacher dans les
bois.

Déjà Picus bat l'air de ses plumes nouvelles ,
L'or de ses vêtemens brille encor dans ses ailes ;
Il va frapper les troncs ; & d'un bec assidu
Semble leur demander son or qu'ils ont perdu.
Pica d'un vol hardi s'ouvre la même route ,
Et tout oiseau qu'elle est , parle & veut qu'on l'é-
coute ,

Conserve son adresse , & l'amour du larcin.
Pour toi , Nifus , toujours amoureux du butin ,
Sous ta nouvelle forme ayant la même audace ,
Tu poursuis les oiseaux , & tu vis de ta chasse.



EGLOGUE XVIII.

MÆRIS, CORITE.

Imitation de Virgile.

C O R I T E.

PUIS-JE sçavoir, Mæris, où s'adressent tes pas ?

M Æ R I S.

A ce hameau prochain qu'habite Menalcas.
Il souffre , comme nous , des malheurs de la
guerre.

Le soldat insolent désole cette terre.
Les cruels ont pillé ses grains & ses troupeaux.
Je partageois ses biens , je partage ses maux.

C O R I T E.

J'ai cru que de ses chants la divine puissance
Avoit de ces cruels défarmé l'insolence.
On l'a dit ; & ses chants ont de si doux appas ,
Qu'un prodige si grand ne me surprenoit pas.

M Æ R I S.

D'un oiseau carnacier voit-on la faim cruelle
Respecter dans nos bois les chants de Philomèle ?

412 EGLOGUE XVIII.

Non , Corite ; & les cœurs dans la guerre nour-
ris ,

De nos plus tendres airs ne sont pas attendris.

Il n'est rien de sacré pour leur fureur avare

Je les ai vûs sur lui lever un fer barbare ,

Les cruels de sa vie alloient trancher le cours.

De mes propres troupeaux j'ai racheté ses jours.

C O R I T E .

Ah ! Je fremis ! Grands Dieux ! En quel siècle
nous sommes !

Barbares , êtes-vous des tigres ou des hommes !

Menalcas , de la mort tu subissois la loi !

Et la Muse champêtre expiroit avec toi !

Eh ! Qui donc eût chanté les larmes de l'au-
rore ;

Les trésors de Cérés & les présens de Flore ,

Bacchus de ses doux fruits couronnant les co-
teaux ,

Et les Nymphes dansant sur les bords des ruis-
seaux ?

Qui désormais eût peint sur les vertes fougères

Nos Bergers soupirant aux pieds de nos Berge-
res ,

Et tenant ces discours tendres , mystérieux

Que l'indiscret Zephir va révéler aux Dieux !

Qui sur-tout eût chanté cette chanson si vive

Qui de sa chere Iris , peint la ruse naïve ?

Ecoute-la , Berger. *Quelquefois mon Iris*

Me frappant d'une pomme aime à m'en voir surpris

EGLOGUE XVIII. 413

*Puis derrière un buisson s'enfuit cacher sa joye ,
Mais , même en se cachant , elle veut qu'on la voye ;*

M œ R I S.

Et ces aimables vers qu'il chantoit à Damon ,
Quel autre déformais en trouveroit le ton ?
Damon étoit son maître ; élevé par ce Sage ,
Des sons de sa musette il lui faisoit hommage :

*Arbitre de mes airs , dis-moi si mes chansons
Feront dans l'avenir honneur à tes leçons.
Ainsi que le rosier , content de passer l'herbe ,
Ne veut point s'élever jusqu'au chêne superbe ;
Content de l'emporter sur mes foibles rivaux ,
Je ne me flatte point d'atteindre à tes travaux.
Mais si quelqu'autre touche à la flute champêtre ;
Disciple de toi seul , je veux être son maître :
Ma gloire est que d'Iris le cœur soit tout à moi ,
Et d'être au Dieu des vers le plus cher après toi.*

C O R I T E.

Ah ! de quels vers , Mœris , frappes-tu mes oreil-
les !

Que jamais l'Aquilon ne nuise à tes abeilles ;
Puisse à jamais le Ciel donner à tes troupeaux
Le meilleur pâturage & les plus saines eaux !
Je fais des vers aussi. Souvent même on me loue
D'égalier les chansons du Berger de Mantoue :
Mais qu'ils sont loin encor de ce sublime ton !
Je me garderois bien de les dire à Damon.

S iij

414 EGLOGUE XVIII.

Pour toi qui dans cet art t'es acquis tant de gloire....

MÆRIS.

J'ai fait quelques chansons ; mais ma foible mémoire....

Attends ; j'en rappelle une ; écoute , la voici.

L'Amant de Galatée y soupiroit ainsi :

*Sortez du sein des eaux , charmante Galatée ;
Ma grotte a plus d'attraits que la Cour de Protée ,
Le Printems a pour vous embelli ce séjour ;*

Vous y trouverez Flore , amenez-y l'Amour.

*Mais vous n'écoutez point ; vous êtes plus cruelle
Que la mer... qui... Berger , ma mémoire infidelle
Me manque en cet endroit. Hélas , malgré nos
soins ,*

L'âge nous ravit tout.

CORITÉ.

Acheve-moi du moins...

MÆRIS.

Je ne puis. Tout m'échappe. Heureusement , Corité ,

Nous arrivons au lieu que Menalcas habite.

Viens ; par son entretien , cet aimable Berger ,
De l'oubli de mes vers te va dédommager.



EGLOGUE XIX.

TIRCIS, SILVANDRE.

Imitation de Théocrite.

TIRCIS.

LE doux bruit qu'on entend dans ces sombres
bocages,
Quand le Zéphir se joue à travers les feuillages,
N'approche point pour moi du son de ton haut-
bois.

Tu le disputerois au Dieu même des bois.

SILVANDRE.

Le murmure flatteur de ces claires fontaines,
Qui des tendres Amans sçait enchanter les peines,
N'approche point pour moi du charme de tes airs:
Tu le disputerois au Dieu même des vers.

TIRCIS.

Asséyons-nous, Silvandre, à l'ombre de ce hêtre:
La beauté de ce jour & de ce lieu champêtre
De ton hautbois oisif doit réveiller les sons.
Oiseaux, pour l'écouter, suspendez vos chansons.
Nymphes, Dieux des forêts, accourez pour l'en-
tendre,

Que tout prête l'oreille aux accords de Silvandre.

S iv

SILVANDRE.

Il ne m'est pas permis de toucher le hautbois.
 Voici l'heure que Pan repose dans ces bois.
 Dès l'aurore occupé d'une chasse pénible,
 Il passe ces momens dans un sommeil paisible.
 Par mes sons importuns si j'allois le troubler,
 Tu connois son couroux, il pourroit m'accabler.
 Toi, tu n'as rien à craindre; il permet que l'on
 chante;

Sui-moi sur ces gazons, & que ta voix touchante
 Daigne me révéler les douleurs de Daphnis :
 A tes chansons, Berger, je garde un digne prix.
 C'est un vase qu'Eumolpe apporta de Corinthe :
 L'ouvrier d'un côté grava ce labyrinthe,
 Chef-d'œuvre de Dédale, & qu'un sçavant burin
 Semble avoir à son gré transporté sur l'airain.
 Ce monstre homme & taureau qu'un fol amour fit
 naître,

Qui du sang des humains brûloit de se repaître,
 Sous le fer de Thésée y perd enfin le jour ;
 Le Héros tient le fil qui trace son retour ;
 Tandis qu'un peu plus loin Ariadne tremblante,
 Craint que le Sort cruel n'ait trompé son attente ;
 Les yeux au labyrinthe & les mains vers les Cieux,
 Au secours de Thésée elle appelle les Dieux.
 L'autre moitié du vase offre une autre aventure ;
 De Naxe & de la Mer on y voit la peinture ;
 Sur le haut d'un rocher la fille de Minos
 Suit des yeux un vaisseau qu'on voit fendre les flots,

Hélas ! c'est le vaisseau du parjure Thésée ;
 Il méprise les pleurs d'Ariadne abusée ;
 Pour prix de ses bienfaits il lui perce le cœur ;
 Trop ordinaire effet d'une sincère ardeur.
 Ce don d'un de tes airs sera la récompense ,
 Sans rien diminuer de ma reconnoissance.
 Mérite donc ce prix que je garde à ta voix ;
 Chante. Quand de la mort on a subi les loix ,
 Quand on est parvenu dans les sombres retraites ,
 Tous les chants sont finis ; les ombres sont muettes.

TIRCI S.

Muses , pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Le malheureux Daphnis prêt de perdre le jour ,
 Consoit aux échos ses mortelles atteintes ;
 Il faisoit retentir les forêts de ses plaintes ;
 Il détestoit l'Amour. Amour , inspire-moi
 Ce que le désespoir lui dicta contre toi.
 Les fureurs des Amans à tes yeux ont des charmes ;
 Ils n'en prouvent que mieux le pouvoir de tes
 armes.

Tu t'applaudis du coup qui leur ravit le jour.

Muses , pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Non tu n'es point , Amour, le fils d'une Déesse,
 Dit-il ; sur le Caucase une affreuse tigresse
 T'enfanta dans sa rage ; & pour comble d'horreur,
 Tu suças à la fois son lait & sa fureur.
 Quand tes feux pour Iris embrasèrent mon ame ,
 De quel espoir charmant animois-tu ma flamme.

418. EGLOGUE XIX.

Tu flattois ma tendresse ; & les regards d'Iris ,
 Perfides comme toi , m'en promettoient le prix.
 Vous me flattiez tous deux d'une fausse espérance ;
 Mes soins n'ont pû d'Iris vaincre l'indifférence.
 Accablé de mes maux , j'en perds enfin le jour.

Muses , pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Aux plaintes de Daphnis les Nymphes s'attendaient ;

Dans le creux des rochers les échos en gémissaient ;

Comme aux accords d'Orphée on vit du fond des bois ,

Les lions attendris accourir à sa voix.

Près du triste Berger les Bergers accoururent ;

Avec eux les Silvains , les Faunes y parurent.

Pan même y vint aussi. Berger trop malheureux ,

Dit-il , pourquoi nourrir de si funestes feux ?

Tu brûles pour Iris qui méprise ta flamme ,

Tandis que cent Beautés voudroient toucher ton ame ;

Imite-moi , Berger ; rends mépris pour mépris.

Je brûlois pour Diane aussi fiere qu'Iris ;

Mais j'éteignis bientôt une flamme trop vaine.

Daphnis d'un long soupir exprime alors sa peine ;

Ses yeux appesantis se déroboient au jour.

Muses , pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Tu vins aussi , Vénus ; mais Déesse cruelle ,

Tu vins pour insulter à sa douleur mortelle.

Oui , Berger , lui dis-tu , voilà le digne prix
Que l'Amour offensé gardoit à tes mépris.

Tu le croyois sans force ; & tu traitois de fable
Son flambeau , son carquois & son arc redoutable.
Connois enfin ton crime , il t'en coûte le jour.

Muses , pour m'inspirer , joignez-vous à l'Amour.

Oui , je connois , dit-il , votre pouvoir funeste ;
Mais plus je le connois , & plus je le déteste.
J'expire sous vos coups : mais jusqu'aux sombres
bords

J'emporte contre vous ma rage & mes transports.
Que dis-je , reprit-il. Ah ! vous êtes encore ,
Dieux qui m'ôtez le jour , les seuls Dieux que
j'implore.

Amour , Vénus , mon cœur vous pardonne son
fort ,

Si vous faites qu'Iris plaigne du moins ma mort.
O Ciel ! que le trépas auroit pour moi de char-
mes ,

Si je croyois qu'il dût lui coûter quelques larmes ;
Qu'Iris pût souhaiter de me rendre le jour.

Muses , pour m'inspirer , joignez-vous à l'Amour.

Viens , me dit-il , témoin de mon ardeur sincère ,
Je remets en tes mains cette flûte si chère ;
De ma longue amitié ce doit être le prix :
Mais ne t'en fers , Berger , que pour chanter Iris ;
Que pour lui rappeler ma tendresse fidelle ;
Et que Daphnis enfin est mort d'amour pour elle.

En achevant ces mots , Daphnis perdit le jour.
Muses , pour le chanter , joignez-vous à l'Amour.

SILVANDRE.

Dieux , quelle perte ! Hélas ! que sa plainte me
touche !

Jamais rien de si doux n'est sorti de ta bouche.
Prend ce vase , Berger ; que n'est-ce un vase d'or !
Au-dessous de tes chants je le croirois encor.



EGLOGUE XX.

D A M E T E.

Eglogue allégorique.

IMARETE, DAMON.

J'IMPLORE ton secours, douce & naïve Muse,
 Qui remplis de tes sons les bois de Siracuse;
 Et qui depuis encor enseignas par tes chants
 Le beau nom de Daphnis aux échos Mantouans.
 Mais ne m'inspire point des chansons trop usées;
 Fais voir que tes beautés ne sont point épuisées;
 Cache de grands sujets sous de modestes sons;
 Et donne simplement de sublimes leçons.
 Laisse l'Amour; il plaît, mais ce plaisir peut
 nuire;
 On séduit sur ce point, même en voulant ins-
 truire;
 On fait sentir le charme, en peignant le danger;
 Et le plus sûr remède est de n'y point songer.
 Dis-moi comme Damon & le sage Imarete
 Célébroient à l'envi le grand Pasteur Damete;
 Lui qui possède ici, digne chef des Bergers,
 D'innombrables troupeaux & d'immenses ver-
 gers.

D A M O N.

Quel fut notre bonheur , quand le jeune Damete ;
Pour régir ses troupeaux prit en main la houlette ;
Les lions rugissoient ; & nous en tremblions ;
Son courage naissant étouffa les lions.

I M A R E T E.

Nous craignons la fureur de l'aigle sanguinaire ;
Il la força bientôt de trembler pour son aire ;
De redoutables rets il entoura son parc ,
Et ce qui les brisoit n'évitoit pas son arc.

D A M O N.

Que d'autres jusqu'au Ciel élèvent son courage ;
Ses paisibles travaux me charment davantage.
Combien de ses brebis , s'égarant du troupeau ,
Cherchoient un pâturage & funeste & nouveau :
L'onde en étoit mortelle , & l'herbe empoison-
née ;

L'exemple avoit séduit cette troupe obstinée :
Mais sauvant de la mort de crédules agneaux ,
Il tarit par ses soins les homicides eaux ;
Et le soc laboura ces fatales prairies ,
Où l'aspic se cachoit sous les herbes fleuries.
On voit tout son troupeau désormais délivré ,
Boire à la même source & paître au même pré.
Des sentiers dangereux il n'est plus de vestige.

I M A R E T E.

Joins à cette merveille un aussi grand prodige.

On voyoit chaque jour ses taureaux furieux,
 L'écume dans la bouche & le feu dans les yeux,
 Au moindre mouvement de leur jalouse rage,
 Inonder de leur sang leur propre pâturage;
 Leurs combats répandoient l'épouvante & l'hor-
 reur;

Il vient; & sa menace arrête leur fureur.
 Ces fiers taureaux entr'eux devenus plus paissi-
 bles,
 Au lion ravisseur n'en sont que plus terribles:
 La jalousie encor cherche à les irriter:
 Mais en vain; ces rivaux savent se respecter.

D A M O N.

Imàrete, suis-moi. Rappelle ces hommages,
 Qu'il reçut des Pasteurs des plus lointaines plages;
 Ils apportent ici, par sa gloire appelés,
 Ces tissus merveilleux qu'eux-mêmes ont filés.
 Mais qu'il reconnut bien leurs tributs volon-
 taires!

Damete leur apprend ces secrets salutaires
 Que le Ciel lui commit, pour sauver les trou-
 peaux.

En partageant ses biens, il s'en fait de nouveaux;

I M A R E T E.

La langueur accabloit les troupeaux d'Iberie;
 Les loups y menaçoient la triste Bergerie.
 Damete leur envoie un Pasteur de son sang,
 Formé par ses leçons, digne du même rang.

En vain les Etrangers que l'envie inquiète ;
 Veulent par leurs efforts usurper sa houlette. . . .
 Téméraire dessein ! Quel en sera le prix !
 Je les voit fuir , honteux de l'avoir entrepris.

D A M O N.

Graces , meres des dons , vous êtes ses com-
 pagnes.
 Par ses vastes bienfaits fleurissent nos campa-
 gnes.

Tous nos Bergers contens font retentir les bois
 De leurs chants & du son de leurs tendres haut-
 bois.

Quoi qu'ose publier l'Antiquité hardie ,
 En Chantres renommés nous passons l'Arcadie ;
 Et malgré leurs accords jusqu'ici seuls vantés ,
 Nous qui les imitons , nous serons imités.

I M A R E T E.

Aussi c'est de son nom que nos hameaux réson-
 nent ,
 Nous vantons le loisir que ses travaux nous don-
 nent.

Mille voix à l'envi le chantent en ces lieux ,
 Nous assignons des prix à qui le fait le mieux.
 Mais admire l'effet de la faveur céleste ,
 En as-tu vû son front devenir moins modeste ?
 Non. De l'orgueil toujours évitant le poison ,
 Il semble dans nos chants méconnoître son
 nom.

EGLOGUE XX. 425

D A M O N.

Que ne te dois-je point pour des chansons si
belles !

Quels transports m'ont causé des beautés si nou-
velles !

J'affoiblirois celui dont je me sens saisir ,
Si je le comparois à quelqu'autre plaisir.

I M A R E T E.

Tu me l'as bien rendu Le beau nom de Damete
Nous animoit tous deux d'une force secrete ;
Mais sur ce grand sujet quand on s'est essayé ,
Du plaisir de le faire on est assez payé.

D A M O N.

Reçois pourtant de moi ce vase inimitable.
D'un habile ouvrier c'est l'ouvrage admirable.
Reconnois Apollon sur ce riant coteau ;
C'est lui qui dans la plaine a conduit ce troupeau ;
Il instruit ces Bergers ; il me semble l'entendre ;
Attentifs à ses chants, ils veulent les apprendre.
Ainsi tant que d'Admete il fut l'heureux Pasteur ,
Des champs Thessaliens il fit tout le bonheur.
C'est à toi désormais que ce vase doit être.
Plus il m'est cher , plus j'aime à t'en rendre le
maître.

I M A R E T E.

Cette coupe, Damon , doit t'en dédommager,
L'ouvrier y grava Jupiter en Berger.

426 EGLOGUE XX.

Le vois-tu qui charmé des yeux de cette Belle,
 Trouve en ses feux constans une douceur nou-
 velle ?

C'est Mnemosine. Et là sous ces lauriers si verts,
 Tu vois les doctes Sœurs l'amour de l'Univers.

Flamme plus fortunée encore que féconde !

Jupiter en Berger fit ce présent au monde.

Cette coupe est à toi ; ce don doit t'être cher.

Tu croiras voir souvent Damete en Jupiter.





MÉ MORIAL

DE L'HISTOIRE ROMAINE ,

Depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin.

ROMULUS fonde Rome ; est suivi de six Rois.
 Numa du nom des Dieux autorise ses loix.
 Tullus triomphe d'Albe ; Ancus est pacifique ;
 Tarquin ambitieux , vaillant & magnifique.
 Servius en son gendre élève un assassin.
 Brutus venge Lucrece , & détrône Tarquin ;
 Il inspire l'horreur du pouvoir Monarchique ;
 Et scelle de son sang la liberté publique.
 Le peuple des Consuls fuit le joug importun ;
 Mais pour le rappeler, on lui donne un Tribun.
 Bientôt de ces Tribuns l'autorité fatale
 Oppose aux Sénateurs l'envie & la cabale ;
 Par les Romains ingrats Coriolan pros crit ,
 Fuit , vient les assiéger , leur fait grace , & périt.
 Les Décemvirs choisis pour les loix & les terres
 Deviennent un fléau plus cruel que les guerres :
 Mais enfin indigné des fureurs d'Appius ,
 Le peuple , en les chassant , venge Virginus. (1)

(1) Qui tua sa
 fille Virginie.

Alors on établit les Tribuns militaires,
 Souvent interrompus par les loix Consulaires,
 Tantôt par l'interregne ou par un Dictateur.
 Le Censeur de tout ordre est nommé l'Inspecteur.
 De Rome dès long-tems Veïe étoit la rivale.
 Dans un siège obstiné Camille se signale ;
 Enfin par le succès d'un assaut souterrain,
 Elle est , après dix ans , en proie au Camp Ro-
 main.

Les Gaulois brûlent Rome ; & l'illustre Camille
 Sauve le Capitole & rétablit la Ville.
 Jaloux des dignités que le Sénat retient ,
 Le peuple les dispute , & souvent les obtient.
 Le Samnite aux Romains fait un affront étrange ;

(1) Les Four-
 ches Caudie
 nes.

Ils passent sous le (1) joug ; mais Fabius les venge.
 Pirrus forcé de fuir , quoique deux fois vain-
 queur ,

Doit à ses éléphans sa gloire & son malheur.

(2) Première
 Guerre.

Guerres (2) contre Carthage, où Regulus s'immole
 A la gloire de Rome , autant qu'à sa parole.
 Jusqu'à Rome Annibal court d'exploits en ex-
 ploits.

(3) Seconde
 Guerre.

Scipion (3) à Carthage impose enfin des loix ;
 Et quand , malgré la paix , Rome en prit trop
 d'ombrage ,

(4) Troisième
 Guerre.

Un nouveau (4) Scipion mit en cendre Carthage.
 Déjà Rome comptoit au nombre des vaincus
 Le Roi de Macédoine avec Antiochus :
 Déjà par les trésors Rome étoit avilie ,
 Son luxe & sa mollesse avoient vengé l'Asie.

DE L'HISTOIRE ROMAINE. 429

L'un & l'autre Graccus par des coups hazardeux
Veulent servir le peuple, & se perdent tous deux.

Marius le vainqueur du Roi (1) de Numidie, (1) Jugurtha.

Sylla que signaloient les victoires (2) d'Asie, (2) Mithri-

Rivaux, & tour à tour pros crits & triomphans, date.

Tous (3) deux noyèrent Rome au sang de ses en- (3) Vers de
fans. Corneille.

Pompée acquiert bientôt la gloire la plus grande :

Il obtient le triomphe, & César le demande :

L'un ne veut point de maître, & l'autre point
d'égal :

Par-tout de leur discorde éclate le signal ;

Pharfale décida ; Caton fut pour Pompée ;

Mais César eut pour lui les Dieux & son épée.

César par ses amis périt en plein Sénat.

Auguste obtient l'oubli de son Triumvirat.

D'une Vierge en ces tems l'Eternel prit naissance :

Le Verbe s'affervit à trente ans de silence :

Mais enfin sous Tibere il révèle sa Loi ,

Souffre, meurt, ressuscite, & fait regner la Foi.

Tibere par Séjan frappe mille victimes.

Caligula joignit l'extravagance aux crimes.

Claude laisse à sa femme un pouvoir dangereux.

Néron, sage cinq ans, devient un monstre affreux.

Trois Chefs en dix-huit mois de Rome sont les
maîtres.

Le timide Galba meurt sous la main des traîtres.

Othon souillé long-tems des vices de Néron ,

Vaincu, mais grand alors, sçait mourir en Caton ;

Vitellius au rang que cette mort lui laisse,
 Consomme un regne court dans une longue yvresse.
 Rome en Vespasien trouve un sage Empereur ;
 Titus en fut l'amour ; Domitien , l'horreur.

Nerva , quoiqu'assez doux , expire de colere ;
 Trajan qu'il adopta fut l'honneur de son pere ;

(1) Unique triomphe décerné à un mort. On décerne à sa cendre un triomphe (1) affligeant ;
 Adrien lui succède , & regne en voyageant.

Le pieux Antonin est plus pere que maître ;
 De deux fils adoptifs un seul le fait renaître ;
 Marc Aurele imita ses stoïques vertus ,
 Tandis que les plaisirs dégradèrent Verus.
 Commode fils d'Aurele , ou plutôt de Faustine ;
 Reçoit de ses amis la mort qu'il leur destine.

Le sage Pertinax , élu pendant qu'il dort ,
 Prend sa place au moment qu'il en attend la mort :
 Sa Garde le proscriit , met l'Empire à l'enchere ;
 Julien l'acheta : mais Niger & Severe

(2) Empereur dans les Gaules. Combattent après lui pour le rang souverain ;
 Severe après Niger , renverse encor Albin. (2)
 Le fier Caracalla violent & perfide

Consomme sur son frere un second parricide.
 Digne prix des Tyrans , le perfide Macrin
 (3) Nom de Caracalla. S'élève par la mort du perfide Antonin ; (3)

Et lui-même à son tour , cédant à la cabale ,
 Au Trône , en périssant , laisse Héliogabale ,
 Prince que chaque jour plus d'un crime flétrit ;
 Alexandre adopté fut le seul bien qu'il fit :
 En lui d'un Souverain la gloire est consommée ;
 Il périt dans la Gaule & sa mere Mammée.

DE L'HISTOIRE ROMAINE. 431

On élève à son rang le cruel Maximin :

Mais le Sénat pros crit ce Cyclope (1) Romain :

Le soldat l'assassine ; & d'un si méchant homme

Puppien & Balbin , tous deux consolent Rome.

Leur mort fait bientôt place au jeune Gordien ,

Que trahit , pour regner , Philippe le Chrétien.

Avec même succès , Dice fait même crime :

Long-tems de sa fureur l'Eglise est la victime.

Le perfide Gallus , tributaire des Goths ,

Achete lâchement un indigne repos.

Valerien plus grand , mais plein d'un zèle impie ,

Dans les fers de Sapor (2) expia sa furie ;

Et Gallien son fils que le plaisir abat ,

Laisse trente tyrans désoler tout l'Etat :

Juste une seule fois , à son rang il allie

Le vaillant Odenat , la chaste Zénobie.

Claude vainqueur des Gots, dans un regne d'un an,

Fait retrouver Auguste , Antonin & Trajan.

On nomme Aurelien ; & son rival Quintille (3)

Meurt , pour sauver à Rome une guerre civile.

Aurelien plus fier qu'aucun autre César ,

Traîne avec Tetricus (4) , Zenobie à son char.

Le Sénat ni l'Armée après lui n'ont l'audace ,

Pendant huit mois entiers de nommer à sa place.

Le modeste Tacite enfin cède à leur choix ;

Et sçait rendre immortel un regne de six mois.

Probus plein de vertus , brave , attentif , habile ,

Périt par le soldat qu'il forçoit d'être utile ;

Et Carus qui se croit , pour tout vaincre , envoyé ,

Triomphant de la Perse , y périt foudroyé.

(1) Nom
qu'on lui
donna.

(2) Roi de
Perse.

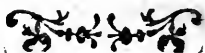
(3) Nommé
Empereur.

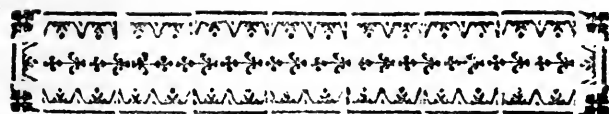
(4) Empe-
reur dans les
Gaules.

De l'orgueilleux Aper la parricide audace
 Proscrit Numerien , pour usurper sa place :
 Mais il en perd le fruit ; & Diocletien ,
 A peine proclamé , venge Numerien.

- (2) Carin. L'autre (1) fils de Carus sous ses armes expire :
 Maximien & lui sont maîtres de l'Empire ;
 Et deux nouveaux Césars alliés à leurs droits ,
 En partageant l'Etat , partagent leurs exploits.
 L'un & l'autre Empereur abdiquent la puissance ,
 Que retiennent pour eux & Galere & Constance ;
 Constance Prince humain , l'autre plein de hau-
 teur ,
 Et du culte Chrétien zélé persécuteur.
 Constantin , quand ses droits l'arment contre
 Maxence ,
 Se recommande au Dieu qu'avoit servi Constance.
 La Croix luit dans les Cieux ; & Constantin sou-
 mis ,
 Triomphe par la Croix de tous ses ennemis.
 Six Empereurs regnoient ; seul il devient le maître :
 De l'Eglise sous lui les heureux jours vont naître.
 Le Ciel par les tourmens , les chaînes , les terreurs ,
 La venge avec éclat de ses persécuteurs. (2)
 De ses maîtres enfin Rome perd la présence ,
 Et voit tous ses honneurs transportés à Bizance ,

(2) Galere ,
 la famille de
 Dioclétien.





MÉ MORIAL

DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Depuis Clovis jusqu'à Louis XV.

DANS les Gaules Clovis fait passer les François,

Du Dieu qui le fait vaincre il embrasse les loix ;
Du Rhin à la Garonne il conduit la victoire ;
Et la mort d'Alaric met le comble à sa gloire.

A ce Roi conquérant succèdent quatre fils ,
Par leur valeur du moins tous dignes de Clovis.
Clodomir perd la vie au sein de la victoire.

Clotaire parricide , avilit sa mémoire.

Le pieux Childebert veille aux droits de la Foi ;
Et Thierry joint la fraude aux talens d'un grand
Roi.

Quatre fils de Clotaire à leur pere succèdent :
Deux maintiennent en paix les Etats qu'ils possèdent.

Charibert & Gontran regnent toujours unis :
Chilperic , Sigebert , sont bientôt ennemis.
Brunehaut , Frédegonde , altieres & charmantes ,
Sous ces Roistrop épris sont les seules regnantes ,
Epouses sans pudeur , meurtrieres des Rois ,
Capables routes deux de conseils & d'exploits.

Frédegonde , deux fois intrépide Amazone ,
Triomphe , & voit son fils le seul maître du trône.
Clotaire à Brunehaut porte le coup mortel ;
Mais en punissant trop , lui-même est criminel.
Dagobert fait d'abord admirer sa justice ,
Et bientôt fait regner le scandale & le vice ,
Sous les Maires dès-lors , sous leur ambition ,
Clovis & Sigebert ne sont Rois que de nom.
Huit fainéans depuis , indignes de l'histoire ,
A ces Maires puissans abandonnent leur gloire.
Sous Clotaire & Thierry privés d'autorité ,
Ebrouin à l'avarice unit la cruauté :
Mais Pepin après lui , doux , magnanime &
sage ,
Fait d'un pouvoir injuste un légitime usage.
Sous les yeux de Pepin Charles long-tems nourri ,
Tient obscurs & captifs Chilperic & Thierry ;
Fait du sang Sarrafin regorger les campagnes ,
Au bruit de ses exploits fait trembler les Espagnes.
Pepin & Carloman ses dignes héritiers ,
Font encor sur leur front refleurir ses lauriers.
Carloman dans le Cloître , & jaloux du vrai
regne ,
Abandonne à Pepin un pouvoir qu'il dédaigne.
Le sang du grand Clovis s'étoit trop altéré ;
Pepin est couronné : Childeric est cloîtré ;
Et ce regne où brilla la prudence & l'audace ,
Commença de nos Rois une seconde race.
Les progrès de la foi , la sagesse des loix ,
L'Empire d'Occident joint au sceptre François ,

L'esprit vaste & profond qu'un grand cœur accompagne,

La gloire & la vertu désignent Charlemagne.

Louis trop bon, détruit le bonheur de l'Etat,

Prodigue du pardon, enhardit l'attentat.

Comblés de ses bienfaits, Louis, Pepin, Lothaire,

Enfans toujours ingrats, trouvent toujours un pere.

Lothaire de l'Empire affoiblit les ressorts,

Regne dans l'injustice, & meurt dans les remords.

Six Princes après lui partagent la puissance :

Louis fut Empereur, Charles regnoit en France.

Entre les autres Rois Lothaire plus fameux,

Subit le châtiment d'un hymen scandaleux,

Sacrilège adultere, & pénitent parjure,

Son cœur change en poison la sainte nourriture.

Charles dans un long regne au trouble destiné,

Triomphe des Normands & meurt empoisonné.

Louis infirme & bégue est ceint du diadème,

Préféré par les Gtands pour sa foiblesse même.

Sous Carloman son fils, qui suivit Louis trois,

Regnerent les Normands presqu'autant que nos Rois ;

Et dans Arles Boson, qu'un tendre amour enflamme,

Avoit acquis un trône à l'orgueil de sa femme.

A Charles Empereur obéit le François ;

Mais pour lui tant d'Etats étoient un trop grand poids :

Des Normands à Paris il tente la défaite ,
 Et ne pouvant les vaincre , achete leur retraite.
 Eudes lui succéda : mais sous ce Roi les Grands
 Etoient moins des sujets qu'un peuple de tyrans.
 Charles le Simple enfin rentre dans l'héritage ,
 Que lui donnoit le sang , dont l'avoit exclu l'âge.
 Aux superbes Normands s'allie avec éclat ,

(1) Rollon. De leur Chef (1) fait son gendre , & lui fonde un
 (2) La Nor- Etat ; (2)
 mandie.

Perd & reprend deux fois sa couronne ravie ,
 Et finit dans les fers & son regne & sa vie.
 Rodolphe dans un regne à toute heure agité ,
 Signale sa prudence avec sa fermeté.
 Louis passe les mers , pour prendre la couronne ,
 Tombe aux fers des Normands , & Hugues l'em-
 poisonne.

Lothaire qu'agitoient les guerres des Seigneurs ,
 Sçait enfin les soumettre , & réunir les cœurs :
 Et Louis qu'éprouva la fortune jalouse ,
 Vit troublé par sa mere , & meurt par son épouse.
 Le sang de Charlemagne en ce Prince s'éteint :
 Nul de ses héritiers à sa gloire n'atteint.
 Lorraine , Germanie , Aquitaine , Provence ,
 Italie & Bourgogne affoiblissoient la France ,
 Qui fut encore en proie aux révoltes des Grands ,
 Et la lice sanglante où couroient les Normands.
 Hugues que fit regner la sagesse & l'audace ,
 Fut l'exemple & le chef d'une troisième race ,
 S'associa son fils , & voulut se presser
 De l'asseoir sur le trône afin de l'y fixer.

DE L'HISTOIRE DE FRANCE. 437

Sur le front de Robert la majesté respire ;
Content de son Etat , il refuse l'Empire ;
Et croit qu'un Souverain doit se rendre fameux ,
Moins par de grands Etats que par un peuple
heureux.

Henri , pour reconnoître un secours (1) héroïque ,
Dans la peur d'être ingrat , fut mauvais politi-
que. (2)

(1) Du Duc
Robert se-
cond.

Philippe ose assouvir d'incestueux desirs , (3)
Peu jaloux de sa gloire , outré dans ses plaisirs.
Louis second , vertueux , que ne souille aucun
vice ,

(2) Il lui
donna le Ve-
xin François
jusqu'à Pon-
toise , malgré
le voisinage
de Paris.

A l'active valeur joint l'exakte justice ;
Souvent avec l'Anglois fait la guerre & la paix ;
Prince parfait , s'il eût connu ses intérêts.

(3) Son
mariage avec
Bertrade.

Bernard pour la croisade épuise l'éloquence.

Louis le Jeune part , Suger régit la France.

Louis revient vaincu ; timide à s'engager ,

Mais lion furieux pour sortir du danger.

Philippe doux en paix , terrible dans la guerre ,

Signale ses exploits sur trois Rois d'Angleterre ; (4)

Par ses soins s'embellit & se calme l'Etat ;

(4) Henri ,
Richard &
Jean.

Et le trône François reprend tout son éclat.

Louis Roi d'Angleterre , & depuis de la France ,

Meurt martyr de l'Eglise & de la continence.

Son fils que tant de fois la chaire nous a peint ,

Juste , vaillant , mais humble , est Roi , Héros &
Saint.

Philippe prend Gironne , & laisse pour sa gloire ,

Le surnom de **Hardi** dont l'honneur l'histoire.

Philippe entre nos Rois fameux par sa beauté,
A de justes desseins joint l'intrépidité.
Rit du foudre imprudent d'un Pape tyrannique,
Détruit des Templiers l'Ordre impie & cinique;
A force de valeur dompte les factieux;
Roi jaloux de ses droits, mais trop impérieux.
Louis sous les Seigneurs, sous leur basse ven-
geance,

Laisse de Marigni succomber l'innocence,
Et du trône trop tôt par la mort abattu,
Ne laisse remarquer ni vice ni vertu.
Philippe traversé s'assure la puissance,
Punit le Financier d'une injuste abondance,
Chasse les Juifs suspects de projets ennemis,
Et remet le bandeau sur le front de Thémis.
Charles, loin d'écouter une fierté jalouse,
Ne punit que du voile une adultere épouse.
Venge de ses trésors l'infidèle dépôt,
Qu'augmenta cependant plus d'un nouvel impôt.
Il protège une sœur que l'Angleterre accable,
Et ne la défend plus, dès qu'il la croit coupable.
Charles entre en des projets, mais bientôt s'en
retire :

Mais plus ambitieux il eût acquis l'Empire.
Philippe qui d'Humbert reçut le Dauphiné,
Heureux parvient au trône, & regne infortuné.
Contre lui secondant le glaive sanguinaire,
Commença de tonner le foudre militaire
Du prudent Edouart rival impétueux,
Et d'ailleurs Roi clément & Chrétien vertueux.
Jean qui n'eut pour vertu qu'un excès de vail-
lance,
Tombe aux fers des Anglois, y met presque la
France.

Charles premier Dauphin, & qui regne après lui,
Gouverne par lui-même & combat par autrui.
De la majorité ses loix abrègent l'âge.
Quels furent ses talens? Tous ensemble : il fut
sage.

DE L'HISTOIRE DE FRANCE. 439

Après ce sage Roi, Charles privé de sens,
Esclave sur le trône, est le jouet des Grands.
Au mépris des saints noms & d'épouse & de mere,
Isabelle introduit la puissance Etrangere;
Et le peuple du Roi regrettant la raison,
L'aime malgré les maux qu'on lui fait sous son
nom.

Charles sept vit l'Anglois presque maître du
trône,

Où le vint rétablir la Pucelle Amazone.

Par ses propres exploits il releva son sort :

Dans la peur du poison la faim hâta sa mort.

Louis onze affermit le pouvoir despotique,

Fut lui seul son conseil & trop fin politique,

Sa Cour étoit perfide, & l'exemple du Roi

Y fit une vertu de la mauvaise foi.

Il feignit à son gré les vertus & les vices,

Difficile à connoître à force de caprices.

Charles qui dans les bois (1) passa ses premiers (1) Amboise.
jours,

Fut brave en actions & timide en discours;

Ne se permit jamais ces paroles piquantes

Dans la bouche des Rois armes toujours san-
glantes.

Louis plus vertueux, plus il eut de pouvoir,

Juste & bon, donne peu, mais pour ne rien de-
voir.

Des droits de ses sujets sa tendresse est l'arbitre;

Il fut pere du peuple Est-on Roi sans ce titre!

François en Charles-Quint trouve un digne rival.

Audace, esprit, projets, entr'eux tout fut égal.

Mais ce qui seul entr'eux fit pancher la balance,

Charles-Quint au courage ajouta la prudence.

Les plaisirs à François coûtèrent trop de tems :

Sçavant lui-même, il fut le pere des Sçavans.

Henri joint la vaillance aux plus aimables char-
mes,

Galant dans ses amours, furieux sous les armes.

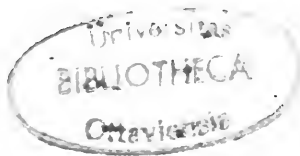
Il fait à Charles-Quint perdre son ascendant,
 Laisse à Valentinois un empire imprudent :
 Des périls de la guerre il sort par son courage,
 Et périt à des jeux qui n'en sont que l'image.
 Sous lui du Calvinisme éclata tout le feu,
 Et pour le ralentir François regna trop peu.
 Il mourut, & d'abord Charles monte à sa place,
 Prince que pour la guerre avoit formé la chaise.
 Sous ce règne inhumain luit ce jour plein d'hor-
 reur,

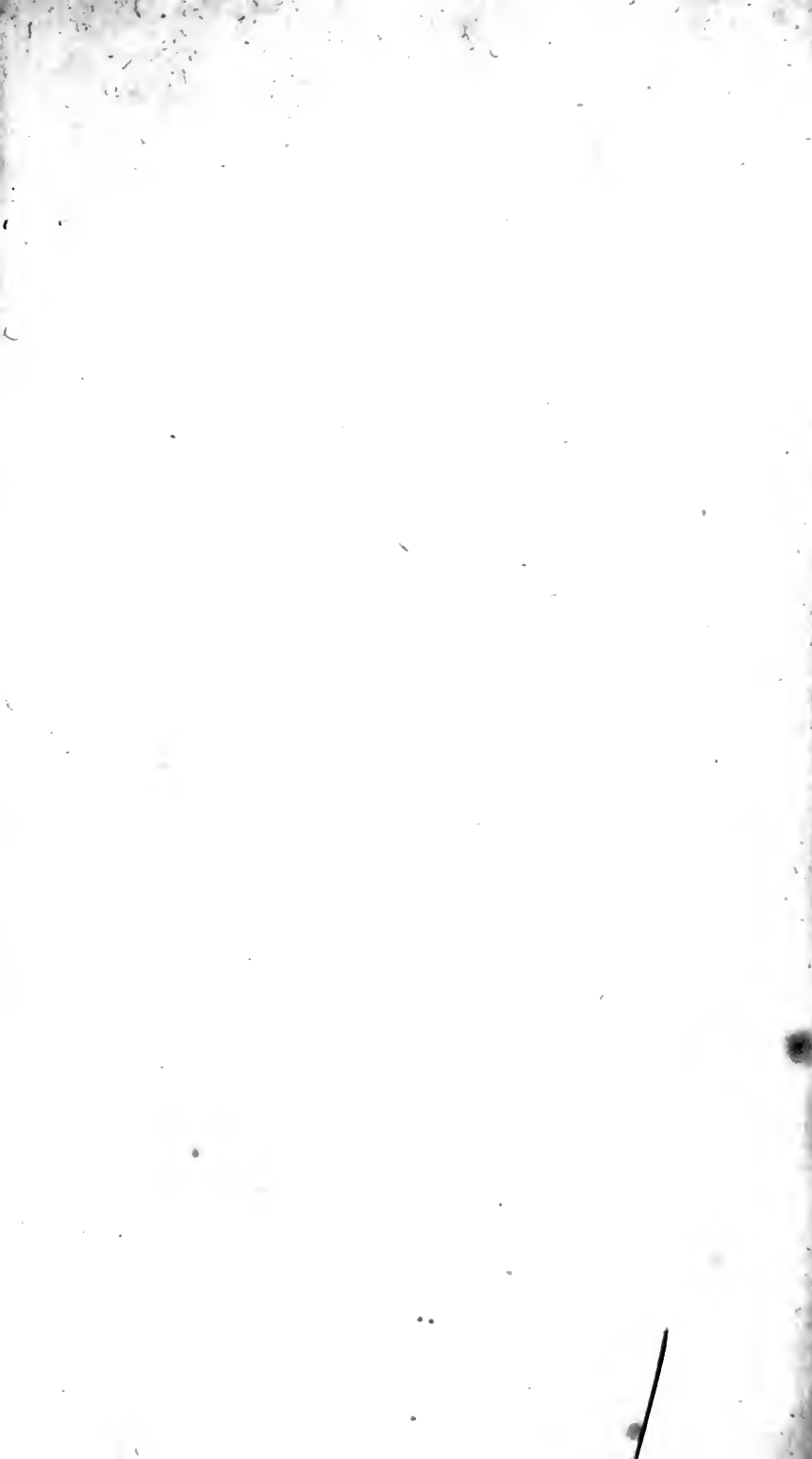
Où d'un voile sacré se couvrit la fureur.
 Trente par ses Prélats foudroya l'hérésie,
 Qui toute foudroyée en accrut sa furie.
 Grand avant de regner, & regnant sans succès,
 Henri trois du désordre étala tout l'excès :
 Malgré ses vains remords, son penchant l'y ren-
 gage,

(1) Clement. Il meurt des mains du zèle aveuglé par la rage. (1)
 Henri qui vaur lui seul plus qu'Achille & Nestor,
 Conquérant de son trône, acquiert le vrai trésor,
 La foi, la sainte foi dont il prend la défense.
 Affable avec grandeur, ferme & plein de clé-
 mence :

Il meurt, percé du coup qu'il paroïssoit prévoir,
 Loué de ses sujets par un long désespoir.
 Louis met sous le joug l'audace & la licence,
 De la Maison d'Autriche abaisse la puissance,
 Pour dompter l'hérésie eut l'appui de son Dieu,
 Roi juste par lui-même, & grand par Richelieu,
 Son fils sçait attacher la victoire à ses traces,
 Au comble du bonheur éprouve des disgraces ;
 Mais toujours magnanime en l'un & l'autre sort,
 Grand dans toute sa vie, & plus grand à sa mort.
 Louis quinze aujourd'hui prépare à notre histoire,
 Un règne où les vertus garantissent la gloire.

Fin du Tome III.









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



009583369b

